Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvreslamotte04lamo

ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME QUATRIÉME.

A PARIS;

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LF
M2358

673591
22258

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le Tome quatriéme.

Discours préliminaire, page 1
Premier Discours sur la Tragédie, à l'occasion des Machabées. 23
Les Machabées, Tragédie. 75
Second Discours sur la Tragédie, à l'occasion de Romulus. 135
Romulus, Tragédie. 197
Troisiéme Discours sur la Tragédie, à l'occasion d'Inès de Castro. 255
Inès de Castro, Tragédie. 321
Quatriéme Discours sur la Tragédie, à l'occasion d'Œdipe. 376
Comparaison de la premiere Scéne de Mitridate, avec la même Scéne réduite en prose. 397
Suite des Réfléxions sur la Tragédie, où l'on répond à M. de Voltaire. 421
Œdipe, Tragédie. 465

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ON ne ſçauroit ſi peu réuſſir qu'on n'excite beaucoup d'envie ; & l'accüeil que le Public a fait à mes différents Ouvrages, m'a valu des adverſaires plus animez & plus opiniâtres que la foibleſſe de mes talens ne m'eût permis de le prévoir. Non contens de me reprocher des fautes d'Ecrivain, ils ont encore voulu ſonder mon cœur ; & ils ont cherché à me convaincre d'une préſomption que je trouverois plus ridicule qu'ils ne s'efforcent de la rendre odieuſe.

Comme j'ai travaillé dans pluſieurs genres, & que j'ai fait des réflexions ſur ces genres, à meſure que je m'y ſuis eſſayé, ils en ont conclu de concert que je prétendois, ſur toutes les matieres d'eſprit, me donner en même tems pour légiſlateur & pour modele, imputation groſſiere & plus digne de riſée que de créance.

Voici aujourd'hui des réflexions sur la Tragédie ; je me promets encore d'en donner sur la Comédie, sur l'Opera &c. tout cela, sans doute, ne paroît pas un bon moyen de leur imposer silence. Il faut donc répondre une bonne fois à une accusation si grave, & en abandonnant au Public le jugement des Ouvrages, l'instruire naïvement des vrais motifs qui me les ont fait faire. Il ne lui importe pas de le sçavoir ; mais il m'importe beaucoup de ne lui paroître pas digne de son mépris par un orgueil extravagant.

Les circonstances m'ont déterminé successivement à plusieurs genres ; & quelquefois par lassitude d'une même carriere, je m'en suis ouvert de nouvelles, où je ne me proposois d'autre prix que mon propre amusement. Mais dans tout ce que j'ai tenté, qu'on ne croïe pas que mon ambition, encore moins mon espérance, ait jamais été de surpasser, ni même d'égaler les grands Maîtres ; il m'a toûjours paru assez honorable de pouvoir marcher après eux dans l'ordre des Ecrivains, qui pour n'être pas excellents, ne sont pas pourtant sans mérite : car en vérité c'est une exagération trop poëtique que le sentiment de M. Despreaux en matiere de Poësie & d'Eloquence.

Et ſur ce Mont ſacré
Qui ne monte au ſommet, tombe au plus bas degré.

M. Deſpreaux auroit-il voulu dire de lui-même qu'il étoit au ſommet; & ne le voulant pas dire, en auroit-il laiſſé conclure qu'il étoit donc au plus bas degré? il faut que les hommes aiment bien les excès, puiſque celui-ci eſt preſque paſſé en proverbe.

Il en eſt de la Poëſie & de l'Eloquence, comme de la Peinture & de tous les autres objets de l'eſprit & de l'Art humain: les génies ſupérieurs, qui même ne ſont pas entr'eux du même ordre, les portent à un degré de perfection où les autres ne peuvent atteindre: mais des génies moins étendus & moins heureux, ne laiſſent pas d'avoir encore leurs reſſources & leurs graces particulieres: ils demeurent, je ne dirai pas médiocres, puiſqu'on attache à ce mot une raiſon de rebut, je dis qu'ils demeurent bons, malgré l'excellence des premiers; & s'ils n'ont pas de part à l'admiration, du moins ne ſont-ils pas exclus de l'eſtime.

Voici, ce me ſemble, une preuve de ma penſée. Le plus grand génie, dans quelque genre que ce ſoit, n'eſt pas toûjours égal à lui-même; or dira-t-on qu'il

rampe, quand il n'eſt pas dans ſon plus grand eſſor; & ſi l'on avoüe qu'il eſt encore bon dans les endroits où il étonne moins, pourquoi ne le dira-t-on pas des Auteurs, qui n'ateignent, pour ainſi-dire, qu'à ces ſecondes beautez? Falloit-il ſiffler Eſchine, parce qu'il y avoit un Demoſthene? & ne lira-t-on ni Ovide ni Lucain, parce qu'il y a un Virgile? Je ne me tiendrai donc pas avili de n'être ni Quinaut, ni la Fontaine, ni Corneille, ni Racine, pourvû qu'on puiſſe reconnoître du moins que je ſuis de leur Ecole: en ne penſant pas plus avantageuſement de moi, je ne fais ſans doute que me rendre juſtice: mais j'en avertis les plus grands génies, il leur ſiéroit bien encore de n'être pas ſi sûrs de leur ſupériorité; il n'y a pas de comparaiſon entre ces deux mépriſes, de ſe croire meilleur ou moins bon que l'on n'eſt: la premiere excite l'indignation du Public: mais il fait toujours de la ſeconde un nouveau mérite à l'Auteur.

A l'égard des réflexions que j'ai faites ſur les genres où je me ſuis exercé, il s'en faut bien encore que j'aïe prétendu par-là m'ériger en légiſlateur. Sans aſpirer à des titres ſi faſtueux, il eſt naturel de bien conſidérer la carriere où l'on veut courir, pour y meſurer plus ſure-

ment ſes forces. Il faut étudier l'objet qu'on ſe propoſe, chercher dans les choſes & dans le rapport qu'elles ont avec la nature de nôtre eſprit leurs convenances particulieres, en un mot, ſe faire un art & des principes qui puiſſent éclairer nôtre travail.

La plûpart de ceux qui ont excellé dans quelque genre, y ont été entrainez par abondance de talent & de goût ; ils en ont atteint la perfection par inſtinct, je veux dire par un jugement confus & preſque de ſimple ſentiment, plûtôt que par des réflexions préciſes & aprofondies. Il eſt vrai qu'en cela ils nous ont donné mieux que des regles, puiſqu'ils nous ont procuré le plaiſir qui doit être le but des regles : mais il eſt vrai auſſi qu'ils ne nous ont pas aſſez éclairez ſur la cauſe de notre plaiſir, qui une fois bien connuë, nous aideroit à inventer à notre tour de ſemblables beautez, non pas en les comparant ſervilement aux leurs, mais en les puiſant dans la même ſource, bien certains qu'une même cauſe doit produire les mêmes effets.

Ces Ecrivains, tout excellents qu'ils ſont, n'auroient pû nous éclairer ſur leurs propres beautez, ils ſentoient & ne raiſonnoient gueres : mais d'où vient le ſilence de ceux qui l'auroient pû? diroit-

on qu'ils n'ont voulu refléchir que pour eux ; qu'ils ont craint peut-être qu'en nous donnant des leçons trop utiles & trop fécondes, ils ne trouvaſſent trop-tôt des rivaux dans leurs diſciples, & qu'ils ont voulu, pour ainſi dire, que leur art fût un ſecret entr'eux & les Muſes. Les hommes quelquefois ſont ſi follement avides de gloire qu'il ne leur ſuffiroit pas d'être inventeurs, ils voudroient encore être uniques : mais non, ſans leur attribuer un motif ſi odieux, j'aime mieux croire que l'exécution a emporté tout leur loiſir, & qu'il ne leur en eſt pas reſté pour les réflexions.

Quoiqu'il en ſoit, je n'ai pas voulu me livrer en aveugle à la Poëſie. J'ai refléchi ſur tout ſelon ma portée ; j'ai voulu même écrire & ranger ce que je penſois, dès que j'ai cru penſer quelque choſe de raiſonnable : car ſi l'on y prend garde, on n'a jamais bien achevé de penſer, ſi l'on n'eſt parvenu à s'expliquer bien nettement. On eſt confus pour ſoi, tant qu'on l'eſt pour les autres.

C'eſt donc pour m'inſtruire moi-même que j'ai écrit ; & ſans me flatter d'avoir toujours bien rencontré, c'eſt aſſez qu'il y ait quelquefois de la vérité & de l'ordre dans mes idées, pour avoir dû les ſoumettre au Public, afin d'appren-

dre de lui-même en quoi j'aurois tort ou raiſon.

Me voilà naïvement tel que je ſuis ; & ſi l'on me fait la juſtice de m'en croire, je ne crains plus qu'on impute à un orgueil inſenſé ni mes différents genres de Poëſie, ni mes eſſais de raiſonnement : car je le ſens bien, ce n'eſt qu'eſſai ; & je ne doute pas que ſi des eſprits ſupérieurs vouloient creuſer les matieres que j'ai traitées, on n'y découvrît toute une autre profondeur.

Si l'on s'en étoit tenu à m'accuſer de vanité, je crois franchement qu'on auroit eu raiſon : car je diſtingue la vanité de l'orgueil. J'entens par orgueil, une haute opinion de ſon propre mérite & de ſa ſupériorité ſur les autres. J'entens par vanité, l'envie d'occuper les hommes de ſoi & de ſes talens, & la préférence de cette opinion étrangere à la réalité même du mérite. L'orgueilleux inſulte aux autres hommes, puiſqu'il ſe met au-deſſus d'eux : le vain au contraire les flatte en quelque ſorte, puiſqu'il les regarde comme ſes Juges, & qu'il n'ambitionne que leurs ſuffrages.

Je dis donc qu'on auroit eu raiſon de m'accuſer de vanité ; & je ſoutiens que tout homme qui donne au Public des Ouvrages de bel eſprit, en eſt convaincu

par le fait même : car quel motif pourroit avoir un Auteur, quand il imprime des Ouvrages purement ingénieux, si ce n'est de faire avoüer à ses lecteurs qu'il a de l'esprit & des talens. Si son but n'eût été que de s'amuser, il ne produiroit pas l'Ouvrage au grand jour; & il n'iroit pas subir l'examen de mille gens qui ne pensoient point à lui. Dès qu'il le fait, on peut dire qu'il prend qualité lui-même, qu'il se donne pour homme de talent, & qu'il demande au Public qu'il ait à le reconnoître pour tel.

Il n'en est pas de même de ceux qui engagez dans quelque profession nécessaire à la societé, travaillent pour s'acquitter de leur ministere. Quelque esprit, quelque talent qu'ils déploient, on ne sçauroit les convaincre de vanité, puisqu'ils peuvent en cela ne songer qu'à remplir leur devoir & non pas à devenir célébres : mais ceux, qui, si j'ose m'exprimer ainsi, sont comme hors d'œuvre dans la République, & qui n'ont d'autre affaire que de présenter au loisir des autres des Ouvrages d'imagination, ceux-là n'ont assurement d'autre but que les applaudissemens & les louanges, & c'est ce but, dès qu'il n'est pas subordonné au devoir, que j'appelle la vanité.

Ce n'est donc pas un reproche à faire

à un Poëte que la vanité ; cela s'en va ſans dire ; & il faut bien nous la pardonner, ſi l'on veut tirer de nous quelque choſe. Au fond elle n'eſt pas ſi mauvaiſe, humainement parlant ; elle ſoûtient bien des veilles, elle enfante bien des travaux ; & en attendant que nous devenions plus ſolides dans nos motifs, il n'y faut pas regarder de ſi près, de peur d'y perdre ce qu'elle nous vaut tous les jours ou d'utile ou d'agréable.

Je ne nie pas que les Poëtes ne joignent d'ordinaire beaucoup d'orgueil à leur vanité. Ils ont une eſtime demeſurée de leur Art ; & poſant d'abord en principe, que le chef-d'œuvre de l'eſprit leur appartient, ils ne ſont plus en peine que de ſçavoir à quel genre de Poëſie il faut le fixer. Les uns ſoutiennent que c'eſt au Poëme épique ; les autres à la Tragédie ; d'autres à la Comédie, &c ; & au milieu des raiſons ſpécieuſes dont ils appuyent leur ſentiment, chacun a encore ſa raiſon ſecrete & démonſtrative, c'eſt qu'il a travaillé dans le genre dont il prend les interêts ; & ſe flatant d'y avoir pleinement réüſſi, il veut prouver indirectement qu'il a fait le chef-d'œuvre dont il eſt queſtion.

En vérité ces prétentions ſont pitié. Tous ces Ouvrages demandent ſans doute

beaucoup de talent : mais quand on ſonge à quel prix on les cultive & on les perfectionne ; quand on conſidere qu'il faut tourner tout ſon eſprit de ce côté-là, qu'il faut ſe réſoudre à ignorer la plûpart des autres choſes quand on veut exceller dans une ſeule, le moyen de s'enorgueillir des progrès qu'on y peut faire ! Nous ſentons toûjours nôtre impuiſſance de tant de côtez, que ſi nous étions raiſonnables, nous ſerions encore modeſtes au milieu des plus grands ſuccès.

On voit à préſent dans quel eſprit je donne mes réflexions ſur la Tragédie ; & je n'ai qu'à rendre compte de la maniere dont je m'y prends.

J'ai choiſi mes Piéces pour l'occaſion de mes penſées. Il étoit naturel que je ſongeaſſe à défendre contre de fauſſes critiques ce que je puis avoir fait d'heureux : mais j'avoüe auſſi mes fautes, même celles qu'on n'a pas repriſes, dès que je les reconnois, ou ſeulement que je les ſoupçonne. Je n'affecte en cela ni modeſtie, ni fierté ; je ne me propoſe que d'être vrai. Qui avoüe une faute la répare ; & qui ne l'avoüe pas, la renouvelle autant de fois qu'il la ſoûtient.

D'ailleurs, comme je m'étens ſur toutes les Parties de l'Art, & que dans ces différentes Parties, je cherche d'où naiſſent

les beautez & les défauts, j'appuye toûjours mes conjectures par des exemples; & je ne les prens preſque jamais que de Corneille & de Racine, auſſi-bien pour avertir de ce qu'il faut éviter, que de ce qui doit ſervir de modele.

A l'égard de mes juſtifications perſonnelles, j'ai crû que loin de produire un mauvais effet, elles ôteroient de l'Ouvrage la ſechereſſe d'une Diſſertation purement dogmatique. Toutes choſes égales, il y a plus de plaiſir à entendre un Auteur parler en ſon nom, & avec quelque interêt, qu'à ſuivre un arrangement méthodique de principes & de conſéquences : il ſemble qu'on ſoit en compagnie, & que l'on converſe, quand un Auteur nous parle de lui-même, qu'il nous rend compte de ſes mouvemens & de ſes idées, comme pour nous en faire juges : on diſpute en quelque ſorte avec lui, au lieu qu'on n'a qu'un livre devant les yeux, quand ſous prétexte de modeſtie, l'Ecrivain nous expoſe ſes raiſonnemens, ſans y prendre part. Il peut bien communiquer autant de lumieres : mais il excitera moins de ſentiment. Ne ſeroit-ce pas en partie pour cela que Charon fait beaucoup moins de plaiſir que Montagne, quoiqu'ils ayent traité tous les deux les mêmes matieres, & à peu près du même ſtile ?

& n'eſt-ce pas auſſi pourquoi bien des gens ſe plaiſent plus à lire des Mémoires perſonels, qu'une Hiſtoire indirecte?

Si j'ai choiſi preſque tous mes exemples dans Corneille & dans Racine, deux raiſons m'ont déterminé à cette conduite.

L'une, que quand on ne remarque que les fautes des Auteurs Subalternes, on ne fait pas aſſez ſentir combien il eſt aiſé d'y tomber, au lieu qu'on eſt tout autrement en garde quand on voit que les plus grands génies n'en ſont pas exempts; ajoutez qu'on n'eſt point ſurpris des défauts des premiers, puiſqu'on doit naturellement s'y attendre, au lieu que ceux des ſeconds nous cauſent une ſurpriſe doublement intéreſſante, & par la ſeule curioſité, & parce qu'elle dédommage notre amour propre trop humilié de leur perfection.

La ſeconde raiſon: c'eſt qu'il falloit puiſer mes exemples dans des Ouvrages très-préſens au Public, & qui me diſpenſaſſent d'un détail ennuyeux, pour mettre le Lecteur au fait. Je ne ſerois jamais parvenu à me faire entendre, ſi par égard pour les grands Maîtres, je n'avois fait mes applications qu'à des Auteurs ignorez. Il auroit fallu quelquefois détailler toute une Tragédie, pour faire ſentir le

défaut d'un seul endroit ; encore le peu d'interêt qu'on y auroit pris m'auroit-il tenu lieu d'obscurité : mais le Public voit tous les jours les Piéces de Corneille & de Racine. Un seul nom peint un caractere ; un fait en rapelle plusieurs autres ; & je me ferai mieux entendre à demi mot, en parlant d'eux, que je ne ferois par de longues expositions sur des Auteurs moins connus ou déja tombez dans l'oubli.

Oserai-je dire encore un mot sur le respect dû aux grands génies ? il y a là comme dans les meilleures choses un excès à craindre : il ne faut pas pousser l'admiration pour eux, jusqu'à n'oser porter les yeux sur leurs défauts : car ils ne sont pas grands d'une perfection absoluë, mais seulement d'une perfection relative, qui consiste dans le grand nombre des beautez, & dans la rareté des défauts, par rapport à d'autres Ecrivains. La surprise de leurs beautez fréquentes nous porte d'abord à les croire infaillibles : mais si nous allions jusques-là, ils deviendroient aussi propres à nous corrompre le goût qu'à le former, puisque nous les imiterions avec autant de confiance où ils se trompent, que dans les endroits où ils sont le plus heureux. Il faut donc, en les admirant même, conserver toûjours

la liberté de ſon jugement, & ſonger que tout lecteur eſt leur juge naturel : car enfin, pourquoi ſont-ils grands, & quel eſt leur titre, ſi ce n'eſt le plaiſir qu'ils nous font ? or ſi c'eſt nôtre plaiſir qui décide des beaux endroits, pourquoi n'écouterons-nous pas nos répugnances ſur les autres ? J'avoüe qu'alors il faut ſe défier de ſoi-même, & ne pas prononcer légerement : mais dès que l'on découvre la raiſon de ce qui bleſſe, il faut oſer la dire avec modeſtie ; & ne pas croire que ce ſoit manquer de reſpect au plus grand homme, que de remarquer qu'il a failli.

Je n'ai pas cité les Auteurs vivans ; non pas qu'il n'y eût eu de grandes beautez à relever, & que je n'euſſe été ravi de leur en faire honneur : mais il y auroit eu auſſi des défauts à reprendre ; & peut-être la plûpart m'auroient trouvé trop meſuré dans les louanges, & trop exageré dans les critiques. Tel même ne m'auroit pas pardonné d'avoir été moins loüé qu'un autre. La ſenſibilité poëtique eſt bien délicate. Il eſt difficile de parler des vivans à leur gré, au lieu que les morts ſont dévoüez à notre inſtruction, ſans aucun inconvénient à leur égard, plus de crainte des cenſures, plus de délicateſſe ſur les préférences ; & c'eſt

un grand ſoulagement pour un critique de n'avoir que la vérité, & non plus les perſonnes à ménager.

Quoique ce ne ſoit ici que des Diſcours ſéparez, faits chacun à l'occaſion d'une ſeule Tragédie, je n'ai pas laiſſé de ménager aux matieres à peu près le même arrangement que je leur aurois donné dans un traité plus régulier.

Dans le premier, je m'arrête au choix de l'action, à l'amour qu'on trouve trop dominant dans nos Tragédies, aux bornes de l'invention, aux grandes regles des unitez qu'il me ſemble qu'on a jugées juſqu'ici trop fondamentales, & enfin à ce qui conſtitue le vrai mérite de la verſification.

Dans le ſecond, après avoir parlé de la ſimplicité & de la multiplicité des incidens, je deſcends aux différentes Parties de la Tragédie; à l'expoſition, aux ſituations, aux caracteres, & à tout ce qui y touche de plus près.

Dans le troiſiéme, j'entre encore dans des détails particuliers. J'y parle de l'artifice de la conduite, des confidens, des monologues; & j'y examine les conditions d'un bon dialogue par rapport au Poëme dramatique.

Dans le quatriéme enfin, après quelques remarques ſur l'Oedipe, j'établis que

la versification n'est pas nécessaire à la Tragédie ; & qu'il y auroit à gagner pour le Public d'en dispenser ceux qui avec une belle imagination, n'auroient ni l'habitude, ni le talent des vers, à quoi j'ajoûte un nouveau discours sur les vers mêmes, & sur le degré de Poësie qui convient à la Tragédie.

Je conclus tout cela par une Ode en prose, où avec toute l'audace Poëtique dont je suis capable ; & sans dissimuler les avantages des vers, je prétens montrer que tous les genres sont du ressort de la libre éloquence, & qu'elle suffit par elle-même aux fictions les plus hardies, & à toutes les imitations qu'on n'ose tenter qu'en vers.

Ainsi, sans m'assujetir scrupuleusement à la marche didactique, j'ai tâché d'en retenir l'avantage essentiel, qui est de passer du général au particulier, & d'ajoûter aux idées la force & la grace de l'enchaînement.

Je demande ici aux Lecteurs une grace que la plûpart ne m'accorderont pas, tant elle leur coûte, c'est de ne me condamner décisivement sur rien qu'ils n'ayent tout lû. Si je leur laisse quelque difficulté en un endroit, j'espere la lever en un autre. Un Auteur ne peut pas dire tout à la fois ; & cependant on le juge souvent d'abord,

comme s'il avoit tout dit, après quoi on a peine à revenir de ſes préventions, quelque éclairciſſement qui ſurvienne.

Au reſte, mes réflexions, en les ſupoſant même judicieuſes, ne ſeroient encore qu'un foible ſecours pour ceux qui voudroient ſe donner à la Tragédie. Il eſt pour eux une école plus ſure où je les renvoïe, c'eſt le théatre même; c'eſt-là qu'il faut étudier ce qui plaît & ce qui doit plaire; & comme l'Art, pour parler poëtiquement, eſt le fils de l'expérience, chacun auſſi ne parvient à ſe rendre l'Art propre en quelque façon, qu'à proportion de ſon expérience particuliere.

Les repréſentations des Tragédies, ont pour former de bons diſciples trois grands avantages ſur les traitez.

Le premier: elles mettent ſous les yeux ce que les autres ne préſentent qu'à l'eſprit; & elles convainquent par ſentiment de ce qu'ils ne ſont que perſuader par raiſon.

Le ſecond, les réflexions que nous faiſons nous-mêmes ſont tout autrement profondes & durables que celles qu'on nous fait faire: comme elles ſont notre ouvrage, elles nous ſont auſſi plus cheres; & de cela même elles nous demeurent plus préſentes.

Le troiſiéme, les exemples ſont multi-

pliez au Théatre, au lieu qu'ils ſont néceſſairement rares dans les traitez: dans les cas à peu près égaux, on remarque des différences fines qu'une diſſertation confond ſous des vûës générales; & enfin des réflexions mille fois renouvelées ſans contention d'eſprit, & même avec agrément, il ſe forme en nous des principes habituels, qui s'apliquent deuxmêmes à nos idées, & qui nous les font rejetter ou adopter avec autant de promptitude que de confiance. A génie égal, n'attendez pas les mêmes ſuccès d'un homme, qui ſans ſortir de ſon cabinet, ne ſe ſeroit formé que ſur la lecture des Tragédies, & des traitez faits ſur cette matiere; que d'un autre, qui aſſidu au Théatre, y auroit étudié & ſenti par luimême toutes les impreſſions que l'Art y peut produire.

Il y a des Poëtes dramatiques engagez dans des Societez qui ne leur permettent pas l'étude du Théatre: ils n'ont, pour s'éclairer, que des Arts poëtiques, & la lecture des Piéces célébres: ils peuvent bien avec ce ſecours faire des Ouvrages, où l'on connoîtra de l'invention, de la force & tous les talens néceſſaires: mais fuſſentils pour le fonds du génie des Corneilles & des Racines, comme je le crois de quelques-uns, les connoiſſeurs ſentiront toûjours à certains défauts, & même à des

régularitez ſuperſtitieuſes qu'il leur manque l'expérience de la repréſentation. C'eſt-là qu'ils auroient apris qu'il y a encore des ſources d'ennui dans un arrangement raiſonnable; qu'on peut avoir de quoi ſe juſtifier, ſans avoir aſſez de quoi plaire; & qu'en un mot il y a pour l'effet total d'un Ouvrage, mille petites attentions à faire, qui toutes priſes enſemble, ne ſont pas moins importantes que les grandes regles.

Veut-on un moment ſe faire une juſte idée de la force des regles & de celle de l'uſage? il ne faut que penſer à cette politeſſe délicate qui regne entre les gens d'un certain ordre. Jettez dans le monde un homme qui n'y ſeroit préparé que par de belles leçons de ſçavoir vivre, n'y ſeroit-il pas tout-à-fait êtranger, en comparaiſon de celui, qui ſans autre étude l'aura fréquenté long-tems? l'habitude ne lui fera-t-elle pas diſcerner d'un coup d'œil mille convenances, que le premier n'apercevra qu'après avoir eſſuié plus d'une fois le ridicule de s'y méprendre? il en eſt ainſi de tout; & on ne prend jamais bien ſes meſures que ſur le terrain même.

Je crois donc que l'étude du Théatre, par la repréſentation même des Piéces, eſt le moïen le plus propre pour mettre un Auteur en état de bien faire : mais quand

un Ouvrage eſt fait, il s'agit d'un auſſi bon moïen de le perfectionner ; c'eſt à mon ſens de l'eſſaïer ſur beaucoup d'Auditeurs, avant que de l'expoſer au Public, & de conſulter de bonne foi l'impreſſion qu'il fait ſur eux, pour en aprendre à peu près au juſte en quoi, & à quel point on a réuſſi.

Car j'oſerai n'être pas du ſentiment d'Horace, qui veut qu'on laiſſe repoſer ſon Ouvrage pendant un nombre d'années, pour y revenir enſuite avec une nouvelle attention. Peu d'Ecrivains, ſans doute, ont éprouvé cette méthode ; l'amour de la gloire qui fait écrire eſt trop impatient pour ſe réſoudre à de ſi longs délais : mais je doute encore que ceux qui l'auroient ſuivie s'en fuſſent bien trouvés, ſur tout pour les Ouvrages de génie.

En perdant trop long-tems notre Ouvrage de vûë, nous perdrions auſſi le goût & le feu qui nous le faiſoit entreprendre ; & ce ſeroit à recommencer pour faire renaître en nous l'interêt que nous y prenions en le travaillant : le mal eſt que cette vivacité, cette chaleur ne ſont pas à notre ordre : nous pouvons bien appeller de froides réflexions, mais non pas ce ſentiment néceſſaire pour échaufer notre imagination, ſans laquelle le jugement n'a rien à faire en matiere de bel eſprit.

Il faut, pour bien corriger un Ouvrage, profiter du tems où l'esprit est encore en mouvement sur tout ce qu'on y peint & ce qu'on y traite, & où, pour ainsi dire, il tient encore le fil de toutes ses démarches. Ce tems-là passé, on n'est plus le même homme à cet égard; & je crains fort qu'on ne sentît deux mains dans un Ouvrage retouché ainsi après de longues années; j'entens néanmoins, par retouché, des changemens considérables; car j'avoüe que de petites corrections ne seroient pas sensibles. Le Logicien, & le Grammairien ne se refroidissent pas comme le Poëte.

Il y a donc peu de tems à perdre. Quand l'Auteur d'une Tragédie s'est contenté lui-même, qu'il ne trouve plus en s'examinant, ni de reproches à se faire, ni de conseils à se donner, qu'il aille essayer sa Piéce sur des oreilles choisies; qu'il la lise sans emphase & sans froideur, en homme qui la sent, mais qui ne s'efforce pas de la faire valoir; par l'emphase, il ôteroit à ses auditeurs le courage de l'avertir de ses mépriſes; par la froideur, il leur en ôteroit le moyen, en laissant languir leur attention & leur interêt; qu'il lise donc d'un ton sensible, mais moderé, & qui ne marque pas l'yvresse de l'amour propre; qu'il demande à ses auditeurs des

avis ſinceres ; qu'il ſe prête aux premieres critiques de ſi bonne grace qu'il les enhardiſſe à de nouvelles ; qu'il rabate beaucoup des loüanges ; & qu'il ne s'en fie là-deſſus qu'au ton & à l'air, & non pas aux paroles ; qu'il ne compte pour beau que ce qui frape preſque tous les eſprits ; qu'il regarde comme des défauts certains ce que reprend le plus grand nombre ; quenſuite, tandis qu'il eſt en haleine, il revoye ſon Ouvrage ſelon ces nouveaux éclairciſſemens, avec cette ſeule attention qu'il ne doit ſuivre les avis particuliers qu'autant qu'il les ſent ; & qu'il doit déferer aux avis généraux contre ſon ſentiment même. J'oſerai le dire ſur la foi de ma propre expérience, ce concours de lumieres étrangeres lui peut valoir plus en dix jours que dix années de ſes propres réflexions.

PREMIER DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE,

A L'OCCASION DES MACHABÉES.

CEs Discours, comme je l'ai dit, n'ont pas pour but mon apologie ; c'est seulement une occasion que je saisis, pour faire sur la Tragédie des réflexions qui m'instruisent moi-même, & qui en même-tems puissent être de quelque utilité pour les Auteurs dramatiques, & de quelque agrément pour les Lecteurs. J'irai même sans scrupule jusqu'à la digression, pour peu que quelque avantage m'y détermine.

J'ai passé mes plus belles années sans oser entreprendre une Tragédie. J'étois effrayé avec raison du grand nombre de

talens qu'exige un pareil Ouvrage ; de l'invention pour se faire une fable, pour arranger & combiner une action de maniere qu'intereſſante dès le commencement, elle marche toûjours par les obſtacles mêmes, & qu'elle ajoûte de Scene en Scene à l'émotion qui ne peut gueres ſe ſoutenir qu'en croiſſant ; de la fécondité & de la force, pour varier les caracteres & ne les pas démentir ; de la ſenſibilité & du choix, pour entrer dans les paſſions & les peindre ; plus que tout, cette ſoupleſſe d'eſprit qui vous fait être en quelque façon cinq ou ſix perſonnes à la fois, prêtes à penſer & à agir différemment ſelon les ſituations & les interêts. Il faut ſe répondre, du moins à quelque degré de tous ces talens pour tenter une Tragédie ; & malgré la confiance ſi naturelle aux Poëtes, je n'oſois m'en croire aſſez pour entrer dans la carriere.

En vain avois-je fait une eſpece d'apprentiſſage dans mes Operas, je ne me fiois pas à ces avances : ils ne me paroiſſoient que des Tragédies tronquées, où d'ordinaire la galanterie étouffe le grand, & qui, à l'égard du ſtile, doivent être, pour l'avantage de la Muſique, bien plus près du Madrigal que du Pathétique ſoutenu de la Tragédie.

D'ailleurs

D'ailleurs, je m'en ſuis tenu le plus ſouvent à des Ouvrages d'une courte étenduë, qui ne demandent pour l'invention qu'un premier effort de génie, dont l'imagination embraſſe aiſément les parties différentes, où l'on s'anime par l'eſpérance de voir bien-tôt la fin du travail, & qui par le plaiſir de les avoir achevés, ſans qu'il en ait coûté beaucoup, redonnent à la faveur de quelque repos, & du courage & de la force pour ſonger à d'autres. C'eſt ainſi que ſe multiplient juſqu'à remplir des volumes, de petites Piéces, qui, pour le grand nombre, ont demandé du tems, mais dont chacune n'a coûté que de foibles efforts.

Quelquefois j'étois frapé au Théâtre des Tableaux des grands Maîtres : ils échaufoient mon émulation ; & je formois déja quelque projet de marcher ſur leurs traces : la chaleur qu'ils me communiquoient me donnoit quelques momens d'entouſiaſme, & je me ſentois grand de mon admiration pour eux : ſi j'appercevois quelque faute ou quelque foibleſſe ; car où n'y en a-t-il point ; je ne déſeſperois pas de les éviter : & j'en oubliois preſque, que ce ne ſeroit rien, ſi je n'atteignois d'ailleurs à leurs beautés : enfin je les étudiois attentivement, & je me faiſois des principes de leurs exem-

ples : tout cela soutenoit mon courage, tant que j'avois le plaisir de les entendre : mais à peine revenu de cette yvresse, je sentois de nouveau toute mon insuffisance : J'avois beau réver à quelque plan, rien ne s'arrangeoit à mon gré : ou je retombois dans des desseins rebatus, ou les circonstances me manquoient pour remplir mon action : par tout de la ressemblance ou du vuide ; & enfin découragé, humilié de mes vains efforts, il en falloit revenir à mes petits Ouvrages ; bien résolu d'attendre pour chausser le Cothurne qu'une action Théatrale me frapât par sa singularité & par sa grandeur, & que j'y pusse trouver tous mes avantages pour un heureux arrangement.

Du choix de l'action.

Enfin je sentis un jour dans le sacrifice de la mere des Machabées, les conditions que je cherchois : la nouveauté de l'action au Théatre ; car qu'y a-t-il qui ressemble à la situation d'une mere si tendre, & cependant aussi vive pour exhorter son fils à la mort, qu'elle auroit pû l'être naturellement pour le sauver ? la grandeur de l'action ; car qu'y a-t-il de plus grand, que de vaincre les plus forts instincts de la nature, & de sacrifier un bien qu'on voudroit, s'il étoit possible, racheter de sa propre vie ? A cela se joi-

gnit pour me déterminer, le bonheur d'imaginer des circonſtances propres à étendre l'action, en la rendant en même-tems plus grande & plus pathetique.

Un Auteur attentif à prendre ſes avantages ne ſçauroit être trop ſoigneux de la nouveauté, ni trop en garde pour ne s'y pas méprendre. L'Hiſtoire eſt pleine de traits frapans, qui invitent d'abord à les mettre ſur la Scene: mais quand on y regarde de près, la plûpart ſe reſſemblent les uns aux autres, du moins par ce qu'il y a de dominant; & quand on choiſit ainſi un ſujet ſur une premiere aparence, on court riſque de retomber dans des deſſeins ordinaires, & de n'avoir qu'à repeter ſous de nouveaux noms des périls, des paſſions & des interêts déja maniés.

De là par réminiſcence, ou même par bon eſprit, on va redire des choſes que les mêmes circonſtances ont fait dire à d'autres: au lieu qu'en s'aſſurant mieux de la nouveauté de ſa matiere, on s'ouvriroit par-là une ſource féconde de nouvelles penſées & de nouveaux ſentimens. Il faut ſouvent moins d'eſprit pour ſoutenir par des choſes neuves un fonds original qui les indique de lui-même, qu'il n'en faudroit pour déguiſer ſeulement une matiere uſée.

Pour la grandeur d'une action, voici les idées que je m'en ſuis faites. Je penſe qu'elle doit ſe meſurer à l'importance des ſacrifices & à la force des motifs qui engagent à les faire. On croiroit d'abord que le courage ſeroit d'autant plus digne d'admiration, qu'il ſe reſoud à un plus grand mal pour un plus petit avantage : mais il n'en eſt pas ainſi. Nous voulons de l'ordre & de la raiſon par tout, quand nous ſommes hors d'intérêt ; & le courage ne nous paroîtroit qu'aveuglement & folie, s'il n'étoit apuyé ſur des raiſons proportionnées à ce qu'il ſouffre ou à ce qu'il oſe.

Ainſi les Héros qui s'immolent pour leur Patrie, ſont ſurs de nôtre admiration, parce que, au jugement de la raiſon, le bonheur de tout un Peuple eſt préferable à celui d'un ſeul homme, & que rien n'eſt plus grand que de pouvoir porter ce jugement contre ſoi-même, & agir en conſéquence ; ainſi le courage des ambitieux nous impoſe, parce que, au jugement de l'orgueil humain, l'éclat du commandement n'eſt pas trop acheté par les plus grands périls. Nous allons même juſqu'à trouver de la grandeur dans ce que la vengeance fait entreprendre, parce que d'un côté le préjugé attachant l'honneur à ne pas ſouffrir d'outrages,

& de l'autre, la raiſon faiſant préferer l'honneur à la vie, nous jugeons qu'il eſt d'une ame forte d'écouter au péril de ſes jours un juſte reſſentiment. Les vengeances ſans danger & ſans juſtice aparente, ne nous laiſſent voir que la baſſeſſe & la perfidie.

Si quelquefois les Amans obtiennent nos ſuffrages par ce qu'ils tentent d'héroïque pour une Maîtreſſe; c'eſt quand ils regardent & que nous regardons avec eux leurs entrepriſes comme des devoirs. Ils ſe ſentent liés par la foi des ſermens; ils ſe reprocheroient en oſant moins, une eſpece de parjure; & ils nous paroiſſent alors autant animés par la vertu, que par la paſſion même; ils deviennent des héros par leur objet: ſi au contraire ils ne ſont entraînés que par l'yvreſſe de la paſſion, ils ne nous paroiſſent alors que des furieux, plus dignes de nos larmes que de notre eſtime; & loin qu'ils nous élevent le courage, ils ne nous attendriſſent que parce que nous ſommes foibles comme eux.

Selon ces idées, où trouveroit-on plus de grandeur que dans l'action de la Mere des Machabées? elle ſurmonte les ſentimens les plus naturels; elle immole plus que ſa propre vie, en exhortant ſon Fils à mépriſer la ſienne; elle ſe met au-deſſus

des penſées des hommes, ce que les plus grands Héros ne ſauroient faire indépendamment de la religion : mais auſſi quels motifs la ſoutiennent ! elle agit en préſence du ſeul témoin qui ſonde les cœurs, & ſur les promeſſes d'un Maître auſſi fidele que puiſſant ; elle eſt déchirée par la mort de ſes enfans ; mais elle les enfante à l'éternité par ſon courage. Point de ſacrifice plus douloureux, mais point auſſi de plus raiſonnable, ni par conſéquent de ſi propre à enlever toute notre admiration.

Cette action cependant, toute grande qu'elle eſt, ne ſuffiroit pas à l'étenduë d'une Tragédie ; elle reſſemble à la plûpart des faits qui frapent dans l'Hiſtoire : on eſt tellement ſéduit par l'émotion qu'ils cauſent, qu'on y croit voir d'abord des Tragédies preſque toutes faites ; on ne prend pas garde qu'ils ne donnent ſouvent que la matiere d'une belle Scene ; c'en eſt aſſez à un Peintre pour un Tableau, au lieu que le Poëte a beſoin d'imaginer des circonſtances qui multiplient, pour ainſi dire, une action trop ſimple, qui mettent le même caractere & la même vertu à diverſes épreuves, & toujours dans l'eſprit du fait principal, de maniere qu'il entretienne continuement par la variété même, la paſſion

qu'il s'eſt propoſé d'exciter dans les cœurs.

C'eſt dans cette vûë que j'ai imaginé l'amour d'Antigone & de Miſaël. Ce nouveau danger du Fils eſt une occaſion à la Mere de faire éclater ſon zele, tantôt dans ſes inquiétudes, tantôt dans ſes eſpérances & dans ſa joïe, & de renouveler ſon ſacrifice autant de fois qu'elle aprénende que ſon Fils ne ſuccombe.

De l'Amour.

Mais quoi, pourroit-on dire ici, les Poëtes n'ont-ils de reſſource que l'amour, pour étendre une action théatrale ? nous n'avons preſque point de Tragédie qui marche par d'autres reſſorts ; & les étrangers ne nous épargnent pas là-deſſus le reproche d'uniformité. J'avoüe que nous mettons quelquefois de l'amour dans les ſujets qui y réſiſtent le plus ; & il y a aparence que nous ne nous corrigerons pas aiſément de ce défaut. La raiſon s'en offre d'elle-même.

Un Poëte veut réüſſir ; & pour réüſſir, il faut plaire. Les femmes forment une grande partie de ſes ſpectateurs ; & c'eſt cette partie même qui attire l'autre. Qu'on ne voïe point de femmes à un Spectacle, on n'y verra bientôt plus d'hommes : elles ſeroient les maîtreſſes, ſi elles pouvoient s'entendre, de faire durer la Phœdre de

Pradon, & de faire tomber celle de Racine, comme si leur présence devenoit le plus grand interêt d'une Piéce : or pour les émouvoir, quelle passion plus puissante que l'amour ? leur cœur n'est bien exercé que de ce côté-là ; & leur vie désocupée ajoûte encore à leur penchant. Quelle part veut-on qu'elles prennent dans les fureurs d'une conspiration, ou dans les raisonnemens politiques d'un ambitieux ? Voulez-vous exciter leur pitié ? peignez les malheurs d'une Amante, voilà ceux qu'elles craignent ; voulez-vous flater leur orgueil ? établissez-les souveraines des plus grands hommes ; rendez-les le mobile & le centre de tout ; qu'à la honte de l'Héroïsme, Titus dise de Berenice qu'il ne doit ses vertus qu'à l'envie de lui plaire ; que Cesar dise de Cleopatre, qu'il n'a conquis l'Univers que pour la mériter ; voilà leur ambition & leur triomphe ; hors de là vous ne leur exposeriez que des sentimens étrangers, & indifférens pour elles.

Ainsi comme les Poëtes ne sont pas Philosophes au point de préferer la perfection au succès, ils songeront toujours à s'apuyer de cette sorte d'interêt qui doit toucher la plus belle partie de leurs Spectateurs, & sans laquelle ils savent bien qu'ils n'en auroient gueres d'autres.

Ajoutez que l'amour qui, à parler en général, eſt preſque la ſeule paſſion qui puiſſe intéreſſer les femmes, ne laiſſe pas d'être encore d'un grand effet ſur les hommes. Combien qui n'ont jamais ſenti de grands mouvemens d'ambition ni de vengeance! A peine quelques-uns ſe ſont-ils ſauvés de l'amour. Les jeunes aiment peut-être actuellement, avec quel plaiſir ſe reconnoiſſent-ils dans les ſentimens que l'Acteur étale? les vieillards ont aimé, quel goût pour eux que d'être rapelés à leurs plus belles années par la peinture de ce qui les occupoit davantage? ce ſeul ſouvenir eſt pour eux une ſeconde jeuneſſe; enfin tout avertit les Poëtes de ſe tourner du côté de l'amour qui, dès qu'il eſt bien peint, leur eſt un garant preſque aſſuré de tous les ſuffrages.

D'ailleurs independammant du goût d'un ſexe ou d'une nation particuliere, l'amour peut entrer dans la plûpart des évenemens, ſans en bleſſer la vraiſemblance: c'eſt une paſſion trop naturelle & trop générale, pour être abſolument étrangere en quelque endroit. Notre défaut n'eſt donc pas tant de mettre toujours l'amour ſur la Scene, que de n'y pas ménager la varieté qu'il faudroit. Nous peignons bien en général des hommes qui aiment, mais non pas tels & tels hommes; & à cet égard

nous ne voïons ſous divers noms dans un grand nombre de Piéces, & quelquefois dans une ſeule, que le même perſonage en des ſituations différentes. Une adreſſe dont naîtroit la diverſité ſeroit de combiner l'amour avec d'autres paſſions & d'autres interêts, avec différents caracteres nationaux ou particuliers, de maniere que ſelon les cas il en reſultât dans les perſonages des mouvemens & des déterminations ſingulieres qui ne fuſſent pas l'effet ſeul de l'amour, mais de pluſieurs autres cauſes réunies avec lui; de maniere enfin qu'on ne vît pas des Amans en général, mais tels & tels hommes amoureux.

Il me ſemble qu'en cette partie, Corneille eſt bien ſupérieur à Racine. Celui-ci plus attentif au ſuccès a toujours pris la route la plus sûre pour réüſſir, ſans s'embaraſſer que ce fût la même; au lieu que l'autre plus fidele au caractere de ſes ſujets, s'eſt laiſſé conduire au vrai & aux convenances, aux riſques d'en plaire moins.

On ne peut donc me reprocher l'amour de Miſaël & d'Antigone conſideré en lui-même: on pourroit me dire ſeulement que je n'avois pas droit de l'ajouter à un fait de l'Hiſtoire Sainte.

De l'Invention. Il eſt vrai que le droit des Poëtes a ſes limites, en matiere d'invention; & quoi-

qu'il ſoit évident que ſi l'on veut avoir des Tragédies, il faut nous permettre d'inventer beaucoup, puiſque l'Hiſtoire ne nous fournit pas des Poëmes tout arrangés ; il faut avoüer auſſi que le bon ſens preſcrit là-deſſus certaines regles qu'on ne ſauroit violer ſans ſe rendre digne de cenſure.

Ces regles conſiſtent à meſurer le plus ou le moins d'invention, au plus & au moins de la celebrité des faits. On pourroit même pour l'avantage de la Piéce changer abſolument des actions & des caracteres obſcurs ; la raiſon en eſt que le ſpectateur n'aportant à la repréſentation aucune idée déterminée, ni pour l'action, ni pour les perſonages, il eſt prêt de prendre pour vrai ce qu'il plaira au Poëte de lui expoſer. Qu'on nous donne un tableau pour le portrait d'un homme que nous ne connoiſſons pas, nous ſupoſons la reſſemblance, & nous ne prononçons plus que ſur ſes traits : mais il n'en eſt pas ainſi des actions & des caracteres célébres. La plûpart des Spectateurs connoiſſent les originaux, & ils veulent les retrouver ; il ne ſeroit pas même permis au Poëte de les embellir aux dépens de ce qui les diſtingue ; & la perfection de ſon Art eſt de peindre en beau, ſans en reſſembler moins.

Mais dans les ſujets mêmes les plus

connus, il eſt encore permis d'inventer beaucoup, pourvû qu'on laiſſe dans leur entier les faits & les caracteres principaux, & que le reſte n'en ſoit que des préparations & des accompagnemens vraiſemblables.

Ne diſſimulons rien. Les faits des Livres Saints demandent infiniment plus de reſpect; & à la rigueur, j'avourai de bonne foi que nous n'y devrions pas toucher. Il y a ſans doute quelque choſe d'irreligieux à mêler ainſi nos imaginations avec ces monumens ſacrés; & le vraiſemblable, qui en toute autre matiere s'allie ſi raiſonnablement avec le vrai, ne ſuffit pas ici pour nous excuſer de témérité. Les faits de l'Ecriture, non-ſeulement ſont certains, ils ſont encore choiſis pour nôtre inſtruction; ce qu'elle nous en taît, ne nous étoit pas néceſſaire; & ce n'eſt point à nos vaines fictions de ſupléer à un ſilence ſi reſpectable. Je me ſerois bien gardé de prendre le premier une pareille licence; mais j'en avois devant moi de grands exemples; & quand on eſt bien tenté de quelque choſe, on ſe contente d'exemples, au défaut de bonnes raiſons.

J'ai uſé du moins d'une grande circonſpection dans les changemens que j'ai faits. On croit communément que le

jeune Machabée n'étoit pas encore dans un âge ſuſceptible d'amour : mais on ſe trompe, puiſque le texte dit expreſſement qu'il étoit dans l'adoleſcence. J'ai cru par cette nouvelle tentation où je l'expoſe, conſerver l'eſprit de l'Ecriture, qui le fait reſiſter aux promeſſes les plus ſéduiſantes ; & j'ai pris garde ſur tout que dans le cours de l'action, ni lui, ni ſa mere n'héſitaſſent jamais un moment ſur le ſacrifice que leur foi demande ; c'eſt ce courage qui m'a été le plus ſacré. Je n'ai point perdu de vuë le degré de fermeté où les Livres Saints nous le peignent. J'ai fait enfin tous mes efforts pour repréſenter continument dans la Mere & dans le Fils, la force & le triomphe de la Religion ; & de là, ſi je ne me trompe, naît dans la Piéce cette unité d'interêt qui eſt à mon avis la condition la plus eſſentielle d'une Tragédie.

Des trois unités & de l'unité d'interêt.

Je hazarderai ici un Paradoxe ; c'eſt qu'entre les premieres regles du Théatre on a preſque oublié la plus importante. On ne traite d'ordinaire que des trois unités, de lieu, de tems & d'action ; & j'y en ajouterois une quatriéme, ſans laquelle les trois autres ſont inutiles, & qui toute ſeule pourroit encore produire un grand effet, c'eſt l'unité d'interêt qui eſt

la vraïe ſource de l'émotion continue ; au lieu que les trois autres conditions exactement remplies, ne ſauveroient pas un Ouvrage de la langueur.

L'unité de lieu.

Loin que l'unité de lieu ſoit eſſentielle, elle prend ordinairement beaucoup ſur la vraiſemblance. Il n'eſt pas naturel que toutes les parties d'une action ſe paſſent dans un même apartement ou dans une même place. Ce n'eſt qu'à la faveur de hazards multipliés & rendus vraiſemblables, à force de préparations, qu'on raſſemble dans le même lieu différents perſonages, pour y faire ou y dire à point nommé, ſelon le beſoin de l'intrigue, des choſes qui devroient être faites ou dites ailleurs. Si l'on y prend garde, on verra que les plus grands Poëtes, malgré toutes les reſſources de l'Art, violent bien des convenances, pour ſatisfaire à cette regle prétenduë.

En vain allegue-t-on, pour en établir la néceſſité, que les Spectateurs qui ne changent point de place, ne ſauroient ſupoſer que les Acteurs en changent : mais quoi, ces Spectateurs, pour ſavoir qu'ils ſont au Théatre, s'en tranſportent-ils moins aiſément dans Athenes ou dans Rome, où agiſſent les Héros qu'on leur repréſente ? croit-on que leur imagina-

tion reſiſtât beaucoup davantage au changement de lieu d'Acte en Acte? l'expérience répond parfaitement à la queſtion. On change ſouvent de Scene dans les Opera; & c'eſt même une regle de cette ſorte d'Ouvrage. L'action en paroît-elle moins vraie, & l'imagination s'aviſe-t-elle d'en être bleſſée? au contraire, l'illuſion loin d'y perdre n'en devient que plus forte; & cela prouve bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, & que nous nous faiſons des principes de fantaiſie, puiſque nous condamnons à un Théatre ce que nous aprouvons à un autre dans le même genre.

Je diſpenſerois donc en bien des rencontres les Auteurs dramatiques de cette unité forcée, qui coûte ſouvent au Spectateur des parties de l'action qu'il voudroit voir, & auſquelles on ne peut ſupléer que par des recits toujours moins frapans que l'action même.

L'unité de tems n'eſt pas plus raiſonnable, ſur tout ſi on la pouſſe à la rigueur comme l'unité de lieu: car en ce cas il ne faudroit prendre pour l'action que le tems de la repréſentation même; & cela par les mêmes principes, ſur leſquels on prétend établir l'unité de lieu; & en effet ſi l'on ne veut pas que le Specta- L'unité de tems.

teur, qui ne change pas de place, puiſſe ſupoſer que les Acteurs en changent, pourquoi veut-on qu'il ſupoſe plus aiſément que les perſonages ayent paſſé hors de ſa préſence cinq ou ſix heures ou une nuit entiere, quand il ne s'eſt écoulé pour lui que quelques momens? Mais comme il n'y a pas d'aparence que des intrigues compliquées comme nous les voulons, pour exciter notre attention & notre curioſité, ſe nouent & ſe dénouent en une ou deux heures, on a donné à l'unité de tems plus d'étenduë qu'à celle de lieu; & pour la commodité des Poëtes, on leur a accordé juſqu'à vingt-quatre heures: mais il y a encore bien des ſujets qu'on ne ſçauroit reduire à ce terme, ſans leur faire violence.

Eh quel reproche feroit-on au goût d'une nation, qui aimeroit mieux une étenduë de tems vraiſemblable & proportionnée à la nature des ſujets, que cette précipitation d'évenemens qui n'a aucun air de vérité? qu'un Acteur ait reçu un affront dans le premier Acte, & qu'il vînt dire en commençant l'autre, que deux ou trois jours ſe ſont paſſez depuis ſon injure, mais qu'il les a bien employez à préparer ſa vengeance; qu'une bataille ſe donnât entre deux Actes, & qu'on n'en pût ſavoir le ſuccès

que le lendemain ; je sais qu'on courreroit de grands risques à prendre de pareilles libertés, mais je sais aussi que ce ne seroient pas défauts bien réels. Quelques réflexions ou quelque habitude plieroient facilement l'esprit à ces supositions ; & l'on ouvriroit peut-être par-là une carriere plus vaste aux sentimens, en délivrant le Poete du joug des préparations qui occupent d'ordinaire une grande partie des Piéces.

Mais qu'est-il besoin de rien conjecturer là-dessus ? nous sommes déja faits à ces supositions. Cette unité de tems si recommandée dans les Tragédies, n'est-elle pas encore violée dans les Opéra, sans qu'on s'en plaigne ? l'Action d'Alceste & celle d'Armide s'étendent sans doute bien au-delà des vingt-quatre heures, & cependant cette licence n'émousse pas le moins du monde l'interêt qu'on prend aux personages. Le cœur n'est point esclave des regles que l'esprit a imaginées sans son aveu, & il ne lui coûte rien de se faire toutes les illusions nécessaires à son plaisir.

Dirai-je plus ? je ne serois pas étonné qu'un Peuple sensé, mais moins ami des regles, s'accommodât de voir l'Histoire de Coriolan distribuée en plusieurs Actes.

Dans le premier : ce Senateur accusé par les Tribuns, défendu par les Consuls & par les Citoyens qu'il a sauvés, & enfin condamné par le Peuple à un exil perpétuel.

Dans le second : le desespoir de sa famille, & la douleur sombre & effrayante avec laquelle il s'en sépare.

Dans le troisiéme : l'audace magnanime qu'il a de se présenter au Général des Volsques, qu'il a vaincu tant de fois, & de lui abandonner sa vie, s'il ne veut se prêter à sa vengeance. Le respect que ce Général lui-même a pour un si grand homme, avec qui il se fait honneur de partager le commandement des armées.

Dans le quatriéme : ce Héros aux portes de Rome qu'il assiége, & qu'il a réduite à la derniere extremité; les députations des Consuls & des Prêtres; & enfin les prieres & les larmes d'une mere qui obtient grace pour Rome, d'un fils qui sent bien, en la lui accordant, que les Volsques vont le punir de sa clémence comme d'une trahison.

Cette histoire qu'un Lecteur ne sauroit interrompre dès qu'il l'a commencée, se feroit suivre de même à la représentation; & le Spectacle mettroit sous les yeux d'une maniere frapante, ce que la tirannie des regles nous réduit à mettre

en recit comme des parties essentielles de l'action.

Qu'on ne s'imagine pas aux réflexions que je fais sur ces regles, que je les juge absolument inutiles. Je conviens qu'elles forment un Art ; & leur premiere utilité, c'est que la contrainte qu'elles imposent, détourne de la carriere des esprits médiocres qui ne craindroient pas d'y entrer, si elle étoit plus libre. C'est proprement la pierre de touche du talent nécessaire. Un Auteur essaye là son génie & ses ressources ; & s'il n'a pas la force de vaincre les obstacles de l'arrangement, il y a aparence qu'il manqueroit aussi d'invention pour le fond des choses. En second lieu, ces regles observées font par elles-mêmes une grande partie de notre plaisir. Les Ouvrages nous plaisent comme raisonnables : mais ils nous plaisent du moins autant comme difficiles ; & de là sont nés les vers qui n'ajoûtent de mérite aux pensées que la difficulté de les exprimer avec justesse, malgré la gêne des regles.

L'unité sévere de tems & de lieu, n'ajoûte que ce même mérite aux évenemens qu'on a l'art d'y reduire. La vraisemblance conservée, malgré des limites si étroites, ne produit pas une autre sorte de plaisir, que celui que fait la

raiſon, à qui la verſification n'a rien fait perdre. Je ne prétens donc pas anéantir ces regles ; je veux dire ſeulement qu'il ne faudroit pas s'y attacher avec aſſez de ſuperſtition, pour ne les pas ſacrifier dans le beſoin à des beautés plus eſſentielles.

L'unité d'action.

L'unité d'action eſt ſans doute plus fondamentale, & on pourroit penſer d'abord qu'elle n'eſt pas différente de l'unité d'interêt. Je crois cependant que ce n'eſt pas la même choſe.

Si pluſieurs perſonages ſont diverſement intereſſez dans le même évenement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action & non pas unité d'interêt ; parce que ſouvent en ce cas je perds de vûë les uns, pour ſuivre les autres, & que je ſouhaite & que je crains, pour ainſi dire, de trop de côtés.

Une femme diſoit un jour d'une Tragédie, qu'elle lui paroiſſoit belle, & qu'elle n'y trouvoit qu'une choſe à reprendre ; c'eſt qu'il y avoit trop de Héros. Cette expreſſion ſinguliere renfermoit une penſée fort raiſonnable ; elle entendoit par ce mot de Héros des perſonages qui attiroient ſon admiration & ſa pitié ; & ne ſachant pour qui prendre

parti, l'émotion qu'elle recevoit de chacun d'eux n'étoit ni assez distincte, ni assez suivie, pour l'attacher autant qu'elle l'eût voulu.

Mais en quoi consiste l'art de cette unité dont je parle? c'est, si je ne me trompe, à savoir dès le commencement d'une Piéce, indiquer à l'esprit & au cœur, l'objet principal dont on veut occuper l'un & émouvoir l'autre. Comme, par exemple, dans ma Tragédie, la tentation où j'expose Misaël est la force de la Religion qui doit en triompher.

Ensuite à n'employer de personages que ceux qui augmentent ce danger ou qui le partagent avec le Héros; à occuper toujours le Spectateur de ce seul interêt, de maniere qu'il soit présent dans chaque Scene, & qu'on ne s'y permette aucun discours, qui sous prétexte d'ornement, puisse distraire l'esprit de cet objet; & enfin à marcher ainsi jusqu'au dénoument où il faut ménager le plus haut point du péril, & le plus grand effort de la vertu qui le surmonte. Tout cela soutenu d'une variété de circonstances, qui en servant à l'unité, ne la laissent pas dégenerer en repétition & en ennui. Je ne doute point que ce ne soit là le plus grand Art d'une Tragédie; &

qu'à beautés d'ailleurs égales, celles où ces conditions seroient le mieux observées, ne l'emportassent de beaucoup sur les autres.

Quelquefois un Auteur croiroit se dédommager de quelques momens d'interruption sur l'interêt principal, en y rentrant bien-tôt avec plus de vivacité: mais qu'il ne s'y fie pas. Cette chaleur prétendue d'un interêt renaissant, n'auroit pas tout l'effet qu'il en espere, parce que le cœur une fois refroidi, c'est à recommencer pour le remettre au point d'émotion où il étoit. Il ne faut pas ainsi le laisser & le reprendre, si l'on y veut faire des atteintes profondes; au lieu qu'en continuant de le fraper toujours par le même endroit, on le porte d'impression en impression, à toute la sensibilité dont il est capable.

A l'égard de ma Tragédie en particulier, je ne dissimulerai pas ce que m'ont reproché les critiques; c'est le caractere d'Antiochus. J'avoüe franchement qu'il est odieux & petit tout ensemble. Il ne s'agit que de savoir s'il n'est pas nécessairement l'un & l'autre.

Le martyre des Machabées, dont il ne m'étoit pas permis d'adoucir les circonstances, est une cruauté inouïe de la part d'Antiochus. Ainsi le voilà odieux

par l'eſſence même du ſujet. Tout ce que j'ai pû faire afin que ſa cruauté excitât moins d horreur, c'eſt de la donner pour un effet de l'orgüeil, & non pas pour un goût à répandre le ſang humain. Je me ſuis apuyé pour cela des larmes qu'il répandit ſur la mort d'Onias; & c'eſt quelque choſe d'avoir pû lui conſerver un fond d'humanité, malgré toutes ſes barbaries. Si l'on me dit que c'étoit à moi de relever d'ailleurs ſon caractere par quelque grande qualité, je répons encore que l'action ne le comportoit pas; il n'avoit à exercer dans ſa perſécution ni habileté, ni courage; & ce n'eſt pourtant que par ces endroits qu'on peut redonner quelque luſtre à un méchant homme. Ces reſſources m'étant interdites, que me reſtoit-il pour le rendre moins mépriſable? je ne nie pas qu'un autre n'en eût pû trouver les moyens, je ſuis bien loin de penſer que les bornes de mon génie ſoient celles des expédiens, & je le dis ici avec la plus grande ſincerité; en cherchant avec ſoin des choſes heureuſes, je ſuis bien plus ſurpris d'en trouver quelquefois, que de ce qu'il m'en échape ſouvent.

De la Verſification.

J'eſſayerai à préſent de donner quelques idées de la verſification. Comme c'eſt une partie commune & eſſentielle par l'uſage à toutes les Tragédies, il eſt important d'établir là-deſſus quelques principes qui puiſſent regler le jugement qu'on en porte.

Il me ſemble d'abord qu'il faut la regarder ſous deux vûës, ou comme l'aſſujetiſſement aux conditions qui conſtituent les vers, ou comme les diſcours & les penſées mêmes réduites à ces conditions. Faute de diſtinguer ces deux choſes, on ne s'entend pas quelquefois; & quand on me dit que la verſification d'une Piéce eſt mauvaiſe, je ne ſais ſi l'on prétend reprocher à l'Auteur des fautes contre les regles des vers, ou des défauts de penſées & de ſtile.

A l'égard de la verſification conſidérée comme l'art de captiver ſon ſens ſous une certaine contrainte, les regles en ſont courtes & les infractions bien ſenſibles. Le nombre réglé des ſillabes, le repos des hemiſtiches, la régularité des rimes, ajoûtez l'exemption des enjambemens & de la rencontre des mots difficiles à prononcer; voilà en quoi conſiſte

toute

toute l'essence de la versification ; art le plus aisé de tous, ce semble, par le petit nombre des loix ; mais cependant le plus tiranique par la violence qu'il fait souvent à la raison. Dès que ces regles sont observées avec la même exactitude, la versification, dans le sens dont il s'agit, est également bonne ; & ainsi toutes les pieces d'un même Auteur sont à peu-près égales de ce côté-là. Il n'y a pas même beaucoup de différences à cet égard entre des Poëtes fort differents d'ailleurs. Ces vers de Pharnace dans Mitridate,

De mes prétentions je pourois vous instruire ;
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si vous-même laissant les vains déguisemens,
Vous m'aviez découvert vos secrets sentimens :

ou ceux de Xiphares dans la premiere Scene :

Ainsi ce Roi, qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans ;
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune :

Ces vers, dis-je, sont égaux entant que versification, malgré la simplicité des uns & l'élégance frapante des autres.

On a deſtiné au Poëme dramatique les vers Alexandrins comme plus voiſins de la proſe ; & on l'a fait dans le même eſprit que les Grecs & les Latins avoient choiſi le vers ïamble pour le Theatre. Peut-être s'eſt-on mépris en cela ; car il ſemble que les vers libres ſont encore plus près de la proſe par le plus grand éloignement où les rimes y ſont l'une de l'autre & par la plus grande variété des meſures qui ne frapent pas toujours l'oreille d'une ſeule ſimetrie fort étroite, & toujours exactement répétée.

Quoiqu'il en ſoit, les vers Alexandrins ſont en poſſeſſion de la Tragedie : Corneille n'a tenté en vers libres que l'Agegilas ; mais la piece eſt ſi malheureuſe par tant d'endroits, qu'on ne peut pas ſavoir ſi la verſification a contribué à ſa chûte. Peut-être qu'une piece excellente d'ailleurs, auroit mis les vers libres à la mode, & que le Spectateur eût attribué à ce nouvel uſage une partie de ſon plaiſir : Car quand une choſe nous plaît beaucoup, nous ne nous embaraſſons pas d'en diſcerner préciſément la véritable cauſe ; & nous confondons volontiers avec elle ce qui n'en eſt que l'accompagnement. Enfin l'habitude eſt priſe, & la nouveauté ſeroit dangereuſe.

Tenons-nous-en donc aux grandes

regles. Rimons ſans ſuperſtition & ſans négligence ; faiſons ſentir le repos du vers ; évitons les articulations difficiles, & n'enjambons point : nous voilà irréprehenſiles entant que verſificateurs ; & les autres reproches ne pouront plus tomber que ſur le diſcours même.

De la verſification entant que diſcours.

Il ſe préſente un peu plus de réflexions à faire ſur la verſification entant que diſcours ; & je vais tâcher de les mettre dans le plus grand ordre qu'il me ſera poſſible.

Premierement : elle doit être pure ; j'entens que la langue y doit être exactement obſervée pour l'emploi des termes, pour l'alliance des expreſſions, pour la conſtruction des phraſes. La contrainte a ſouvent coûté là-deſſus des fautes aux plus habiles ; & l'égard pour la difficulté leur en a fait pardonner quelques-unes. Celles qui ſont échapées le plus ſouvent aux bons écrivains ont bientôt paſſé en privileges pour leurs ſucceſeurs, d'abord ſous le nom de licence, & enſuite comme élegance même. La pureté conſiſte aujourd'hui à n'uſer que de ces irrégularités paſſées en uſage ; & à n'en gueres haſarder de nouvelles, ou à le faire ſi adroitement qu'on ne l'aperçoive preſque pas. En ce cas on enrichit

la langue des vers ; & deux ou trois Auteurs, pour leur commodité, n'auront pas plûtôt adopté ces audaces, que d'exemple en exemple, elles acquiereront non seulement de l'autorité, mais encore de la noblesse & de l'agrément. On applaudit aujourd'hui à telle hardiesse qui dans sa nouveauté pouvoit à peine obtenir grace.

Secondement : elle doit être claire ; & pour cela il faut éviter les transpositions violentes : parce que l'esprit, désorienté par le nouvel arrangement des mots, a peine à les rétablir dans leur ordre naturel : les équivoques ; parce que offrant tout à la fois deux sens à l'esprit, il perd du tems à chercher le véritable : les entassemens d'idées ; parce qu'il y a du travail à les rassembler & à en discerner les raports : la profusion des figures & la supression des mots qu'on laisse sous-entendre ; parce que l'esprit n'aprétie pas bien ensemble un grand nombre de métaphores & qu'il ne suplée pas toujours ce qu'on suprime. Voici quatre vers de la Berenice de Corneille très-obscurs par quelques-uns de ces défauts.

Domitie, déterminée par l'ambition, doit épouser Titus dans quatre jours, malgré l'amour qu'elle sent encore pour Domitien frere de l'Empereur. Domitien vient s'en plaindre, & lui dit :

Faut-il mourir, Madame? & si proche du terme
Votre illustre inconstance est-elle encore si ferme,
Que ce reste de feu que j'avois crû si fort
Puisse dans quatre jours se promettre ma mort?

Corneille avoit ses raisons pour l'emploi & l'arrangement de tous ces mots. Ils lui rendoient nettement les idées qu'il avoit dans l'esprit. *Votre illustre inconstance* faisoit entendre que Domitie ne changeoit que pour la grandeur. *Est-elle encor si ferme?* il lui demande si la résolution que son inconstance lui fait prendre est bien arrêtée. *Et ce reste de feu que j'avois crû si fort?* il exprime figurément dans ce vers l'affoiblement de l'amour de Domitie, & combien Domitien en avoit mieux esperé. *Puisse dans quatre jours se promettre ma mort?* il laisse sous-entendre le mariage qui se doit faire dans quatre jours & qui devoit causer la mort de Domitien. Mais ces vers, tout clairs qu'ils étoient pour Corneille par la présence de ses idées, deviennent énigmatiques pour l'auditeur, qui dans le cours d'une seule phrase n'a pas le tems de distinguer tant & de si différents raports.

Troisiémement : elle doit être noble; & cette noblesse dépend en même-tems de la pensée & de l'expression.

Quoiqu'à parler exactement, les penſées écrites ne ſoient pas différentes des expreſſions, puiſque les unes étant les ſignes des autres, les expreſſions ne peuvent renfermer que les choſes qu'elles ſignifient; il eſt pourtant vrai que la penſée peut être noble, ſans que l'expreſſion le ſoit: & voici pourquoi.

Il y a dans une même langue deux ordres différents de tours & d'expreſſions qui caractériſent les grands & le peuple. Les uns exprimeront au fond la même choſe que les autres, ſans employer préciſement les mêmes termes; ainſi outre l'idée principale qu'un tour ou qu'un mot préſente, il reveille encore l'idée acceſſoire de l'éducation & du rang de celui qui parle. La nobleſſe du ſtile conſiſte donc dans la Tragedie où l'on fait parler des Princes & des Rois, à n'uſer que de cette élégance qui leur eſt familiere, & même à l'employer plus continument qu'ils ne le font dans la nature, parce qu'on les repréſente au théatre dans leur plus grande décence.

Il y a pourtant bien des occaſions où la Langue n'eſt qu'une entre les grands & le peuple; & alors ce n'eſt pas pécher contre la nobleſſe que d'employer les termes ordinaires. Ce vers de Racine,

Madame, j'ai reçû des lettres de l'Armée,

eſt noble, quoique ſimple, parce que ce qu'il exprime ne peut être rendu que de la même façon, qui que ce ſoit qui le diſe. Celui-ci du même,

Pour bien faire, il faudroit que vous la prévinſſiez,

n'eſt pas aſſez noble, parce qu'on n'y ſent pas autant la néceſſité de ce tour familier, *Pour bien faire, il faudroit*, qui n'eſt pas d'une élégance uniforme avec ce qui le précede & ce qui le ſuit. Ces vers de Corneille dans Cinna,

Prens un ſiége, Cinna; prens; & ſur toute choſe
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe,

ne dérogent point, tout familiers qu'ils ſont, à la majeſté de la Tragedie, parce que le ſujet exige néceſſairement l'expreſſion. Ceux-ci au contraire,

Vous m'avez bien promis des conſeils d'une femme;
Vous me tenez parole; & c'en ſont-là, Madame,

ont un air de négligence & de baſſeſſe, parce qu'Auguſte n'y ſoutient pas autant

qu'il l'auroit pû tout le sérieux & toute la décence de son état.

Quatriémement : elle doit être convenable ; j'entens qu'elle doit être d'un ton qui réponde à la matiere, aux caracteres des personages & aux situations ; & delà naissent plusieurs différences qu'on apelle des différences de stile, & que je croirois mieux apeller de sentiment & d'idées ; le Sublime, l'Héroïque, le Pathetique & le Simple.

Par exemple, quelle est la matiere génerale des Machabées ? La Religion persecutée par Antiochus, & soûtenuë par le zéle intrépide de la mere des Machabées & de ses enfans : or les hautes idées que les Israélites avoient de Dieu, les figures de leurs Prophetes qui leur étoient devenuës familieres, le grand nombre de miracles où contre le cours ordinaire de la nature les élémens avoient subi la loy du Createur, le courage & la confiance de ces génereux Martyrs devant qui tout est vil & mépriſable auprès des intérêts de Dieu & de la grandeur de ses promesses ; tout cela répand de soi-même un sublime dans le discours qui le plus souvent ne coûte pas plus qu'une autre convenance, puisque les matériaux en sont préparée. Cependant l'imagination étonnée en admire d'autant plus l'Auteur,

comme s'il avoit crée les choſes & que la matiere ne les eût pas préſentées.

De-là les éloges outrés, j'oſe le dire; que le public donna à la verſification de mes Machabées, qui ne m'a pourtant pas plus coûté que celle de mes autres pieces; & de-là l'éclat des plus beaux endroits d'Athalie, où l'on croit que Racine s'eſt ſurpaſſé lui-même; il n'a là pourtant comme dans ſes autres pieces que le mérite de la convenance, & je crois même qu'il y a mis moins du ſien que dans d'autres morceaux de ſes Tragedies où la matiere l'a moins ſoutenu.

Quelle eſt la matiere de Romulus? l'établiſſement d'un Empire que le fondateur, apuyé ſur des oracles & ſur le ſentiment effrené de ſa propre valeur, croit devoir s'étendre ſur tout l'univers: or la convenance du ſtile avec ces idées, produit néceſſairement l'héroïque, & il eſt vrai que cette extravagance d'ambition & de confiance en ſes propres forces ſubjugue toujours l'imagination des hommes. De-là tout l'héroïque de Corneille, ſurtout quand il fait parler les Romains, qui n'eſt encore que le mérite de la convenance.

Quelle eſt la matiere d'Inés? un mariage ſecret & contre les loix de l'Etat, qui empêche un Prince d'obéir à un Pere

qu'il aime & dont il eſt aimé ; & qui l'engageant dans une revolte, pour ſauver ſon épouſe, entraîne la perte de l'un & de l'autre, malgré le pardon qu'on leur accorde. La convenance eſt ici le pathetique, puiſque l'amour conjugal & l'amour paternel ſont l'ame de toute la piece. Ce n'eſt ni le ſublime de la Religion ni l'héroïque de l'ambition. La matiere n'eſt que touchante, & demande qu'on s'y propoſe toujours d'aller au cœur : ce n'eſt ni par l'orgueil des ſentimens, ni par le faſte des images, qu'on réuſſit à l'attendrir.

Quelle eſt la matiere d'Oedipe ? le dévelopement du ſort d'un homme & de ſes avantures, ce qui entraîne des détails & des faits circonſtanciés : or ces faits veulent être expoſés ſans recherche & ſans ornemens, & dans ces endroits le ſimple eſt la véritable convenance : mais ce ſimple ne coûte pas moins & ne fait pas moins de plaiſir, quand le ſujet le demande, que des morceaux beaucoup plus ornés. C'eſt par cette raiſon qu'il y a beaucoup de ſimplicité dans Athalie même. La Scene du ſecond Acte entre Athalie & Joas, qui eſt peut-être la plus belle de la piece, a cependant l'air le plus proſaïque & le plus familier. Ce ne ſont que des queſtions préciſes de la part d'Athalie,

& des réponſes naïves de la part de Joas: mais l'intérêt que tout ce détail produit eſt ſans comparaiſon au-deſſus de la verſification la plus ſuperbe.

Au reſte ce que je dis de la matiere dominante des pieces n'empêche pas qu'il ne ſe trouve dans une ſeule des occaſions de ces differents genres, & que par conſequent chaque endroit n'y demande ſa convenance particuliere.

Je concluds de tout cela qu'on ne loüe, qu'on ne critique juſte la verſification d'une piece, que par le mérite ou le défaut de convenance. C'eſt une faute d'être faſtueux où on ne devroit être que pathétique, d'être orné où il faudroit être ſimple, & ſimple, où il faudroit être orné. Je puis bien m'être mépris dans tous ces cas: mais je ſais, indépendament de mes fautes, qu'il faut toujours ſe proportioner à ſa matiere, & avoir le courage de ne briller qu'autant & comme elle le comporte.

La convenance générale & qui renferme toutes celles dont je viens de parler, c'eſt d'être naturel; je veux dire de ne faire tenir aux perſonages que des diſcours tels que la nature les inſpireroit à des hommes qui ſeroient dans l'état & agités des paſſions qu'on repréſente.

Les Poëtes parmi nous ont été long-

tems très-éloignés de ce principe : ils vouloient être Poëtes partout : amoureux de ſingularités & plus flatés d'une biſarrerie difficile que d'une juſteſſe aiſée, ils ne ſongeoient pas à peindre, mais à donner des preuves de ſubtilité d'eſprit, auſſi-bien dans une Tragedie que dans un Sonnet ou un Chant-royal : en un mot on ſembloit croire alors que ce n'eût pas été la peine de faire des vers, pour ne parler que comme les autres. De-là les jeux de mots qui regnerent long-tems, & les jeux d'eſprit dont on s'eſt corrigé encore plus tard.

C'eſt dommage que de grands génies ſoient nés ſous un ſi mauvias goût ; ils en ont ſubi la tiranie, & ne penſons pas qu'en leur place nous nous en fuſſions mieux défendus. Les hommes ne ſe forment pas tout ſeuls, ils naiſſent diſciples de tout ce qui les environne : ce qu'ils entendent admirer dans leur enfance, devient l'objet de leur émulation ; ils ſe plient non ſeulement à l'imiter, mais encore à le trouver beau ; & ils tournent de ce côté-là toute leur complaiſance & tous leurs efforts. De plus comme les Poëtes n'en veulent qu'à l'eſtime des hommes, il ne leur importe pas d'étudier ce qui doit plaire, il leur ſuffit de ſavoir ce qui plaît ; & quand ils auroient une raiſon ſupé-

rieure, capable de corriger le goût de leur siecle, peut-être n'oseroient-ils l'entreprendre, de peur de n'être pas assez-tôt goûtés.

Corneille, Rotrou & Durier ont fait dans le cours de peu d'années, l'un, le Cid, l'autre, Vinceslas, & l'autre, Scevole; toutes Tragedies qui ont perfectionné le Théatre à beaucoup d'égards: mais tous trois ont succombé aux vices de leur tems, pour ce qui regarde le discours: j'ose même avancer qu'il leur a fallu, je ne dis pas plus de raison, mais plus d'imagination & plus de soupleſſe pour briller, en suivant le mauvais goût établi, qu'il ne leur en auroit fallu pour l'éviter.

Qu'on examine leurs Scenes les plus pointilleuses, on verra qu'ils ont eu d'abord dans l'esprit le fonds d'un sens raisonable; mais qu'ils l'ont dédaigné sous sa forme naturelle comme trop ordinaire, & qu'ils se sont efforcés de le révêtir de figures bisares & d'allusions éloignées: de sorte qu'ils ont pris deux peines pour une; l'une, de penser sensément, & l'autre de masquer ce qu'ils pensoient de judicieux sous le jeu frivole des figures. Je ne veux qu'une Scene de Vinceslas pour exemple de ces défauts de stile que réprouve la nature & dont Racine a corrigé le Théatre, après avoir lui-même

payé tribut au mauvais goût dans ſes Freres ennemis.

Ladiſlas aime éperdument Caſſandre. Il avoit ſuivi d'abord la violence de ſa paſſion juſqu'à attenter à la pudeur de ſa maîtreſſe : mais revenu de ſon égarement, & ramené au reſpect par la vertu de Caſſandre, il veut l'épouſer, & il vient la preſſer d'y conſentir. Caſſandre n'écoute que le reſſentiment de l'outrage, & elle rejette les inſtances du Prince avec beaucoup de dureté. Ce Prince impute cette dureté à la préférence qu'elle fait de ſon rival ; & comme elle ne le déſavouë pas, il s'abandonne à la fureur, & il s'emporte contr'elle au mépris le plus injurieux. Dans la premiere partie de la Scene, il dit à Caſſandre, pour excuſer ſon attentat :

Mais un amour enfant peut manquer de conduite.

Voilà un jeu de mots ridicule, & qui ne peut pas tomber dans l'eſprit d'un amant véritablement touché. Il abuſe de ce qu'on peint l'amour comme un enfant : mais ſi l'on pouvoit en abuſer, ce ſeroit plûtôt pour excuſer ſa timidité que ſa violence. Dans la ſeconde partie de la Scene, il dit pour exprimer à Caſſandre la honte qu'il a de l'avoir aimée :

De l'indigne braſier qui conſumoit mon cœur
Il ne me reſte plus que la ſeule rougeur.

Il ſe joüe encore des mots : il prend le braſier pour l'amour & la rougeur pour la honte, comme s'il y avoit le moindre raport de la rougeur d'un braſier avec un ſentiment.

La différence que je trouve entre les jeux de mots & les jeux d'eſprit, c'eſt que dans les uns on abuſe de la reſſemblance des termes, pour unir enſemble des idées qui n'ont point de raport, ce qui ne peut jamais être qu'un vuide de ſens & de raiſon ; au lieu que le vice des jeux d'eſprit n'eſt pas de manquer de ſens ; mais ſeulement de bleſſer le naturel, & de s'étudier à ranger ſes penſées dans une ſimétrie brillante & difficile qui ne marque ni vraïe paſſion ni raiſonnement ſérieux. Par exemple dans la Scene que j'ai choiſie, Ladiſlas débute ainſi, en parlant à Caſſandre :

Sçachons ſi mon himen ou mon cercueil eſt prêt.
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.
Parlez, belle ennemie ; il eſt tems de réſoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre.
Il s'agit de me perdre ou de me ſecourir.
Qu'en avez-vous conclu ? faut-il vivre ou mourir ?
Qui des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre ?

Et quel des deux aurai-je, ou la mort, ou Caſſandre?
L'himen à vos beaux jours joindra-t'il mon deſtin?
Ou ſi votre refus ſera mon aſſaſſin?

Ces antithèſes continues & qui ſous de nouvelles figures rediſent toujours la même choſe, ſentent bien plus un Poëte qui réve un Sonnet, qu'un amant qui exprime ſa douleur. Au lieu de la naïveté du cœur, on n'y ſent que le travail d'un eſprit qui fait parade de ſa ſoupleſſe. Souvent les plus beaux endroits de Corneille ne ſont pas exempts de ces défauts dont ſon ſiécle lui faiſoit un mérite : mais je ne crois pas qu'on trouve aiſément de quoi le reprocher à Racine.

Ce n'eſt pas que ces enthitèſes, ces oppoſitions d'idées ſoient vitieuſes par elles-mêmes ; au contraire rien n'eſt ſouvent plus naturel, & nos ſentimens auſſi-bien que nos penſées, emportent d'ordinaire avec eux ces eſpeces de comparaiſons. L'idée d'un bien qu'on deſire réveille celle d'un malheur qu'on craint ; l'idée d'une vertu ſe préſente à l'eſprit avec celle du vice oppoſé. Les anthitèſes ne ſont donc blâmables, & ne deviennent des jeux d'eſprit, que par la recherche & la continuité ; en un mot quand l'art & l'effort ſe font trop ſentir. Par exemple,

voici trois vers de la même Scene qui me paroiſſent tout-à-fait beaux, & particulierement par l'anthitèſe du dernier. Théodore repréſente à Caſſandre qu'il eſt beau de regner :

Regner ne peut déplaire aux ames génereuſes.

Caſſandre répond :

Le Trône bien ſouvent porte des malheureuſes,
Qui ſous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de ſujets & peu de liberté.

Le ſens eſt admirable, & la nature offre elle-même l'antithèſe, toute parfaite qu'elle eſt. Caſſandre voit un véritable eſclavage, malgré l'apparence du pouvoir ; & ce ſont deux vûës unies qui forment ſon ſentiment & ſa penſée. Au reſte, malgré tous les défauts que j'ai remarqués dans cette Scene, elle demeure toujours très-belle par le fond des paſſions qui y regnent. L'amour effréné de Ladiſlas, le dedain généreux de Caſſandre, & la fureur du Prince, où ſe faiſant illuſion à lui-même, il croit ne plus voir qu'avec le dernier mépris ce qu'il adore plus que jamais ; tout cela ſaiſit l'ame & ne laiſſe plus d'attention qu'aux grands mouvemens des Acteurs. On voit mieux, pour ainſi dire,

ce qu'ils sentent qu'on n'entend ce qu'ils disent ; & comme le naturel est dans le fond des choses, & que ces choses sont fort intéressantes, ils couvrent les bisarreries de l'expression, parce qu'où le cœur est une fois ému, l'esprit n'est plus maître d'examiner.

Cela fait voir combien il importe de se faire une matiere pathétique & de la bien arranger. Cette perfection prévaut presqu'à tout au Théatre. Manquez au contraire de ce pathétique, vous ne ferez plus de fautes impunément ; & vos beautés mêmes seront en pure perte.

Mais voici quelque chose d'assez étrange ; c'est que parmi nous le Pathétique qui suffit souvent à couvrir de grands défauts, n'empêche pas quelquefois qu'on ne soit blessé des plus petits ; j'entens par ces plus petits, des tours & des expressions aisées à tourner en ridicule, & qui donnent le moindre lieu à certaines allusions ; les Lecteurs m'entendent. Il y a toûjours parmi les Spectateurs une jeunesse indiscrete, très-disposée par sa corruption même à saisir ces endroits malheureux ; & alors la situation la plus touchante n'est pas à l'abri d'un rire scandaleux qui, s'il n'entraîne pas les gens sensés, arrête du moins leur plaisir, déconcerte l'Acteur, détruit pour quelque tems l'illusion de

ſpectacle, & anéantit par conſéquent l'impreſſion qu'elle devroit faire.

A la premiere repréſentation des Machabées, quand Antiochus dit ces deux Vers, en faiſant arrêter Antigone & Miſaël :

Gardes, conduiſez-les dans cet appartement ;
Et qu'ils y ſoient tous deux gardés ſéparément.

Ce mot, *Séparément*, réveilla une idée folle dans quelques têtes ; & le rire qu'elle excita, penſa nuire à la Piéce. C'eſt aux Auteurs à y prendre garde. Qu'il y eût dans une Piéce cinq ou ſix endroits ſuſceptibles d'une plaiſanterie, ou de quelqu'autre ridicule, je parirois hardiment pour ſa chûte ; car, j'en demande pardon à la nation, elle eſt trop aiſée à tirer du ſérieux : il eſt vrai qu'elle ſaiſit le ridicule avec une extrême fineſſe, mais en général, elle n'a ni l'équité ni la force de ne l'aprétier pas plus qu'il ne vaut.

Quelqu'un pourroit dire que je ne me me ſuis pas aſſez étendu d'abord ſur la verſification conſidérée comme meſure & comme ſon. J'ai à lui répondre qu'en ne négligeant rien de ce qui la regarde comme diſcours, j'ai dit en même-tems tout le néceſſaire à l'autre égard : car où trouvera-t'on des Vers qui ne manquant d'au-

cune des conditions que je demande au diſcours, ſoient d'ailleurs déſagréables à l'oreille? A peine allegueroit-on quelques occaſions rares, où la rencontre des ſons ne ſeroit pas heureuſe.

A cela près, les Vers auront toujours l'agrément qu'on en doit attendre; & toute cette harmonie dont on fait tant d'honneur aux beaux Vers, ne ſera jamais que l'aſſemblage de toutes les convenances du diſcours, jointes exactement aux regles de la verſification.

Fin du premier Diſcours.

LES
MACHABÉES.
TRAGEDIE.
DEDIÉE AU ROY.

AU ROY.

SIRE,

L'Ouvrage que je préſente à VOTRE MAJESTE', *eſt bien digne par ſa matière de paroître ſous vos auſpices. Toute l'Hiſtoire profane n'offre rien de ſi grand que l'Héroïne ſacrée dont j'ai táché de rendre le*

vrai caractere. La Mere des Machabées eſt la Femme forte de l'ancien Teſtament : Elle paroît même dans les Livres ſaints apartenir déja à la nouvelle Alliance, par la fermeté de ſon ſacrifice & par la confiance la plus vive aux récompenſes éternelles, J'oſe croire, SIRE, après l'aprobation publique, que la ſublimité du ſujet m'a élevé moi-même ; que j'ai peint avec quelques traits heureux ce triomphe éclatant de la Religion ; & c'eſt par ce ſeul endroit que je me flate de pouvoir plaire à VOTRE MAJESTE'. *La Piété eſt la premiere de vos vertus & le fondement de toutes les autres ; c'eſt elle qui préſide à votre éducation ; c'eſt elle qui par la bouche de votre auguſte aïeul, vous a nommé des Maîtres, tels que tous les vœux de la France les auroient demandés au Ciel ; & c'eſt encore elle-même qui Vous donne un cœur ſi docile à leurs leçons. C'eſt en étudiant & en admirant les grands exemples qu'ils Vous propoſent, que Vous*

Vous

Vous préparez Vous-même à en donner de nouveaux à l'Univers : Eh ! qui pourroit douter que tout ne ſoit héroïque & ſaint dans votre Regne, quand les plus ſages conſeils & les plus heureuſes inclinations conſpirent enſemble à nous le promettre ? Je ſuis, avec le dévoûment le plus parfait & le reſpect le plus profond,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéiſſant & très-fidele ſujet,
HOUDART DE LA MOTTE.

PERSONNAGES.

ANTIOCHUS, Roy de Sirie.
SALMONE'E, Mere des Machabées.
ANTIGONE, Favorite d'Antiochus.
MISAEL, dernier Fils de Salmonée.
THARE'S, Confidente de Salmonée.
CEPHISE, Confidente d'Antigone.
BARSE'S, Capitaine des Gardes.
HIDASPE, autre Capitaine des Gardes.
ARSACE, Officier d'Antiochus.
GARDES.

La Scene eſt à Antioche, dans le Palais d'Antiochus.

LES MACHABÉES, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

ANTIOCHUS, SALMONÉE, THARÈS, BARSÈS, Gardes.

ANTIOCHUS.

GARDES, exécutez l'ordre que je vous donne.
Et vous, Barsès, allez avertir Antigone:
Faites à l'échafaut conduire ces Hébreux.
Nos Dieux vont recevoir ou leur sang ou leurs vœux.

SCENE II.

ANTIOCHUS, SALMONÉE, THARÈS.

ANTIOCHUS.

OUI, oüi de l'Univers je ferai disparoître
Cette Religion que l'Erreur a fait naître,
Et qui couronne encor ses superstitions
De l'insolent mépris des autres Nations.
Je lui jure, Madame, une éternelle guerre:
D'un reste d'insensés je purgerai la terre.
S'il n'adore nos Dieux, tout Hébreu périra.

SALMONÉE.

Eh bien! Nous périrons; & Dieu nous vengera.

ANTIOCHUS.

De quoi vous flatez-vous? & de quelle vengeance
Votre esprit aveuglé repaît son espérance?
N'ai-je pas de son Temple exilé votre Dieu?
Dans l'Univers entier lui reste-t-il un lieu
Où vous puissiez encor, lui portant votre offrande,
Le presser, le prier qu'au moins il se défende?
Songez à vous. Lui-même est dans l'oppression.
Jupiter désormais est le Dieu de Sion.
Et c'est sur vos Autels que notre culte expie
Des Prêtres de Juda le Sacrifice impie.
Vous n'avez plus de Loix. Vos Oracles proscrits
Ont subi dans les feux la rigueur des Édits.
Quand d'un affreux revers vous devenez l'exemple,
Vils esclaves, sans Loix, sans Autels & sans Temple,

Au comble de misere où le Juif est réduit,
Réclamez-vous encore un Dieu que j'ai détruit ?

SALMONE'E.

Ne te fatigue pas à raconter tes crimes :
Qui les sçait mieux que nous qui sommes tes victimes ?
L'esclavage, la mort, l'incendie & l'horreur
Ont sur Jerusalem épuisé ta fureur.
De trente mille Juifs l'effroiable carnage
Servit en un seul jour de tribut à ta rage ;
L'abominable Idole est sur l'Autel sacré.
En as-tu chassé Dieu ? Non. Dieu te l'a livré.
Ce qu'il n'eût pas voulu, quel bras eût pû le faire ?
S'il nous eût protegés, que servoit ta colere ?
Il pouvoit nous sauver aux portes du trépas,
D'un souffle de sa bouche abatre tes soldats,
D'Heliodore en toi renouveller l'exemple,
Et la verge à la main te chasser de son Temple.

ANTIOCHUS.

Ainsi vantant toujours cent prodiges divers,
Vous croïez effraïer le crédule Univers :
Mais désabusez-vous, Fanatiques coupables.
J'ai vaincu : mon triomphe a dissipé vos fables.

SALMONE'E.

Non, tu n'as pas vaincu ; mais nous avons peché.
Sous ta propre fureur le Seigneur s'est caché.
C'est lui qui, pour punir des enfans indociles,
Embrase par tes mains ses Autels & nos Villes ;
Et las de nos mépris, c'est lui qui par ta voix
Aux prévaricateurs redemande ses Loix.
Nos Prophetes nous ont annoncé nos disgraces.
Le tonnerre vengeur confirmoit leurs menaces.
Nous avons vû vingt fois au milieu des éclairs
Des combats obstinés ensanglanter les airs.
Sçache que ton couroux orgueilleux de nous nuire,
Sert malgré toi le Dieu que tu penses détruire.
Ne croi pas cependant qu'à jamais condamné,
Ce peuple à ton couroux soit tout abandonné.

Si tu vois ſuccomber au poids de nos miſeres
De lâches déſerteurs de la Loi de leurs peres,
Ces Juifs n'étoient point Juifs; & l'Ange de Sion
Entre les noms élûs ne comptoit plus leur nom.
Leurs prieres n'étoient que de vaines paroles
Qui profanoient le Temple autant que tes Idoles;
Et malgré tes ſuccès, ta fureur aujourd'hui
Ne lui prend que des cœurs qui n'étoient plus à lui.
Il reſte encor des Saints contre tes injuſtices.
Envain pour les dompter, tu t'armes de ſupplices;
Les échafauts dreſſés te rendent-ils plus fort?
Crois-tu donc affoiblir Dieu même par leur mort?
Tu crois les lui ravir! Tiran, tu les lui donnes.
Tu penſes te venger! Tiran, tu les couronnes.
Mais au terme fatal preſcrit à tes rigueurs,
Il en réſervera qui ſeront nos vengeurs.

ANTIOCHUS.

Je le défie encor de tromper ma colere.
Vous du moins frémiſſez; & ſi vous êtes mere,
Pleurez de vos enfans le trépas aſſûré,
Si dans ce même inſtant Jupiter adoré.....

SALMONE'E.

Arrête; ils périront. Epargne-moi ce doute.
Il eſt le ſeul affront que ma race redoute.
Eh! Ne connois-tu pas le cœur des vrais Hébreux?
Rappelle Eléazar, ce vieillard généreux,
Qui pouvant t'échaper, & bravant toute crainte
Dans les bras de la mort s'eſt ſauvé de la feinte
Tu l'as ſacrifié; mes enfans le ſuivront.
Ils ont reçû l'exemple; eux-mêmes le rendront
Je te livre mon ſang; Cruel, va le répandre.
Il criera contre toi. Dieu daignera l'entendre;
Et le jour du Seigneur ne s'éloignera plus.

ANTIOCHUS.

Eh bien ! C'eſt aujourd'hui le jour d'Antiochus,
Je vais de vos enfans ordonner le ſupplice.

SALMONE'E.

Ah ! Comble tes bienfaits ; qu'avec eux je périſſe.

ANTIOCHUS.

Exhalez à loiſir ce généreux tranſport.
Gardes, retenez-la. Vous apprendrez leur ſort.

SCENE III.

SALMONE'E, THARE'S.

SALMONE'E.

HElas ! Dans quel état me laiſſe le barbare !
Quel trouble douloureux de mon ame s'empare ?
Mes enfans vont mourir au milieu des tourmens.
Pour une mere, ô Ciel, quels horribles momens !
Mon cœur ſe ſent percé des plus rudes atteintes.
Je ſouffre tous les maux que m'annoncent mes craintes.
On me les cache en vain ; je les vois déchirer.
Sous les coups des boureaux je les vois expirer ;
Et pour m'en préſenter la plus affreuſe image,
Mon amour frémiſſant va plus loin que leur rage.
Seigneur, quand Abraham à tes ordres ſoûmis,
Préparoit le bucher pour t'immoler ſon fils ;
Et que le fer levé ſur la tendre victime,
Il t'offroit de ſon ſang le tribut légitime,
D'un tel frémiſſement le vis-tu s'émouvoir ?
A la nature en lui laiſſas-tu ſon pouvoir ?
Et d'un ſemblable amour ſentant la violence,
Mourroit-il comme moi de ſon obéïſſance ?

THARE'S.

De vos maux avec vous je reſſens la rigueur.
Mais il vous reſte encor l'eſpérance au Seigneur.
Peut-être ce qu'il fit pour Abraham fidele.....

SALMONE'E.

A quel injuſte eſpoir ta pitié me rappelle!
Non, non. J'obéis mieux. Je ne demande pas
Que Dieu déploie ici la force de ſon bras.
Mon cœur à ſes decrets n'apporte point d'obſtacles,
Et croiroit l'offenſer par l'eſpoir d'un miracle.
Je n'oſe même encor ſouhaiter que ſa main
Verſe moins d'amertume & de trouble en mon ſein.
Plus je crains pour mes fils, plus je me ſens leur mere,
Et plus je l'intereſſe à devenir leur pere.
Il eſt juſte, Tharés, qu'à force de ſouffrir,
J'obtienne que leur Dieu leur apprenne à mourir
Es-tu content, Seigneur? J'accepte mon martire.
La mort de mes enfans me perce, me déchire:
Ce que jamais pour eux j'ai reſſenti d'amour,
Je le ſens redoubler, quand ils perdent le jour:
Mais ſans en murmurer, je ſubis ces allarmes;
Et ma fidélité t'offre toutes mes larmes.

THARE'S.

Il falloit au Tiran laiſſer voir ces douleurs,
Madame; vous l'auriez déſarmé par vos pleurs;
Et l'ame à la pitié la plus inacceſſible
N'eût pû voir tant de maux ſans devenir ſenſible:
Mais vous l'aigriſſiez, lui qu'il falloit attendrir.
Moi que vous pénétrez, puis-je vous ſecourir?

SALMONE'E.

J'ai dû devant le Roi vaincre ce trouble extréme;
Et je ne ſonge pas à t'attendrir toi-même.
Je ne veux qu'un témoin du trouble de mon cœur;
Et je ne pleure ici que devant le Seigneur.
Mais ce n'eſt point en vain; & je ſens ſa préſence.

Il chaſſe de mon ame un effroi qui l'offenſe.
A peine devant toi mon cœur a-t'il gémi,
D'un ſeul de tes regards je le ſens raffermi.
Dieu puiſſant, déſormais plus ferme & plus docile,
Sur la mort de mes fils je porte un œil tranquile;
Et mon zele enflammé conſumant ma douleur,
Ne voit plus dans leurs maux que ta gloire & la leur.
Frapez, boureaux, frapez. Sous les plus rudes gênes
Faites couler ce ſang qu'on puiſa dans mes veines.
Au gré d'Antiochus maſſacrez mes enfans.
Au ſortir de vos mains je les vois triomphans;
Voler au ſein du Dieu l'auteur de leur conſtance,
D'un torrent de plaiſirs goûter la récompenſe.
Plus vous ſerez cruels, plus ils ſeront heureux.
Eh! Quels amis jamais feroient autant pour eux?

THARE'S.

Quel changement, ô Ciel? Madame, eſt-ce vous-même!
De quel abbattement naît ce courage extrême!
C'eſt un cœur tout nouveau formé dans votre ſein.
Vos yeux n'ont plus de pleurs, votre front eſt ſerein.
Vous offrez, ſans frémir, les plus cheres victimes.
Heureuſe, ſi vos fils ſont auſſi magnanimes!

SALMONE'E.

Je les connois, Tharès; une intrepide foi
Pourra ſur mes enfans ce qu'elle peut ſur moi.
Le Dieu qui reçut d'eux le plus conſtant hommage,
Eſt ſans doute aujourd'hui leur force & leur courage.
Ses yeux ne ſont-ils pas ouverts ſur Iſraël?
Le dirai-je pourtant? le jeune Miſaël,

Le dernier de mes fils, trouble encore mon ame.
J'ai vû son cœur brûlant d'une coupable flâme ;
D'un amour qu'il combat, il est toujours rempli ;
Et s'il n'est pas vaincu, du moins est affoibli.
Quand Apollonius dans Sion allarmée
Du superbe Tiran vint établir l'armée,
Qu'au nom d'Antiochus vengeur des Nations
Il donna le signal de nos proscriptions,
Misaël vit souvent Antigone sa fille,
Digne d'un autre peuple & d'une autre famille.
Il vouloit pour les Juifs obtenir sa pitié ;
Par elle, des tirans vaincre l'inimitié.
Il ne suivoit alors d'intérêts que les nôtres :
Mais il pensa se perdre, en priant pour les autres.
Antigone brillant de vertus & d'appas,
Fit sur lui des progrès qu'il n'apercevoit pas.
Il les connut enfin ; & pour mieux s'en défendre,
Son amitié naïve osa me les apprendre.
Je lui représentai les loix de son devoir.
Malgré nos intérets, il cessa de la voir.
Pour étouffer des feux dont notre loi s'offense,
Lui-meme il s'imposa la plus sévere absence ;
Et son cœur, dont je dois encor me loüer,
Du moins, en les sentant, sçut les désavoüer.
Mais, ma chere Tharès, il faut ne te rien feindre,
Pour lui plus que jamais tout est encore à craindre.
Cette meme Antigone est près d'Antiochus.
Les secrets du Tiran dans son sein sont reçûs.
Il la laisse après lui maîtresse de l'Empire.
Misaël l'a revüe, hélas, sans me le dire !
C'est pour nos intérêts, dit-il ; mais que je crains
Qu'il ne donne ce nom à des feux mal éteints.
Que je crains cet amour dont le conseil perfide,
Au plus doux * de nos Rois inspira l'homicide ;

* *David.*

Et qui plus loin encore étendant ſon poiſon,
Du ſein de la ſageſſe arracha Salomon!
Ah! mon cher Miſaël, contre de telles flâmes
Te défendras-tu mieux que de ſi grandes ames!

SCENE IV.

MISAEL, SALMONE'E, THARE'S.

MISAEL.

AH! ma mere, l'effroi glace encore mes ſens.
Sous les coups des boureaux eux-mêmes frémiſſans,
Je viens en ce moment de voir périr mes freres.
Vous êtes déſormais la plus triſte des meres.
Vous n'avez plus que moi; ces enfans ſi chéris...

SALMONE'E.

Ils ſont morts! Pourquoi donc vous revois-je, mon fils?

MISAEL.

Ne tremblez pas, ma mere; une foibleſſe impie
Ne m'a point fait encore un crime de ma vie.
Je ne ſçais point trahir aux yeux de l'Univers
La mere dont je ſors, ni le Dieu que je ſers.
J'ai demandé la mort. Ma priere empreſſée
Ne la peut obtenir de la rage laſſée.
Le Tiran veut laiſſer repoſer ſon courroux;
Et je reviens pleurer mes freres avec vous.

SALMONE'E.

Les pleurer! Non, mon fils, ne ſoüillons point de larmes
Une mort où ma foi me fait voir tant de charmes.
Je n'ai craint que pour toi, mon fils; à ton aſpect
Tout mon cœur a frémi de ce retour ſuſpect.

Que mes embraſſemens réparent cette crainte ;
Et loin de nous livrer à l'infidelle plainte,
Parle ; raconte moi, pour conſoler mon cœur,
Dans la mort de mes fils la gloire du Seigneur.

MISAEL.

Leur mort eſt un triomphe ; & nos ſaintes Annales
N'ont jamais célébré de victoires égales.
Par l'horreur des tourmens, loin qu'ils fuſſent vaincus,
Leur intrépidité troubloit Antiochus.
Des ſupplices nouveaux renaiſſoit leur courage.
Oui, Madame, leur joie humilioit ſa rage ;
Et le Tiran confus, même en donnant ſes Loix,
Paroiſſoit un eſclave, & mes freres des Rois.

SALMONE'E.

Grand Dieu ! Tels ſont les cœurs que ta bonté protege.

MISAEL.

Aux portes du Palais un Autel ſacrilege
Pour les Dieux des Gentils fumoit d'un fol encens.
De la mort près de là les aprêts menaçans,
D'un échafaut dreſſé couvroient preſque l'eſpace ;
Et mes freres & moi nous occupions la place
Qui ſéparoit de nous l'échafaut & l'Autel.
Là nos ardens deſirs hâtoient le coup mortel.
Antiochus paroit. Antigone à ſa ſuite
Frémiſſoit du ſpectacle où l'on l'avoit conduite.
Voilà, nous a-t-il dit, la vie & le trépas,
Vous n'avez qu'à choiſir. Nous ne choiſiſſons pas,
Crions-nous : dès long-tems réſolus au ſupplice,
Voilà, voilà l'Autel de notre ſacrifice ;
Et de la même ardeur enflâmez auſſi-tôt,
Nous voulions à l'envi monter à l'échafaut.
Arrêtez. Laiſſez-moi, dit l'ainé de mes freres ;
M'immoler le premier pour le Dieu de mes peres.

Cet honneur m'appartient ; & c'eſt l'unique fois
Que ſur vous mon aîneſſe a reclamé ſes droits.
Nous avons obéi, Madame ; & ſon courage
Méritoit ce reſpect encor plus que ſon âge.
Ce Heros à l'inſtant ſe jette dans les mains
Qu'armoient contre ſes jours cent tourmens inhumains.
Tout ſon ſang a jailli ſous les verges cruelles.
Ils eſſayoient ſur lui des tortures nouvelles.
Ses membres par le fer tour à tour déchirés,
Ses yeux mêmes, ſes yeux qu'au Seigneur il éleve
Arrachés & brûlans..... Vous frémiſſez !....

SALMONE'E.

Achevez.

MISAEL.

Il meurt de ce ſupplice ; & ſoudain à l'envi,
Non moins dignes de Dieu, les autres l'ont ſuivi.
Figurez-vous toujours la même violence,
Et les mêmes tourmens & la même conſtance.
Voyez-les au milieu de leurs maux effrayans
Lancer encore au Roi des diſcours foudroyans,
Inſulter ſaintement à ſon orgueil farouche ;
L'Eternel avoit mis ſon eſprit dans leur bouche ;
Et leur voix prophétique, organe du Seigneur,
Accabloit le Tiran d'un avenir vengeur.
L'orgueilleux frémiſſoit ; & ſa colere aigrie
De ſes boureaux trop lents irritoit la furie.
Antigone au contraire en ces affreux momens,
Sembloit par ſa pitié ſentir tous les tourmens.
Et d'un torrent de pleurs exprimant ſes allarmes....

SALMONE'E.

Eh ! De quel œil, mon fils, avez-vous vû ces larmes !

MISAEL.

Que me demandez-vous ? Par quel trouble indiſcret
Ai-je pû m'attirer ce reproche ſecret ?

Malgré tout mon amour & des larmes ſi cheres ;
Je n'ai connu que Dieu, mon devoir & mes freres.

SCENE V.

MISAEL, SALMONE'E, THARE'S, BARSE'S.

BARSE'S.

SUivez-moi, Miſaël : le Roi veut vous parler.

SALMONE'E.

Allons, mon Fils.

BARSE'S.

Madame, où voulez-vous aller ?

SALMONE'E.

Je veux ſuivre mon fils, craint-on que je n'entende...

BARSE'S.

Madame, c'eſt lui ſeul qu'Antiochus demande.

SALMONE'E.

Que médite-t-il donc ? Et quels piéges couverts.....

A ſon fils,

Va : mais, en lui parlant, ſonge au Dieu que tu ſers.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, CEPHISE.

ANTIGONE.

OUi, je vois luire encore un reſte d'eſpe rance ;
Le Roi laiſſe à mes pleurs deſarmer ſa vengeance.
Trop ſenſible témoin de la mort des Hebreux,
Cent fois j'ai crû mourir avec ces malheureux ;
Et ſuccombant ſans doute à tant de barbarie,
La mort de Miſaël eût emporté ma vie.

CEPHISE.

Qu'eſpérez-vous pour lui de ce retardement ?

ANTIGONE.

Il vit ; & je connois tout le prix d'un moment.
Oüi, Cephiſe, crois-en la pitié qui me preſſe,
Je ſçaurai bien uſer des inſtans qu'on nous laiſſe.

CEPHISE.

Mais, Madame, après tout quel ſi grand inté-rêt....

ANTIGONE.

Je vais t'ouvrir mon cœur ; connois tout ce qu'il eſt.
Aprends combien les maux où mon ame eſt plon-gée
Ont vengé les malheurs de Sion ſaccagée.

Tu ne m'y suivis point, quand Apollonius
Vint charger les Hebreux des fers d'Antiochus;
C'est là que Misaël, touché de leur misere,
Vint souvent implorer mon pouvoir sur mon pere.
J'admirois pour les Juifs son zele généreux.
Il paroissoit charmé de ma pitié pour eux.
Chaque jour dans mon sein il déposoit ses peines,
Nous cherchions les moyens de soulager leurs chaînes;
Et de cette pitié, Cephise, chaque jour
Naissoit en se voilant le plus ardent amour.
L'Hebreu me l'avoua : mais hélas! Le dirai-je!
Frémissant de m'aimer comme d'un sacrilege,
S'excusant à la fois, en m'apprennant son feu,
A Dieu de son amour, à moi de son aveu;
Tandis que de l'aveu paroissant offensée,
Son seul remords, Cephise, occupoit ma pensée;
Et qu'en secret mon cœur ne pût lui pardonner
Que pour moi tout le sien n'osât s'abandonner.
Il ne me revit plus. Ma tendre impatience
S'allarma des raisons d'une si triste absence.
Je doutois s'il fuyoit le danger de me voir,
Ou si mes yeux sur lui n'avoient plus de pouvoir;
Et m'occupant toujours de cette incertitude,
De ce trouble éternel la vive inquiétude
Me rendoit plus présent l'Amant qui me fuyoit;
Et peut-être plus cher l'ingrat qui m'oublioit.
Tu vois à quel amour Antigone asservie. . . .

CEPHISE.

Je vois que cet amour vous coûtera la vie.

ANTIGONE.

Aprens tout. Mon dépit se voulut informer
D'un culte dont les Loix défendoient de m'aimer.
De ce peuple proscrit je suivis les Annales.
Non, Cephise, il n'est point de Nations égales;
Je vis, je te l'avoue, avec étonnement

Leur naiſſance, leur gloire & leur abaiſſement.
Affranchis par leur Dieu d'un cruel eſclavage,
Les flots obéiſſans leur ouvrent un paſſage:
La nature pour eux ne connoît plus ſes Loix:
Le Soleil arrêté ſe prête à leurs exploits:
A leur approche ſeule, au ſon de leurs trompettes
Les murs ſont renverſés, les troupes ſont défaites:
Les plus profondes eaux ne les arrêtent pas;
Et le foudre vengeur marche devant leurs pas:
Tous leurs jours ſont marqués de conquêtes nouvelles.
Leur Dieu les guide ainſi tant qu'ils lui ſont fidelles.
Violent-ils ſes Loix? Captifs infortunés,
Au joug des Nations ils ſont abandonnés;
Sous la main de leur Dieu ces coupables gémiſſent;
Leur oracle ſe tait; les prodiges finiſſent;
Mais c'en eſt un encor que leur abaiſſement.
Ce n'eſt point un revers, ce n'eſt qu'un châtiment.
Leur Dieu qui l'a prédit, accomplit ſa menace.
La victoire revient dès qu'il leur a fait grace.

CEPHISE.

Qu'entens-je! eſtes vous née au milieu d'Iſraël?

ANTIGONE.

Voilà, voilà le Dieu qu'adore Miſaël.
J'adore encor les miens. Tant de faits admirables
Peut-être ne ſont-ils que de brillantes fables:
Mais fable ou non, Cephiſe, ils offrent à nos yeux
Un Dieu plus vénérable & plus ſaint que nos Dieux.
J'encenſe leurs Autels; contens de cet hommage
Leur commode pouvoir n'en veut pas davantage;

Ils nous laiſſent nos cœurs : mais le Dieu des Hebreux
Veut le cœur de ſon peuple, ou rejette ſes vœux.

CEPHISE.

Madame, & ſi le Roi découvroit tout ce zele?...

ANTIGONE.

Depuis qu'à ſes ſecrets Antiochus m'appelle,
Qu'après la mort d'un pere attachée à ſa Cour,
Sa tendreſſe pour moi redouble chaque jour,
Ce que mes yeux ſur lui me donnent de puiſſance,
Pour les malheureux Juifs tente ſon indulgence.
Je cherche en le flatant à fléchir ſon courroux;
Et je crois ſecourir Miſaël en eux tous.
Il m'a revûë ici. Ses pleurs m'ont pénétrée.
Je voyois en lui ſeul ſa patrie éplorée.
Il ne m'a point parlé de ſes feux : mais hélas!
J'ai vû ce qu'il ſouffroit à ne m'en parler pas.
Il m'aime encor, Cephiſe ; il eſt toujours le même ;
Et je viens de t'aprendre à quel excès je l'aime.
Conçois-tu mon état ? & de quelle douleur
Les aprêts de ſa mort ont dû percer mon cœur ?
J'ai crû le voir mourir dans chacun de ſes freres.
Il alloit ſuivre enfin des victimes ſi cheres.
Je ne ſçai point quel Dieu m'a ſoutenuë alors ;
Mais un reſte d'eſpoir redoublant mes efforts,
Du fier Antiochus l'ame s'eſt attendrie ;
Et Miſaël & moi nous obtenons la vie.

CEPHISE.

Par quel charme avez-vous de ce tigre irrité....

ANTIGONE.

Connois d'Antiochus quelle eſt la cruauté.
Cephiſe, ſon orgueil fait ſeul toute ſa rage.
Ne lui crois point un cœur affamé de carnage ;
Qui de la ſoif du ſang ſe ſente dévorer,
Et qui n'ait de plaiſir qu'à s'en déſaltérer.
Souvent des malheureux il reſſent la diſgrace.
La pitié dans ſon cœur trouve encore ſa place.

Tu ſçais qu'il a pleuré le Grand Prêtre Onias :
Sur le traître Andronic il vengea ſon trépas.
Mais ſuperbe & toujours yvre de ſa puiſſance,
Son orgueil ne ſçauroit ſouffrir de réſiſtance :
Il veut être obéï, quoiqu'il puiſſe coûter ;
Et le ſang à ce prix ne peut l'épouvanter.
C'eſt par là que j'ai ſçû déſarmer ſa colere.
Dans l'eſpoir de mieux vaincre, il devient moins ſevere.
Il veut ſur Miſaël eſſayer les bienfaits.
Je ne te dirai point ce que je m'en promets :
Mais je tenterai tout.....

CEPHISE.

Le Roi paroît.

ANTIGONE.

Je tremble.

CEPHISE.

Miſaël l'accompagne ; ils s'aprochent enſemble.

SCENE II.

ANTIOCHUS, MISAEL, ANTIGONE, CEPHISE.

ANTIOCHUS.

MAdame, demeurez ; & jugez aujourd'hui
De ce que ma bonté veut bien faire pour lui.
Chaque jour vous aprend le pouvoir de vos charmes.
Je n'ai pû refuſer ſa grace à vos allarmes.
Vous vouliez qu'il vécût : il voit encor le jour ;
Et ſa vertu le ſauve autant que mon amour.
Oüi, mon cher Miſaël, tes graces, ta jeuneſſe
Ont jetté dans mon cœur la plus vive tendreſſe ;

Si de ta fermeté j'ai plaint l'illusion,
Elle a pourtant saisi mon admiration.
Je n'ai pû sous le fer voir tomber l'espérance
Du destin glorieux que promet ta constance.
Et plein de cet espoir qu'il faut justifier,
Ton Prince à ses faveurs veut bien t'associer.
Quand je fais tant pour toi, songe à me satisfaire;
Et pour des biens certains immole une chimere.

MISAEL.

De ces bontés, Seigneur, moins flaté que surpris,
Je pourrois les payer par de nouveaux mépris
Si vous m'avez cru ferme, avez-vous donc pû croire
Que tant de cruauté sortit de ma mémoire?
Après mes freres morts, penfiez-vous que mon cœur
Pût à votre pitié se prêter sans horreur?
Je m'y prête pourtant, si je le puis sans crime.
Je sçaurai m'imposer un oubli magnanime.
Ce sacrifice affreux que j'ai frémi de voir
Dans mon ame n'a point porté le désespoir.
Ne vous figurez pas que regrettant leur vie,
Je brûle de venger un trépas que j'envie.
Mes freres sont heureux; & c'est à vous, Seigneur,
Qu'ils doivent maintenant leur gloire & leur bonheur
Mais ce qui seul en vous doit exciter ma haine,
C'est contre l'Eternel cette audace inhumaine,
Qui par l'impiété signale chaque instant,
Et s'obstine à vous perdre en le persécutant.

ANTIOCHUS.

Oublie un Dieu sans force, un Dieu qui t'abandonne,
Et satisfais un Roi qui sauve & qui pardonne.
Songez-y, Misaël. Sans m'offenser toujours,
Tu peux à mes bontés laisser un libre cours.

Par un bizarre orgueïl ne vas point te défendre
Des bienfaits qui ſur toi cherchent à ſe répandre.
Elevé ſur tous ceux que j'ai le plus chéris,
Seul tu me tiendras lieu de tous mes favoris.
Point de rang, point d'honneur qu'un peu d'encens n'obtienne;
Et pour tant d'amitié je ne veux que la tienne.

MISAEL.

Mon amitié n'eſt rien, Seigneur; & je ne puis
Auprès d'Antiochus oublier qui je ſuis.
Je me vois dans vos fers; & quoique mon audace
Pût ici s'apuyer d'une Royale Race,
Malgré le ſang auguſte où j'ai puiſé le mien,
Je le redis encor, mon amitié n'eſt rien.
Telle qu'elle eſt pourtant, voudrez-vous me permettre
De vous dire à quel prix je dois encor la mettre?
Redonnés à Sion toute ſa ſainteté.
Que l'autel par vos Dieux ne ſoit plus habité.
Que le ſéjour de Dieu, le ſacré Sanctuaire
De vos Prêtres impurs ne ſoit plus le repaire.
N'y laiſſez plus regner ces feſtins diſſolus
Conſacrez parmi vous au Temple de Vénus;
Et que Jeruſalem ne ſoit plus le théâtre
De toutes les horreurs qu'inventa l'Idolâtre.
Laiſſez-nous rétablir nos remparts abatus.
Protegez-nous enfin comme l'a fait Cyrus;
Ou laiſſez-nous en paix du moins comme Alexandre.
A ces grands noms, Seigneur, vous devriez vous rendre.
Sous vos Loix, s'il le faut, retenez notre Etat:
Mais au culte de Dieu rendez tout ſon éclat;
Et qu'à ſes ſaints Autels nos Tribus réunies
Joüiſſent ſans effroi de leurs cérémonies.
Si je puis vous fléchir, ſi j'obtiens ces bienfaits;
Commandez; nous voilà vos plus zelés ſujets.

Les Juifs vous béniront, ils vous seront fidelles;
Ou je vous vengerai moi-meme des rebelles.

ANTIOCHUS.

Quel insolent respect qui te fait à la fois
Et m'offrir ton service & m'imposer tes Loix!
Malgré mon amitié crains encor ma vengeance;
D'un seul mot je puis perdre un ingrat qui m'offense.

MISAEL.

Nous adorons, Seigneur, un pouvoir souverain
Qui ne nous laisse pas craindre un pouvoir humain.
Malgré tous nos malheurs & l'oprobre où nous sommes,
Rois pour les Nations, pour nous vous n'étes qu'hommes.
Ministres du Très-haut, quand vous croyez regner,
Son invisible bras n'auroit qu'à s'éloigner;
Vous verriez dans l'instant que ce pouvoir fragile
N'étoit qu'un vain Colosse appuyé sur l'argile.
Sur ces prétendus Rois qu'adore l'Univers,
Dieu verse en se jouant la gloire & les revers;
Et quand vous l'outragez, sa main appesantie
L'un par l'autre à son gré vous frape & vous châtie.
Vous méme regardez quel sceptre est dans vos mains.
Formidable à l'Egypte & soûmis aux Romains,
Tandis que déployant vos nombreuses armées,
Vous allez imposer des Loix aux Ptolomées,
Un écueil imprévû brise votre grandeur;
Rome arrête vos pas par son Ambassadeur;
Et vous n'osez sortir du cercle qu'il vous trace,
Sans avoir en esclave appaisé sa menace.

ANTIOCHUS.

C'en est trop: je ne sçai par quel enchantement
Je me laisse à ce point braver impunément.
Gardes.....

ANTIGONE.

Souffrez, Seigneur.....

ANTIOCHUS.

Il veut périr, Madame.
Et que me reſte-t-il à tenter ſur ſon ame!
C'eſt vous qui pour ſes jours m'avez intereſſé;
C'eſt à vous de fléchir ce courage inſenſé.
Je ſens encor, malgré l'excès de ſon audace,
Qu'un reſte de pitié cherche à lui faire grace.
Parlez: de vos conſeils la douce autorité
Peut-être en ſa faveur domptera ſa fierté;
De lui-même obtenez qu'il ait ſoin de ſa vie;
Ou ne vous plaignez plus qu'elle lui ſoit ravie.

SCENE III.

ANTIGONE, MISAEL, CEPHISE.

ANTIGONE.

JE ne m'en défends point; vous l'aprenez du Roi,
Miſaël: vos malheurs n'ont bien touché que moi:
Mais cette vie, hélas! que je veux rendre heureuſe,
L'interêt que j'y prends, vous la rend-il affreuſe?
Et quand j'oſe par tout vous chercher du ſecours,
Démentirez-vous ſeul ma pitié pour vos jours?
Se peut-il que pour vous Antigone ſenſible
Féchiſſe les Tirans & vous trouve inflexible!
Faudra-t-il.... Mais, ô Ciel! Quel mépris odieux!
Vous ne m'écoutez pas, vous évitez mes yeux!

MISAEL.

Oüi, j'évite vos yeux, & je dois m'y contraindre;

Je fuis le seul objet que mon cœur ait à craindre;
Qu'on me présente encor le plus cruel trépas,
Vous l'avez déja vû, je n'en frémirai pas.
Mais Antigone en pleurs qui pour moi s'intéresse,
Ces discours, cette voix si chere à ma tendresse;
Ces attraits souverains, ces regards pénétrans,
Voilà mes ennemis, voilà mes vrais tirans.
Plus les périls affreux me trouvent intrepide,
Plus ce danger flateur me trouble & m'intimide;
Faut-il que dans un cœur où le mien est lié,
Le Ciel ait fait pour moi tomber cette pitié!
Que la seule personne à qui toute ma vie,
Malgré tous mes efforts, se voyoit asservie,
Qu'Antigone s'obstine à me la conserver,
Quand il m'en coûteroit un crime à la sauver!

ANTIGONE.

De quoi t'étonnes-tu? de quel crime frivole....

MISAEL.

Qui! Moi, Madame, moi, fléchir devant l'Idole?

ANTIGONE.

Ah! d'un encens forcé que tu désavoüras,
Ni nos Dieux, ni le tien ne te puniront pas.

MISAEL.

Non, Madame, le mien veut que notre courage
Lui rende aux yeux de tous un ferme témoignage;
Et que ne craignant rien, n'aimant rien tant que lui,
Dans notre seule foi nous mettions notre apui.
Je sens trop, à ces mots, combien la mort m'importe.
D'une vie agitée il est tems que je sorte.
Mon cœur, mon foible cœur se lasse à repousser
Ces traits toujouts nouveaux dont je me sens percer.
Plus je m'arrête ici, plus je deviens coupable.
Je sens qu'à chaque instant cet amour déplorable,

Dont

Dont l'aveu m'attira votre juſte courroux,
Malgré tous mes combats redouble auprès de vous.
Par ce nouvel aveu je cherche à vous déplaire :
Je veux vous irriter, ou contre un témeraire,
Ou contre un cœur toujours rebelle à vos apas,
Qui brûle de mourir pour ne vous aimer pas.

ANTIGONE.

Barbare, tu te perds, c'eſt tout ce qui m'offenſe ;
Et s'il en eſt beſoin pour tenter ta conſtance,
Dans la vive douleur que je fais éclater,
Vois tous les ſentimens qui peuvent te flater.

MISAEL.

Eh quoi, Madame, Quoi!...

ANTIGONE.

Dans ton danger extrême
Je ne puis plus, ingrat, te cacher que je t'aime.

MISAEL.

Vous m'aimez. Ah! Voilà le comble des malheurs!

ANTIGONE.

Je t'aime & tu gémis!

MISAEL.

Vous m'aimez & je meurs!
Ciel, qui vois les vertus dont tes mains l'ont ornée
Dans le ſein de Juda que n'eſt-elle donc née?
Si ſous tes ſaintes Loix elle eût reçu le jour,
Le bonheur de ma vie eût été ſon amour ;
Ou ſi tu permettois qu'une beauté ſi chere
Perdit en t'adorant le titre d'étrangere ;
Que par toi réunis, on pût nous voir tous deux,
Aux pieds de tes autels te conſacrer nos feux.....
Hélas! Vaine eſpérance où mes déſirs s'égarent!
Pourquoi nous attendrir, quand tes Loix nous ſéparent!

ANTIGONE.

Quoi! Miſaël, devant ces tiranniques Loix,
La nature & l'amour perdent-ils tous leurs droits?

Ce Dieu, ce Dieu jaloux pour qui seul tu t'enflâmes,
Est-ce un Dieu qui se plaise à diviser les ames?
Vous dites que le monde est sorti de ses mains,
Que lui seul de son souffle anime les humains,
Que par lui tout se meut, que par lui tout respire,
Condamneroit-il donc un feu qu'il nous inspire,
Malgré notre penchant voudroit-il détacher
Deux cœurs infortunés qu'il fit pour se chercher?

MISAEL.

D'un cœur qu'il créa libre il veut le sacrifice;
Il ne nous force point afin qu'on le choisisse.
Nous ne devons aimer ni haïr qu'à son gré.
Oüi, malgré tout l'amour dont je suis dévoré,
Il veut que je vous fuye; & pour le satisfaire,
Je vais d'Antiochus irriter la colere.
Je déteste ses Dieux, & ne cours qu'en ce lieu
Le danger d'adorer ce qui n'est pas mon Dieu.

ANTIGONE.

Arrête. Je respecte un refus magnanime,
Je n'exigerai plus ce que tu crois un crime.
De tes propres remords mon cœur est combatu;
Misaël, ma foiblesse adopte ta vertu:
Mais, promets-moi du moins, s'il t'est permis de vivre,
Sans blesser ton devoir, si mon soin te délivre,
Jure-moi de ne plus t'obstiner à périr?
Et pour prix de mon cœur, laisse-toi secourir.

MISAEL.

Je me rends; mais du moins songez.....

ANTIGONE.

Tu peux m'en croire,
Autant que de tes jours, j'aurai soin de ta gloire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ANTIGONE.

ANTIGONE.

JE vous l'ai dit, Seigneur : j'eſpere le fléchir :
Mais des pleurs d'une mere il falloit l'affranchir,
Et vous aviez encore à craindre que ſon zele
Ne l'armât contre nous d'une force nouvelle :
Vous le faites garder en ces lieux par Barsès,
Et rien ne ſçauroit plus traverſer mes ſuccès.
J'ai de l'Iſraelite ébranlé le courage.
Encor quelques efforts j'obtiendrai davantage.
Vous l'avez dû prévoir, un eſprit ſi hautain
Ne revient pas ſi tôt de ſon premier deſſein :
Son orgüeil, pour ſe rendre, a beſoin d'un long terme ;
Et même en fléchiſſant il veut paroître ferme.
Mais fiez-vous à moi ; je ſçaurai le ſauver.
J'ai commencé, Seigneur ; je réponds d'achever.

ANTIOCHUS.

Madame, chaque jour me le fait mieux connoître ;
Pour calmer mes chagrins, le Ciel vous a fait naître ;
Et je bénis l'inſtant où la faveur des Dieux,

Pour attendrir mon cœur, vous offrit à mes yeux.
Je veux bien l'avoüer, les plus grandes conquêtes,
L'honneur d'humilier les plus superbes têtes,
D'abattre sous mes pieds un monde d'ennemis,
M'interesseroit moins que Misaël soûmis.
L'horreur d'avoir en vain devant cette ame altiere
Employé la menace & perdu la priere,
Mon amitié bravée autant que mon pouvoir,
Cet affront m'accabloit du plus vif désespoir:
Car je ne sçai si c'est ou grandeur ou foiblesse,
Mais ma fierté frémit de tout ce qui la blesse.
Qu'un seul de mes sujets ose me résister,
Tout ce qui m'obéit ne peut plus me flater,
La résistance alors est tout ce qui me frape,
Il semble à mon orgueil que le Sceptre m'échape,
Et qu'à jamais forcé de recevoir la Loi,
Je ne suis plus qu'un homme, & cesse d'être Roi.

ANTIGONE.

Eh! Pourquoi souffrez-vous que ce trouble empoisonne
Tout ce vaste pouvoir que le destin vous donne?
Tandis que vous avez, Seigneur, de toutes parts
Tant d'objets enchanteurs où porter vos regards,
Le plus leger chagrin les fait tous disparoître!
Un superbe dépit.....

ANTIOCHUS.

Je n'en suis pas le maître.
Je tâche à l'étouffer, & sans cesse il renait;
Je sens qu'il fait toujours mon plus cher interêt:
Des autres passions toute la violence
N'en sçauroit dans mon cœur balancer la puissance.
Si Misael se rend, Madame, les Hebreux
Sans effort désormais vont prévenir mes vœux.
Cet exemple peut tout, & j'en dois plus attendre
Que d'un torrent de sang que je pourrois répandre.

ANTIGONE.

Que parlez-vous de sang, il n'y faut plus penser.
Eh ! vous n'étiez pas né, Seigneur, pour en verser.
La mort des malheureux que votre bras foudroye
Ne vous fait point goûter une barbare joye.
Votre cœur malgré vous sensible & généreux,
En se vengeant toujours, ne fut jamais heureux;
Pourquoi vous laissez-vous livrer par la colere
A cette cruauté qui vous est étrangere,
Que vous ne trouvez point au fonds de votre sein ?
Devenez moins superbe, & vous êtes humain.
Souffrez ce zele ardent qui me défend de feindre,
Il est tems d'être aimé, c'est trop vous faire craindre.
Avec plus de repos, si vous voulez regner,
N'effrayez plus les cœurs, songez à les gagner.

ANTIOCHUS.

Eh bien, à vos conseils Antiochus se livre,
Estime, amour, raison, tout m'engage à les suivre.
Connoissez à quel point je m'en sens pénétrer
Par le dessein qu'ici je vais vous déclarer.
Je vous offre ma main, il est tems, Antigone,
Que ce front si chéri partage ma couronne.
Dès-long-tems aux honneurs du souverain pouvoir
Mes tendresses ont dû préparer votre espoir.
Je ne differe plus, joüissez-en, Madame,
Que des jours plus sereins soient le prix de ma flâme,
Et par votre pitié moderant mes rigueurs,
Venez m'aider vous-même à regagner les cœurs.
Votre douceur va mettre un frein à ma colere,
Et je ne connois plus que l'orgueil de vous plaire.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ANTIGONE, SALMONE'E.

SALMONE'E.

QU'ai-je à pleurer, Seigneur ? Qu'a-t-on fait de mon fils ?
D'un bruit qui se répand tous mes sens sont saisis :
On ose m'assûrer que sa vertu chancele,
Et que vous esperez d'en faire un infidele.
Ah ! permettez du moins que je puisse le voir.

ANTIOCHUS.

Pour lui défendre encor de suivre son devoir ?
Non, Madame, souffrez plûtôt qu'il vous apprenne
A vous rendre vous-même à ma Loi souveraine,
Trop heureux, si pour prix de mes vœux satisfaits,
Je vous pouvois tous deux combler de mes bienfaits.

SALMONE'E.

Laissez-moi voir mon Fils, Seigneur, pour toute grace,
Laissez-là vos bienfaits, reprenez la menace.
Vous me glacez d'effroi par un accueïl si doux.
Sommes-nous devenus moins dignes de courroux,
Et mon fils chancelant, prêt à vous satisfaire,
A-t-il donc attiré cette injure à sa mere !
Non je ne croirai point qu'on puisse le forcer....

ANTIOCHUS.

J'espere avoir bien-tôt à le recompenser.
Jusques-là je le laisse au pouvoir d'Antigone.
Obéissez vous-même aux ordres qu'elle donne,

Déſormais mon épouſe, elle regne avec moi,
Et vous & votre fils vous êtes ſous ſa loi.

SCENE III.

ANTIGONE, SALMONE'E.

SALMONE'E.

QUoi! Madame, c'eſt vous qui cherchez à nous nuire!
Miſaël me reſtoit, vous voulez le ſéduire,
Et ſi d'Antiochus j'en veux croire l'acuëil,
La vertu de mon fils va trouver ſon écuëil.
Je ne connois que trop, puiſqu'il faut vous le dire,
Ce que vos yeux ſur lui vous ont acquis d'empire:
Gardez-vous d'employer ce funeſte pouvoir
Pour ſa honte éternelle & pour mon deſeſpoir.
Hélas! Antiochus n'en vouloit qu'à ſa vie.
Faut-il que vous portiez plus loin la tirannie?
Que vous vouliez ſans ceſſe à ſon cœur combattu
Par vos barbares pleurs enlever ſa vertu?

ANTIGONE.

Je ſonge à le ſauver, Madame, & je l'eſpere.
Vouloir ſauver le fils, eſt-ce trahir la mere?
Et ne ſeroit-ce pas à vous-même à chercher
Ce même apui qu'ici vous m'oſez reprocher?

SALMONE'E.

Non, dès votre naiſſance à l'Erreur aſſervie,
Vous n'avez pas conçû d'autre bien que la vie,
Et quoique nous diſions, vous n'imaginez pas
Qu'il ſoit pour nous un mal plus grand que le trépas.
Nous ſommes pénétrés de maximes plus ſaintes,

D'autres biens, d'autres maux ſont nos vœux & nos craintes.
Tout ce qui peut charmer ou troubler vos eſprits,
Notre œil plus éclairé le voit avec mépris.
Montez, montez, Madame, au Tróne de Sirie;
Soyez de vos ſujets redoutée & chérie;
Que le Ciel favorable accorde à vos déſirs
Ce que vous connoiſſez d'honneurs & de plaiſirs:
Mais de grace, pour prix d'un ſouhait ſi ſincere,
Laiſſez-nous les liens, l'opprobre, la miſere;
Laiſſez-nous le trépas; & charmez de ce bien,
Notre cœur expirant ne vous enviera rien.

ANTIGONE *à part.*

O courage héroique! O vertu que j'admire!

SALMONE'E.

Madame vous pleurez, & votre cœur ſoupire!
Touché de mes douleurs devient-il moins cruel!
Voudriez-vous enfin me rendre Miſaël?

ANTIGONE.

Atteinte autant que vous de vos vives allarmes,
Je n'ai pû retenir mes ſoupirs & mes larmes,
Mais par votre douleur plus vous m'attendriſſez,
Dans mon deſſein auſſi plus vous m'affermiſſez.
Oüi votre fils vivra, j'oſe vous en répondre.

SALMONE'E.

Plus vous m'en répondez, plus je me ſens confondre.
Je ne puis donc vous vaincre, & vous vous obſtinez
Dans ce projet fatal que vous entreprenez.
Vous voulez éprouver juſqu'où mon fils vous aime,
Vous voulez dans ſon cœur triompher de Dieu meme.
Eh bien, allez tenter ce ſacrilege effort,
Preſſez-le de choiſir entre vous & la mort:
Mais du moins à vos pieds où la douleur me jette,

Ne deſeſperez pas une triſte ſujette.
Laiſſez-moi voir mon fils, que ce foible ſecours.....

ANTIGONE.

Je n'y puis conſentir, il y va de ſes jours.

SALMONE'E

C'eſt trop perdre mes pleurs. Pour ce que je ſouhaite,
C'eſt à tes pieds, Seigneur, qu'il faut que je me jette.
Implorons des ſecours plus dignes de ma foi.
Je t'offenſe à chercher un autre apui que toi.

SCENE IV.

ANTIGONE.

HElas! Ne te plains pas qu'à tes vœux je m'oppoſe,
Triſte mere je ſens les maux que je te cauſe.
Si je te découvrois, pour calmer ta douleur,
Le nouveau jour qui luit dans le fonds de mon cœur,
Si je te laiſſois voir mon ame toute entiere,
Et combien je te ſers par de-là ta priere.
Mais les jours de ton fils me ſont trop importans.
Je n'ai rien dû riſquer. Ménageons les inſtans.

SCENE V.

ANTIGONE, BARSE'S.

ANTIGONE.

BArsès?

BARSE'S.

Qu'ordonnez-vous?

ANTIGONE.

De la nuit qui s'aproche
Saisissons la faveur, pour sortir d'Antioche.
Instruit de mes projets, vous osez tout pour moi,
Asśurez des destins commis à votre foi.

BARSE'S.

Commandez, je suis prêt, mon zele & ma prudence
Répondront dignement à votre confiance.

ANTIGONE.

C'est assez. En ces lieux envoyez Misaël.

SCENE VI.

ANTIGONE.

NE nous traverse pas, puissant Dieu d'Israël:
Qu'aujourd'hui mon amour devant toi trouve grace;
Et daigne proteger une si belle audace.

SCENE VII.

ANTIGONE, MISAEL.

MISAEL.

EH bien, Madame, eh bien, le ſupplice eſt-il prêt ?
Antiochus a-t-il prononcé mon Arrêt ?

ANTIGONE.

Non, & de mon amour l'heureuſe vigilance
Va mettre contre lui tes jours en aſſurance.
J'ai ſçu d'un vain eſpoir endormir ſa fureur.
Il penſe que bien-tôt abjurant ton erreur,
Aux Autels de ſes Dieux.....

MISAEL.

Qu'avez-vous laiſſé croire ?
Ah ! Vous m'aviez promis d'avoir ſoin de ma gloire.
Je cours le détromper, & l'honneur de mon nom
Me reproche le tems qu'a duré ce ſoupçon.
Je vais faire à ſes yeux éclater tant de zele.....

ANTIGONE.

Cours, ingrat, mais qu'auſſi ton grand cœur lui revele
L'excès de cet amour qui m'anime pour toi.
Dis-lui que de ton Dieu je reconnois la Loi.
Livre à ſa barbarie une double victime,
Et qu'un même tourment puniſſe un même crime.

MISAEL.

L'ai-je bien entendu ? L'oſerois-je penſer
Qu'au culte de vos Dieux vous puiſſiez renoncer ;

Et que le Ciel, verſant ſes clartés dans votre
ame,
Eût reconcilié mon devoir & ma flâme?

ANTIGONE.

Avec tout ſon éclat la gloire du Seigneur
Aſſiégeoit dès long-tems mon eſprit & mon
cœur.
A ces impreſſions, je frémis de l'offenſe,
J'oppoſois ce poiſon ſucé dès mon enfance.
Toujours prête à le croire, & voulant en douter,
Reprenant le bandeau qu'il vouloit écarter,
Je m'armois contre lui d'une honte rebelle,
Et de peur de changer, je vivois infidelle:
Mais pour déterminer mon eſprit combatu,
Dieu s'eſt voulu ſervir de toute ta vertu.
Par ta force aujourd'hui j'ai compris ſa puiſſance,
Tes efforts ont enfin dompté ma réſiſtance,
Et de ta mere encor le magnanime effroi,
En craiguant ta foibleſſe, a confirmé ma foi.

MISAEL.

O Ciel! Que vous charmez mon amour & mon
zele!
Et ce grand changement, ma mere le ſçait-elle?

ANTIGONE.

Dans l'intérêt preſſant d'empêcher ton trépas,
Je n'ai rien dit, j'ai craint qu'elle ne m'en crût
pas,
Et qu'au moins dans le doute où je l'aurois laiſ-
ſée,
Mon entrepriſe encor ne s'en vît traverſée.
Mais toi, cher Miſael, tu me connois trop bien,
Pour penſer qu'un moment je te déguiſe rien.
Je ſuis Iſraelite, & tu peux bien m'en croire,
Puiſqu'au Trône des Rois j'en préfere la gloire.
Antiochûs m'offrant ſon Sceptre avec ſa main,
N'a pû par ſes bienfaits balancer mon deſſein.
Je renonce à l'Empire & je le ſacrifie
A ma Religion auſſi-bien qu'à ta vie.
Après ce que j'ai fait; c'eſt à toi d'achever.

MISAEL.

Eh bien ! Que faut il faire enfin pour vous sauver?

ANTIGONE.

Je sçai de ce Palais les détours les plus sombres ;
Et tandis que la nuit répand par-tout ses ombres,
Celui même par qui je t'avois fait garder,
Barsès hors de ces murs consent à nous guider.
Profitons des momens ; allons sous sa conduite...

MISAEL.

Pour un cœur généreux quel secours que la fuite !

ANTIGONE.

Ne t'en allarme point. Pour toi, cher Misaël,
De ta fuite va naître un honneur immortel.
Si tu crois une Amante à ta gloire attachée,
Ta retraite long-tems ne sera pas cachée ;
Et, j'en crois mon espoir, bien-tôt tu t'en feras
L'heureux champ de bataille où tu triompheras.
Tu peux faire porter de secretes nouvelles
A ceux qui des Hebreux sont demeurés fidelles ;
Les avertir par tout de s'armer sans éclat,
Et de se joindre à toi préparés au combat.
Bien-tôt de tes projets l'heureuse renommée
Du brave Assidéen grossira ton armée ;
Il viendra sous tes Loix signaler sa valeur.
Alors fais retentir le saint nom du Seigneur.
Des Prêtres rassemblés fais sonner la trompette,
Et de nos fiers Tirans entreprend la défaite.
Dieu, du haut de son Trône, apuyera tes desseins,
Sçaura pour le combat armer tes jeunes mains,
Remontrera David en ton ardeur guerriere,
Et par toi les Geans vont mordre la poussiere.

MISAEL.

Par ce zele enflâmé que vous me faites voir,
Tout à coup dans mon cœur passe tout votre espoir.
J'en augure aux Hebreux une gloire nouvelle,
Et c'est par votre voix le Seigneur qui m'appelle.
Oui, je crois voir en vous cet Ange impérieux,
Qui jadis, pour briser les fers de nos Ayeux,

Et du Ciel apportant la divine promeſſe,
De l'humble Gedéon vint armer la foibleſſe.
J'ai beau me dire ici que Miſaël n'eſt rien,
Je ſçais que je puis tout avec un tel ſoûtien,
Et que devant le Chef qu'à ſon peuple Dieu nomme,
Les Camps le plus nombreux fuiront comme un ſeul homme.
C'en eſt fait; mettons-nous en état d'obéïr.
A tarder plus long-tems je croirois le trahir.
La fuite déſormais à mes yeux ne préſente
Que de nos ſaints exploits la ſuite triomphante.
Heureux! ſi je pouvois, pour prix de votre foi,
Vous replacer au Tróne où vous montiez ſans moi.
Mais, que dis-je! en fuyant, laiſſerons-nous ma mere
Au pouvoir du Tiran, en proïe à ſa colere?

ANTIGONE.

Raſſure-toi. Mes ſoins ne l'abandonnent pas.
Bien-tôt, cher Miſaël, elle ſuivra nos pas.
J'ai prévu, j'ai ſenti ta tendreſſe inquiete;
Et mes ordres ſecrets aſsûrent ſa retraite.
Ne crains rien.

MISAEL.

Allons donc.

ANTIGONE.

Quand je pars avec toi;
Miſaël, il te reſte à me donner ta foi,
A recevoir la mienne; & ma gloire jalouſe
Ne me laiſſe d'ici partir que ton épouſe.
Atteſte donc le Dieu que nous ſervons tous deux,
Et qu'il ſoit à jamais le garant de nos feux.

MISAEL.

Dieu puiſſant, qui jadis donnas ta Loi ſuprême
Aux deux premiers époux qu'uniſſoit ta main même,
Qui, béniſſant un feu par toi-même inſpiré,
D'un amour naturel fis un lien ſacré;

Nous n'avons plus de Temple ; & de ſuperbes Maitres
Font languir dans les fers nos Pontifes, nos Prêtres ;
C'eſt à toi ſeul, Seigneur, de nous en tenir lieu.
Sois ici le témoin, le miniſtre & le Dieu.
Préſide à mes ſermens ; & ſois pour Antigone
Le garant de la foi que Miſaël lui donne :
Grave au fonds de mon cœur l'irrévocable Loi
De vivre & de mourir & pour elle & pour toi.

ANTIGONE.

Recevez donc ma main ; je vous ſuis aſſervie ;
Je vous livre à jamais & mon cœur & ma vie :
Mais allons, cher époux ; & fuyons de ces lieux.
Rachel ſuivra Jacob ſans emporter ſes Dieux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, ANTIOCHUS.

ARSACE.

Par votre ordre j'allois chercher l'Israëlite.
Barsès & Misaël étoient tous deux en fuite.
Je n'ai point vû de Garde ; & mon empressement
Venoit vous avertir de leur éloignement.
Un ami de Barsès s'est offert à ma vûë ;
Il sembloit redouter ma présence imprevûë :
J'ai soupçonné son trouble, & l'ai forcé soudain
De m'avoüer leur fuite & son propre dessein.
Du Juif il prétendoit vous enlever la mere,
Et, fuyant sur leurs pas, tromper votre colere.
Voilà de leur secret tout ce que j'ai surpris.
Je vous ai déja dit les chemins qu'ils ont pris.

ANTIOCHUS.

Ils n'échaperont pas, Arsace, à ma vengeance.
J'ai fait partir contr'eux ma garde en diligence,
Et le traître Barsès ne sçauroit éviter....
Mais quel soupçon nouveau vient ici m'agiter !
J'avois choisi Barsès par l'avis d'Antigone.
Est-ce donc elle, ô Dieux, qu'il faut que je soupçonne ?
Qu'on la fasse venir ; je veux être éclairci ;
Et que de Misaël la mere vienne aussi.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

CRoirai-je qu'à ce point Antigone m'offenſe
De mon Empire offert eſt-ce la récompenſe ?
Et déja la perfide, au mépris du devoir,
Fait-elle ainſi l'eſſai du ſouverain pouvoir ?
Parce qu'elle m'a plû, me croit-elle en ſes chaînes ?
De l'Etat en ſes mains ai-je remis les rênes ?
Croit-elle déſormais regner au lieu de moi ?
Et que pour être Amant, j'ai ceſſé d'être Roi ?
Se fiant trop ſans doute à l'orgueïl de ſes charmes,
Elle croit me fléchir par ſes premieres larmes ;
Mais en qui me trahit on ſçait trop qu'à mes yeux,
Juſques à la beauté, tout devient odieux.
Que j'humilierai bien cet orgueïl qui la flate !
On va me l'envoyer ; que me dira l'ingrate ?
Qu'à mon propre intérêt ſe laiſſant conſeiller,
Elle m'épargne un ſang dont je m'allois ſoüiller ;
Et qu'elle a craint enfin que de notre himenée
Cet auſpice ſanglant ne marquât la journée.
Trop frivoles raiſons ! Je veux être obéï.
Et ſervi malgré moi, je me compte trahi.
Mais que veut dire Arſace, & quel trouble l'étonne ?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

C'Eſt vainement, Seigneur, que l'on cherche Antigone :
Elle ne paroît point.

ANTIOCHUS.

On ne la trouve pas !
Je frémis ; de l'Hebreu ſuivroit-elle les pas ?
Eſt-ce donc un Amant que ſa pitié délivre ?
Eſt-ce donc un Rival qu'en lui j'ai laiſſé vivre ?
Quels prodiges ! grands Dieux ! Qui le pourroit penſer !
Qu'au mépris de mon Tróne où je l'allois placer
Dans ſon perfide cœur un eſclave l'emporte !
Il ne lui peut offrir que les chaînes qu'il porte ;
Mon amour la faiſoit regner ſur l'Univers ;
On dédaigne mon Sceptre & l'on choiſit ſes fers.
Qu'ils tremblent ; de mes mains c'eſt en vain qu'ils s'arrachent.
Je percerai l'aſile où ces ingrats ſe cachent.
Dans les antres profonds duſſent-ils ſe ſauver ;
Ma fureur ſçaura bien encor les y trouver.
L'Iſraëlite vient.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SALMONE'E THARE'S.

SALMONE'E.

DE l'ordre qu'on me donne
Que faut-il.....

ANTIOCHUS.

Votre fils fuit avec Antigone.

SALMONE'E.

Antigone & mon fils !

ANTIOCHUS.

Viennent de s'échaper.
Vous sçavez leur secret, gardez de me tromper ;
S'aimeroient-ils ? Parlez ; ou d'une vaine audace
La mort.....

SALMONE'E.

Crois-moi, Tiran, ne perds point de menace.
Tu sçais ton impuissance à me faire trembler :
Mais ce que tu m'aprends suffit pour m'accabler.
S'il est vrai, qu'écoutant une ardeur criminelle,
Mon fils ait consenti de suivre une infidelle,
Tes malheurs sont les miens ; plus que toi j'en frémis ;
Tu perds une Maîtresse ; & moi je perds un fils.

ANTIOCHUS.

Comment donc m'éclaircir de leurs perfides flâmes !
Voyons ; & d'Antigone interrogeons les femmes.
Dans ce doute mortel c'est trop me retenir.
Aprenons de quel crime il la faudra punir.

SCENE V.

SALMONE'E, THARE'S.

SALMONE'E.

JE n'ai donc plus de fils ! Cette fuite funeſte
Me ſépare à jamais de celui qui me reſte.
Voilà, chere Tharès, le malheur que j'ai craint ;
Voilà le fruit cruel d'un amour mal éteint.
J'eſperois voir le Ciel ſenſible à mes allarmes ;
Mais il a rejetté ma priere & mes larmes.
Je ſuccombe à mes maux. Eh ! Comment mes enfans
Dans le ſein du Seigneur aujourd'hui triomphans,
N'ont-ils pas obtenu pour prix de leur victoire
Qu'un frere malheureux n'en ternit pas la gloire !

THARE'S.

Que lui reprochez-vous, Madame ? Et quel affront
Penſez-vous que ſa fuite imprime à votre front ?
D'un Tiran implacable il fuit la barbarie.
Sans trahir ſon devoir, il aſſure ſa vie.
Il n'a point adoré les Dieux du Sirien.

SALMONE'E.

Il adore les Dieux, puiſqu'il trahit le ſien.
Il ne fuit que pour ſuivre Antigone qu'il aime ;
Amant de l'Idolâtre, il le devient lui-même.
Quand Dieu n'eſt pas pour lui l'intérêt le plus cher,
Qu'importe d'Antigone ou bien de Jupiter ?

THARE'S.

Mais quand Miſaël fuit, du Tiran qu'elle offenſe
Antigone elle-même a dû fuir la vengeance.
L'amour les unit moins peut-être que l'effroi.
L'une fuit pour ſa vie, & l'autre pour ſa foi.

Pourquoi vous hâtez-vous de le noircir d'un crime,
Puiſque la fuite enfin peut être légitime;
Puiſqu'elle étoit permiſe....

SALMONE'E.

A tout autre qu'à lui.

Oüi, le commun des Juifs peut ſans crime avoir fui.
Quand le Tiran leur livre une cruelle guerre,
Qu'ils cherchent un aſile aux antres de la terre;
Contens, ſans l'affronter, d'attendre le trépas,
Ils peuvent ſe cacher; je n'en murmure pas.
Mais le Ciel de mon fils exigeoit davantage.
Quand de ſes freres morts, il a vu le courage,
Témoin de tous les maux qu'ils viennent de ſouffrir,
C'eſt les deshonorer qu'avoir craint de mourir.
Mais tout mon ſang eſt prêt pour expier ſon crime;
Accepte au lieu du fils la mere pour victime;
Seigneur, que le Tiran las de me dédaigner,
Ne me mépriſe plus aſſez pour m'épargner.
Rend terrible à ſes yeux le zele qui m'enflâme.
Qu'il croye en me perdant perdre plus qu'une femme;
Et que dans ſa fureur ce nouveau Siſara
Craigne de laiſſer vivre un autre Debora.
Fais qu'à mes vrais enfans déſormais réunie,
Tout mon ſang d'un ingrat lave l'ignominie:
Quand je n'ai plus de fils que je puiſſe t'offrir,
Plus d'autre bien pour moi, Seigneur, que de mourir.

SCENE VI.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, THARE'S.

ANTIOCHUS.

Dieux ! Ne ferai-je donc qu'une recherche vaine ?
On ne m'éclaircit point ; tout augmente ma peine.
De leur fatal amour on n'oſe m'aſſûrer ;
Cependant malheureux puis-je encor l'ignorer ?
Plus je penſe à leur fuite, & plus mon cœur ſe trouble.
Ma fureur inquiete à chaque inſtant redouble.
Je ne ſçais où je vais, je ne ſçais où je ſuis.
à Salmonée.
Sortez ; votre préſence irrite mes ennuis.
Hidaſpe ne vient point ! qu'eſt-ce qui le retarde !
Les traîtres ſeroient-ils échapés à ma garde ?
Se pourroit-il qu'Hidaſpe eût manqué leur chemin ?
Ses jours me répondroient.... Mais je le vois enfin.

SCENE VII.

ANTIOCHUS, HIDASPE.

ANTIOCHUS.

EH bien ! m'ameine-t-on la perfide & le traître ?
Et d'où vient que sans eux je te vois reparoître ?

HIDASPE.

Seigneur, ces fugitifs ne vous échapent pas.
Mais de quelques momens j'ai devancé leurs pas ;
Et tandis qu'en ces lieux on va vous les conduire,
Du succès du combat j'ai voulu vous instruire.

ANTIOCHUS.

Un combat ! contre qui ?

HIDASPE.

Misaël & Barsès
N'en ont que trop long-tems retardé le succès ;
Et les faits imprévûs que je dois vous aprendre,
Vous surprendront, Seigneur, si vous voulez m'entendre.

ANTIOCHUS.

Parle.

HIDASPE.

Ils touchoient déja le pied des monts prochains,
Lorsqu'au Soleil naissant nous les avons atteints.
Misaël & Barsès conduisoient Antigone.
De vos propres soldats un corps les environne,
Qui se voyant suivis, saisissent à l'instant
D'un passage serré l'avantage important.
Nous pensions sans effort dissiper les perfides ;
Que par leur trahison devenus plus timides,
Ils s'alloient, en fuyant, dérober à nos coups :
Mais, loin de s'ébranler, ils s'encouragent tous ;

La peur du châtiment irrite leur audace ;
Et du seul désespoir ils attendent leur grace.
Antigone à leurs yeux déployant ses trésors,
Promet d'en partager le prix à leurs efforts :
Mais ce qui plus que tout animoit leur défense.
C'étoit de Misaël l'héroïque vaillance.
Vos yeux de son courage auroient été jaloux ;
C'est de tous les mortels le plus grand après vous.
Son bras de flots de sang fait ruisseler la terre ;
Chacun pensoit en lui voir le Dieu de la guerre ;
Et Barsès dans vos Camps nourri jusqu'aujourd'hui,
Ne paroissoit qu'aprendre à combattre sous lui :
Barsès tombe mourant : mais toujours invincible,
Le magnanime Hebreu n'en est pas moins terrible,
Tant qu'enfin ses soldats par le nombre accablés,
Expirent presque tous sous nos coups redoublés.
Je fais en ce moment enlever Antigone ;
Misaël qui le voit lui-même s'abandonne ;
Il jette son épée ; & se livre en nos mains.
Exécutez, dit-il, vos ordres inhumains ;
Malgré tous mes efforts elle est votre captive ;
Je n'ai pû la sauver ; il faut que je la suive.
Enchaînés l'un & l'autre on les amene ici.
Vous les verrez bien-tôt, Seigneur ; mais les voici.

SCENE

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, MISAEL, ANTIGONE.

ANTIOCHUS *à Antigone.*

A Proche ; & que ton cœur frémiſſant à ma vûë
Commence de ſubir la peine qui t'eſt dûë.
De tant d'amour, ingrate, eſt-ce donc là le prix ?
Devois-tu le payer d'un ſi ſanglant mépris ?
Après mon Sceptre offert, Antigone me brave,
Juſqu'à m'abandonner ; pour qui ? pour un eſclave !
Juſqu'à me préférer les rigueurs de ſon ſort ;
A fuir mon Trône enfin, comme il fuyoit la mort !

ANTIGONE.

Souffrez, Antiochus, que je me juſtifie ;
Non, que je prenne encor aucun ſoin de ma vie ;
Que je prétende ici fléchir votre couroux ;
Mais pour mon propre honneur, pour moi, plus que pour vous.
De mon cœur dès long tems Miſaël eſt le maître ;
Je brûlois d'un amour que Sion a vû naître ;
Je le cachois toujours & n'en triomphois pas.
Quand le Ciel de mon pere ordonna le trépas,
Au ſein de votre Cour vous m'avez appellée.
De toutes vos faveurs votre amour m'a comblée.
Vos ſoins impatiens prévenoient mes ſouhaits.
Je n'avois plus de cœur à rendre à vos bienfaits ;
Et je m'en ſuis tenuë à la reconnoiſſance
Que mon deſtin encor laiſſoit en ma puiſſance.

De vos seuls intérêts j'ai fait mon premier soin.
Je voulois votre gloire ; & vous m'êtes témoin
Que si vous aviez crû ce que j'osois vous dire,
Si mes conseils sur vous avoient eu plus d'empire,
Ils devoient prévenir ou suspendre le cours
De tant de cruautés qui ternissent vos jours.
Mais malgré mes conseils, mes soupirs & mes larmes,
Votre orgueil a souillé le succès de vos armes.
Vous chargez de vos fers toute une Nation.
Vous changez la victoire en persécution.
Israël est proscrit par cet orgueil perfide ;
Et pour lui votre regne est un long homicide.
Mes yeux se sont enfin lassés de vos rigueurs ;
Et ma suite aujourd'hui m'associe à leurs pleurs.
Leur magnanimité, leur longue patience
Ont au Dieu des Hebreux gagné ma confiance ;
Et j'ai crû que le Dieu dont les secours puissans
Soutenoient la vertu dans les cœurs innocens,
Valoit mieux que des Dieux qui laissent impunie
L'yvresse de l'orgueil & de la tirannie.
Vous connoissez pourquoi j'ai suivi Misaël.
Je partage avec lui le destin d'Israël ;
Et dussai-je irriter votre fureur jalouse,
Je suis Israëlite & de plus son épouse.

ANTIOCHUS.

Son épouse ! A ce point on ose m'outrager !

ANTIGONE.

Je la suis ; j'en fais gloire, & tu peux t'en venger.

ANTIOCHUS.

Son épouse ! grands Dieux ! *Voulant tirer son épé contre Misaël.*
Ah ! cruel, de ta vie....

ANTIGONE.

Arrêtez, arrêtez. Par cette barbarie
N'allez pas vous couvrir d'un oprobre nouveau

Et soyez son tiran, & non pas son boureau.
Mais pourquoi ces fureurs? Qu'importe à votre flâme
Que d'un autre ou de lui je devienne la femme,
Puisqu'enfin déformais, asservie à leur Loi,
Tout idolâtre himen est interdit pour moi?
Je suis Israëlite; & loin que je démente
Ce nom....

ANTIOCHUS.

Tu ne l'es point; tu n'es que son Amante.
Ton Dieu c'est ton amour; & tes vœux aujourd'hui
N'ont en me trahissant sacrifié qu'à lui:
Mais je vais te punir, en t'arrachant la vie,
Et de ton sacrilege & de ta perfidie.
Ingrate, tu vas voir mon couroux furieux
S'épuiser à venger mon amour & les Dieux.

MISAEL.

N'écoutez pas, Seigneur, cette horrible vengeance.
Souffrez qu'à vos genoux quelqu'espoir de clémence....

ANTIOCHUS.

Misaël à mes pieds! Je ne m'en flatois pas.
Je ne lui croyois point un courage si bas;
Et jusqu'à ce moment priere ni menace
N'avoit pû le forcer à me demander grace.
Le foible de ton cœur vient de se déceler;
Et tu m'aprends toi-même à te faire trembler.

MISAEL.

Il est vrai, ma frayeur à vos yeux se déclare:
Mais ne connoissez-vous que ce plaisir barbare?
Et du pouvoir des Rois les suprêmes grandeurs
N'ont-elles rien de doux que d'effrayer les cœurs?
Osez faire aujourd'hui l'essai d'une autre gloire.
Remportez sur vous-même une illustre victoire.
Faut-il qu'un nom célébre entre les Conquérans
Mêle à tant de lauriers l'oprobre des tirans?
D'un peuple gémissant faites tomber les chaînes;

Laissez-le respirer après ses longues peines ;
Faites cesser le cours de tant de cruautés ;
Et signalez sur nous vos premieres bontés :
Ou s'il vous faut, Seigneur, encor une victime,
Frapez ; que mon trépas soit votre dernier crime.
Eteignez dans mon sang un injuste courroux.
Heureux ! si mon suplice est la grace de tous.

ANTIOCHUS.

Non, ne te flate point que ta mort me suffise.
J'ai trop apris combien Misaël la mépriſe ;
Et je ne pourrois plus compter sur ton effroi,
Si mon courroux n'avoit à menacer que toi.
C'est sur un autre cœur que vengeant mon outrage,
Je te ferai frémir malgré tout ton courage.
Grace au Ciel ma fureur ne peut plus se tromper.
Je sçai pour te punir où ma main doit fraper.

MISAEL.

Eh ! Que vous serviroit de fraper Antigone ?
Espérez-vous qu'alors ma vertu m'abandonne ?
Malgré tout mon amour, l'aspect de son trépas
Déchireroit mon cœur & ne le vaincroit pas.

à Antigone.

Madame.....

ANTIGONE.

Ne crains rien de mon sexe timide.
Je suivrai sans foiblesse un époux intrépide.
En m'unissant à toi, mon cœur s'est revétu
De tous tes sentimens, de toute ta vertu

MISAEL.

Que la vie avec vous m'eût été précieuse !

ANTIGONE.

Que la mort avec toi me sera glorieuse !

MISAEL.

Ne devions-nous, hélas ! être unis qu'un moment ?

ANTIGONE.

Cher époux, nous mourrons, du moins en nous aimant.

ANTIOCHUS.

Ah! C'eſt trop abuſer, couple ingrat & perfide
De l'état où me jette une douleur ſtupide.
A peine mon oreille entendoit vos diſcours.
Quoi donc! Vous vous jurez de vous aimer toûjours!
Vous inſultez au trouble où mon ame eſt en proïe!
Mais vous perdrez bien-tôt cette barbare joïe.
Dans cet apartement conduiſez-les tous deux,
Gardes; ſuivez mon ordre; & me répondez d'eux.

à Miſaël.

Toi, ſonge à m'obéir, ſans tarder davantage;
Ou fais-toi de ſes maux la plus affreuſe image.
Tout ce que la fureur inventa de cruel....

MISAEL.

Adieu, chere Antigone.

ANTIGONE.

Adieu, cher Miſaël.

SCENE IX.

ANTIOCHUS.

SErai-je donc vaincu, grands Dieux! Et cette offenſe
Me va-t'elle à jamais prouver mon impuiſſance!
A cet affront mortel m'auriez-vous réſervé?
Et ne ſuis-je plus Roi que pour être bravé!

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MISAEL.

JUste Ciel ! Quelle épreuve ! Et par quelle vengeance
Le barbare vient-il d'ébranler ma constance !
L'ai-je bien entendu ce sacrilege choix,
Que m'offre sa fureur pour la derniere fois !
Sacrifie à nos Dieux ; & ma gloire contente
T'accorde avec tes jours les jours de ton Amante:
Si rien à ton erreur ne peut te dérober,
Le glaive est suspendu, je le laisse tomber.
Mais songe, m'a-t'il dit (& d'horreur j'en frissonne)
Qu'en te livrant, tu vas condamner Antigone :
Sur le bucher vengeur tout prêt à s'allumer,
Antigone à tes yeux se verra consumer.
Pour vous punir tous deux, ma jalouse vengeance
Pour signal de sa mort a marqué ta présence ;
Et je te laisse ainsi le suplice nouveau
D'etre, si tu le veux, son juge & son boureau.
Que vais-je devenir ? Eh ! Quel choix puis-je faire !
Ah ! Tiran, quel démon conseille ta colere ?
Qui te fait inventer de semblables rigueurs,
Et t'aprend si bien l'art d'épouvanter les cœurs ?

O Ciel, qui vois le trouble où mon ame s'égare,
Puis-je ici ne pas être infidele ou barbare ?
Puis-je encor satisfaire à tout ce que je doi ;
Et ne pas offenser la nature ou ma foi ?
Qui me garantira d'un éternel reproche ?

SCENE II.

MISAEL, SALMONE'E.

MISAEL.

AH ! ma mere !

SALMONE'E.

Ah ! mon fils ! Je tremble à ton aproche.
J'ai voulu sur ta fuite interroger le Roi,
Qui d'un regard farouche augmentant mon effroi,
Et sur tes sentimens s'obstinant au silence,
Pour mon tourment, dit-il, me permet ta présence.
Ton aspect est-il donc un suplice pour moi ?
Parle ; est-ce un infidele ; est-ce un fils que je voi ?
T'es-tu deshonoré ? Ta fuite est-elle un crime ?

MISAEL.

Non. Je n'exécutois qu'un dessein légitime.
Antigone avec moi s'éloignoit de ces lieux ;
Mais, Madame, en fuyant elle abjuroit ses Dieux:
Elle est Israëlite ; un nœud sacré nous lie.
Le nom de son époux m'a chargé de sa vie.

SALMONE'E.

Elle est Israëlite ! Et vous êtes unis !
Et le Tiran encor ne vous a pas punis !
Se démentiroit-il jusqu'à vous faire grace ?

MISAEL.

Ah! ma mere, bien loin que ſa fureur ſe laſſe,
Le cruel me prépare un ſuplice fatal
Qu'il imagine moins en Tiran qu'en Rival.
Si je m'offre à la mort, Antigone eſt perduë;
Je la livre aux boureaux, ma préſence la tuë;
J'allume le bucher qui la doit dévorer,
Et je l'y précipite, en courant m'y livrer.

SALMONE'E.

Et ſi tu n'y cours point, qu'eſt-ce donc qu'il eſpere?

MISAEL.

Qu'en adorant ſes Dieux, j'éteindrai ſa colere.

SALMONE'E.

Et tu conſentirois qu'il osât l'eſpérer?

MISAEL.

Vous me faites frémir. Mais je dois demeurer;
De ces funeſtes lieux attendre qu'on m'arrache;
Et n'être, s'il ſe peut, ni barbare, ni lâche;
Me réſoudre à la mort que je ne fuirai pas,
Sans aller d'une épouſe ordonner le trépas:
Car, Madame, ſongez que l'amour qui m'anime,
Tout extreme qu'il eſt, a ceſſé d'être un crime.
Sans honte & ſans remords j'en ſubis la rigueur;
E c'eſt ſans le ſouïller qu'il déchire mon cœur.
Où prendre dans ce trouble un conſeil ſalutaire!
Plein de ce que je ſens, vois-je ce qu'il faut faire?
Je ſçais que le Tiran va ſoupçonner ma foi;
Je le ſçais, & j'attens: mais enfin je le doi.
Ces jours unis aux miens qu'il faut que je reſpecte....

SALMONE'E.

Ciel! Qu'entens-je! Tu dois laiſſer ta foi ſuſpecte!
Miſaël à mes yeux oſe penſer ainſi!
La foibleſſe & l'erreur le retiennent ici!

MISAEL.

Sçavons-nous quel ſecours le Seigneur nous prépare?

Ne peut-il pas sur nous attendrir le barbare ;
A d'autres sentimens tout à coup l'amener ?

SALMONE'E.

ngrat ! Ne peut-il pas aussi t'abandonner ?
Quand tu te plais toi-même à trahir ton courage,
Tremble qu'il ne te laisse achever ton ouvrage.
Si le moment présent ne te sert qu'à gémir,
Crois-tu qu'un autre instant serve à te raffermir ?
Je frémis de l'effroi que ton cœur me témoigne.
Ta passion s'accroît, & le Seigneur s'éloigne.
Hélas ! pour se venger de tant d'instans perdus,
Peut-être que sa voix ne te parlera plus.

MISAEL.

Ah ! S'il me parle encor, que j'ai peine à l'entendre !
Du trouble de mes sens je ne puis me défendre.
Je ne vois qu'Antigone expirante à mes yeux.
Quoi, Madame, j'irois en tiran furieux,
Donner de son trépas le décret parricide !
A cet affreux penser mon zele s'intimide.
Pour elle j'ai juré de vivre & de mourir.
Suis-je donc son époux pour la faire périr ?
Dans les sombres horreurs de ce cruel martyre,
Je ne décide rien, Madame : mais j'expire.

SALMONE'E.

Expire ; mais, mon fils, expire pour ton Dieu.
Qu'Antigone aujoud'hui ne t'en tienne pas lieu.
Si sa Religion n'est qu'une indigne feinte,
Ton amour est un crime aussi-bien que ta crainte ;
Si vers la vérité c'est un retour constant,
Meurs, & va lui donner l'exemple ; elle l'attend.
Les Juifs vont adopter ta foiblesse ou ton zele.
Par toi, tout est impie, ou bien tout est fidele :
Du salut d'Israël, ou de son jour fatal,
Timide ou généreux, tu donnes le signal.
Au nom de l'Alliance à nos ayeux jurée,
Au nom de l'Eternel & de l'Arche sacrée,
Où Moïse jadis renferma cette Loi

Qu'écrivit le Seigneur pour ſon peuple & pour toi,
J'oſe encore ajoûter au nom de tous tes freres
Qui viennent de mourir pour la foi de leurs Peres :
Par de lâches délais ne va pas la trahir.
Et ſans rien voir de plus, hâte-toi d'obéïr.
Accorde-moi, mon fils, ce prix de ta naiſſance,
De ces ſoins qu'à ta mere a coûté ton enfance :
Si le plus tendre amour a veillé ſur tes jours,
Va mourir.

MISAEL.

Recevez mes adieux ; & j'y cours.

SCENE III.

SALMONE'E.

J'Ai retrouvé mon fils, Seigneur, pour te le rendre.
Devrois-je avoir encor des larmes à répandre !
De la mere & du fils daigne être le ſoûtien,
Affermis ſon courage & raſſure le mien.
Je hâte cette mort dont je ſuis déchirée ;
Il livre, pour te plaire, une épouſe adorée ;
Et nous avons tous deux dans ces triſtes momens
A te ſacrifier les plus chers ſentimens.
Grand Dieu, ſois en loué ; des efforts magnanimes
Doivent à tes regards épurer tes victimes.
Dans notre ſacrifice immolons tous nos vœux :
Le plus digne de toi, c'eſt le plus douloureux.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SALMONE'E.

ANTIOCHUS.

C'En eſt fait; votre fils conſomme ſon audace.
Il vient, pour me braver, de ſortir dans la place.
Honneur & ſacrifice au ſeul Dieu d'Iſraël,
A crié devant moi l'inſolent Miſaël.
Je l'ai trop laiſſé vivre. Il eſt tems qu'il expie
L'aveugle fermeté de ſon orgueil impie.
De la main des boureaux rien ne peut l'arracher.
Déja tout étoit prêt, la flâme & le bucher.
Le cruel y va voir expirer ce qu'il aime;
Et ſoudain dans les feux il la ſuivra lui-même.
Pour eux plus de pitié; je n'en veux plus ſentir;
Et je ne ſuis rentré que pour m'en garantir.

SALMONE'E.

Ah! Vous voilà, Seigneur, tel que je vous demande;
Si j'implore de vous une grace plus grande,
C'eſt que votre couroux conſente de m'unir
A ce cher criminel que vous allez punir.
Pourquoi ſéparez-vous le fils d'avec la mere?
N'ai-je pas comme lui droit à votre colere?
Et mon zele hardi ne vous paroît-il pas
Digne autant que le ſien d'obtenir le trépas?

ANTIOCHUS.

Tu me braves en vain; ton ſexe eſt ta défenſe;
Et je ſçai me garder d'avilir ma vengeance.

SALMONE'E.

Superbe, ſi mon ſexe eſt ſi vil à tes yeux,
Pourquoi démens-tu donc ce mépris odieux,
Comment ordonnes-tu qu'Antigone périſſe?

ANTIOCHUS.

Ce n'eſt point ſon erreur qui l'envoye au ſuplice ;
C'eſt de ſa trahiſon le juſte châtiment,
Ou plûtôt d'un Rival ſa mort eſt le tourment.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, ARSACE.

ARSACE.

VOs ordres ſont remplis ; & je viens vous aprendre
Le ſort de deux grands cœurs qui ne ſont plus que cendre.
Si-tôt qu'on vous a vû rentrer dans le Palais,
Du ſuplice fatal on hâte les aprêts ;
On conduit au bucher Antigone enchaînée ;
Miſaël ſoûpirant y ſuit l'infortunée.
Je ne vous tairai point le murmure & les pleurs
D'un peuple conſterné qu'accablent leurs malheurs.
Chacun jette des cris : chacun ſe déſeſpere
De voir cette beauté qui vous étoit ſi chere,
Par qui depuis long-tems ſur vos heureux ſujets
Vous vous plaiſiez vous-même à verſer vos bienfaits,
Que juſques-là, Seigneur, ſi j'oſe vous le dire,
Votre amour & nos vœux appelloient à l'Empire,
Au lieu de ces grandeurs qui ſembloient la chercher,
Ne trouver aujourd'hui qu'une infâme bucher.
Elle ſeule eſt tranquille ; elle ſeule demeure
Inſenſible à des maux que tout le monde pleure ;
Et loin de nous montrer un front épouvanté,

Une modeſte joïe ajoûte à ſa beauté.
L'Erreur la rend enſemble impie & généreuſe :
Puiſſiez-vous vivre heureux comme je meurs heureuſe,
Nous dit-elle ; & ſoûmis à de plus ſaintes Loix,
En quittant vos faux Dieux, mériter de bons Rois !
Puis avec un regard tout plein de ſa tendreſſe,
A ſon nouvel Epoux cette Amante s'adreſſe :
Que je benis l'amour que tu m'as inſpiré,
Puiſqu'à ton Dieu par-là mon cœur fut attiré !
Ma foi, pour l'un & l'autre, aujourd'hui ſe ſignale :
Ce bucher eſt pour moi la couche nuptiale ;
Et ce trône de flâme où je m'en vais monter,
Vaut mille fois celui que tu m'as fait quitter.
Dans ſes derniers adieux vingt fois elle l'embraſſe,
Et ſoudain au bucher vole prendre ſa place.
Alors ſelon votre ordre on retient Miſaël,
Qui, détournant les yeux du ſpectacle cruel,
Les fixe vers le Ciel, qu'à genoux il implore
Pour cet objet chéri que la flâme dévore ;
Et des mains des boureaux dès qu'il peut s'arracher,
Il s'élance lui-même au milieu du bucher,
Où des feux irrités la prompte violence
A bien-tôt par leur mort rempli votre vengeance.
Oüi ; vous êtes vengé, Seigneur, ils ont vécu.

ANTIOCHUS.

Je ne ſuis point vengé, grands Dieux ! je ſuis vaincu.

SALMONE'E.

Oüi, ſuperbe, tu l'es ; & ton pouvoir t'échape ;
Voilà le dernier coup dont le Seigneur nous frape.
Le ſang de mes enfans vient de le déſarmer.
Ta rage contre nous a beau ſe ranimer,

L'Eternel à ſon tour va prendre ſa vengeance.
Notre opprobre finit, & ta honte commence.
Dieu déploye à mes yeux l'avenir qui t'attend.
Je vois du peuple élu le triomphe éclatant ;
A leur tête je vois de nouveaux Machabées,
Le renaiſſant apui de nos Villes tombées,
Marchant à la victoire, & prêts d'exécuter
Les exploits que mes fils viennent de mériter.
Les Puiſſances du Ciel à leurs côtés combatent ;
Sous le glaive divin tes Légions s'abatent ;
Tout eſt frapé ; tout meurt ; & le Juif glorieux
Dans les murs de Sion rentre victorieux.
Par ta confuſion ta rage ranimée
Menace le Seigneur d'une plus forte armée ;
Tu viens : mais il t'arrete ; & ſes coups plus certains
Te renverſent toi-même avec tous tes deſſeins.
Ton corps n'eſt bien-tôt plus qu'une honteuſe plaie ;
Tes amis, tes flateurs, tout fuit, & tout s'effraye.
Un Dieu juſte condamne, en terminant ton ſort,
Le cœur le plus ſuperbe à la plus vile mort.
Alors reconnoiſſant que tu devois le craindre,
Tu ceſſes de braver ; tu ne ſçais que te plaindre ;
Tu lui demandes grace ; & prêt à l'adorer,
Tu ne veux plus de jours que pour tout réparer :
Mais ton faux repentir à ſes yeux eſt un crime,
Il ne t'écoute plus & tu meurs ſa victime.
Implacable Tiran, voilà ton avenir.
Ma voix te le revele ; & tu peux m'en punir :
Mais, ſi de ton couroux je ne deviens la proie,
Je mourrai, malgré toi, de l'excès de ma joïe.

ANTIOCHUS.

O Ciel ! Qu'ai-je entendu ! Quel effroi m'a troublé !
Je doute ſi c'eſt elle, ou Dieu qui m'a parlé.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

SECOND
DISCOURS
A l'occaſion de la Tragedie
DE ROMULUS.

COmme on m'a fait l'honneur de cenſurer Romulus, je dirai d'abord un mot de ces Critiques qu'attire d'ordinaire aux Tragedies le ſuccès qu'elles ont au Théatre.

Des Critiques.

L'uſage des Critiques eſt ancien; & depuis le Cid dont le Cardinal de Richelieu engagea l'Academie Françoiſe à relever les défauts, il a rarement diſcontinué. L'Abbé Daubignac ne les épargnoit pas au grand Corneille. Il y en a eu ſur preſque toutes les Tragedies de Racine; & qui, tant bonnes que mauvaiſes, ſont toutes tombées dans l'oubli. Les Ouvrages critiqués durent, & leur réputation

s'affermit & croît tous les jours, parce qu'un mérite dominant en couvre les défauts qui ne s'apperçoivent gueres que quand on les cherche ; & on ne les cherchoit alors que par envie. Les Critiques au contraire disparoissent bien vîte & sans retour, ou faute d'assez de solidité & d'agrément, ou parce que la partialité seule les décredite. Après l'exemple de ces grands Poëtes, un Auteur doit douter de son succès, tant qu'on le laisse en repos ; & ce qu'il peut souhaiter de mieux, c'est que ses Ouvrages fassent assez de bruit pour réveiller les Critiques, & qu'ils soient assez bons pour leur survivre.

Les Critiques ne partent d'ordinaire que de deux sortes d'Auteurs : les unes sont l'aprentissage de jeunes gens qui n'ont encore qu'assez d'esprit, pour présumer d'en avoir beaucoup ; à qui quelques idées superficielles d'un art tiennent lieu de tous ses principes ; & qui, plus pressés de décider que de s'instruire, saisissent avidement l'occasion d'un Ouvrage célébre, pour se mettre eux-mêmes sur les rangs & déployer les premices de leur génie. C'est pour eux une ambition bien vive que la gloire d'être imprimés avec quelqu'espérance d'être lûs ; & le titre d'Auteur, surtout d'Auteur critique, leur paroît d'une grande distinction parmi les

hommes. Qu'attendre de ces jeunes imprudens que des choſes triviales qui ne ſont nouvelles que pour eux, & qu'ils ſont tout étonnés de ſavoir, que des diſcours du monde, ramaſſés ſans choix, ſans examen & ſans liaiſon, & dont ils ſe croyent Auteurs, dès qu'ils les ont revêtus de quelque amplification! L'air ſeul de ſtile & de phraſes leur tient lieu de raiſonnement & de preuves; & il faut bien le pardonner à l'yvreſſe d'un âge ſujet à la préſomption, à proportion de ſa vivacité & de ſon ignorance.

Les autres partent d'Ecrivains plus inſtruits & plus ingénieux, mais qui malheureuſement n'ont pas pour objet la raiſon ni la vérité. Leur but eſt de briller, aux dépens d'un Ouvrage qui vient d'avoir quelqu'éclat; & de ſe donner tout à la fois un air de ſupériorité ſur l'Auteur qu'ils cenſurent, & ſur le public qui s'en eſt laiſſé ſéduire. Bien déterminés d'abord à trouver des défauts, n'y en eût-il point, ce qui à la vérité n'arrive gueres, non ſeulement ils vont relever des fautes réelles, mais ils en vont groſſir les moindres apparences; & n'eſpérez pas qu'ils faſſent grace à ce qu'ils ſentiroient eux-mêmes de plus raiſonnable, s'ils ſont aſſez heureux pour pouvoir, à force de déguiſemens, l'offrir ſous un aſpect ridicule. Pour cela

les infidélités & les sophismes ne leur coûtent rien ; ils n'exposeront pour le fait entier que quelques circonstances qui, séparées de celles qu'ils dissimulent, changent absolument l'espece. En ne présentant qu'en partie le caractere d'un personnage, ils vont condamner des sentimens & des démarches qu'une autre partie du caractere justifie & rend même nécessaires.

Si quelques phrases familieres se trouvent répanduës dans l'Ouvrage, & peut-être à propos, car le familier trouve encore sa place au milieu du grand, ils les rassembleront, à dessein qu'elles fassent ensemble une impression de négligence ; & conclûront hardiment que tout l'Ouvrage est prosaïque ; ou s'ils l'aiment mieux, de quelques expressions audacieuses, raprochées de même, ils insinuëront que toute la Piece est forcée & bisarre.

Il faut pourtant avoüer à leur décharge qu'ils ne sont pas seuls coupables de leur malignité : quelques-uns de ceux qui n'en sont pas séduits ne la leur reprochent que d'un ton qui semble plutôt les féliciter de génie, que les reprendre d'injustice & de mauvaise foi. On en use avec eux comme avec des enfans malins qu'on ne gronde de leur malignité qu'en les caressant parce qu'on y trouve de la vivacité & de l'esprit : les pauvres enfans donnent dans

piege, & s'étudient à de nouvelles alices, penſant n'en devenir que plus olis.

Il eſt vrai d'ailleurs que le public, je 'entens pas par-là les gens les plus rai-onnables, fait un aſſez bon accueil aux Critiques, & même par préférence aux lus malins. On diroit que dès qu'il a pplaudi avec éclat à quelque Ouvrage ramatique, il appréhende que l'Auteur 'en devienne trop vain; la crainte n'eſt eut-être pas mal fondée: & il eſt bien iſe qu'à quelque prix que ce ſoit, on renne ſoin de rabatre un peu de l'orgueil u'il auroit lui-même fait naître.

La raiſon voudroit cependant que les Critiques ne fuſſent permiſes qu'à des gens éclairés & équitables. Dans une Républi-que bien reglée on ne choiſit des Cen-ſeurs que de ce caractere. La République des Lettres demanderoit une pareille po-lice; & il eſt vrai qu'alors les Critiques eroient d'une grande utilité. Des gens éclairés n'établiroient ſur un art que des principes certains & bien dévelopés; ils n'en feroient que des applications juſtes aux défauts d'un Ouvrage, en faiſant ſen-tir preciſément en quoi ils conſiſtent, & en fourniſſant les moyens de les éviter; équitables d'ailleurs, ils ne reprendroient pas un Ecrivain de maniere à l'aigrir &

à l'indigner, mais avec des raisonnemens solides, accompagnés d'égards qui les rendroient plus persuasifs, & qui, en encourageant l'Auteur, l'aideroient à se corger; car il faudroit être bien mal-adroit, pour ne pas trouver dans un Ouvrage applaudi du public, quelques occasions d'une loüange légitime.

Quel dommage n'est-ce pas que les sages, seuls capables, seuls dignes de critiquer les autres, soient ceux qui s'en mêlent le moins! Un sage se contente de juger sainement des Ouvrages des autres, d'en dire simplement son avis quand on le lui demande, & en se gardant bien de se donner pour regle; & loin qu'il soit curieux d'occuper le public de ses réflexions, la témérité de se donner pour Auteur lui paroît une démarche de vanité & d'orgueil, capable de décréditer toute seule ce qu'il auroit de meilleur à dire. Que nous sommes loin nous autres Poëtes d'une modestie si sensée! gardons-nous bien aussi de nous compter parmi les sages.

Je dois cependant rendre ici justice à un de mes Censeurs. J'ai vû dans le Spectateur François, imprimé depuis quelques années en Hollande, une Critique de tous mes Ouvrages, dont l'Auteur me paroît aussi équitable qu'éclairé, & de qui la modestie n'est pas douteuse, puisqu'ap-

rouvé du public, il s'obſtine encore à
i cacher ſon nom. Cet Ecrivain m'exa-
ine dans les differens genres où j'ai tra-
illé; & déclarant d'abord qu'il ne me
nnoît pas perſonnellement, & qu'il n'a
ır conſéquent aucune prévention ni pour
contre moi; établiſſant enſuite par des
ées nettes la perfection propre à chaque
enre, il me condamne avec liberté dans
s endroits où il croit que je m'en éloi-
ne; content de marquer ſérieuſement la
ute, ſans eſſayer jamais de tourner l'Au-
ur en ridicule, & ſans induire le lecteur
penſer que ces fautes éparſes dans les
uvrages, en forment le caractere domi-
ant: mais il ne s'en tient pas à relever
e qu'il juge repréhenſible; il peſe, du
oins avec autant d'attention, ce qu'il
ouve d'heureux & d'eſtimable. On ſent
ême qu'il a beaucoup plus de plaiſir à
üer qu'à reprendre: ſes applaudiſſemens
nt plus d'énergie que ſes critiques; & ce
enchant généreux lui fait tellement exa-
érer ce qu'il y a de bon, que je trouve
ien plus à rabatre de ſes loüanges que de
es cenſures. Il me fait cependant un re-
roche des plus graves; il m'accuſe dans
uelques prologues de mes fables d'une
anité bien marquée, dont, dit-il, j'avois
té fort éloigné juſques-là. A l'amour qu'il
ait paroître dans tout ſon livre pour la

vertu, il lui ſied d'avoir été bleſſé d'u
vice ſi odieux : car j'en conviens de bonn
foi, j'ai ſouſcrit d'abord à ſon reproche
j'ai ſenti dans ces prologues, quand je le
ai relus, un air de vanité qui ne me laiſſ
pas douter qu'il n'y en ait effectivement
j'en ſoupçonne encore dans bien d'autre
endroits où j'en ai moins l'air ; & j
crains qu'il n'y en ait juſques dans l'ave
que j'en fais, tant j'ai de plaiſir à le faire

Je n'ai pas voulu perdre cette occaſio
de remercier ſincerement mon Critique
& de lui apprendre que depuis ſes ré
flexions ſur mes Ouvrages, il a un nouve
ami dont il ne ſe doutoit peut-être pa
Je ne diſſimulerai pas non plus qu'il y
eu une Critique de Romulus digne d'at
tention par les principes, l'arrangement
le bon ſtile & l'eſprit que l'Auteur y
répandu : mais il ſçait bien lui-même qu
ſa Critique ne mérite point de remerci
ment : il ne s'y eſt propoſé que de releve
des défauts ; ſon objet unique a été de dé
crier tout l'Ouvrage ; & un pareil deſſei
corrompt le jugement le plus ferme, no
ſeulement ſur les beautés qu'on ſe cache
mais même ſur le degré des défauts qu'o
remarque.

M. B... a éprouvé cet inconvénient, é
qui pis eſt, celui de manquer à la ſincéri
té, quand elle ne s'accorde pas avec

ſolution où l'on eſt de reprendre. Je ne
i repréſenterai qu'une ſeule de ces altéra-
ons ; & c'eſt le moins qu'un galant hom-
e puiſſe pardonner à un Auteur qu'il a
itiqué. Il m'accuſe d'avoir fait Proculus
oltron ; il prétend le prouver par plu-
eurs des Vers que je lui mets à la bouche ;
entr'autres il ſe ſert de celui-ci pour
re que Proculus l'avoue lui-même, en
excuſant de n'avoir pas tué Romulus, &
n tâchant de ſe raffermir :

repararai bien ce moment de ſurpriſe.

Mais pourquoi M. B... ſupprime-t'il les
eux Vers qui précedent immédiatement
elui qu'il cite ?

xcuſe, Murena, ce reſpect ſouverain,
u'imprime la valeur dans l'ame d'un Romain.

Proculus n'exprime-t'il pas bien par-là
ue plus on eſt brave, car Romain le veut
ire, plus on eſt frappé d'admiration pour
a valeur des autres, & que c'eſt par reſ-
ect pour celle de Romulus qu'il a ſuſ-
endu ſa vengeance ? Eſt-il un ſentiment
lus oppoſé à la poltronerie ! M. B... au-
oit pû me dire, s'il l'eût voulu, que ce
entiment eſt trop ſubtil, mais du moins
'auroit-ce plus été le reproche de pol-
ronerie ; & c'eſt de celui-là qu'il ne vou-

loit rien perdre. Un honnête homme n'eſt-il pas bien ſurpris d'avoir été amené juſqu'à cet air de mauvaiſe foi par l'intérêt mal entendu de ſoûtenir une fauſſe Critique? & n'eſt-ce pas même à la honte qu'il en a qu'il peut meſurer le fond de ſa probité? Je crois que M. B... eſt bien honteux.

A propos de ce Proculus accuſé de poltronerie, malgré ce qu'il dit lui-même, j'ajouterai une réflexion dont je ne trouverois peut-être pas une occaſion ſi naturelle; c'eſt qu'il ne faut jamais imputer aux perſonnages d'une Piéce ni plus ni moins qu'ils ne diſent. Ils n'ont point de ſecret pour le Spectateur; & ils ne ſont autre choſe que l'aſſemblage des diſcours qu'on leur fait tenir. On peut bien dire qu'un perſonnage ſe contredit ou ſe dément, mais jamais qu'il ſe déguiſe, à moins qu'il ne l'avoüe lui-même dans la Piéce, ou que l'Auteur n'ait l'art de le faire entendre par le moyen des autres perſonnages. On a raiſon dans le monde de ne pas croire les gens ſur leur parole parce qu'alors il y a une perſonne & des diſcours; ce n'eſt pas de même au Théatre, ce ſont les diſcours qui conſtituent la perſonne, & il n'y a rien à diſtinguer. Convainquez l'Auteur, s'il y a lieu, d'avoir pas connu la nature & d'avoi

alli

allié des sentimens qui ne s'accordent pas ensemble ; mais prenez toujours le personnage pour ce qu'on le donne, quelque chimérique qu'il puisse être. On étudie les hommes dans la societé, pour pénétrer dans leur cœur au-delà de ce qu'ils en découvrent : les hommes qu'on voit au Théatre sont tous dévoilés, & ne sont précisément que ce qu'ils paroissent.

J'entre à présent en matiere sur ma Tragédie en particulier ; & qu'on ne s'étonne ni de mes préliminaires, ni de mes digressions, puisque j'ai bien moins eu pour but de me justifier personnellement, ce qui n'en vaudroit pas la peine, que de proposer sur les differentes parties de l'art, les idées générales que le lecteur puisse rejetter, adopter, ou rectifier, selon que j'y ferai plus ou moins heureux.

De la multiplicité d'evenemens.

Les Critiques m'ont reproché la multiplicité d'événemens, & je regarde ce reproche sous deux aspects. Ou l'on a voulu seulement me convaincre d'avoir violé la loi des vingt-quatre heures ; ou bien indépendamment de cette regle, on prétend que la multiplicité d'incidens est par elle-même un défaut ; tâchons de nous juger nous-mêmes à ces deux égards, en n'écoutant que la nature & la raison.

Quel entassement d'avantures, s'écrie-

t'on d'abord ! Tatius entre dans Rome avec ſes troupes ; Romulus défend longtems le Pont ; les Soldats ſe raſſemblent & viennent à ſon ſecours ; le combat s'échauffe, Tatius eſt fait priſonnier & conduit dans le Palais de Romulus ; Proculus lui facilite le retour dans ſon Camp, nouvelle bataille ; les Sabines, portant leurs enfans ſur leur ſein, ſe jettent entre les deux Armées ; Tatius propoſe un duel, on en jure les conditions, Herſilie accorde les deux Rois ; enfin Romulus offre un ſacrifice dans le bois de Mars, où ſon propre courage & celui de Tatius le ſauvent des aſſaſſins, & ils reviennent tous deux punir le grand Prêtre, & calmer une révolte.

Cette énumération faite, le Critique triomphe, & croit avoir laiſſé l'Auteur ſans réplique : mais il n'en demeure pas moins vrai qu'il ne me faut preſque pour tout cela que le tems même de la repréſentation, & qu'à peine ai-je beſoin de ſuppoſer une demie heure entre quelques Actes. Le premier combat ſe donne dans Rome, entre le premier & le ſecond Acte, & il ne faut pas abuſer de ce que je dis que Romulus lui ſeul défendit longtems le Pont contre les Sabins ; le tems ſe meſure là, à l'effort qu'il avoit à ſoûtenir, & quelques minutes en ce cas, deviennent

un tems considérable. D'ailleurs qui pouvoit empêcher ses Soldats de le joindre aussi-tôt ? Etoient-ils loin de lui ? N'étoient-ils pas gens à se tenir toûjours sur leurs gardes ? Enfin, quoique les Armées se mêlent, ce n'est qu'un commencement de combat, puisque Tatius tombant entre les mains de Romulus, le combat demeure suspendu par l'ordre du vainqueur; une demie-heure y suffisoit de reste.

Mais si on fait attention que les troupes demeurent dans leur poste, on jugera que la retraite de Tatius dans son Camp, que la présence des femmes Romaines au milieu des deux Armées, le défi des deux Rois, que tout cela, dis-je, ne demande que le tems que j'y employe.

L'action du quatriéme au cinquiéme Acte n'est que la proclamation de Tatius dans le Senat, & le sacrifice de Romulus dans le bois de Mars; cela ne demande pas absolument plus d'une heure, & le reste se passe dans le tems même de la représentation. On ne trouve les événemens pressés que parce qu'on ne fait pas assez d'attention au voisinage des lieux & à l'interruption des actions qu'on imagine, sans y penser, d'une plus grande étenduë; ajoutez que les préparations que j'ai ménagées aux événemens, sont bien moins frappantes pour les Spectateurs, que les

événemens mêmes qui, suivant le cours ordinaire des choses, laissent l'idée d'un tems plus long que celui où je me suis étudié à les réduire.

Il est vrai encore que d'une Scene à l'autre, il se passe des choses qui demandent qu'on suppose la Scene plus longue; mais c'est un privilege dont les plus grands Poëtes usent par tout sans scrupule, & qu'il est bien raisonnable de leur accorder, si l'on veut qu'ils intéressent : aussi là-dessus le Spectateur est-il de bonne composition; il ne s'avise pas de compter les momens, pourvû qu'on le touche; & il sacrifie, sans y penser, un peu d'exactitude à son plaisir. Sa curiosité une fois excitée ne veut pas être suspenduë, & sa propre impatience lui rend en quelque sorte la précipitation vraisemblable. En un mot ce calcul sévere n'est que le prétexte malin de la Critique, &, pour ainsi dire, la superstition de l'art.

On a été sans comparaison mieux fondé à blamer la maniere dont Romulus se sauve des assassins dans l'instant de son sacrifice; les circonstances que je raconte sont difficiles à imaginer, & elles ont le défaut du Romanesque. Ce n'est pas que je pousse le merveilleux jusqu'à l'impossible, & l'Histoire Romaine nous fournit un fait encore plus incroyable que celui de ma Tragedie.

Siccius Dentatus, Simple Plebeïen & surnommé l'Achile des Romains, s'étoit attiré par cent prodiges de valeur une grande autorité sur le peuple, & par cela même, la jalousie des Decemvirs. Ils résolurent de le perdre; & sous prétexte d'honneur, ils l'envoyerent à une expédition à la tête de cent hommes qu'ils avoient chargés de l'assassiner. Siccius, au raport de Denis d'Halicarnasse, se défendit seul contre tant d'assassins; il en tua quinze, il en blessa trente; & le reste n'osant plus l'attaquer de près, ne put que l'accabler de loin à coup de traits & de pierres. Ne semble-t'il pas que j'aie copié ce fait, en l'attribuant à Romulus, avec la précaution de l'adoucir, pour lui prêter plus de vraisemblance? & ne pourois-je pas dire que j'ai pû sans excès supposer au Fondateur de Rome autant de force & de courage qu'en fit paroître dans la suite un simple Citoyen. Je ne veux pourtant pas abuser de mes avantages. Je consens encore, malgré cet exemple, qu'on traite de chimérique l'exploit de Romulus; & je conviens qu'au Théatre, le vrai même n'est bon qu'à titre de vraisemblable.

Il ne s'agit maintenant que d'examiner en général la simplicité & la multiplicité Comparaison de la

multiplicité & de la simplicité d'incidens.

des incidens ; de peser les avantages & les inconvéniens de l'un & de l'autre, aussi-bien que le remede qu'il y faut apporter ; de marquer la différence du plaisir qu'elles peuvent faire au Spectateur, & enfin les ressources qu'elles prouvent dans le Poëte.

L'avantage de la simplicité, c'est de n'avoir besoin que de la plus légere attention du Spectateur. On suit un objet avec d'autant plus de plaisir, qu'on l'embrasse avec moins de peine, & le cœur entre plus aisément dans la passion, quand l'esprit n'est pas occupé à démêler les circonstances qui la fondent.

L'inconvénient de la simplicité, c'est de ne pas assez exercer l'imagination, toûjours avide de nouveaux objets, & de dégénérer bien-tôt en une languissante uniformité. Le remede à cet inconvénient, c'est d'allier la variété à la simplicité, de maniere qu'on multiplie en quelque façon le même objet, en le présentant sous diverses faces.

Au contraire l'avantage de la multiplicité est de promener l'esprit d'objets en objets, de faire renaître sa curiosité en la satisfaisant, & d'ajoûter toujours aux émotions du cœur la nouvelle force que leur donne la surprise. L'inconvénient est le danger de la confusion qui changeroit en

étude, ce qui ne doit être qu'un divertissement, & de ne faire sur le cœur que des impressions légeres, à force d'en vouloir faire de différentes; le remede est de disposer les événemens dans un ordre qui les fasse naître les uns des autres, & surtout de les subordonner tellement à un même intérêt, qu'ils puissent rentrer par-là dans une espece de simplicité.

Enfin dans l'un & dans l'autre cas l'on ne sauroit plaire qu'en satisfaisant à la fois à differens besoins de l'esprit, soit en multipliant par la variété des aspects des événemens trop simples, soit en unissant sous une même vûë des objets différens.

Ces conditions une fois observées, si on me demande de laquelle de ces méthodes doit résulter un plus grand plaisir pour les Spectateurs, j'avoüe que je panche beaucoup pour la multiplicité d'incidens, par la raison que dans un événement trop simple, la variété ne peut être que fine, & que l'uniformité du fond est bien plus frappante que la diversité des circonstances: que dans la multiplicité (bien entendu qu'elle se rapporte toûjours à un seul intérêt) l'esprit & le cœur sont émus à tout moment par des tableaux sensiblement variés, & qu'ainsi & la curiosité & la passion y sont à la fois & plus sûrement satisfaites.

Berenice, malgré l'abondance la plus délicate de sentimens, n'a jamais pû faire qu'une impression d'élegie ; elle a besoin d'être un peu oubliée pour être revuë ; & le Cid, malgré sa multiplicité d'incidens, attache encore, tout répété qu'il est depuis près d'un siécle.

Mais aussi, si l'on me demande ce qui prouve le plus de ressource dans un Auteur, j'avoüe de même que je panche beaucoup pour la simplicité. Il faut avoir bien de la force pour soûtenir un sujet trop simple par la richesse & la beauté des détails.

Berenice est un Chef-d'œuvre à cet égard, & il est étonnant que M. Racine ait pû faire naître tant de fleurs dans un champ si étroit. Il faudroit être bien hardi pour suivre son exemple, & je ne lui aurois pas conseillé à lui-même de tenter plus d'une fois une entreprise si difficile. Il vaut mieux prendre ses avantages d'abord, & employer les plus grands efforts d'invention à se préparer une matiere abondante, que de s'en fier à des ressources incertaines, en s'embarquant dans une matiere stérile.

Quand par l'arrangement de sa fable, on s'est donné plusieurs objets à peindre, il ne faut qu'une fleur d'esprit pour chacun : mais quand on veut donner aux

choſes plus d'étenduë qu'elles n'en portent naturellement, il eſt bien dangereux qu'on n'ait recours à la ſubtilité ou à l'amplification; que même avec les plus heureux efforts on ne ſauve pas toûjours l'ennui. Eſt-il raiſonnable de ſe donner plus de difficultés à vaincre, qu'il n'y a de ſuccès à eſpérer?

Je remarque ſeulement qu'à proportion de la multiplicité d'incidens, il faut auſſi plus d'adreſſe pour les fonder d'abord; de maniere que quoiqu'on ne les faſſe pas prévoir, ils ne paroiſſent pourtant, quand ils arrivent, qu'une ſuite naturelle de l'état où l'on ſuppoſe d'abord l'action & les perſonnages. Ce début de la Tragedie demande quelques réflexions.

De l'expoſition.

L'expoſition conſiſte à jetter d'abord les fondemens de la Piece, en expoſant les faits de l'avant-Scene qui doivent produire ceux qui vont arriver; en établiſſant les intérêts & les caracteres des perſonnages qui doivent y avoir part, & ſurtout à déterminer l'eſprit & le cœur du côté de l'intérêt principal dont on veut les occuper: mais comme la Tragedie eſt une action, il faut que le Poëte ſe cache dès le commencement, de maniere qu'on ne s'apperçoive pas qu'il prend ſes avantages, & que c'eſt lui

qui s'arrange, plutôt que les Acteurs n'agissent.

Beaucoup d'expositions de nos Tragedies ressemblent beaucoup moins à une partie de l'action qu'à ces prologues des anciens, où un Comédien venoit mettre le Spectateur au fait de l'action qu'on alloit lui représenter, en lui racontant franchement les avantures passées qui y donnoient lieu; de sorte que le Poëte s'affranchissoit par-là de l'art pénible de mêler, si je puis parler ainsi, les échafaudages avec l'édifice, & de les tourner en ornemens.

Corneille lui-même ne s'est pas fort élevé au-dessus de cet usage dans l'exposition de Rodogune, où, par un Acteur désintéressé, il fait faire à un autre qui ne l'est pas moins, toute l'Histoire nécessaire à l'intelligence de la Tragedie, & qui pis est, une Histoire si longue qu'il a fallu la couper en deux Scenes : on l'interrompt pour laisser parler les deux Princes qui arrivent, & on la reprend dès qu'ils sont sortis. Voilà sans doute le plus grand exemple d'une exposition froide. Ne sortons pas du même Auteur, pour trouver aussi le plus parfait modele d'une exposition adroite, qui est elle-même une grande action. C'est celle de la mort de Pompée, où Ptolomée tient

conſeil ſur la conduite qu'il doit tenir après le ſuccès de Pharſale.

C'eſt ainſi que les plus grands hommes fourniſſent une inſtruction complete, auſſi-bien par l'exemple des fautes, que par celui de la perfection.

Il y a bien des nuances entre les deux expoſitions que je viens de citer : mais il faut avoüer que celles de la plûpart de nos Tragedies tiennent beaucoup de la premiere, & qu'on ſonge rarement à imiter la ſeconde. Le Poëte ſe tire ordinairement d'affaire, en faiſant faire à un Acteur par un autre, tous les récits dont il a beſoin, tantôt avec la précaution d'inſtruire un Perſonnage qui n'eſt pas au fait, tantôt en lui rappellant ce qu'il peut avoir oublié, quelquefois même en lui diſant qu'il s'en ſouvient, comme ſi c'étoit une raiſon de le lui redire.

De là deux défauts : celui de la reſſemblance & celui de la langueur ; & le Spectateur eſt tellement habitué à cet uſage, qu'il n'eſt qu'auditeur dans le commencement : il ne compte pas qu'il ſoit encore tems d'être ému, les regles veulent qu'il attende ; & il abandonne le premier Acte, & quelquefois davantage aux beſoins du Poëte, dans l'eſpérance qu'il lui ménage par-là de grandes émotions.

Je reviens à dire que toute la Tragedie

doit être action, & s'il se peut, la premiere Scene aussi-bien que les autres. Je m'en suis fait un principe; & selon ma portée j'y ai toûjours été assez fidele. Par exemple, on me permettra de le remarquer; la premiere Scene de Romulus est une action. C'est le secret d'Hersilie surpris & comme arraché par sa confidente. Les faits dont il falloit instruire le Spectateur n'y sont racontés de la part d'Hersilie, que comme autant de preuves qu'elle n'aime pas Romulus; & de la part de la confidente, que comme des moyens de convaincre la Princesse de la passion qu'elle déguise. Quand je n'aurois pas eu en vûë de donner par-là les éclaircissemens nécessaires à la suite, j'aurois toûjours fait dire les mêmes choses par la convenance de l'action particuliere de la Scene. C'est par cette méthode que le Spectateur est d'abord dans l'illusion; il n'appercoit pas le Poëte sous les personnages, parce que l'art des préparatifs disparoît, & qu'il se tourne en mouvemens & en passion.

Si les Auteurs y veulent penser, comme j'ai fait, ils manqueront encore moins de ressource. Le malheur est qu'on s'en tient à la marche ordinaire, & que contents de faire le mieux qu'il est possible dans la méthode reçûë, on ne s'avise pas de raisonner sur la méthode même. C'est

un bonheur pour moi d'y avoir réflechi ; car je ne le compte pas pour un mérite : c'eſt toûjours quelque choſe d'étranger à nous qui fait naître nos réflexions ; & rien ne nous en appartient que d'eſſayer de les mettre à profit.

Puiſque l'expoſition ne ſert qu'à préparer & à former les ſituations, l'ordre veut que nous parlions à préſent de cette partie de la Tragedie. C'eſt de-là que dépend le plus grand effet d'une Piece ; & il y faut d'autant plus d'adreſſe & plus de choix.

Des ſituations.

Une ſituation n'eſt autre choſe que l'état des Perſonnages d'une Scene à l'égard les uns des autres. En ce premier ſens toutes les Scenes d'une Piece ſont, malgré qu'on en ait, autant de ſituations : mais on n'employe ordinairement ce terme que dans un ſens plus reſtraint, & pour exprimer des ſituations ſinguliérement intéreſſantes. Elles ne peuvent être ſinguliéres que par deux moyens ; par celui de la nouveauté, ou par celui de l'importance des intérêts. Souvent les Auteurs, ou faute d'invention, ou d'aſſez de délicateſſe pour la gloire, ſe contentent de ſituations déja connuës ; & à quelques différences près, dont celle des noms eſt quelquefois la plus conſidérable, ils s'ap-

proprient ce que d'autres ont inventé ; ſemblables à ces Peintres ſans imagination, qui ne font que copier d'après les grands Originaux, les plus beaux airs de tête & les attitudes les mieux choiſies. Ils ne laiſſent pas avec cette reſſource d'uſurper de legers ſuccès, parce que les choſes touchantes font d'abord leur effet : mais à peine les reſſemblances ſont-elles apperçuës, qu'en ceſſant d'eſtimer l'Auteur on ſe refroidit ſur l'Ouvrage même : car nous ſommes ainſi fairs ; les idées acceſſoires, quoiqu'étrangeres à la choſe, en augmentent ou en affoibliſſent le ſentiment.

La nouveauté ſuppoſée, qui ſeroit toûjours d'un grand mérite, quand les paſſions ne ſeroient pas ſi vives, il faut encore faire attention à l'importance des intérêts. Une ſituation bien imaginée dans ce genre eſt d'un ſi grand effet, qu'avant que les Perſonnages ſe parlent, il s'éleve parmi les Spectateurs un murmure d'applaudiſſemens & une curioſité avide de ce que les Acteurs vont ſe dire. Je remarquerai, en paſſant, qu'on ne ſçauroit ménager dans une piece pluſieurs de ces ſituations, qu'à la faveur d'un nombre d'incidens qui changent tout à coup la face des choſes, & qui mettent ainſi les Perſonnages dans des ſituations nouvelles & ſur-

prenantes. Ce plaisir mérite bien qu'on passe quelque chose à l'Auteur sur les préparations qui lui sont nécessaires.

Je ne saurois choisir un exemple plus favorable de tout ce que j'avance ici que celui d'Antiochus dans le cinquiéme Acte de Rodogune. Sur le point de boire dans la coupe nuptiale, il est réduit par ce que lui vient dire Timagene à croire la coupe empoisonnée ou par sa mere ou par sa maîtresse qui sont présentes : le respect & la nature l'empêchent d'arrêter ses soupçons sur sa mere : la tendresse & l'opinion qu'il a conçuë de Rodogune ne lui permettent pas non plus de l'imaginer criminelle, & il aime mieux s'exposer à la mort que de faire cette injure à l'une ou à l'autre : mais pendant toute la Scene, quelle est l'attention du Spectateur aux divers mouvemens du fils, de la mere & de la Princesse ! n'est-on pas déchiré avec Antiochus, troublé & allarmé avec Rodogune, surpris avec Cleopatre, mais inquiet pour les autres du succès de ses artifices & de sa rage ? On ne devine point leurs discours ; &, dès qu'ils parlent, on sent qu'ils ne peuvent dire que ce qu'ils se disent ; & ce qu'il y a de plus rare, c'est que la surprise se soutient & se renouvelle même à chaque partie de la Scene.

Voilà sans doute la situation la plus merveilleuse du Théatre : mais que faut-il passer à l'Auteur, & que lui en a-t'il coûté pour l'amener ? il a fallu que Cleopatre proposât à ses deux fils d'assassiner Rodogune dont elle doit du moins les soupçonner amoureux, ce qui ne s'accorde pas trop bien avec la prudence qu'on lui donne d'ailleurs. Il a fallu qu'à son tour Rodogune, malgré son caractere, proposât aux deux Princes d'assassiner Cleopatre, ce que Corneille n'a pû justifier en partie que par une subtilité de raisonnement dont lui seul étoit capable : mais ce n'est pas assez ; il a fallu que Timagene se rencontrât à propos dans le bois où Seleucus expire, & que ce Prince n'eût de vie précisément que pour dire les Vers énigmatiques qui font tomber un soupçon égal sur Cleopatre & sur Rodogune ; & que la voix lui manquât, quand il alloit prononcer le mot de l'énigme :

Une main qui nous fut bien chere
Vange ainsi le refus d'un coup trop inhumain ;
Regnez ; & surtout, mon cher frere,
Gardez-vous de la même main.
C'est....

Voilà des préparatifs bien forcés : mais la situation est si belle, qu'on les a pu-

bliés volontiers à ce prix ; & Corneille même s'en savoit si bon gré, que, malgré de si grands défauts, il a toujours crû Rodogune la plus belle de ses Tragedies.

Au reste une situation singuliére est quelquefois un piege pour l'Auteur : car plus elle fait naître par elle-même de curiosité & d'intérêt, & plus il court risque de ne la pas soûtenir assez, par la maniere de la traiter. C'est comme le titre d'une Piece qui promet beaucoup, il est dangereux qu'elle ne réponde pas à l'attente du public, qui se fait quelquefois des idées vagues de grandeur ou de pathétique auſquelles le ſujet ne permet pas d'atteindre ; & il ne s'agit pas d'examiner s'il a eu raiſon de ſe tant promettre, il faut lui tenir ce qu'il s'eſt promis ; &, juſtement ou non, c'eſt à l'Auteur qu'il s'en prendra de s'être mécompté.

Des Reconnoiſſances.

Entre les ſituations, celles qui peuvent réuſſir à moins de nouveauté, & même de mérite, de la part de l'Auteur, ce ſont les reconnoiſſances ; je n'entens pas les reconnoiſſances de ſimple vûë qui n'ont qu'un moment, & qui retombent auſſitôt dans le cours des Scenes ordinaires ; celles-là ſont dangereuſes, parce que la premiere ſurpriſe ne ſe ſoutenant pas, on paſſe trop vîte d'un grand mouvement à

un moindre qui, dès-là, est languissant : j'entens les reconnoissances d'éclaircissement, où deux personnes cheres qui ne se sont point encore vûës, ou qui séparées depuis longtems, se croyent mortes, ou du moins fort éloignées l'une de l'autre, s'émeuvent peu à peu par les questions qu'elles se font, & les détails qu'elles se racontent; & viennent enfin, sur une circonstance décisive à se reconnoître tout à coup. *Ah ma mere ! ah mon fils ! ah mon frere ! ah ma sœur !* Ces exclamations seules sont presque sures de nos larmes; & sans s'embarasser si la reconnoissance ressemble à d'autres, ni même si elle est filée avec assez de justesse, on se laisse entraîner à l'émotion des Personnages; car plus ils sont émus, moins ils laissent de liberté pour réflechir s'ils ont raison de l'être.

Que les Philosophes ne nous chicannent point sur les pressentimens, sur les instincts que nous employons en ces rencontres; qu'ils ne trouvent pas à redire, par exemple, qu'un pere, à la présence d'un fils inconnu, sente une émotion secrete qui devance l'éclaircissement : ils nous démontreront sans doute que ces instincts ne sont pas de la nature, & que c'est le préjugé seul qui les a imaginés : mais laissons-les démontrer ce qu'il leur

plaira ; allons à nôtre but, & profitons des préjugés du public pour ſon propre plaiſir. Ce qu'il croit naturel a ſur lui les droits de la nature, & fera les mêmes impreſſions. Il faut avoüer que ces inſtincts ont quelque choſe de flateur pour les hommes, & c'eſt par ce côté-là qu'ils y tiennent. Nous ſommes bien-aiſes de penſer que nos proches ſont liés à nous par des nœuds auſſi étroits ; c'eſt un appui de plus pour notre foiblddſſe : mais, ſoit cette raiſon, ſoit quelqu'autre, il nous ſuffit de pouvoir compter par-là ſur l'attendriſſement des Spectateurs, pour n'en pas négliger l'avantage.

Je n'ai qu'un avis à donner ſur les reconnoiſſances : c'eſt qu'il ne faut pas, quand on a porté l'émotion de la Scene au plus haut dégré, & que la reconnoiſſance eſt conſommée, la laiſſer dégénérer en longs diſcours ſur l'état préſent des choſes, à moins qu'ils ne puſſent être auſſi pathétiques, ce qui ne ſauroit gueres arriver.

Il y a trois reconnoiſſances dans Penelope, qui toutes ont le défaut que je conſeille d'éviter. Quand Eumée a reconnu ſon maître, ils raiſonnent enſemble ſur les meſures qu'ils ont à prendre. Quand Uliſſe a reconnu ſon fils, ils en font de même ; & quand Penelope a reconnu

Ulisse, ce ne sont plus entr'eux que plaintes languissantes en comparaison d'un si beau moment. Il falloit, ce me semble, couper ces trois Scenes, après l'instant des reconnoissances, & faire survenir quelqu'Acteur qui établit une Scene nouvelle où le reste pût trouver sa place.

On me dira peut-être que ce seroit la même chose, puisque ainsi le moins intéressant suivroit d'aussi près le plus intéressant : mais qu'on y prenne garde, il y a une grande différence. Qand le Spectateur se promet d'une Scene un certain genre de plaisir, il le veut pur & sans mélange; au lieu que, s'il survient quelqu'un, il sent bien qu'il doit s'agir d'autre chose. Son imagination n'est plus montée au même objet ; & sans qu'il y réfléchisse, il a l'équité de n'exiger pas un plaisir aussi vif que celui de la situation précédente : en un mot, il ne faut pas que les larmes qu'une Scene fait couler se séchent dans la Scene même : mais on n'est pas obligé d'en exciter encore dans la Scene suivante.

J'ajoûte encore que les situations tirent leur force & leur beauté singuliére du caractere des Personnages qui y ont part ; & cette raison suffit pour engager les Auteurs à ne rien négliger pour l'invention

des caracteres, puiſqu'ils doivent influer ſur tout le reſte.

Les caracteres ne ſont que l'aſſemblage des qualités, des paſſions & des humeurs qu'on réunit dans un même Perſonnage. Sans parler davantage de la nouveauté que j'exige partout, du moins à quelque dégré, ſans quoi ce ne ſeroit pas la peine d'écrire, les caracteres doivent être naturels, intéreſſans & ſoutenus. Des caracteres.

Ils doivent être naturels : ce principe donne l'excluſion aux ſentimens trop bizares dont les Spectateurs ne ſentiroient pas la ſemence en eux-mêmes, & dont ils n'auroient aucune expérience d'ailleurs. On veut reconnoître l'homme partout. Le moyen de s'attacher à des portraits chimériques qui ne reſſembleroient à rien de ce qu'on connoît ! Ce n'eſt pas que dans la nature la variété des ſentimens ne ſoit prodigieuſe, & que les plus extraordinaires ne puiſſent tomber abſolument dans quelque tête ; mais ces ſingularités trop grandes ſont des exceptions précieuſes à la vérité pour l'Hiſtoire, mais que la Tragedie ne peut jamais admettre, parce que ne s'attirant pas de créance, elles ne ſauroient faire le plaiſir propre du Théatre qui eſt celui de l'imitation. Des caracteres naturels.

C'eſt ſurtout ce défaut qui caractériſe la Tragedie de Pertharite dont le mauvais ſuccès fit renoncer Corneille au Théatre, juſqu'à ce que les bienfaits & les ſollicitations du Surintendant des Finances euſſent ranimé ſon génie. Il attribuë la chûte de ſa Piece à l'amour conjugal, qui dès-lors, dit-il, n'étoit plus de mode en France : mais je crois qu'il s'en diſſimule exprès la véritable cauſe, & qu'il l'eût trouvée, s'il l'eût voulu, dans la bizarrerie des caracteres & des ſentimens.

Rodelinde qui ſe croit veuve de Pertharite, eſt aimée de Grimoald qui vient d'envahir le trône de ſon époux : elle réſiſte conſtamment aux offres que lui fait l'uſurpateur d'aſſurer le trône à ſon fils, ſi elle veut ſe réſoudre à l'épouſer : mais enfin, qui le pourroit croire ! elle y conſent aux conditions qu'il immole lui-même ce fils, au lieu de le couronner, & que par ce meurtre il ſe rende l'horreur de ſes nouveaux ſujets dont il étoit devenu l'amour. C'eſt cette gloire de Grimoald qu'elle ne ſauroit ſouffrir, & elle brûle de s'en vanger, en la lui faiſant perdre : elle conſent donc à ce prix d'épouſer le prétendu tiran, & elle jure même de lui tenir ſa parole, contente de ſe déshonorer, pourvû qu'elle le déshonore. Y eut-il jamais un ſentiment ſi bizarre ? Peut-

être n'appartient-il qu'à un grand génie de s'égarer à ce point; un génie médiocre eſt trop timide pour aller juſques-là.

Mathan dans Athalie eſt un ſcélérat ambitieux qui, pour ſe vanger de n'avoir pû obtenir la dignité de grand Prêtre, déſerte le culte du Dieu qu'il croit encore, pour une Idole dont il connoît la vanité. Il n'a gagné la faveur d'Athalie que par les flateries les plus baſſes & les plus noires impoſtures. L'honneur, la vérité, le ſang des malheureux, rien ne lui a été ſacré auprès de ſon ambition; & tremblant encore au ſouvenir du Dieu qu'il blaſphême, il voudroit, en renverſant ſon Temple, & à force d'attentats, ſe délivrer, s'il étoit poſſible, de ſes remords.

Ce caractere, tout odieux, tout exceſſif qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être naturel; & il n'y a que trop d'ambitieux qui lui reſſemblent : mais ce qui n'eſt plus dans la nature, c'eſt qu'il ſe peigne lui-même à ſon confident ſous d'auſſi noires couleurs. On ne croira jamais qu'un homme ſi ſuperbe s'aviliſſe à ce point, & ſans néceſſité, aux yeux d'un autre homme; & quand l'Hiſtoire fourniroit quelque exemple d'une pareille conduite, il ne ſuffiroit pas, pour la juſtifier au Théatre, où l'on veut voir des hommes, & non pas des monſtres.

Un autre défaut contre le naturel des caracteres, ce seroit d'allier des sentimens qui se contrediſent; par exemple, de la sensibilité & de la dureté. On a souvent joüé le Personnage d'Horace de maniere à lui attirer ce reproche. Ce Romain aime tendrement Curiace, le frere de sa femme, & qui est près d'épouser sa sœur: mais dès qu'il apprend qu'Albe a nommé cet ami, pour combattre pour elle, tandis que Rome le choisit lui-même, pour défendre ses intérêts, il se dépoüille tout-à-coup de tout sentiment, & va jusqu'à s'enorgueillir de sa férocité:

Albe vous a nommé; je ne vous connois plus.

Si l'on prend ce Vers dans la préciſion rigoureuse des termes, comme pluſieurs Acteurs l'ont pris, Curiace a raiſon de s'écrier:

Je rends graces au Ciel de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

Car l'humanité ne comporte pas ce paſſage rapide d'une amitié véritable à une pleine indifférence; & l'ame la plus forte ne se commande pas avec tant d'autorité. M. le Baron a remis le Perſonnage dans le naturel, en prononçant avec un reſte d'attendriſſement:

Albe vous a nommé; je ne vous connois plus.

De

De sorte que cela signifie seulement, je ne veux plus vous connoître; je combattrai comme si je ne vous connoissois pas. Cette finesse est sans doute d'un excellent Acteur; & notre Roscius m'a dit que Corneille autrefois en avoit été surpris, & l'en avoit félicité; je doute pourtant encore qu'elle soit dans l'esprit du Poëte, car alors Horace ne seroit plus si différent de Curiace; & il se pourroit bien faire que Corneille auroit eu en vûë un contraste plus sensible, aux dépens d'un peu de naturel: ce qui me le feroit croire, c'est l'étonnement qu'il donne à Curiace de cette fermeté inconnuë aux hommes; par-là il avertit de l'exception, & il y accoûtume en quelque sorte le Spectateur, qui, content de voir dans un des Héros jusqu'où peut aller la vertu qu'il connoît, est réduit à admirer dans l'autre, sur le pied de prodige, un effort de vertu qu'il ne connoît pas.

Quant à ce qui me regarde, le reproche que les Critiques m'ont fait avec le plus de confiance, c'est la contradiction du caractere de Romulus; je ne crois pas cependant qu'on me pût faire un reproche moins raisonnable. Ils prétendent que Romulus, violent comme je l'établis, ne pouvoit pas perdre une année entiere à tâcher de gagner Hersilie, tandis que

ſes ſoldats s'étoient rendus heureux par la force : mais il y a de la groſſiéreté, ce me ſemble, à confondre ainſi ce Prince avec ſes ſoldats. Ce n'étoient que des brigans & des eſclaves fugitifs qu'il avoit raſſemblés pour ſe faire un peuple : il lui falloit à lui de grandes qualités, pour les aſſujettir à des loix, & les diſcipliner comme il l'avoit fait : en un mot ce pouvoit être un Héros, & c'étoient des brigans : on n'en ſauroit exiger la même conduite.

Quand les Romains, ſur le refus que leurs voiſins leur firent de s'allier avec eux, entreprirent d'enlever les Sabines, ce ne fut que par la néceſſité de ſe donner des ſucceſſeurs ; & nulle autre paſſion ne s'en mêlant, l'enlevement même fut le mariage : de gré ou de force les Sabines devinrent Romaines. Ce ne ſont pas les mêmes circonſtances pour Romulus.

Il ſe trouve parmi les Sabines la fille d'un Roi que j'ai droit de ſuppoſer la plus belle Princeſſe du monde, & la plus propre à s'attirer du reſpect. Eſt-il contre la nature & contre l'âge de Romulus qu'il conçoive de l'amour pour elle ? & dans ce cas comment ſe conduira-t'il ? fera-t'il à la Princeſſe la violence la plus brutale, pour aſſouvir ſa paſſion ? o

fera-t'il ſes efforts, pour s'en faire aimer? il n'y a pas de milieu. Concevra-t'on, à moins de vouloir faire un monſtre de Romulus, qu'il pût héſiter entre ces deux partis? Il la fait demander à ſon pere, en la retenant toûjours captive, qui eſt le ſeul acte de violence qui fût ſuportable. On ne pourroit donc lui reprocher que les larmes : mais n'eſt-ce pas l'effet le plus naturel d'un déſir violent retenu par des égards néceſſaires? Remarquez d'ailleurs que ces larmes ſont avant la Piéce'; que cette année d'attente, dont on veut lui faire une foibleſſe, a été remplie par des guerres où il n'a ſongé qu'à mériter Herſilie à force d'exploits & de triomphes; qu'enfin je le fais débuter par la violence, puiſqu'il menace la Princeſſe de l'épouſer malgré elle, & que juſqu'au bout il demeure inflexible dans ce deſſein. La mépriſe des Cenſeurs eſt de diviſer le caractere, & de ne faire attention qu'à la violence de Romulus, ſans ſonger à l'amour qui doit la tempérer : mais le caractere même conſiſte préciſément dans cet aſſemblage : il faut que l'un marche toûjours avec l'autre, & que les effets s'en concilient continuement. La violence demandoit que, malgré toutes ſortes de droits, Romulus retînt Herſilie captive, & qu'il ne s'expoſât jamais à

la perdre par quelque égard que ce fût: mais l'amour demandoit auſſi qu'il s'excuſât toujours de ſa violence, & qu'il ne négligeât rien pour ſe la faire pardonner : ce ſont ces deux convenances que j'ai toûjours eu en vûe ; & je me flate de les avoir obſervées avec aſſez de ſuccès.

Caracteres intéreſſants.

Seconde condition des caracteres : ils doivent être intéreſſans, & ils ne peuvent l'être que de trois manieres, ou par la vertu parfaite & ſans mélange, ou par des qualités impoſantes auſquelles le préjugé attache une idée de grandeur & de vertu, ou par un aſſemblage de vertus & de foibleſſes reconnuës pour telles.

Les caracteres abſolument vertueux ſont rares, parce qu'ils ne ſont pas ſuſceptibles de variété : car la vertu eſt une, & ſa marche eſt uniforme : elle prendra toûjours les mêmes partis dans les mêmes circonſtances : elle commande également à toutes les paſſions ; & qui voudroit la peindre dans tous ſes Héros à ſon plus haut dégré, changeroit bien de noms & d'événemens, mais il ne changeroit pas de Perſonnages.

L'homme le plus vertueux que j'aye vû dans nos Tragedies, en exceptant les hommes animés du zele de la Religion, c'eſt Regulus. Il prend toûjours, ſans

balancer, le parti le plus héroïque, quoiqu'il lui en puiſſe coûter ; & à cette fermeté vertueuſe il ajoûte une modeſtie preſque ignorée au Théatre. La plûpart de nos Héros s'exagerent leur propre importance ; ils ſont toûjours leurs premiers panégiriſtes, & il ſemble qu'ils ne faſſent rien de grand que pour le dire. Regulus eſt un autre homme. Pradon lui a donné le caractere de la vertu, la ſimplicité ; & tout médiocre qu'eſt cet Auteur, tout mépriſé même qu'il eſt par bien des endroits, ſon Héros a réuſſi comme une eſpece de nouveauté. Il eſt vrai que ces caracteres ſi parfaits ne ſont pas ſouvent les plus agréables ; ils nous repréſentent des ames d'un ordre ſupérieur qui nous reſſemblent trop peu pour nous émouvoir ; & comme ils triomphent trop promptement de leurs paſſions, ils ne nous laiſſent pas aſſez de tems pour les ſentir.

J'ai dit qu'on intéreſſoit encore par des qualités qui, quoique déraiſonnables, font ſur les eſprits une impreſſion de grandeur & de vertu ; & tels ſont, dans ma Tragédie, les caracteres de Tatius & de Romulus. Romulus pouſſe la valeur juſqu'à la témérité, & la confiance en ſes propres forces juſqu'au fanatiſme (qu'on me permette ce terme pour exprimer l'excès de la confiance). Les Critiques ont affecté

de prendre ce fanatiſme pour fanfaronade : mais ils ſe trompent beaucoup. Le fanfaron dit plus qu'il n'a fait, ou qu'il n'entreprendroit de faire, au lieu que le fanatique croit pouvoir encore plus qu'il ne dit : l'un proprement ſonge à ſe faire valoir, l'autre ſe fait valoir ſans y penſer ; ainſi Ceſar entre les mains des Corſaires qui pouvoient diſpoſer de ſa vie, oſe encore ſe croire maître de la leur ; ainſi Alexandre abandonne avec mépris ſes ſoldats laſſés de la guerre, & croit avec les eſtropiés qui lui reſtent pouvoir achever ſes conquêtes : s'ils le penſoient, rien n'étoit plus déraiſonnable ; & c'eſt pourtant parce qu'ils le penſoient, qu'ils intimidoient ou regagnoient les eſprits. S'ils avoient tenu de pareils diſcours par prudence, ils ne les auroient pas tenus de cet air & de ce ton qui ſubjugue l'imagination des hommes ; & c'étoit l'yvreſſe de la confiance qui mettoit dans toute leur perſonne cette chaleur néceſſaire au ſuccès.

Voilà ce que je me ſuis propoſé dans le caractere de Romulus. Je n'ai pas prétendu le faire raiſonnable, je n'ai prétendu que le rendre impoſant par cette ſorte de préſomption dont je me moquerai volontiers en Philoſophe, mais que je crois d'une grande reſſource comme

Poëte : ajoûtez que cette préſomption n'eſt pas ſans prétexte : les eſpérances de Romulus ſont appuyés ſur des oracles : il ſe croit lui-même fils de Mars ; & le feu de la jeuneſſe, auſſi-bien que le ſentiment de ſa propre valeur, augmente encore ſa crédulité.

Je fus témoin moi-même à la premiere repréſentation du grand intérêt qu'on prit à ce Perſonnage. J'avois voulu entendre ma Piece ſans paroître, & j'étois placé de maniere que je ne pus diſcerner juſqu'à la fin du cinquiéme Acte ſi les murmures de l'aſſemblée étoient favorables ou contraires : mais quand Tatius vient dire à ſa fille que Romulus vit encore, il partit tout-à-coup un battement de mains général qui m'aſſura ſans équivoque de la joïe du Spectateur ; & ce ne fut pas tout. Quand quelques inſtans après Romulus parut lui-même, il partit un nouveau battement de mains qui marquoit la crainte qu'on avoit eu que Tatius ne ſe fût trompé, & le plaiſir de ne pouvoir plus douter de la vie de Romulus. Je ne doutai plus moi-même du ſuccès de la Piece ; & j'en conclus alors, comme je le crois toûjours, que ce Héros n'eût point été ſi intéreſſant, ſi je l'avois fait plus ſage.

Tatius même que quelques perſonnes

trouvent plus grand que Romulus, n'a non plus, si l'on n'y prend garde, qu'une grandeur de préjugé. Que devoit-il faire dans les circonstances où il se trouve ? il est vaincu par le Prince qui tient sa fille captive ; mais en même-tems il est traité par le vainqueur avec tout le respect possible : Ce vainqueur même le supplie à genoux de vouloir bien lui accorder la Princesse, & de former désormais une ferme alliance entre les deux peuples. La raison ne demandoit-elle pas qu'il cédât à la nécessité, & qu'il ne désespérât pas un homme maître de sa vie & de l'honneur même de sa fille ? Oüi sans doute cela eût été plus raisonnable : mais son inflexibilité a l'air plus grand : On admire qu'il ne plie pas, sans songer qu'il devroit plier. Avoüons-le à notre honte, la vertu mesurée ne nous passionne gueres. Nous voulons des excès, & les excès sont des vices.

Enfin on rend encore un caractere intéressant par le mélange des vertus & des foiblesses reconnuës pour telles : je crois même que c'est la voïe la plus sure. On admire moins, mais on est plus touché. Les malheurs de nos proches ont plus de droit à notre compassion que ceux des étrangers. Eh ne peut-on pas dire que ceux en qui nous voyons nos foiblesses,

nous ſont plus proches que les autres? Je dis plus : Notre amour propre eſt flaté, ſans qu'il y penſe, de reconnoître nos défauts unis à de grandes qualités : ils acquierent par-là un éclat qui nous en conſole ; & loin de nous humilier de nos foibleſſes qu'on imite, nous nous aſſocions avec complaiſance aux vertus qu'on y mêle & que nous n'avons pas.

Nouvel avantage de ces caracteres mêlés : c'eſt le trouble continuel où ils nous entretiennent. Ce n'eſt qu'un long combat de paſſions & de vertus, où tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils nous communiquent autant de divers mouvemens ; & c'eſt cette agitation, ce ſont ces ſecouſſes de l'ame qui font préciſément le plaiſir de la Tragédie : ainſi Pirrhus dans Andromaque nous attache-t'il par la violence de ſes paſſions : ſes menaces, ſes prieres, ſon dépit, les illuſions qu'il ſe fait, tout nous attendrit, tout nous émeut ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que toutes ſes foibleſſes prennent un air de grandeur par la fermeté qu'il témoigne, en bravant toute la Grece, prête à s'armer contre lui : ſes injuſtices diſparoiſſent à la vûe de ſon courage.

A l'égard des caracteres ſoûtenus, je Carac.

teres soûtenus.

ne ferai qu'une seule réflexion. On sait bien en général qu'ils ne doivent pas se démentir ; qu'un homme vaillant ne sauroit faire une action de poltronerie, ni un homme sage, une démarche imprudente : mais on ne sait pas de même qu'il faut que toutes les actions d'un Personnage répondent au total du caractere ; & qu'il ne suffit pas, pour en justifier une action particuliere, qu'elle soit conforme à une de ses qualités, si le reste du caractere s'y oppose. On veut excuser tous les jours certaines folies des amans de Théatre par la nature de l'amour : on auroit raison, à ne regarder que cette passion en elle-même ; mais comme elle est unie dans les Personnages à d'autres qualités & à d'autres humeurs habituelles, elle y doit produire des effets différents. L'amour ne raisonnera pas dans le scélérat comme dans le vertueux : il ne fera pas prendre le même parti au vaillant, qu'au timine ; & ainsi du reste.

Berenice, par exemple, cherche la cause de l'embaras de Titus aux reproches qu'elle vient de lui faire. Titus lui a protesté qu'il l'aime plus que jamais, & que l'absence ni le tems ne lui sauroient ravir son cœur ; ce qui est bien éloigné de la moindre jalousie ; cependant il ajoûte, en s'interrompant, que Rome....

l'Empire.... & il ſort pour ne point achever ce qui n'eſt déja que trop intelligible. Malgré tout cela Berenice ne s'arrête pas à la ſeule raiſon qui la doit frapper : que Titus craint de bleſſer les Romains, en épouſant une Reine. Elle va s'imaginer follement que Titus eſt jaloux d'Antiochus qu'elle a vû le matin, & qui lui a déclaré ſon amour : mais toute amoureuſe qu'elle eſt, une pareille idée peut elle jamais tomber dans la tête d'une perſonne ſage comme on nous la donne ? Antiochus eſt le plus cher ami de Titus, lié depuis pluſieurs années avec elle par cette amitié même, l'unique confident de leur paſſion, & par conſéquent les voyant tous les jours l'un & l'autre. Dans ces circonſtances quelle bizarrerie de penſer que Titus puiſſe en être jaloux ? Et qu'on ne diſe pas que c'eſt la déclaration d'amour qui l'inquiete ; elle eſt bien ſure que Titus n'en ſait rien, ni par Antiochus ni par elle : mais l'amour, dit-on, n'eſt-il pas capable de toutes ces extravagances ? oüi dans des têtes déja renverſées, mais non pas dans celles qu'on nous donne pour raiſonnables. Racine n'a pas pris ce mouvement du caractere du Perſonnage, il ne ſe l'eſt permis que dans la néceſſité d'allonger un ſujet trop court.

Des caracteres odieux.

Ce n'eſt point par oubli que je n'ai pas encore parlé des caracteres odieux. J'ai crû les devoir traiter à part, pour éviter la confuſion.

Il y en a de deux ſortes : les uns totalement odieux, & les autres qui ne le ſont qu'en partie. On ne doit employer les premiers que rarement, & ne leur laiſſer que peu de place dans la Piece ; car tout néceſſaires qu'ils ſont, pour augmenter le péril des Perſonnages intéreſſans, & par là l'émotion des Spectateurs, ils cauſent toûjours un ſentiment déſagréable d'indignation & d'horreur que l'art doit épargner le plus qu'il eſt poſſible.

Narciſſe dans Britannicus eſt ſans doute une excellente peinture d'un flateur & d'un traître : mais les vices imités à ce point, choquent plus que l'imitation ne fait de plaiſir. On ne voit point ce Narciſſe, on ne l'entend point ſans peine ; & peut-être eut-il beaucoup de part au malheureux ſuccès qu'eut d'abord Britannicus. Il finit le ſecond Acte par quatre Vers qui font toûjours naître dans l'aſſemblée un murmure d'horreur ; & le Comédien même qui joüe ce rôle, les retranche quelquefois pour s'épargner une honte où il s'imagine avoir part ; tant il eſt vrai que l'imitation ne ſuffit pas pour plaire ; & qu'il importe autant de bien

choisir les objets que de les bien peindre.

Au contraire les caracteres qui ne sont odieux qu'en partie peuvent quelquefois dominer avec succès dans une Piece. Par exemple, Cleopatre dans la Tragedie de Rodogune, & Medée dans celle qui porte son nom.

Cleopatre accoutumée au trône, ne sauroit se résoudre à en descendre ; elle trouve de la bassesse à devenir la sujette de son fils, & elle consent à tout perdre plutôt qu'à se désaisir de l'autorité. Le préjugé prendra toûjours cette ambition intrépide pour le témoignage d'une ame forte ; & c'est ce motif, prétendu grand, qui sauve du mépris, si ce n'est de la haine, tous les crimes de Cleopatre.

Pour Medée, elle est infiniment malheureuse. L'ingrat pour qui elle a tout abandonné la trahit & la répudie : ses malheurs, & les torts qu'on a avec elle, servent en quelque sorte d'excuse à ses crimes qui, quoi qu'elle entreprenne pour sa vengeance, inspirent moins d'indignation que d'épouvante.

Si on concluoit de tout ce que je viens de dire que les Tragedies ne peuvent donc pas être d'un grand fruit pour les mœurs, la sincérité m'obligeroit d'en demeurer d'accord. Nous ne nous propo-

sons pas d'ordinaire d'éclairer l'esprit sur le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraïes couleurs ; nous ne songeons qu'à émouvoir les passions par le mélange de l'un & de l'autre. Nous mettons souvent les préjugés à la place des vertus. Dans les Personnages intéressans nous faisons presque aimer les foiblesses par l'éclat des vertus que nous y joignons. Dans les Personnages odieux, nous affoiblissons l'horreur du crime par de grands motifs qui les relevent ou de grands malheurs qui les excusent. Tout cela ne va que bien indirectement à l'instruction ; & c'est ce qui a fait dire à une Dame illustre, dans les avis qu'elle donne à sa fille, qu'on reçoit au Théatre de grandes leçons de vertu, & qu'on en remporte l'impression du vice.

Mad. la Marquise de Lambert.

Ce n'est pas que du moins dans nos dénoûemens nous n'ayons de grands égards à la morale. Nous prenons garde que ceux de nos Personnages qui périssent l'ayent mérité par quelqu'endroit ; & que le remords soit la punition de quelques foiblesses quand ce n'est pas un Acte héroïque de vertu, capable d'enlever l'admiration, & qui fait désirer de leur ressembler au prix même qu'il leur en coûte.

Qand nous faisons triompher le crime ;

nous laissons les coupables dans un état de trouble & de remords qui leur tient lieu de supplice, & qui les fait trouver plus malheureux que ceux mêmes qu'ils oppriment. Nous ne réussirions pas si dans ce dernier état de nos Personnages, nous blessions une justice naturelle, & toûjours présente à tous les esprits. Je pourrois employer pour notre Apologie, le soin que nous avons de nous y conformer : mais, à parler de bonne foi, ce n'est pas assez. Cet hommage passager que nous rendons à la raison, ne détruit pas l'effet des passions que nous avons flatées dans tout le cours de la Tragédie. Nous instruisons un moment, mais nous avons long-tems séduit. Le remede est trop foible & vient trop tard.

Des actions d'appareil & de spectacle.

Je désirerois au reste qu'avec toutes ces attentions on tendît encore à donner à la Tragedie une beauté qui semble être de son essence, & que pourtant elle n'a gueres parmi nous ; je veux dire ces actions frappantes qui demandent de l'appareil & du spectacle. La plûpart de nos Pieces ne sont que des dialogues & des récits ; & ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'action même qui a frappé l'Auteur & qui l'a déterminé à choisir son sujet, se passe presque toûjours derriere

le Théatre. Les Anglois ont un goût tout opposé. On dit qu'ils le portent à l'excès, cela pourroit bien être : car il y a sans doute des actions qui ne seroient pas bonnes à mettre sous les yeux, soit par la difficulté de l'exécution pour les rendre vrayes, soit par l'horreur des objets représentés. Par le premier défaut les actions les plus sérieuses deviennent puériles & comiques, par le second elles sont odieuses & ne feroient qu'accoutumer les cœurs à la cruauté. Mais, en supposant une fois ces défauts évités, combien d'actions importantes que le Spectateur voudroit voir, & qu'on lui dérobe sous prétexte de regle, pour ne les remplacer que par des récits insipides, en comparaison des actions mêmes : car il faut le dire en passant, ces récits sont sujets à bien des inconvéniens. Tantôt pour suppléer à la présence des objets, ils sont trop enflés & trop Poëtiques ; & il semble alors que le Poëte se soit réservé ce morceau de parade, & qu'il prenne la place de celui qui raconte : tantôt ils sont trop circonstanciés & trop exacts par rapport à la passion de celui qui écoute, & qui ne s'intéresse qu'à ce qui le regarde. Quelquefois, pour se réduire à l'important, on ne leur donne pas l'étenduë que demanderoit la curiosité du Specta-

teur. Mettez les actions à la place des récits, la seule présence des Personnages va faire plus d'impression que le récit le plus soigné n'en pourroit faire. Horace l'a dit, & c'est une maxime devenuë triviale, que les esprits sont plus vivement frappés par les yeux que par les oreilles. On diroit sur notre usage, que nous avons une maxime contraire, puisque nous reculons des yeux les actions les plus frappantes, pour ne leur en laisser que les préparatifs; & que nous nous en fions, pour ainsi dire, aux oreilles, quand il s'agit de porter les grands coups.

J'ai employé dans Romulus un de ces spectacles qui, selon moi, sieroient si bien à la Tragedie. Il ne m'en coûte pas même l'unité de lieu, puisque par une suite de son caractere impérieux, Romulus appelle le grand Prêtre, & fait placer l'Autel dans son Palais. Tatius & Romulus, en présence des Sabins & des Romains, jurent sur cet Autel les conditions de leur combat dont ils font un acte de Religion; & quand après avoir rendu le grand Prêtre dépositaire de leurs sermens, ils sont prêts à partir pour vuider leur querelle, Hersilie vient les arrêter; & par l'aveu de son amour, qu'elle ose faire à la face des peuples, elle désarme son pere & son amant. Pouvois-

je me promettre d'un récit, quel qu'il eût été, l'effet que produit cette action. Pouvois-je y remplacer les sentimens & les circonstances qu'elle renferme, & suppléer par l'énergie des Vers à cet appareil imposant & pathétique qui frappe les yeux ?

Qu'il me soit permis par occasion, & en parlant toûjours de ces actions de spectacle, de me justifier d'une faute qu'on m'a reprochée. Hersilie accorde les deux Rois ; & Tatius consent qu'elle épouse Romulus à cet Autel même où ils viennent de consacrer leur duel : mais le grand Prêtre s'y oppose, en menaçant des derniers malheurs Rome & Romulus, s'il s'obstine à un himen que les Dieux reprouvent. Romulus se mocque de ces vains préfages : mais Hersilie s'en épouvante par une tendresse délicate pour son amant ; & elle renonce à un himen qui exposeroit sa vie. C'est par cette résolution qu'elle continuë l'action qui étoit prête à finir : on prétend au contraire qu'elle est finie, & que la résistance de Murena en commence une autre : mais en vérité cela est-il raisonnable ? Proculus n'a-t'il pas annoncé dès le premier Acte que Murena, conjuré comme lui contre Romulus, devoit s'opposer fortement à cet himen ? Comment peut-on

croire une action finie, quand l'obſtacle annoncé eſt préſent ? & n'auroit-ce pas été une véritable faute de rendre Murena le miniſtre paiſible de ce mariage, malgré la réſiſtance que j'avois averti d'en attendre ?

Je ne connois gueres que deux de ces grands tableaux dans nos Tragedies ; l'un dans le dernier Acte de Rodogune, & l'autre dans les deux derniers Actes d'Athalie. Dans Rodogune n'eſt-ce pas quelque choſe de bien impoſant que cette cérémonie nuptiale faite à la vûë des peuples que Cleopatre prend à témoin ? cette coupe ſuſpecte qui fait naître tant de divers mouvemens dans les Perſonnages, & qui, paſſant d'une main à l'autre, cauſe de ſi grandes révolutions, eſt ſeule un ſpectacle conſidérable, & la préſence des peuples le rend encore plus intéreſſant.

Dans Athalie, tout l'apareil du couronnement de Joas, le bandeau royal, le glaive de David, le Livre de la Loi, le grand Prêtre aux pieds du jeune Prince, la ſurpriſe & la joïe des Lévites en le reconnoiſſant, les ſermens réciproques des ſujets & du Roi, enfin Joas ſur ſon trône préſenté tout à coup à Athalie qui reconnoît la nourice, & trouve encore la place du couteau ; tous ces objets frappent

bien autrement que les plus beaux Vers ; & c'eſt alors qu'on peut dire que le Spectateur aſſiſte à des événemens & non pas ſimplement à des diſcours, comme dans la plûpart des Pieces.

Je ne recommanderois là-deſſus qu'une attention ; c'eſt de ne placer ces grands tableaux que dans les derniers Actes. Quand on a vû le Théatre ſi animé, on ne revient qu'avec peine au ſimple Dialogue ; & la Scene paroîtroit d'autant plus déſerte, qu'on l'auroit vûë plus peuplée auparavant.

Le premier Acte de Dom Sanche d'Arragon eſt preſque un défaut, à force d'être beau dans ce genre ; & il faudroit que dans la ſuite la vivacité des paſſions fût bien grande pour tenir lieu de l'objet dont on a été frappé d'abord : mais au contraire, en reculant ces grandes actions à la fin des Pieces, la ſimplicité du reſte y ajoûteroit de l'éclat ; &, ce qui eſt une œconomie néceſſaire, on laiſſeroit le Spectateur ſur ſon plus grand plaiſir. L'Opéra, malgré ſes défauts, a cette avantage ſur la Tragedie, qu'il offre aux yeux bien des actions qu'elle n'oſe que raconter.

Calliroé eſt au Théatre François la même choſe qu'eſt Coreſus à l'Opera.

Coreſus offenſé par Calliroé qu'il aime,

fait entrer dans sa vengeance le Dieu dont il est le Sacrificateur. Tout le peuple est puni du crime de l'infidelle ; & enfin, selon l'Oracle, Coresus, pour apaiser le Dieu qu'il a armé lui-même, est obligé de sacrifier sa maîtresse aux Autels, s'il ne s'offre personne pour mourir à sa place. A la vûë de l'ingrate, sa vengeance s'éteint, son amour renaît ; il satisfait à l'Oracle, & s'immole pour la sauver. Cette action représentée dans sa force, a fait le succès de l'Opera ; elle eût pû de même réparer dans la Tragedie les défauts qu'elle a d'ailleurs : mais comme le Poëte n'en a pû faire que le récit, & qu'un récit tient toûjours peu de place, son dernier Acte n'en devient gueres plus vif que les autres, & il ne répare rien. Quoiqu'il en soit, je crois toûjours que cette seule différence de l'action même & du simple récit peut décider du succès ou de la chûte d'une Piece. J'ai grand regret, je l'avoüe, à ces tableaux pathétiques que nous coûte, de la part des Poëtes, un égard superstitieux pour l'unité de lieu. Quelle pitoyable mépriſe de faire valoir contre l'intérêt du plaisir, des regles qui n'ont été inventées que pour le plaisir même !

Je ne saurois finir sans me faire justice sur ce que je reconnois de défectueux dans ma Tragédie. Proculus y établit toutes les

préparations néceſſaires aux incidens : mais quoi qu'à regarder de près, tout ſoit dit, je n'étens pas aſſez les circonſtances pour en laiſſer une idée nette & toûjours préſente aux Spectateurs. D'ailleurs il y en a trop : cet aſſemblage leur ôte un air naturel ; & en un mot on ſent moins la juſteſſe des meſures de Proculus, que le beſoin que j'en avois moi-même.

Fin du ſecond Diſcours.

ROMULUS,

TRAGÉDIE.

AU

AU REGENT.

MONSEIGNEUR,

L'honneur que j'ai eu de réciter ma Tragédie à VOTRE ALTESSE ROYALE, *avant que je la donnasse*

au Public, & l'approbation que Vous lui avez accordée, me font heureuſement un devoir de la réſolution où j'étois déja de la mettre ſous vos auſpices. C'eſt aux Grands Hommes à juger de la vraïe Grandeur ; c'étoit à Vous de décider ſi j'ai fait ſentir dans mes deux Héros quelque germe de cette Valeur & de cette Vertu Romaine, dont l'Univers fut depuis & l'eſclave & l'admirateur. Je crois y avoir réuſſi, puiſque Vous avez prononcé en ma faveur ; & j'ai compté ſur les ſuffrages publics, du moment que j'ai obtenu le Vôtre. Je ſçai, MONSEIGNEUR, *que dans les regles d'une Epître Dédicatoire, ce ne devroit être ici que l'occaſion de célébrer* VOTRE ALTESSE ROYALE ; *& je vous avoüe que je ſerois bien tenté d'uſer librement de mes Privileges : mais il ne ſeroit pas juſte que mon goût fît quelque violence au vôtre ; & pour ne courir aucun riſque de bleſſer votre délicateſſe, en Vous parlant de Vous-même, je Vous ſup-*

plie ſeulement, MONSEIGNEUR, *d'agréer le reſpect profond & le dévoûment entier avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR;

DE VOTRE ALTESSE ROYALE;

Le très-humble; & très-obéïſſant ſerviteur,
HOUDAR DE LA MOTTE.

PERSONNAGES.

ROMULUS, Roi des Romains, crû Fils de Mars.

TATIUS, Roi des Sabins.

HERSILIE, Fille de Tatius.

SABINE, Confidente d'Herſilie.

PROCULUS, Sénateur Romain.

MURENA, grand Prêtre.

TULLUS, Officier Romain.

LE CHEF DES GARDES.

ALBIN, Confident de Proculus.

GARDES.

La Scene eſt à Rome, dans le Palais de Romulus.

ROMULUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERSILIE, SABINE.

HERSILIE.

QUOI! n'eſt-il plus d'eſpoir pour la triſte Herſilie?
Sabine, le crois-tu ce que Rome publie,
Qu'au mépris de mon cœur, & content de ma main,
Romulus ait conclu ce barbare deſſein;
Qu'eſclave plus qu'épouſe, à l'Autel entraînée,
A cette indignité le Ciel m'ait condamnée?

SABINE.

Oüi, je n'en doute plus; las de tant de mépris,
Romulus de ſes feux va vous ravir le prix.

S'il faut vous étonner, c'eſt qu'une ame ſi fiere
Se ſoit depuis un an réduite à la priere ;
Que ſoûmis, ſoûpirant, pleurant à vos genoux,
Il ait ici paru plus eſclave que vous.
Son amour irrité d'une longue contrainte,
Apelle enfin la force au ſecours de la plainte.
Mais, ſi j'oſois ici lire dans votre cœur,
De cet injuſte himen il ſent peu la rigueur ;
Et déja conſolé du ſort qui le menace,
Quand il s'en plaint tout haut, en ſecret lui rend grace.

HERSILIE.

Ciel ! qu'oſes-tu penſer ! ce tiran....

SABINE.

Vous l'aimez:
J'ai pénétré ce feu qu'en vain vous renfermez.
A travers vos dédains....

HERSILIE.

C'en eſt trop, inhumaine ;
Ne me fais pas l'affront de douter de ma haine.
Rapelle-toi l'horreur de ces Jeux aſſaſſins,
Où ce peuple perfide invita ſes voiſins.
Rome vit dans ſes murs nos plus nobles familles ;
Les peres dans le piege amenerent leurs filles.
Hélas ! nous admirions cette hoſpitalité,
Cet accuëil qui voila leur infidélité,
Ces ſuperbes feſtins, ces pompeux ſacrifices ;
Et ces Jeux célébrés ſous de ſacrés auſpices ;
Quand nous vîmes ſoudain le fer étincelant
Changer la Fête impie en ſpectacle ſanglant.
La fureur des ſoldats force le triſte pere
D'abandonner ſa fille à la main étrangere.
La mort frappe à nos yeux nos premiers défenſeurs ;
Et le reſte en fuyant nous livre aux raviſſeurs.
Voilà de Romulus quelle fut l'injuſtice :
Et tu doutes encor que mon cœur le haïſſe !

SABINE.

Oüi, vous l'avez haï dans ces premiers momens ;

Mes yeux furent témoins de vos reſſentimens ;
Et de ſa trahiſon déplorable victime,
Vous lui donniez les noms que méritoit ſon crime.
Mais, quand à ſa fureur vous vîtes chaque jour
Succéder les égards, le reſpect & l'amour ;
Quand, loin de vous forcer à ces Loix inhumaines
Qui changeoient aux Autels nos filles en Romaines,
Maîtreſſe à votre tour de votre humble vainqueur,
Il venoit à vos pieds demander votre cœur :
Et que prenant pour lui le trouble & les allarmes,
Son amour contre vous n'employoit que ſes larmes ;
Alors.....

HERSILIE.

Eh bien, alors, l'ai-je vû d'un autre œil ?
Quel diſcours de mon rang a démenti l'orgueil ?
N'ai-je pas du mépris ſoûtenant le langage,
Toûjours des mêmes noms appellé ſon outrage ?

SABINE.

De mépris, il eſt vrai, vous l'accablez toûjours ;
Mais en ſecret vos pleurs démentent vos diſcours.
Tandis que vous ſemblez redouter ſa préſence,
Vos ennnuis marquent ſeuls le tems de ſon abſence.
Il n'entend que reproche, il ne voit que douleur.
Plus tranquille avec moi vous vantez ſa valeur :
Et votre cœur charmé de ſon heureuſe audace,
Cent fois l'a reconnu fils du Dieu de la Thrace.

HERSILIE.

J'admire ſa valeur, mais je n'en hais pas moins....

SABINE.

De grace épargnez-vous ces inutiles ſoins.
A mes yeux aſſidus tout trahit votre flâme.
Je n'ai que trop connu le trouble de votre ame,
Quand contre lui la guerre armant tous les Latins,
Il alla par la force aſſurer ſes deſtins.
Dans quelle impatience & dans quelles allarmes

Votre cœur s'informoit du succès de ses armes !
Vous comptiez en tremblant ses nombreux ennemis.

HERSILIE.

Ah ! Malgré les honneurs à ses travaux promis,
J'espérois que le Ciel, ennemi du parjure,
Du sang des raviſſeurs laveroit notre injure.

SABINE.

Non, ce n'étoit point là votre espoir le plus doux.
Vous n'avez laiſſé voir ni douleur ni courroux
Dans ce jour solemnel qui signala sa gloire.
La pompe qu'inventa l'orgueil de sa victoire,
Ce triomphe brillant ne fut point à vos yeux
De vos désirs trompés le spectacle odieux.
Des Instrumens guerriers célébrans ses merveilles
Le son ne parut point offenser vos oreilles.
Ces taureaux couronnés, ces fleurs & cet encens,
Au Dieu qui les fit vaincre honneurs reconnoiſſans ;
Les armes des Latins encore enſanglantées
Par les mains des vainqueurs en opprobre portées;
Ces soldats dont l'orgueil imprimé sur leur front
Publioit à l'envi leur gloire & notre affront ;
Ces captifs frémiſſans & de honte & de rage,
De leurs fers soûlevés se couvrant le viſage,
Craignans de laiſſer voir dans leurs yeux abatus
L'horreur d'être à la fois outragés & vaincus ;
Et Romulus enfin les Lauriers sur la tête,
Contemplant de son char les fruits de sa conquête,
Revêtu de la Pourpre & le Sceptre à la main,
Promettant l'Univers à l'Empire Romain ;
Vous vites cette pompe avec un front paiſible.
Voilà de votre amour le garant infaillible :
Et même le plaiſir que vous fait ce diſcours
Ne vous a pas permis d'en arrêter le cours.

HERSILIE.

Cruelle, avec quel art tu surprends ma tendreſſe !
Mon cœur ne t'a donc pû déguiſer sa foibleſſe ?

Ciel! En la découvrant, que tu me fais trembler!
Aux yeux de mon vainqueur l'aurai-je pû celer?
Tes soupçons pénétrans redoublent mon courage.
Du dédain le plus fier empruntons le langage.
Romulus cherement va paier aujourd'hui
L'aveu que je te fais de mon amour pour lui.

SABINE.

Je ne m'étonne point que sans l'aveu d'un pere,
Vous n'osiez le flater du bonheur de vous plaire:
Mais par de fiers dédains l'aigrissant chaque jour,
Pourquoi sous ce couroux lui cacher votre amour?

HERSILIE.

Peux-tu le demander? L'affront qu'il m'osa faire,
Sabine, n'a-t'il pas mérité ma colere?
S'il est vrai que j'ai dû le haïr un moment,
Ma gloire exige encor le même sentiment.
J'en dois du moins, j'en dois soûtenir l'apparence,
De l'outrage toûjours tirer cette vengeance.
Si je me relâchois sur ce que je me dois,
Bien-tôt plus foible encor... Mais c'est lui que je vois.

SCENE II.

ROMULUS, HERSILIE, SABINE, PROCULUS.

ALBIN, *qui se tient éloigné.*

ROMULUS.

MAdame, Romulus tremblant à votre approche,
Sçait trop qu'il vient chercher la plainte & le reproche.
Depuis un an entier que je vois chaque jour

Votre haine pour moi croitre avec mon amour,
Je devrois étouffer des feux que l'on déteſte:
Mais, tel eſt ſur mon cœur votre empire funeſte,
Que toûjours plus épris, quoique déſeſpéré,
J'aime encore le trait dont je ſuis déchiré:
Je ne puis ni ne veux me priver de vos charmes.
Cet himen refuſé ſi long-tems à mes larmes
S'apprête dans le Temple, où j'irai malgré vous
Vous jurer à l'Autel tout l'amour d'un Epoux.
Peut-être que l'Epoux fera par ſa conſtance
Ce que du tendre Amant n'a pû la déférence:
Et que plus juſte un jour, plus ſenſible à mes vœux,
Vous me pardonnerez de m'être fait heureux.
J'ai du moins attendu l'aveu de la victoire.
Je vous devois, Madame, un Roi couvert de gloire.
Vous auriez trop ſouffert d'un himen violent,
Qui ne vous eût donné qu'un Trône chancelant:
Mais, enfin aujourd'hui, quand ma flâme conſtante
Vous offre avec tranſport une main triomphante,
Faut-il qu'un Roi vainqueur, un digne fils de Mars
Ne puiſſe s'attirer un ſeul de vos regards?

HERSILIE.

Tu n'es le Fils de Mars que par ta violence.
Eh! Quelle autre vertu nous prouve ta naiſſance!
Avide de regner, tu t'es fait des ſujets,
Dignes exécuteurs de tes ſanglans projets:
D'eſclaves fugitifs ton camp devient l'aſile;
De brigands impunis tu formes une Ville,
Un peuple raviſſeur, qui ſans mœurs & ſans Loix
Fait de la trahiſon le premier de ſes droits.
Aux Filles des Latins, victimes du parjure,
D'un tirannique himen tu fais ſubir l'injure.
Encor cette injuſtice eſt-elle peu pour toi;
Ta barbarie attente à la Fille d'un Roi:
Et las de reſpecter l'honneur du diadême,

Tu viens de ton himen me menacer toi-même.
Eſt-ce donc, Romulus, à ces traits glorieux
Que tu fais reconnoître un digne Fils des Dieux?

ROMULUS.

Oüi, du ſang dont je ſors tout vous rend témoignage.
De ce peuple nouveau j'ai formé le courage;
Ces Citoïens traités d'eſclaves, de brigands,
A l'Univers déja montrent ſes conquérans:
Dans le ſang ennemi leurs taches ſont lavées;
Par mes heureux exploits ces ames élevées,
N'ont gardé de leurs mœurs que l'horreur du repos:
Et par moi la victoire en a fait des Héros.
Pour ces braves Guerriers ma juſte confiance
Croïoit de mes voiſins mériter l'alliance;
Je la fis demander, Madame: & j'en reçus
Pour prix de mes égards d'injurieux refus.
Qu'ils ouvrent un aſile à des femmes perduës;
A de pareils époux ces épouſes ſont dûës,
Dirent-ils. De l'affront nous nous ſommes vengés.
Que nous reprochez-vous? Nous étions outragés.
Quelle vengeance encor! d'avoir contraint leurs filles
De donner la naiſſance à d'auguſtes familles;
Et de les forcer d'être, en ſubiſſant nos Loix,
Meres d'un peuple né pour commander aux Rois.
Mais, de ce ſort commun ſongez quelle tendreſſe,
Quel reſpect a toûjours diſtingué ma Princeſſe.
Mes ſujets ſont heureux. Déja depuis long-tems
Ils ont de leur himen recuëilli les préſens;
Tandis que languiſſant, preſque ſans eſpérance,
Je voulois vous devoir à ma perſévérance:
Maitreſſe en mon Palais, vous exerciez mes droits,
Romulus y ſembloit reſpirer ſous vos Loix.
Vous ſçavez que ma flâme à la plainte réduite,

N'a ris de ſûreté que contre votre fuite :
J'oppoſois conſtament la priere au couroux,
Heureux ! ſi j'avois pû vous obtenir de vous.

HERSILIE.

Il falloit m'obtenir non de moi, mais d'un pere ;
Par tes ſoûmiſſions déſarmer ſa colere :
Il falloit, pour me faire oublier tes rigueurs,
Montrer plus de vertus, & perdre moins de pleurs.

ROMULUS.

Eh ! Madame, ai-je rien oublié pous vous plaire ?
Ce que vous commandez, vous me l'avez vû faire.
Par mes Ambaſſadeurs j'ai cherché Tatius ;
Il les a, ſans les voir, chargés de ſes refus.
Avant que de préter l'oreille à ma demande,
Il veut revoir ſa fille, il veut que je vous rende.
Moi, j'irois imprudent vous remettre en ſes mains !
Qu'il ne l'eſpere pas ; je vois trop ſes deſſeins :
Peut-être un autre himen preſſé par ſa vengeance
Me raviroit bien-tôt un reſte d'eſpérance :
Peut-être qu'un rival ici trop regreté
Joüiroit dans vos bras de ma crédulité ;
Et moi je ſentirois mon ame déchirée
De l'affreux déſeſpoir de vous avoir livrée !
Non, je le dis encor : je ne vous perdrai pas.
Votre main ſans le cœur a pour moi peu d'apas :
Mais ce bien, tel qu'il eſt, laiſſe encore à ma flâme
Quelqu'eſpoir de chaſſer le mépris de votre ame.
Malheureux aujourd'hui, peut-etre quelque jour
Le prix qui m'étoit dû paiera mon amour.

HERSILIE.

Eh bien, juſqu'à ce point ſi ton amour me brave,
Je ne vois qu'un tiran, où je ne ſuis qu'eſclave.

à Sabine.

Vien, ſui-moi, je ſuccombe à mon mortel ennui :
Sabine, en l'outrageant, j'ai ſouffert plus que lui.

SCENE III.

ROMULUS, PROCULUS, ALBIN, *éloigné.*

ROMULUS.

SUi ſes pas, Proculus; calme, s'il eſt poſſible,
Ce ſuperbe couroux toujours plus inflexible.
C'eſt toi dont juſqu'ici la prudente amitié
S'efforce pour mes feux d'obtenir ſa pitié.
Tu n'as pû réuſſir; mais qu'aujourd'hui le zele
Ajoute à tes raiſons une force nouvelle;
De tes ſoins redoublés prête-moi le ſecours:
Va, parle, perſuade; il y va de mes jours.

PROCULUS.

Sans emploïer, Seigneur, ma prudence inutile,
Triomphez, triomphez de cet amour ſervile.
Par un autre conſeil je croirois vous trahir.
Vous voïez qu'elle met ſa gloire à vous haïr.
Irez-vous donc former cette affreuſe alliance,
Où vous aſſembleriez l'amour & la vengeance?
Où la Princeſſe en pleurs entraînée à l'Autel
Recevroit votre foi comme le coup mortel?
Eh! Sont-ce-là les ſoins d'un Maître de la terre?
Livrez-vous à l'amour un cœur fait pour la guerre?
Et voulez-vous laiſſer à ces lâches chagrins
Interrompre le cours de vos nobles deſtins?
Allez, Seigneur, allez achever ces miracles,
Qu'à vos heureux exploits ont promis tant d'Oracles;
Allez voir à vos pieds s'humilier les Rois;
Leurs filles à l'envi brigueront votre choix:
Et ce n'eſt qu'à ce prix que la gloire jalouſe

Permet à Romulus de choisir une Epouse.

ROMULUS.

Que veux tu, Proculus ? Je ne sens que trop bien,
Que tant d'amour dégrade un cœur tel que le mien :
Mais, je ne puis enfin vivre sans Hersilie.
Il faut qu'un prompt himen à mes destins la lie.
C'en est fait. Je prétens l'y forcer dès ce jour ;
Et c'est de sa vertu que j'attens son amour.
Nous l'avons éprouvé ; ces Sabines ravies,
Gémissantes d'abord de se voir asservies,
Depuis qu'un nœud sacré les unit aux Romains,
Ont partagé leur flâme, adopté leurs desseins,
Ne connoissent près d'eux ni parens ni patrie,
Et pour leurs Ravisseurs sacrifieroient leur vie.
D'un semblable bonheur je flate mon espoir :
Elle attend pour m'aimer que ce soit son devoir.
Je vais donc à l'Autel m'assurer ma conquête.
Toi, cours la préparer à l'himen qui s'apprête.

SCENE IV.

PROCULUS, ALBIN.

PROCULUS.

TU le résous en vain ; non, avant mon trépas ;
Cet odieux himen ne s'achevera pas.

ALBIN.

Que dites-vous, Seigneur ? Pardonnez ma surprise.
Quoi ! C'est vous qui du Roi combattez l'entreprise ?
Vous que j'ai vû si prompt à servir ses desseins,
Son ami le plus cher entre tous les Romains !

PROCULUS.

Ceſſe de t'étonner ; connoi toute mon ame.
Romulus s'abandonne au tranſport qui l'enflâme ;
Tu vois à quel excès il s'emporte aujourd'hui :
J'aime Herſilie encor mille fois plus que lui.

ALBIN.

Eloigné de ces lieux j'ignorois.....

PROCULUS.

Ton abſence
Ne t'a point, cher Albin, ravi ma confiance.
J'étois impatient d'expoſer à tes yeux
Les projets d'un Amant & d'un ambitieux.
Si je deviens ingrat, je ſuis forcé de l'être :
L'amitié n'eſt plus rien où l'amour eſt le maître.
Je n'ai point fait mon ſort. L'imprudent Romulus
Lui-même dans le piege a jetté Proculus.
C'eſt lui qui me preſſant de ſervir ſa tendreſſe,
Cent fois pour mon malheur m'a fait voir la Princeſſe.
Mon cœur, en la voyant, ſe laiſſoit pénétrer
Des ſentimens qu'en vain je tâchois d'inſpirer ;
En parlant pour le Roi, je m'enflâmois moi-même :
Et quand je l'aperçûs, le mal étoit extrême.
Il fallut me livrer à cet amour fatal ;
Romulus à mes yeux ne fut plus qu'un Rival ;
Et depuis ce moment, ſa gloire, ſa puiſſance,
Sa valeur, ſes vertus me tinrent lieu d'offence :
J'en redoutois le charme ; & mon cœur allarmé
Ne lui pardonna pas de pouvoir être aimé.
Je méditai ſa perte ; & ma haine prudente
Tenta de nos Romains l'humeur indépendante.
En ſecret contre lui des premiers Sénateurs
Par des ſoupçons adroits j'empoiſonnai les cœurs.
Je fis à leur orgueil craindre ſa tirannie.
Je rapellai ce jour où ſon frere ſans vie,
Sur nos remparts naiſſans ſignala ſon couroux :
Prémices des fureurs qui nous menaçoient tous.

Ils ont pris contre lui la haine qui m'anime;
Impatiens du tems de fraper leur victime.
Je sçai qu'après ce coup l'estime des Romains
Ne laissera passer le Sceptre qu'en mes mains;
Ainsi je vais, Albin, par la mort d'un seul homme,
M'assurer à la fois d'Hersilie & de Rome.

ALBIN.

Puisse de vos desseins le succès....

PROCLUS.

J'ai fait plus;
Par de secrets avis j'apelle Tatius.
De sa fille en ces lieux le perfide esclavage
Depuis long-tems l'anime à venger cet outrage.
Je sçai qu'il a sans bruit assemblé ses soldats.
La nuit & le secret guident ici leurs pas.
De Rome où je l'attens une porte livrée
Promet à son audace une gloire assurée;
Il reprendra sa fille au ravisseur surpris:
Et de mes soins sans doute elle sera le prix.

ALBIN.

Cependant dès ce jour si le Roi vous l'enleve;
S'il faut malgré vos soins que son himen s'acheve....

PROCULUS.

J'ai tout prévû. Le Pretre est un des conjurés.
Murena, disposant des auspices sacrés,
Si Romulus s'obstine à cet himen funeste,
Fera gronder sur lui la colere céleste:
Et plutôt qu'il m'enleve Hersilie aujourd'hui,
Il périra, dussai-je expirer avec lui.
Mais que nous veut Tullus?

SCENE V.

PROCULUS, ALBIN, TULLUS.

TULLUS.

SEigneur, Rome eſt ſurpriſe.
J'ignore quel perfide a ſervi l'entrepriſe :
Mais, déja Tatius, maître du champ de Mars,
Fait juſques dans nos murs floter ſes étendarts.
Une porte de Rome à ſes troupes ouverte,
Le laiſſe ſans obſtacle aſſurer notre perte.
Tandis qu'on court par tout raſſembler le ſoldat,
Romulus, preſque ſeul, ſoûtient tout le combat.
Venez de ce Héros ſeconder la vaillance :
Nos troupes ſur vos pas volent à ſa défenſe.

PROCULUS.

Ne perdons pas de tems : Courons le ſecourir.
à part.
Faut-il que mon bonheur ſoit de le voir périr !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERSILIE, SABINE.

HERSILIE.

Dieux ! Quel évenement ! Princeſſe déplorable,
Quels vœux peux-tu former dans l'effroi qui t'accable !
Tatius eſt dans Rome ; & les Dieux inhumains
Ont mis enfin mon pere & mon Amant aux mains.
A ce double péril mon courage ſuccombe.
Je crains que ſous le fer l'un ou l'autre ne tombe ;
Dans leur fureur ſans doute ils vont ſeuls ſe chercher.
Pourquoi de ce Palais ne puis-je m'arracher ?
Pourquoi dans les horreurs dont je me ſens frapée,
Ne puis-je aller offrir mon ſein à leur épée ;
Au nom de leur amour retenir leur couroux,
Ou moi-même du moins expirer ſous leurs coups !
Que vai-je devenir ! De cette incertitude
Je ne puis plus long-tems ſouffrir l'inquiétude.
Ne vient-on point encor ? Je penſe au moindre bruit
Qu'on m'annonce les maux dont la crainte me ſuit ;

L'esprit déja frapé d'une perte cruelle,
Mon oreille en croit même entendre la nouvelle.

SABINE.

Quelques maux que ce jour vous fasse envisager,
Dans ce trouble mortel devez-vous vous plonger?
Je ne vous connois plus à ce désordre extrême.

HERSILIE.

Peux-tu t'en étonner, quand je t'ai dit que j'aime?

SABINE.

De ce fatal amour votre cœur agité,
N'en pourra-t'il sauver un peu de fermeté?
Faites de votre flâme un noble sacrifice;
Laissez ici des Dieux décider la justice:
Et de vos Ravisseurs souffrez le châtiment.

HERSILIE.

Tu me présages donc la mort de mon Amant!
Tu veux à mon esprit rapellant son parjure,
Me préparer à voir son trépas sans murmure.
Tu sembles contre lui solliciter les Dieux.
Quoi! Sabine, est-il donc bien injuste à tes yeux!
Long-tems ainsi que toi j'en ai jugé moi-même;
Je ne l'ai bien connu que depuis que je l'aime:
L'intérêt que mon cœur prend à l'étudier,
M'a déja trop instruite à le justifier.
Croi-moi; c'est un Héros magnanime, équitable,
Que la nécessité seule a rendu coupable;
Et qui, comme les Dieux, forcé dans ses moyens,
Ne s'est permis les maux que pour de plus grands biens.
N'apelle point sur lui la céleste colere.
Mais, s'il ne périt point, que deviendra mon pere!
Pardonne, Tatius; je frémis d'y penser!
Entre quelqu'autre & toi puis-je donc balancer!
Autant qu'à la nature à l'amour asservie,
Je tremble également pour l'une & l'autre vie:
Et sans voir de quels maux j'aurai plus à souffrir,
Quelque coup qui me frape, il en faudra mourir.

SABINE.

Ciel ! à quel point pour lui l'amour vous intéresse!
J'ai cru de votre cœur pénétrer la tendresse :
Mais, je n'en avois pas découvert tout l'excès.

HERSILIE.

Moi-même qui le sens, je le méconnoissois.
Il faut voir son Amant dans un péril extrême,
Toucher à son trépas, pour sçavoir comme on aime.
Tout m'annonce aujourd'hui la mort de Romulus.
Quand il échaperoit aux coups de Tatius,
Ne vois-tu pas qu'il est environné de traîtres ?
Ceux qui l'osent trahir, de ses jours sont les maîtres.
On a servi mon pere ; on l'apelle en ces lieux ;
De ses efforts pour moi je rends graces aux Dieux ;
Mais je ne voudrois pas que des sujets perfides,
De mon pere dans Rome eussent été les guides.
Je crains pour Romulus une infidelle main :
Peut-être il va tomber sous les coups d'un Romain.
Je vois de toutes parts armés pour le surprendre,
Et ceux qu'il va combattre, & ceux qu'il va défendre ;
La trahison le suit dans l'horreur du combat ;
Eh ! que peut la valeur contre l'assassinat ?

SABINE.

Pourquoi de votre crainte écoutant les présages,
Vous plaire à rassembler de si tristes images ?

HERSILIE.

Tu vois à quel excès est enfin parvenu
Ce malheureux amour si long-tems retenu,
Cet amour jusqu'ici caché sous la colere,
Et que même à tes yeux je forçois de se taire.
Quand tu m'as arraché l'aveu de mon tourment ;
De mes plaintes au moins souffre l'épanchement ;
C'est la premiere fois que libre en mes allarmes,

Mes yeux ſans ſe contraindre ont joüi de leurs larmes;
Mais, Sabine, n'en crains rien d'indigne de moi:
Je ſçai ce qu'à ſon rang doit la fille d'un Roi.
Toi ſeule de l'Amante as connu la foibleſſe;
Pour tout autre témoin je ne ſuis que Princeſſe;
Et quoique le deſtin veüille me réſerver,
Puiſque je puis mourir, j'ai de quoi le braver.

SABINE.

On vient.

SCENE II.

HERSILIE, SABINE, TATIUS, *entrant avec des Gardes.*

HERSILIE.

Ciel! c'eſt mon pere! Où vous voi-je paroître?
Quoi! Rome en vous, Seigneur, connoîtroit-elle un Maître;

TATIUS.

Non, le deſtin me traite avec plus de rigueur.
Tu ne vois qu'un captif & non pas un vainqueur.
Faut-il qu'en cet état ma fille me revoïe:
Et que de l'embraſſer je ne goûte la joie
Qu'en partageant ſes fers que je venois briſer!
A des projets ſi ſaints devois-tu t'opoſer,
O Ciel! & falloit-il, pour prix de mon courage,
Subir encore la honte ajoutée à l'outrage?

HERSILIE.

Dieux! Vous avez donc mis le comble à nos malheurs!

TATIUS.

Console-toi, ma fille, & commande à tes pleurs:
Malgré toute l'horreur de ce revers funeste,
Nous n'avons rien perdu : notre vertu nous reste.
Dès le moment fatal que l'infidélité
Me fit loin de tes yeux pleurer ta liberté,
Je voulus perdre Rome : & de sa violence
Ma tendresse pour toi médita la vengeance.
Long-tems dans le secret j'en préparai les coups;
Je fis à la prudence obéir le courroux;
Et j'attendois ce jour où dans Rome surprise,
Tout me marquoit l'instant de tenter l'entreprise;
Je l'ai fait : le succès a trahi mon espoir;
Mais enfin le succès n'étoit pas mon devoir;
Et de quelque revers que je souffre l'injure,
Laissons rougir les Dieux complices du parjure.

HERSILIE.

En de si grands malheurs je ne sçai que pleurer.
Mon ame à ce revers n'a pû se préparer.
Tout sembloit dans ces murs vous livrer la victoire :
Quel prodige a donc pû vous en ravir la gloire ?

TATIUS.

Jamais d'aucun dessein par la gloire conduit,
Tant de précautions n'ont préparé le fruit.
J'assemblois dès long-tems une nombreuse armée,
Qui par des soins secrets, en divers lieux formée,
Se répand dans les bois, où se couvrant le jour,
Elle marche la nuit de détour en détour.
Je n'ai de mes soldats réuni les Cohortes,
Que lorsque de la Ville ils ont touché les portes.
Je me les vois ouvrir à mon premier signal.
Ce jour devoit de Rome être le jour fatal.
Certes si la valeur n'eût produit un miracle,
Vainqueur en ce Palais, j'arrivois sans obstacle;
Mais Romulus accourt, attiré par nos cris;
Et du péril plûtôt furieux que surpris,
Il s'empare du Pont, en défend le passage.

Sous la grêle des traits s'affermit ſon courage :
De quelques-uns des miens les yeux épouvantés
Ont cru voir le Dieu Mars combattre à ſes côtés.
Sous l'effort de ſon bras le plus ferme ſuccombe ;
Rien ne peut l'ébranler : tout ce qu'il frape tombe.
Ainſi lui ſeul de Rome il eſt long-tems l'apui,
Et donne aux ſiens le tems d'arriver juſqu'à lui.
Dès qu'il voit ſes ſoldats voler à ſa défenſe,
C'eſt peu de réſiſter, dans nos rangs il s'élance ;
J'y répandois l'audace ; il y porte l'effroi ;
Je le cherchois lui ſeul ; il ne cherchoit que moi ;
Et volant à travers le ſang & le carnage,
Tous deux nous nous faiſions l'un à l'autre un paſſage.
Je le joins : mais le fer qui ſe briſe en mes mains
Me livre ſans défenſe au pouvoir des Romains.
Arrêtez, a-t'il dit, calmez votre furie,
Soldats de Tatius : il y va de ſa vie.
Vous, Romains, ſuſpendez d'inutiles exploits :
Il eſt en mon pouvoir, nous réglerons nos droits.
Il dit. Le combat ceſſe. Une Garde Romaine
Juſques dans ce Palais par ſon ordre m'amene.
Le ſort nous a trompé, ma fille ; c'eſt à nous
D'opoſer aujourd'hui la conſtance à ſes coups.
Aux yeux enorgueïllis de ce vainqueur injuſte,
Rendons, par la vertu, le malheur même auguſte.

HERSILIE.

Ces haches, ces faiſceaux nous annoncent le Roi.

TATIUS.

Que l'aſpect d'un vainqueur eſt terrible pour moi !

SCENE III.

HERSILIE, SABINE, TATIUS, ROMULUS.

ROMULUS.

JE n'abuſerai pas, Seigneur, de ma victoire:
Mon reſpect à vos pieds en dépoſe la gloire ;
Et quoiqu'entre mes mains le ſort vous ait remis ;
Je m'offre à vos regards moins en vainqueur qu'en fils.
Je ne demande point que Tatius me nomme
Ceux dont la perfidie oſoit lui livrer Rome ;
Il ne tiendra qu'à lui que de cet attentat
Ne naiſſe le bonheur de l'un & l'autre Etat ;
Que ce jour, de mes vœux comblant l'impatience,
Ne forme des deux Rois l'éternelle alliance.
Oüi, ce bien que déja je devrois poſſéder,
Que mes Ambaſſadeurs alloient vous demander ;
Ces charmes qu'à vos yeux vous voyez que j'adore,
Vainqueur & ſupliant, je les demande encore.
Depuis un an, Seigneur, retenuë en ces lieux,
Ils ne lui montrent point un maître impérieux ;
C'eſt un Amant ſoûmis qui l'y retient captive,
Qui ne veut point la perdre, & qui pourtant s'en prive ;
Qui pour ſe rendre heureux, attendant ſes arrêts,
Reſpectoit encor moins ſon rang que ſes attraits.
Malgré tant de ſoûpirs, toujours plus inhumaine,
Mes ſoins n'ont obtenu que colere & que haine :
D'infléxibles dédains ſont juſques à ce jour
Les ſeuls fruits qu'ait encor recueillis mon amour.

Mais

Mais, prononcez un mot : je ceſſe de déplaire.
Mon crime eſt effacé, ſi je fléchis ſon pere.
Sa vertu m'en répond : & votre aveu, Seigneur,
En me donnant ſa main, va me donner ſon cœur.

TATIUS.

Tu pourrois t'épargner ces déférences vaines.
Que me demandes-tu, quand je ſuis dans tes chaînes ?
Si tu crois de vainqueur avoir acquis les droits,
Pourquoi nous conſulter ? nous ſommes ſous tes Loix.
De tes ſoumiſſions la frivole apparence
Ne m'en laiſſe pas moins ſentir ta violence.
Tu me retiens ma fille, en me la demandant !
Que puis-je prononcer, où je ſuis dépendant ?
Si dans ſes ſentimens Romulus eſt ſincere,
Qu'il me laiſſe les droits de Monarque & de Pere ;
Que de ma fille enfin je puiſſe diſpoſer,
Et l'accorder en maître, ou bien la refuſer.
Conſens qu'à mes ſujets l'un & l'autre on nous rende ;
Je pourrai dans mon camp recevoir ta demande ;
C'eſt-là que je verrai ſi de ta trahiſon
Je dois par ton himen prononcer le pardon.

ROMULUS.

Eh bien, ſi mon amour que je ſuis prêt d'en croire,
Me dépoüille aujourd'hui des droits de la victoire,
Jurez-moi donc qu'après cet effort généreux,
Un aveu ſolemnel couronnera mes feux.

TATIUS.

Non, je ne jure rien. Ne croi pas que ma crainte
D'aucun engagement accepte la contrainte.
D'un aveu que je dois ne t'accorder qu'en Roi,
Tu voudrois qu'un ſerment me fît ici la loi ;
Et m'affranchir au prix de cette dépendance,
C'eſt me rendre à la fois & m'ôter ma puiſſance.

Mais, quand par des sermens je pourrois me lier,
Toi qui sçais les trahir, devrois-tu t'y fier?

ROMULUS.

Ah! je vois trop, Seigneur, ce qu'il faut que j'espere:
Ce reproche insultant d'un crime nécessaire,
Ce farouche dédain m'aprend trop qu'à vos yeux
Romulus est toûjours un objet odieux.
Ne l'espérez donc plus; ma timide tendresse
N'ira point en vos mains hazarder la Princesse;
Et de vos fiers refus essuyant le danger,
M'exposer à l'horreur d'avoir à m'en venger.
Car, ce n'est pas la peur de perdre ma vengeance
Qui me conseille ici de prévenir l'offense:
Vous l'avez déja vû; le destin des combats
Enchaine pour jamais la victoire à mes pas;
Mille Oracles garants des volontés suprêmes,
Mon cœur que j'en crois plus que les Oracles mêmes,
Tout me dit qu'à mes coups rien ne doit résister:
Nous n'avons qu'à choisir qui nous voulons dompter.
Pour régir l'Univers l'ordre du Ciel nous nomme;
Un triomphe éternel est le destin de Rome:
Et nous devons toûjours compter dans nos projets
Les Dieux pour alliés, & les Rois pour sujets.

TATIUS.

Arrête; que te sert d'étaler ces miracles?
Nous avons comme toi nos Dieux & nos Oracles.
Ils nous ont assuré tout ce qui t'est promis;
L'Empire où tu prétends en nos mains est remis;
Et s'il faut que l'effet aux promesses réponde,
Nos Loix doivent atteindre aux limites du monde.
Notre sort sur le tien peut encor l'emporter:
Et jusques dans tes fers, j'ose n'en pas douter.

ROMULUS.

De nos destins présens du moins la différence
Ne nous doit pas laisser la même confiance.
Mais, laissons-là, Seigneur, des discours superflus.
Il n'est qu'un intérêt ici pour Romulus.
Vous voyez à quel point votre fille m'est chere ;
Je mettois mon bonheur à l'obtenir d'un pere ;
Mon respect vous faisoit l'arbitre de mes feux.
Mais enfin, au défaut d'un aveu généreux,
J'userai de mes droits ; & maître de ses charmes ;
Je sçaurai m'assurer le prix de tant de larmes.
Mon triomphe sera son himen ; & du moins
Les yeux mêmes d'un pere en seront les témoins.

TATIUS.

A ce spectacle en vain tu voudrois me contraindre :
Puisqu'elle peut mourir, mes yeux n'ont rien à craindre.

ROMULUS.

Puisqu'elle peut mourir ! L'osez-vous prononcer?
Un pere sans horreur a-t'il pû le penser ?

TATIUS.

Ce n'est pas sans horreur aussi que je le pense ;
Mais enfin, contre toi c'est sa seule défense :
Et du rang dont elle est, du sang dont elle sort ;
L'affront que tu lui fais est l'arrêt de sa mort.

HERSILIE.

Votre attente, Seigneur, ne sera pas trompée.
D'une indigne contrainte autant que vous frapée....

ROMULUS.

Ah, cruels, arrêtez. Vous me glacez d'effroi.
Quoi ! vouloir expirer plûtôt que d'etre à moi !
Hélas ! de tant d'amour effet trop déplorable !
Je suis donc à vos yeux un monstre détestable ?
Un himen qui vous met mon Diadéme au front,
Est le dernier suplice, & le dernier affront ?

à Tatius.

C'eſt vous qui la rendez encor plus inhumaine.
Vos ſuperbes mépris ont redoubié ſa haine.
Juſqu'ici m'épargnant ce farouche tranſport,
Elle ne m'avoit point menacé de ſa mort;
Ses dédains n'alloient point juſqu'à la barbarie;
Et vous avez changé ſa colere en furie.
Eh bien; votre vainqueur embraſſe vos genoux.
Au nom des Dieux, prenez des ſentimens plus doux;
Ne déſeſpérez pas un Amant qui peut-être
De ſes fureurs bien-tôt ne ſeroit plus le maître.
Cette auſtere vertu n'eſt que férocité.
Prenez d'autres conſeils de la néceſſité.
Lorſque notre bonheur peut être votre ouvrage,
Voulez-vous ne cauſer que déſeſpoir, que rage?
Songez-y bien, Seigneur; je vous laiſſe tous deux;
Nous ſerons tous par vous heureux ou malheureux.

SCENE IV.

TATIUS, HERSILIE. LES GARDES.

TATIUS.

MA fille, pour braver le ſort qui nous outrage,
Je n'ai qu'en frémiſſant compté ſur ton courage:
Mais, nés pour impoſer, non pour ſuivre des Loix,
Quoiqu'il en coûte, il faut vivre & mourir en Rois.
Oüi, duſſai-je éprouver toute ſa tirannie,
D'un triomphe inſolent ſubir l'ignominie,
Tout ce barbare orgueïl ne peut m'humilier:

Mon cœur ſçait tout ſouffrir, & ne ſçait point plier.

LE CHEF DES GARDES, *à Tatius.*

Non, Seigneur, tout captif que vous paroiſſez être,
Le Ciel de votre ſort vous laiſſe encor le maître.

TATIUS.

Comment ?

LE CHEF DES GARDES.

A vous ſervir ces Gardes ſont tout prêts.
Commandez ; comptez-nous au rang de vos ſujets.
Ce ſecours imprévû n'a rien qui vous étonne ;
Vous pénétrez aſſez quelle main vous le donne ;
Ceux qui vous ont ſervi, vous ſerviront toûjours.
Mettez en ſûreté votre gloire & vos jours.
Que prêt à vous venger votre camp vous revoïe ;
Venez y reporter & l'audace & la joie.
Votre fille, Seigneur, ne ſuivra point vos pas.
Des yeux trop ſurveillans ne le permettent pas ;
Mais, loin qu'aucun danger dans ces lieux la regarde,
L'amour même du Prince eſt ſa fidelle garde :
Et quoi qu'il oſe enfin, contre le raviſſeur
Elle aura le ſecours de plus d'un défenſeur.

TATIUS.

Adieu, ma fille.

aux Gardes,

Allons.

LE CHEF DES GARDES *à Herſilie.*

J'oſe plus croire encore,
Madame : l'ennemi que votre cœur abhorre,
L'odieux Romulus n'eſt pas loin d'expirer.

HERSILIE.

Qu'entens-je ! Il va périr ! Ciel ! daigne m'inſpirer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROMULUS, PROCULUS.

ROMULUS, *tenant un billet.*

NOn, non, loin que du Roi la fuite m'inquiete,
J'ai même défendu qu'on troublât sa retraite.
Qu'il retourne dans Cure, & qu'il laisse en repos
Des lieux où sa présence auroit aigri mes maux.
Peut-être mieux instruit par son expérience,
Perdra-t'il désormais l'espoir de la vengeance;
Et qu'après un couroux vainement écouté,
Il se laissera vaincre à la nécessité.
Mais, ami, ce qui seul allume ma colere,
C'est de la trahison l'audace téméraire.
Ce billet inconnu remis entre mes mains,
D'un complot sacrilege accuse les Romains.
Toi-même tu l'as lû, qu'ici la perfidie
Est prête d'éclater aux dépens de ma vie.
Se peut-il que par moi comblés de tant d'honneurs,
L'ingratitude encor me refuse leurs cœurs!
Et lorsque sur leurs pas j'ai fixé la victoire,
Les traîtres veulent-ils me punir de leur gloire?

PROCULUS.

S'il est ici, Seigneur, de perfides sujets,
Il en est que le Ciel oppose à leurs projets.

Il en eſt, comme moi, de qui l'ardeur fidelle
Aux dépens de leur ſang vous prouvera ſon zele.
Si vous daignez toûjours vous fier à ma foi,
Si vos bienfaits conſtans vous répondent de moi,
Recevez de ma main ces amis intrépides,
Dont l'aſpect devant vous fera fuir les perfides:
Et que de tous vos pas compagnons aſſidus...

ROMULUS.

Je rends grace à tes ſoins; mais croi-moi, Proculus,
Je dois de leurs complots braver la violence,
Et je ne veux contr'eux que ma ſeule préſence.
Tel qui croit pour ce coup être sûr de ſa main,
La ſentiroit tremblante en aprochant mon ſein:
Et du moindre regard déconcertant ſon crime,
Du fer de l'aſſaſſin, j'en ferois ma victime.

PROCULUS.

Cette fiere aſſurance, & cet aſpect divin
Ne vous défendroient pas contre un ferme aſſaſſin.
Rome en peut enfanter. Ce peuple eſt votre ouvrage;
Vous avez corrigé leur farouche courage:
Mais avant que ſous vous on les vit triomphans;
Ils étoient à la fois généreux & méchans:
Leur intrépidité fut injuſte & cruelle.
A leurs premieres mœurs le repos les rapelle;
La victoire pour eux doit tenir lieu des Loix:
Pour les ſauver du crime, il leur faut des exploits.
Allez; & baniſſant l'amour qui vous arrête,
Conduiſez les Romains de conquete en conquête;
Occupez-les à vaincre: & loin de conſpirer,
Comme le Dieu de Rome ils vont vous adorer.

ROMULUS.

Quoi! toûjours à tes yeux ma flâme inexcuſable....

PROCULUS.

Seigneur, c'eſt de vos maux la ſource déplorable :
Car, à quoi ſongeons-nous d'accuſer les Romains ?
Si l'on trame en ces lieux de perfides deſſeins,
N'en accuſez, Seigneur, que la fiere Herſilie.
Par vous depuis long-tems ſa haine enorgueillie,
Souveraine en ces lieux, s'y faiſoit obéir ;
Et vous l'enhardiſſiez-vous-même à vous trahir ;
De tant de vains reſpects l'imprudente conſtance
Ne vous en promettoit que cette récompenſe.
A ſauver Tatius quel autre eût réuſſi ?
Elle-meme eût pû fuir ; & ne demeure ici
Que pour y conſommer l'entrepriſe infidelle ;
Car dès que l'on conſpire, on conſpire pour elle :
Et hâtant ſes complots contre vous préparés,
Elle ſeule eſt ici le Chef des conjurés.
Renvoyez-la, Seigneur.

ROMULUS.

Je devrois m'y contraindre ;
Mais, Proculus, mon cœur l'aime trop pour la craindre ;
Et dût par mon trépas éclater ſon couroux,
Je redoute ſa haine, & ne crains pas ſes coups.
En ces lieux dans l'inſtant l'ingrate va ſe rendre.
Je l'ai fait avertir que j'y venois l'attendre.
Ce funeſte billet ſuffit pour l'étonner :
Son trouble m'apprendra s'il la faut ſoupçonner.
Elle vient : laiſſe-nous.

SCENE III.

ROMULUS, HERSILIE, SABINE.

HERSILIE, *à part.*

IL faut encor me taire;
De ce billet ſur tout cachons-lui le miſtere:
Qu'il ignore toûjours qu'il me doit cet avis.

ROMULUS.

Madame, vos deſſeins ont été bien ſervis.
D'un Pere malheureux vous plaigniez l'eſclavage:
Et ſon éloignement ſans doute eſt votre ouvrage.
Je ne m'en plaindrai point; & pour ſa ſûreté,
Vous m'avez pû trahir ſans infidélité.
Je m'étonne plûtôt que vous croïant eſclave
Dans la Cour d'un Amant que votre haine brave,
Cherchant plus mes malheurs que votre liberté,
Pour ſortir de mes mains vous n'ayez tout tenté.
Mais étoit-ce trop peu pour la fiere Herſilie?
Madame, falloit-il attenter à ma vie?
Et dans vos vœux cruels à me perdre attachés
Paſſer tous les excès que vous me reprochez?

HERSILIE.

De quoi m'accuſes-tu?

ROMULUS, *lui donnant le Billet.*

Liſez, liſez, Madame.

HERSILIE.

Je vois qu'on t'avertit d'une perfide trame.
On en veut à tes jours. Eſt-ce à moi d'en trembler?
Pourquoi de ce péril penſes-tu me troubler?

à part.

Tu n'en frémis que trop, malheureuſe Princeſſe.

ROMULUS.

Je sçais trop qu'Herfilie à ma mort s'intéreſſe ;
Qu'aux dépens de mes jours ſon infléxible cœur
Brûle de s'affranchir d'une odieuſe ardeur :
Mais, Madame, étoit-il d'une ame magnanime
De choiſir mes ſujets pour fraper la victime,
D'employer de vos yeux les dangereux apas
Pour armer contre moi de parricides bras ?
Eh ! qu'étoit-il beſoin d'armer la perfidie ?
N'êtes-vous pas toûjours maîtreſſe de ma vie ?
Prêt à ſubir l'arrêt, je vous ouvre mon ſein.
Pour me perdre il ne faut que votre ſeule main :
Je ne ſçais contre vous emploïer de défenſe,
Que cette même ardeur qui vous tient lieu d'offenſe.
Si, toujours obſtinée en vos premiers mépris,
Vous croïez à mes feux ne devoir que ce prix ;
Si mes ardens ſoupirs, ſi les plus tendres larmes,
Si mon amour nourri de troubles & d'allarmes,
Toûjours reſpectueux juſques dans ſa fureur,
De mon crime n'a pû diminuer l'horreur ;
La victime à vos coups ne s'eſt point échapée :
Frapez ; voila mon cœur & voici mon épée....

HERSILIE.

Arrête, Romulus, tu ne me connois pas.
Non, mon cœur n'eſt point fait pour de tels attentats.
Te ſied-t'il d'ignorer qu'une ame magnanime
Ne ſçait point ſe venger du crime par le crime ?
Pourquoi m'accuſes-tu ? Puis-je te pardonner
De prétendre à me plaire & de me ſoupçonner ;
Et que d'un lâche amour ton ame poſſédée,
Conçoive encor de moi cette outrageante idée ?
Non, ce n'eſt, Romulus, qu'au ſein de tes ſujets
Que peuvent s'enfanter ces perfides projets.
Elevés dans les fers ou dans le brigandage,
Ils ont des trahiſons fait leur aprentiſſage ;
A ces cœurs criminels commettant tes deſtins,
Tu t'es environné toi-même d'aſſaſſins.

Tu croiois que marqués du ſceau de la victoire,
Ils ne reſpiroient plus que l'honneur & la gloire;
Mais, tu dois les connoître à ces lâches complots:
Tous les Romains encor ne ſont pas des Héros.

ROMULUS.

Madame, ſi je n'ai que mes ſujets à craindre,
Les Dieux les confondront: mon ſort n'eſt point à plaindre.
A de ſi noirs projets tout le Ciel oppoſé....

HERSILIE.

Crois-tu le Ciel ſi juſte? il t'a favoriſé;
Il nous a de tes fers laiſſé ſubir l'outrage;
Il a contre mon pere exaucé ton courage;
Et de ma liberté me plaignant la douceur,
Il me retient toûjours aux mains d'un Raviſſeur:
Car, de quel autre nom veux-tu que je t'apelle?
Quand tu peux réparer une injure mortelle,
Quand par ce noble effort tu peux te ſignaler,
Tu te fais un plaiſir de la renouveller.
Tu veux être un Héros; tu te vantes d'en faire;
Mais en connois-tu bien l'auguſte caractere?
Sçais-tu que ce grand nom demande dans un cœur
Des vertus au-deſſus même de la valeur;
La magnanimité, la noble confiance?
Oüi, ſi de Tatius tu cherchois l'alliance,
Pour vaincre ſon couroux enſemble & mes dédains,
Généreux, il falloit me remettre en ſes mains;
De ton crime effacer juſqu'à la moindre trace;
Et lui faire l'honneur d'en attendre ta grace.
Voilà d'un vrai Héros les dignes mouvemens.

ROMULUS.

Oüi; mais vous ignorez les fraïeurs des Amans.
J'ai tremblé de vous perdre: & l'extrême tendreſſe
Ne ſçait point hazarder l'objet qui l'intéreſſe.
J'ai d'un pere irrité craint le dépit fatal.
J'ai craint ſur votre cœur le pouvoir d'un Rival;

Car enfin, ce n'eſt pas la ſeule indifférence,
Qui de votre fierté fait la perſévérance.
C'eſt par un autre amour que le mien eſt trahi;
Si vous n'aimiez ailleurs, je ſerois moins haï.
Non, vous ne me fuiriez que pour en ſuivre un autre.
Devois-je, en immolant ma tendreſſe à la vôtre,
Moi-même, contre moi ſervant votre rigueur,
Vous mettre en liberté de me percer le cœur;
M'expoſer à vous voir, avec l'aveu d'un pere,
Dans les bras d'un rival défier ma colere?
J'en frémis: mais enfin, ſi cet himen affreux
Au dernier déſeſpoir eût condamné mes feux,
Quel déluge de ſang, quel horrible carnage
De ma flame trahie eût expié l'outrage!
Tout ce qui vous eſt cher eût tombé ſous mes coups;
Vous m'auriez vû percer & le pere & l'époux;
A peine en ma fureur reſpecter ce que j'aime;
Ne vous ſauver de moi qu'en me frapant moi-même:
Mais du moins en mourant, joüir de vos regrets,
Et m'applaudir des maux que je vous aurois faits.

SCENE III.

HERSILIE, ROMULUS. TULLUS.

TULLUS.

VEnez, venez, Seigneur; le péril, le tems preſſe.
Des Sabins étonnés la ſoudaine allégreſſe,
Nous a dit qu'en ſon Camp Tatius eſt rentré,
Par des cris menaçans ſon retour célébré
A de vos légions irrité le courage.

Tatius pénétré de douleur & de rage
De vous avoir tantôt attaqué vainement,
Enflâme ſes guerriers de ſon reſſentiment.
Prêts à fondre ſur nous, leurs armes étincelent:
Et le fer à la main, vos ſoldats vous apellent.

ROMULUS.

Vous le voïez, Madame, il faut vous conquérir,
Le ſort va prononcer: je vais vaincre ou périr.

HERSILIE.

Quoi, barbare!...

ROMULUS.

Je cours où m'appelle la gloire.
Qu'un ſeul jour ſoit deux fois marqué par la victoire.
Madame, cet amour tant prouvé par mes pleurs,
Je vais vous le prouver encor par mes fureurs.

SCENE IV.

HERSILIE, SABINE.

HERSILIE.

SAbine, conçois-tu combien je ſuis à plaindre?
Aurai-je donc toûjours tous les malheurs à craindre!
Faut-il par mes fraïeurs compter tous les inſtans:
Et mourir tant de fois ſous les coups que j'attends!

SABINE.

Qui pourroit de vos maux calmer la violence?
De mes foibles conſeils je connois l'impuiſſance,
Madame; & je ne puis ſous de ſi rudes coups
Que ſentir vos douleurs & pleurer avec vous.

HERSILIE.

Voi juſqu'où des Amans va l'ardeur inſenſée;
Admire où mon amour attache ma penſée.

Au milieu des malheurs prêts à fondre sur moi,
Quand dès ce même jour, mon cœur glacé d'effroi,
D'un Pere ou d'un Amant voit la perte certaine,
L'injure d'un ingrat met le comble à ma peine.
Sur cet avis secret que je lui fais donner,
C'est moi seule, c'est moi qu'il ose soupçonner!
O Ciel! Que j'ai souffert de l'erreur qui l'abuse!
C'est moi qui l'avertis; & c'est moi qu'il accuse!
De quels traits ce reproche a-t'il percé mon cœur?
Tu n'en sçaurois, Sabine, imaginer l'horreur.
Je me trouvois cruelle, en écoutant sa plainte,
D'avoir à ses regards si bien caché ma feinte,
Qu'il pût me soupçonner de vouloir son trépas.
Dans ce trouble mortel, je ne le cele pas,
Prête plus d'une fois à me trahir moi-même,
Mon secret m'échapoit; j'allois dire que j'aime;
Et si je n'ai rien dit, par ce pénible effort,
Sabine, j'ai plus fait que me donner la mort.

SABINE.

Combien ai-je admiré ce généreux silence!
Je n'en attendois pas l'héroïque constance;
Car, après cet avis que le soin de ses jours...

HERSILIE.

Eh! lui pouvois-je, hélas, refuser ce secours?
Quand on jure sa mort, quand on veut qu'il périsse,
C'est à moi qu'on en croit faire le sacrifice!
On m'annonce le coup dont il doit expirer,
Comme le seul bonheur où je puisse aspirer!
Cette haine apparente où je me suis forcée,
Ce reproche éternel de ma gloire offensée,
M'attiroient malgré moi ce sacrilege apui;
Et j'aiguisois le fer qu'on a levé sur lui.
Devois-je en ce péril négliger ce que j'aime?
Sabine, ç'eût été l'assassiner moi-même.
Peut-être que ce jour va décider mon sort.
De mon pere vaincu s'il éclaire la mort,

Tu verras dans l'instant sa fille infortunée,
Compagne de son ombre & de sa destinée :
Mais toi, de mon Amant, car j'ose le prévoir,
Quand je ne serai plus, calme le désespoir.
Dis-lui que je l'aimois ; & que toute ma peine
Etoit, en l'adorant, de lui devoir ma haine :
Que je me suis sauvée, en m'arrachant le jour,
Des conseils dangereux que m'eût donnés l'amour.

SABINE.

Tullus paroît.

SCENE V.

HERSILIE, SABINE, TULLUS.

HERSILIE.

EH bien, que venez-vous m'aprendre ?

TULLUS.

Ce que sans en frémir, vous ne pourrez entendre.

HERSILIE.

Ciel !

TULLUS.

Déja la discorde avoit du choc fatal
Donné dans les deux camps l'effroiable signal ;
Déja pleuvoient les traits ; déja de sang trempées,
Etinceloient par tout les cruelles épées :
Un plus affreux spectacle a frapé nos regards.
Le trouble dans les yeux, & les cheveux épars,
Les femmes des Romains de fureur enflâmées,
Accourent se jetter entre les deux armées.
Leur furie intrépide offre au glaive inhumain
Leurs enfans effraïés, renversés sur leur sein.
Nous sommes à la fois Sabines & Romaines,

Diſent-elles ; ſur nous aſſouviſſez vos haines ;
Et venez maſſacrer entre nos bras ſanglans,
Vous, Sabins, vos neveux ; vous, Romains, vos enfans.
Sans reſpecter les noms & de fille & de femme,
Par pitié, de nos jours oſez trancher la trame ;
Plus heureuſes cent fois d'expirer ſous vos coups,
Que de voir égorger le pere par l'époux.
A ces clameurs ſuccede un ſilence ſtupide.
Nous déſavouons tous ce combat parricide.
Immobiles d'horreur, de fraieur éperdus,
Nos coups, prêts à tomber, demeurent ſuſpendus.

HERSILIE.

Des deux peuples ainſi la haine eſt aſſoupie ?

TULLUS.

Ceſſez, dit Tatius, cette bataille impie.
Ces femmes font tomber les armes de vos mains ;
Et déja mes ſoldats ſont devenus Romains.
Mais du moins, Romulus à ſa gloire fidelle,
Voudra bien avec moi terminer la querelle.
Sans prodiguer pour eux tant de ſang étranger,
C'eſt ainſi que les Rois devroient ſeuls ſe vanger ;
Et cherchant ſans ſecours une victoire pure,
Eux-memes ſe ſuffire à venger leur injure.
Romulus eſt jaloux d'un exemple ſi grand.
Chacun de ce Traité frémit en l'admirant.
Les deux peuples amis s'embraſſent, s'attendriſſent,
S'apellent en pleurant des noms qui les uniſſent :
Tandis que du combat on va voir les deux Rois
Sur les Autels des Dieux ſe preſcrire les Loix.

HERSILIE.

O ſuccès qui me tue ! accord impitoïable !
Dieux ! ce Traité funeſte eſt-il irrévocable ?
A qui m'adreſſerai-je ? Où dois-je recourir ?
à Sabine.
Viens ; & voyons enfin, s'il faut vivre ou mourir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PROCULUS, MURENA.

On apporte un Autel dans le Palais.

PROCULUS.

OUi, Romulus ici t'ordonne de l'attendre ;
Avec son ennemi lui-même va s'y rendre ;
Et c'est à cet Autel que, pleins de leur fureur,
Les Rois de leur combat vont consacrer l'horreur.
A la face des Dieux & de leurs peuples mêmes,
Ils vont nous déclarer leurs volontés suprêmes :
De la Religion ils empruntent l'éclat,
Pour régler en tes mains les suites du combat.
Plaise aux Dieux, Murena, que ce jour soit funeste
Au superbe Rival que mon amour déteste ;
Et qu'au lieu d'un Tiran, se choisissant un Roi,
Le Peuple & le Sénat se déclarent pour moi.
Heureux, si revêtu de la pourpre Romaine,
Offrant avec mes vœux la grandeur souveraine,
Je puis enfin, pour prix des services rendus,
Demander Hersilie à l'heureux Tatius !
J'ai lieu de l'espérer ; mais enfin s'il succombe,
Ne crois pas qu'avec lui mon espérance tombe.

Romulus de mes coups ne se sauvera pas :
Et ce jour confondra sa gloire & son trépas.
Pour rendre grace au Ciel de son secours propice,
Au bois sacré de Mars j'apréte un sacrifice :
Le Prince ira l'offrir ; & sans doute à mes soins
Il remettra l'honneur d'en choisir les témoins.
C'en est assez ; crois-en le transport qui m'anime ;
Lui seul du sacrifice il sera la victime.

MURENA.

Puissent bien-tôt mes yeux en être délivrés !
C'est à toi d'affermir le bras des conjurés.
Qu'ils frapent le Tiran ; que rien ne les retienne ;
Egale, s'il se peut, leur fureur à la mienne :
Car tu sçais, Proculus, avec quel désespoir
Je le vois toûjours prêt d'usurper mon pouvoir ;
Que sans mettre de borne aux droits du Diadéme,
Il prétend à son trône asservir l'Autel même ;
Que l'impie à son rang subordonnant le mien,
De Ministre des Dieux, m'ose faire le sien.
Qu'il périsse ; sa mort ne peut être trop prompte ;
Ce Tiran désormais ne vit qu'à notre honte.
Dans l'horreur du combat tantôt ne pouviez vous....

PROCULUS.

J'ai pû plus d'une fois le percer de mes coups ;
Mais, je te l'avoûrai ; sa valeur incroyable
Me le rendoit alors, si grand, si respectable....;
Tu l'aurois pris pour Mars dans sa noble fureur.
Soit admiration, soit remords, soit terreur,
A mes yeux éblouis ce Héros intrépide
A semblé tout couvert de l'immortelle Egide ;
Et suspendant le coup dont il doit expirer,
Mon courage étonné n'a sçu que l'admirer.

MURENA.

Vain mouvement d'un cœur peu maître de lui-meme,
Et qui mérite bien de perdre ce qu'il aime !

Quand tu peux immoler un Rival ſans danger,
Tu laiſſes échaper le tems de t'en venger !
Ah ! lorſqu'à de grands coups notre cœur s'inté-
reſſe,
Ces troubles incertains ne ſont qu'une foibleſſe.
Rien ne doit un inſtant diſtraire nos fureurs ;
Une volonté pleine eſt le don des grands cœurs :
Et cette fermeté, ce courage ſupreme
Peut ſeul annoblir tout, & juſqu'au crime même.

PROCULUS.

Excuſe, Murena, ce reſpect ſouverain
Qu'imprime la valeur dans l'ame d'un Romain.
Je réparerai bien ce moment de ſurpriſe.
Rien ne peut déſormais reculer l'entrepriſe :
Et je veux que cent bras le frapant à la fois...
Mais on vient. Pren ta place : écoute les deux
Rois.

SCENE II.

ROMULUS, TATIUS, PROCULUS, MURENA.

Troupe de Romains, Troupe de Sabins.

ROMULUS.

INvincibles Romains, dont les armes fidelles
Ont vengé juſqu'ici nos communes querelles,
Compagnons de ma gloire & ſon plus ferme
apui,
Soyez-en ſeulement les témoins aujourd'hui.
Depuis que pour la paix des épouſes trop cheres
Ont reclamé les noms de maris & de peres,
Vous ne pouvez combattre ; & les nœuds les plus
doux,

Hors Tatius & moi, nous ont réunis tous:
Ce Prince de sa fille a pleuré l'esclavage;
C'est de moi, qu'il attend raison de cet outrage;
Je vais le satisfaire; & sur ce saint Autel
J'en prononce à vos yeux le serment solemnel.
Je connois mes destins; mon pere & la victoire
De ce nouveau combat me réservent la gloire:
Mais, si le sang des Dieux, les Oracles, mon cœur
Abusoient mon espoir d'un augure trompeur,
Lasse de m'obéir, si la victoire change,
Si je succombe enfin, je défends qu'on me vange:
Puisse des Immortels l'éternelle rigueur
Perdre les ennemis de mon heureux vainqueur!
Tous les Romains pour Chef doivent le reconnoitre:
Mon sang, s'il le répand, le déclare leur Maitre.
Je ne méritois pas de vivre votre Roi,
Si ma mort vous en montre un plus digne que moi.

à Murena.

Ministre de nos Dieux, de ce Traité sincere
Sois le sacré témoin, le saint dépositaire;
Accompli, si je meurs, mes ordres absolus;
Et l'encens à la main, proclame Tatius.

TATIUS.

Faut-il que Romulus injuste & magnanime,
A la vertu suprême ait allié le crime!
Et que mon ennemi prêt à tout réparer,
Quand je dois le haïr, me force à l'admirer!
Non, je ne te hais plus, généreux adversaire:
Je poursuis la vengeance, & n'ai plus de colere;
Sabins, de ce combat juré sur les Autels,
Laissez avec respect juger les Immortels.
J'espere en mon courage & plus en leur justice:
Mais, quelque heureux succès qu'elle me garantisse,
D'un si brave ennemi quand je poursuis la mort,
Je lui dois bien l'honneur de douter de mon sort.

Si je meurs, ſi des Dieux tel eſt l'ordre ſuprême,
Le Ciel le juſtifie : & je l'abſous moi-même.
Songez, de ce combat quel qu'ait été l'effet,
Non qu'il m'aura vaincu, mais qu'il m'a ſatisfait.
Cette fidélité que vous m'avez jurée,
Que les plus grands périls n'ont jamais alterée,
Je la tranſmets entiere à cet auguſte Roi,
Auſſi ſainte pour lui qu'elle l'étoit pour moi.
Maître de mes ſujets, maître de ma famille,
Que triomphant du pere, il épouſe la fille :
Qu'importe que ſon ſang ou le mien ſoit verſé ?
Mon injure eſt lavée & ſon crime effacé.
De mes dernieres Loix inſtruiſez Herſilie :
Peuples, preſſez l'himen où mon ordre la lie :
Vous, Pontife, en formant ces liens aux Autels,
Atteſtez-en l'aveu des manes paternels.

ROMULUS.

Achevons donc, Seigneur, ce combat magnanime,
D'où la haine eſt bannie, où préſide l'eſtime :
Ce combat, où, s'il faut en juger par mon cœur,
Le vaincu coûtera des larmes au vainqueur.

SCENE III.

ROMULUS, TATIUS, PROCULUS, MURENA, HERSILIE.

HERSILIE.

OU courez-vous, cruels ? & par quelle injuſtice
De vos fureurs ici rendre le Ciel complice ?
Par d'odieux ſermens en vain vous croyez-vous
Exceptés de la paix qu'il nous impoſe à tous ?

Non, non, vous n'irez point par ce combat funeste
Démentir à mes yeux la clémence céleste.
Peuples, qu'elle a soumis à de plus douces Loix;
Vous ne souffrirez point la fureur de vos Rois.
Qu'aux dépens de vos jours, séparés l'un de l'autre,
Ils ne trouvent de sang à verser que le vôtre;
Et que de toutes parts effraïant leur couroux,
Le sein de leurs sujets s'offre seul à leurs coups.
Ce que pour attendrir des époux & des peres
Viennent d'exécuter d'heureuses téméraires,
Ces femmes pour vos jours affrontant le trépas;
Des sujets pour leur Roi ne l'oseront-ils pas?

TATIUS.

Quelle est ton espérance? Et que prétends-tu faire?
Crois-tu nous interdire un combat nécessaire?
Par leurs filles en pleurs les Sabins désarmés,
Ont respecté des nœuds depuis un an formés:
Quel lien ai-je donc à respecter moi-même?
Il n'est point ton époux.

HERSILIE.

Non, Seigneur: mais je l'aime.

ROMULUS.

Ciel!

HERSILIE, *à Romulus.*

Ne m'interromps point.

à Tatius.

Sa surprise, Seigneur;
Vous dit avec quel soin je lui cachois mon cœur.
Il n'a vû jusqu'ici que colere & que haine:
De l'affront qu'il m'a fait je lui devois la peine.
Mais, quand par mes dédains l'honneur le punissoit,
L'amour le vengeoit bien des larmes qu'il versoit.
Ses respects, sa tendresse & sur tout son courage
Malgré moi dans mon ame effaçoient son outrage;

Et dans le raviſſeur voiant trop le Héros,
J'affectois des mépris qu'expioient mes ſanglots.
Ne vous allarmez point, Seigneur, de cette audace.
D'un malheureux amour quelque aveu que je faſſe,
Si mon pere appaiſé ne l'approuve aujourd'hui,
Je mourrois mille fois plûtôt que d'être à lui.
Contente d'empecher un combat trop barbare,
C'eſt dans ce ſeul deſſein que mon cœur ſe déclare.
Inſtruits de mon amour, ces peuples généreux
Ne pourront plus ſouffrir ce ſacrifice affreux,
Où je verrois percé du glaive ſanguinaire
Le Pere par l'Amant, ou l'Amant par le Pere.
Je vois, cruels, je vois que honteux de gémir,
Votre cœur ébranlé tache à ſe r'affermir;
Mais je ne cede point; vous m'aimez l'un & l'autre:
Pour arrêter d'un mot ſa vengeance & la vôtre,
Songez, ſi je n'en puis déſarmer la rigueur,
Qu'Herſilie à vos yeux périt pour le vainqueur;
Que vous faiſant bien-tôt déteſter votre gloire,
Mon ſang eſt le ſeul prix d'une telle victoire:
Et qu'il n'eſt plus, après vos parricides coups,
Ni d'Amante pour lui, ni de Fille pour vous.

ROMULUS.

Ah! ſouffrez qu'à vos yeux mon tranſport ſe déploie;
Mon cœur ne ſuffit plus à contenir ſa joie.
Juſte Ciel! Quel bonheur me cachoient vos mépris!
Je ne me plains de rien; tout m'eſt doux à ce prix;
Je mourrai trop content, puiſque j'ai ſçû vous plaire:
Car enfin déſormais trop foible contre un Pere,
De ce triſte combat diſputant peu l'honneur,
Par ſa gloire je vais lui payer mon bonheur.

HERSILIE.

Eh ! voudroit-il encore au mépris de mes larmes ;
D'un sang qui m'est si cher aller souïller ses armes ?
Et refuseriez-vous de vous soûmettre aux Loix
Que le Ciel aujourd'hui vous prescrit par ma voix ?
Vous attestiez tantôt des oracles contraires.
Ce jour n'en a-t'il pas dévoilé les misteres ?
Ce long amas d'honneurs & l'Univers soûmis ;
A l'un & l'autre peuple également promis,
Ce triomphe éternel, ces hautes destinées
Par les bornes des tems à peine terminées,
De tout autre pouvoir ce pouvoir destructeur,
Tout ne vous dit-il pas (si le Ciel n'est menteur)
Que vous n'êtes qu'un peuple, & qu'ainsi la victoire
Veut sous un même nom confondre votre gloire ?

ROMULUS.

Qui peut vous inspirer....

HERSILIE.

Voyez par quels chemins
La sagesse suprême a conduit ses desseins.
Sabins, elle a voulu pour lier nos familles,
Que Rome dans le piege ait engagé nos filles :
Et soudain en époux transformant leurs tirans,
Vous a faits ennemis pour vous faire parens.
à Tatius.
C'est elle encor, Seigneur, qui contraint Hersilie
D'avoüer cet amour qui vous réconcilie.
Qu'il est beau de se rendre à ce qu'elle a voulu !
Consommez ce traité dans le Ciel résolu.
Que pour tout asservir Cure s'unisse à Rome ;
Que de ces noms unis désormais on vous nomme :
Et que tout l'Univers apprenne avec effroi
Que vous n'êtes ensemble & qu'un peuple & qu'un Roi.

ROMULUS.

ROMULUS.

Que ne peut de l'amour le souverain empire!
A ce que vous voulez je suis prêt de souscrire;
Princesse, ce pouvoir qui m'est si précieux,
Dont je n'ai pû souffrir qu'un frere ambitieux
Partageât un moment l'autorité suprême,
Ce pouvoir après vous, l'unique bien que j'aime,
Je l'offre à votre pere; & veux bien aujourd'hui,
Esclave de vos Loix, ne regner qu'avec lui.
Qu'il vienne en plein Senat partager ma puissance,
Voir fléchir mes sujets sous son obéïssance,
Aux Senateurs Romains joindre cent Senateurs,
De nos communes Loix communs dispensateurs:
Mais qu'à ce saint Autel votre main adorée,
Forme le premier nœud d'une union sacrée;
Et proclamez deux Rois qui s'unissent pour vous
Par les noms tout-puissants & de Pere & d'Epoux.

à Tatius.

Vous le voyez, Seigneur, cette chere Princesse
Attend que votre bouche approuve ma tendresse.
Daignez donc consentir que l'himen à vos yeux
Confirme des Arrêts prononcés par les Dieux.

TATIUS.

Oüi, puisque tout conspire à réparer l'injure,
De mes ressentimens j'étouffe le murmure.
Le Ciel l'a résolu; devenons tous Romains.
Il nous explique assez ses decrets souverains;
Et tout prêt de sceller notre auguste alliance,
Je consens qu'à l'Autel ma fille la commence.

ROMULUS.

Trop heureux Romulus! un bien si souhaité
De la moitié du Trône est-il trop acheté!

à Hersilie.

Venez, venez, Madame, & que nos vœux....

MURENA.

Arrête;
Prince, frémi des maux que ce dessein t'apprête.

Apprend sur ton himen ce que m'a présagé
Par le sang des taureaux le Ciel interrogé.
J'ai vû des cœurs flétris & d'affreuses entrailles,
Ne m'annoncer pour toi qu'horreurs, que funérailles.
Un spectacle terrible offert à mon esprit,
M'a fait voir en naissant le nom Romain proscrit;
Rome entiere livrée aux guerres intestines,
Et l'ennemi vainqueur célébrant nos ruines.
Les Dieux par votre paix ne sont pas appaisés.
A ce sinistre himen toûjours plus opposés,
Ils m'effrayent encor de plus tristes images.
De ce trouble sacré respecte les présages.
Ne force point ces Dieux auteurs de nos destins,
Au repentir vengeur d'avoir fait les Romains.
Tremble; si tu n'en crois qu'une révolte impie,
L'Oracle est infaillible, il y va de ta vie.

ROMULUS.

D'augures imposteurs crois-tu m'épouvanter?
J'aime, je suis aimé, rien ne peut m'arrêter.
à Hersilie.
Venez.

HERSILIE.

Non, Romulus, ne croi plus m'y contraindre.
Ton amour brave tout; le mien me fait tout craindre.
Je ne sçais si le Ciel a dicté ces Arrêts;
Mais, c'est assez pour moi qu'ils puissent être vrais.
Cet hymen qui m'alloit donner tout ce que j'aime,
Que je ne rougis point d'avoir pressé moi-même,
Dès que contre tes jours il peut armer le sort,
Est désormais pour moi plus cruel que la mort.

ROMULUS *à Tatius.*

Eh bien; allons, Seigneur, sans tarder davantage,
Allons en plein Senat consommer notre ouvrage;
Et moi-même aussi-tôt après notre union,

Sans crainte du menſonge & de l'illuſion,
En ſouverain augure offrant les ſacrifices,
J'obtiendrai de nos Dieux de plus heureux auſpices.
Si votre fille encor ſe refuſe à ma foi,
Je lui parle en Amant; vous parlerez en Roi.

SCENE IV.

MURENA, PROCULUS.

MURENA.

TU le vois, Proculus; il eſt tems qu'il périſſe.

PROCULUS.

Il eſt aimé! Peux-tu douter de ſon ſupplice?
Voyons nos Senateurs; marquons l'inſtant fatal;
Et ne mourons du moins qu'en perdant mon Rival.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TATIUS, PROCULUS, & DES GARDES.

TATIUS, *aux Gardes.*

N'Avancez pas plus loin. Toi, Proculus, écoute.
Il faut te confier les maux que je redoute.
Sous une même pourpre & Romulus & moi,
Pour deux peuples unis ne sommes plus qu'un Roi.
Tandis qu'il est allé du traité salutaire,
Remercier le Ciel aux Autels de son pere,
Qu'avec les Senateurs dont toi-même as fait choix,
Il va sacrifier pour la premiere fois,
J'ai voulu te parler. Dans le soin qui m'anime
D'un instant négligé je me ferois un crime.
Contre un Prince ennemi j'ai reçu tes secours;
Mon cœur reconnoissant s'en souviendra toûjours:
Cette Ville infidelle à mon couroux livrée,
Ma retraite en mon camp par toi seul assurée,
Du prix de ces bienfaits mon honneur te répond;
Et leur premier salaire est un secret profond.
Mais aussi Proculus, souffre que je le pense,
Si tes secours n'étoient que ta propre vengeance;
Si tu hais Romulus, j'exige qu'aujourd'hui,

Au nom du nœud sacré qui m'unit avec lui,
Ton cœur me sacrifie une haine funeste.
Songe que désormais, si j'en vois quelque reste,
Sur tes moindres desseins je tiendrai l'œil ouvert;
Suspect un seul moment, ce seul moment te perd.
Quand je garde aux bienfaits leur juste récompense,
Je dois au crime aussi réserver la vengeance.

PROCULUS.

Vous m'offensez, Seigneur; avec vous je bénis
Ces nœuds inespérés qui vous ont réunis.
Les deux Rois n'auront point de sujet plus fidelle.
Puisse des Dieux sur moi la colere immortelle,
De leur foudre vengeur....

TATIUS.

Laisse-là les sermens.
S'ils faisoient dans les cœurs naître les sentimens,
Je t'en demanderois: mais quelle est leur puissance?
Le crime les trahit; la vertu s'en offense.
Il suffit entre nous de ton devoir, du mien;
Voilà le vrai serment; les autres ne sont rien.

SCENE II.

TATIUS, PROCULUS, HERSILIE.

HERSILIE, *à Tatius.*

QUoi! Romulus sans vous offre son sacrifice!
Eh! qui le défendra, s'il faut qu'on le trahisse?

TATIUS.

D'où viennent ces frayeurs?

HERSILIE.

Puis-je ne pas trembler?
Des perfides ici cherchent à l'immoler.
Malgré votre union je sçais que l'on conspire.
Peut-etre en ce moment.....

TATIUS.

Ciel! que viens-tu me dire!

HERSILIE.

Daignez de vos secrets vous fier à ma foi.
En avez-vous, Seigneur, qui ne soient pas pour moi?
N'est-ce pas Proculus qui vous a livré Rome?
N'est-ce pas Proculus....

TATIUS.

N'attends pas que je nomme
Des amis protecteurs d'un généreux dessein.
Ce secret pour toi-même est caché dans mon sein.

HERSILIE.

Ah! malgré ce secret qu'il faut que je respecte,
La foi de Proculus ne m'est pas moins suspecte.

TATIUS.

Comment?

HERSILIE.

Sur des avis que je tiens assurés,
Il est, n'en doutez point, le Chef des Conjurés.

PROCULUS.

Moi, Seigneur!

HERSILIE.

Murena le sert de sa puissance;
Cinquante Senateurs de leur intelligence,
Ceux-mêmes qui du Prince accompagnent les pas,
Prêtent à ce dessein leurs parricides bras;
Et leur troupe tantôt auprès d'eux apellée,
A même du Senat prévenu l'assemblée.
Pour perdre Romulus ils auront pris ce jour.

TATIUS.

Ma gloire s'en allarme autant que ton amour.

PROCULUS.

Croiriez-vous ?....

HERSILIE.

S'il eſt tems, volez à ſa défenſe.

TATIUS.

J'y cours.

à Proculus.

Toi....

PROCULUS.

Pour laver un ſoupçon qui m'offenſe ;
Je vous ſuis.

HERSILIE.

Non, Seigneur, qu'il ne vous ſuive pas.

TATIUS.

Demeure, Proculus.

aux Gardes.

Vous, retenez ſes pas.

SCENE III.

PROCULUS, HERSILIE, LES GARDES.

PROCULUS.

AH ! Prince ingrat, peux-tu me faire cet outrage,

HERSILIE.

En le nommant ingrat, tu déceles ta rage.
Un pere généreux me le cachoit en vain,
C'eſt toi qui l'as ſervi contre ton Souverain :
Le crime nait du crime en une ame perfide ;
Et l'infidélité t'amenne au parricide.
C'eſt toi qui de ton Prince as juré le trépas :
Mais on va le ſauver ; tu n'en joüiras pas.

Tu te troubles déja ; tu ſouffres par avance
Le juſte châtiment que te doit ſa vengeance.
De quel front pourras-tu ſoutenir ſon regard ?

PROCULUS.

Tremblez, tremblez vous-même : on le ſecourt trop tard.

HERSILIE.

Qu'entends-je ! Il ſeroit mort !

PROCULUS.

N'en doutez point, cruelle ;
Car il eſt tems qu'ici Proculus ſe décele ;
Réſolu de mourir, je ne puis plus avoir
D'autre ſoulagement que votre déſeſpoir.

HERSILIE.

Eh quoi ! tes Senateurs.....

PROCULUS.

C'eſt en vain qu'on m'arrête ;
Ils m'ont tous en partant répondu de ſa tête.
Au gré de ma fureur tout étoit concerté ;
Au gré de ma fureur tout eſt exécuté.
Tatius, ſur leurs pas m'empêchant de me rendre,
Pour n'être pas ſuſpect, j'ai bien voulu l'entendre ;
Mais, j'ai preſcrit ſur tout que l'on profitât bien
Du tems que leur alloit donner notre entretien.
Je compte les momens ; Romulus eſt ſans vie,
Votre attente eſt trompée & ma haine aſſouvie.

HERSILIE.

Barbare, acheve donc ; ne ménage plus rien ;
Acheve ; oſe verſer mon ſang après le ſien.
Au nom de Romulus j'implore ta colere ;
Préviens par mon trépas le retour de mon pere ;
Avant que dans ton ſang il vienne ſe plonger,
Donne-lui donc encor une fille à venger.

PROCULUS.

Ah ! que vous ſçavez bien, pour vous faire juſtice,
Quand je brave la mort me trouver un ſuplice !

Vainement de mon cœur j'étouffe les remords,
Romulus n'eſt que trop vengé par vos tranſ-
ports.
Eh bien, que cet amour faſſe auſſi votre peine;
C'eſt lui qui l'aſſaſſine encor plus que ma haine.
Votre bouche a tantôt porté l'arrêt ſanglant
D'un coup qui ſans vous-même auroit été plus
lent.
Tant que j'ai crû pour lui votre haine ſincere,
Je me ſuis contenté de ſervir votre pere:
Romulus n'eût pas moins expiré ſous mes coups;
Mais, moins d'impatience animoit mon couroux.
C'eſt vous qui d'un ſeul mot m'ôtant toute eſpé-
rance,
Avez précipité l'inſtant de la vengeance;
Furieux, j'ai voulu qu'il périt aujourd'hui,
Et j'ai compté pour rien de mourir après lui.
Je ne m'en repens point; un ſeul regret me reſte;
C'eſt que ma main n'ait pas porté le coup fu-
neſte;
C'eſt qu'il ait ignoré l'auteur de ſon trépas.
Oüi, cruelle, en Rival.....

HERSILIE.

Je ne t'écoute pas.
Tout ce que j'adorois a perdu la lumiere;
Cette image remplit mon ame toute entiere;
O Ciel! Et pour tout fruit d'un déplorable
amour,
J'attens que ma douleur me raviſſe le jour.

SCENE IV.

PROCULUS, HERSILIE, SABINE, LES GARDES.

SABINE.

AH! Madame, craignez la derniere disgrace
Le grand Pretre en fureur a paru dans la place.
Apellant à grands cris Romaines & Romains,
Au nom des immortels, par les droits les plus saints,
D'un interêt sacré couvrant sa violence,
Des Autels usurpés il demande vengeance.
Il proscrit les deux Rois; & j'ai vu ses fureurs
Ebranler à son gré les esprits & les cœurs;
Des Romaines sur tout l'horreur religieuse
Seconder par leurs cris sa voix séditieuse.
Tout s'arme; & des Sabins la chancelante foi
Peut même en ce désordre abandonner son Roi.
Si Tatius paroit, la fureur populaire....

HERSILIE.

Il ne me restoit plus qu'à voir périr mon pere!
à Sabine.
Soutiens-moi; je succombe.

PROCULUS, *à ses Gardes.*

Ah! généreux Sabins,
Que votre bras aussi se prête à nos destins.
Ne me retenez plus; venez; que notre zele
Hâte l'indépendance où le Ciel nous appelle.
Nous ne sommes pas faits pour recevoir des Loix;
Ne souffrons plus de Maitre, & devenons tous Rois.

HERSILIE.

Perfide, oſes-tu bien..... Mais Tatius reſpire.
Je le vois.

PROCULUS.

Juſte Ciel?

SCENE V.

TATIUS, PROCULUS, HERSILIE, SABINE, LES GARDES.

HERSILIE, *à Tatius.*

Est-il tems que j'expire?
Romulus eſt-il mort? Les Dieux l'ont-il permis?

TATIUS.

Tu vas le voir paroître; il n'a plus d'ennemis;

PROCULUS.

Quel revers!

HERSILIE.

Quel ſuccès!

TATIUS.

Preſſé par tes allarmes,
Aux nouveaux Senateurs j'ai fait prendre les armes.
J'ai couru dans le bois. Déja du coup mortel
La victime frapée expiroit à l'Autel;
Impatient déja des ſacrés aruſpices,
Romulus y cherchoit des entrailles propices.
Tandis qu'il ſe baiſſoit, d'étincelans poignards,
De loin, ont tout à coup effrayé nos regards;
Aux cris que nous pouſſons il détourne la tête;
Et ſoudain ſa valeur conjurant la tempête,
Il arrache le fer d'un de ſes aſſaſſins;
Par tout autour de lui porte des coups certains:

Plusieurs étoient tombés, avant que ma colere
Pût l'aider à punir ce complot sanguinaire :
Mais, bien-tot je le joins ; & sur l'heure immolés,
Les traitres ont péri sous nos coups redoublés.
Reçoi, dit il, ô Mars, ces nouvelles victimes ;
Et réserve toûjours la même peine aux crimes.

PROCULUS.

O désespoir !

HERSILIE.

Quel sort succede à mes douleurs !

TATIUS.

Rome nous préparoit encor d'autres malheurs.
En rentrant dans ces lieux une révolte ouverte,
D'insolentes clameurs annonçoient notre perte :
Des cris de liberté regnoient de toutes parts.
Quand Romulus vivant a frapé leurs regards,
Ils balançoient encor entre nous & leurs Prêtres :
Voyez, leur a-t'il dit, comme on punit des traitres ;
Voyez-moi tout couvert du sang des conjurés ;
Et s'il en reste encor, Mars me les a livrés.
Alors n'écoutant plus que son bouillant courage,
Jusqu'à Murena même il se fait un passage :
La foule des mutins étonnés, éperdus,
S'ouvre, & croit voir un Dieu plûtôt que Romulus.
Le Prêtre tombe mort sous les coups du Monarque.
Des vengeances du Ciel voyez-vous quelque marque ?
C'est ainsi qu'il prononce entre un perfide & moi.
Alors pour achever de bannir leur effroi,
La douceur sur son front succede à la menace :
J'oublirai tout, dit-il, méritez votre grace ;
Heureux de retrouver en des sujets soumis
Mes braves compagnons & mes plus chers amis !
Tout le peuple à ces mots laisse tomber les armes,

Jette des cris de joïe interrompus de larmes ;
Et tandis que lui-même en ces heureux momens
Les attendrit encor par ſes embraſſemens,
Charmé de ce ſuccès, ma tendre impatience,
Pour eſſuyer tes pleurs en ces lieux le devance.

SCENE VI.

ROMULUS, TATIUS, PROCULUS, HERSILIE, SABINE, LES GARDES.

ROMULUS.

NOus triomphons, Madame, & je viens vous offrir. ....

A Proculus qui s'eſt frapé en voyant Romulus.

Ciel ! que voi-je !

PROCULUS.

Tu vis. C'eſt à moi de mourir.
Je voulois t'enlever la Princeſſe & l'Empire.
Je n'ai pu réuſſir ; je m'en punis ; j'expire.

ROMULUS.

Oh ! trop perfide ami !

à Herſilie.

Vous, Madame, aux Autels
Venez joindre vos dons à ceux des immortels.
Nous n'avons pas beſoin de nouveaux Sacrifices ;
Les traîtres immolés nous tiennent lieu d'auſpices.
Venez.....

TATIUS.

Allons, ma fille ; & béniſſons ce jour
Favorable à ma gloire autant qu'à ton amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

TROISIEME

DISCOURS

A l'occaſion de la Tragedie

D'INE'S.

A L'occaſion de Romulus, j'ai parlé des Critiques; à l'occaſion d'Inés, je dirai auſſi quelque choſe des Parodies.

Quelque lecteur trop grave trouvera peut-être que c'eſt déroger à la dignité de ma matiere, que de m'arrêter à un genre qui n'eſt qu'une eſpece de boufonnerie : mais comme ce genre eſt pourtant un exercice de l'eſprit, & qu'il demande encore de l'adreſſe & du talent, il ne mérite pas un dédain ſi marqué. D'ailleurs le public ne laiſſe pas de s'en amuſer; & tout ce qui eſt du goût du public acquiert dès-là aſſez d'importance pour autoriſer un Auteur à en parler, ſi ce n'eſt par égard pour la choſe même,

du moins par considération pour ceux qui l'approuvent.

Dès qu'une Tragedie réussit, quelque Auteur Comique songe à la travestir ; & la gloire qu'il se propose, est de ravaler jusqu'au bas & au boufon, une action qui vient de paroître grande & pathétique.

L'art de ces travestissemens est bien simple. Il consiste à conserver l'action & la conduite de la Piece, en changeant seulement la condition des Personnages. Herode sera un Prevôt ; Mariane, une fille de Sergent ; Varus, un Officier de Dragons ; Alphonse devient un Bailly de Village ; & Inés se transforme en Agnez, servante du Bailly. Cette précaution prise, on s'approprie les Vers de la Piece, en les entremêlant de tems en tems de mots burlesques & de circonstances risibles, qui ne le deviennent que davantage par le contraste du sérieux & du touchant auxquels on les marie. Ainsi de l'Ouvrage même qu'on veut tourner en ridicule, on s'en fait un dont on se croit fiérement l'inventeur, à peu près comme si un homme qui auroit dérobé la robe d'un Magistrat, croyoit l'avoir bien acquise en y cousant quelques Pieces d'un habit d'Arlequin ; & qu'il appuyât son droit sur le rire qu'exciteroit la mascarade.

Je ne prétens pas qu'il ne puiſſe y avoir de l'invention & du ſel dans le choix des circonſtances qu'on ſubſtituë à celles de l'Ouvrage parodié. J'avouë, par exemple, que dans Agnés de Chailloë, j'en ai ſenti moi-même de vraiment plaiſantes. On peut mettre beaucoup d'eſprit dans un Ouvrage, ſans que le genre en devienne meilleur. Après ce témoignage ſincere, je puis bien, en me mettant hors d'intérêt, remarquer les inconvéniens de ces ſortes d'Ouvrages.

Je ſuppoſe d'abord qu'il n'y ait qu'un ſimple traveſtiſſement, & que l'Auteur n'ait prétendu y mêler aucun trait de critique; je dis qu'alors même, plus ce badinage ſera heureux, plus il portera de coup à la Tragedie. Eh qui, ſans être Philoſophe, ne connoît pas la force de la liaiſon des idées! Vous avez admiré, vous avez pleuré au tragique; vous avez ri enſuite au burleſque; n'eſperez pas, en revoyant le tragique, en être émû comme vous l'avez été. Les idées ridicules renaîtront à l'occaſion des ſérieuſes. Les images ſe confondront; & dans ce conflit d'idées, peut-être demeurerez-vous incertain entre le rire & les pleurs. Les enfans d'Inés vous rappelleront ce peuple d'enfans trouvés, raſſemblés dans la parodie; & vôtre imagination partagée entre ces

deux objets, émouſſera, malgré vous, la vivacité du ſentiment qu'un des deux devoit produire.

Je demanderois volontiers au public de quel prix eſt pour lui le plaiſir de la Tragedie; ſi l'émotion que lui cauſe la repréſentation des avantures touchantes lui eſt aſſez agréable pour mériter d'être ménagée; & s'il ſe croiroit bien dédommagé par la gaïté paſſagere que pourroit lui donner un traveſtiſſement burleſque? S'il en étoit ainſi, je n'aurois rien à dire; il auroit raiſon de courir aux parodies; & ce ſeroit à nous de faire des Pieces ſérieuſes, ſeulement pour être une occaſion de le divertir encore mieux: mais ſi cela n'eſt pas, pourquoi entend-t-il ſi mal ſes intérêts? Pour quoi va-t'il chercher un obſtacle au plaiſir que nous travaillons à lui faire? ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de dédaigner des plaiſanteries qui ne ſauroient jamais valoir l'attendriſſement & l'émotion qu'elles lui font perdre.

A l'égard des traits Critiques dont on s'efforce d'orner ces parodies, il faut convenir que s'ils tomboient ſur de vrais défauts, comme il arrive quelquefois, il faudroit les loüer & en profiter, plûtôt que de s'en plaindre: mais comme les Auteurs ſongent beaucoup plus à faire rire qu'à bien juger, tout leur eſt égale-

ment bon pour leur deſſein, autant la plus legere apparence d'un défaut, que le défaut le plus réel. Ils s'applaudiront même d'avoir donné l'air de faute à quelque choſe de raiſonnable, d'autant plus qu'il leur a fallu plus d'adreſſe pour le préſenter ſous ce faux jour; & le Spectateur, qui de ſon côté ſe prête volontiers à la ſéduction, croit la critique exacte, dès qu'elle eſt plaiſante : or je dis que ces jeux d'eſprit entretiennent le mauvais goût, produiſent la précipitation des jugemens, & accoutument à prendre de bons mots pour des raiſons.

Combien de gens, dupes à la fois de la malignité de l'Auteur & de la leur propre, reviennent de ces ſpectacles preſque convaincus que tout ce qu'ils ont vû tourner en ridicule l'eſt en effet. Ils vont rabatre beaucoup, ſur la foi du parodiſte, de l'eſtime qu'ils croyent que l'Ouvrage critiqué leur avoit ſurpriſe. Quelque raiſon qu'on leur allegue après cela, pour juſtifier les endroits qu'il condamne, n'eſperez pas de les ramener. Ils répondront aux meilleurs raiſonnemens par les traits de la parodie même. Les rieurs ne ſeront pas pour l'apologiſte : d'ailleurs, telle eſt nôtre pente, on paſſe plus aiſément de la loüange au blâme, qu'on ne revient du blâme à la loüange.

Par exemple : ces sortes de Juges croyent encore que des quatre Grands qui entrent dans le Conseil d'Alphonse, il y en a deux qui ne sont que pour l'ornement de la Scene. La parodie l'a dit; le trait a fait rire : & dès-là pour certaines gens, la chose est prouvée. Cependant, si l'on y vouloit bien prendre garde, on verroit que ces quatre Grands ont tous une vraïe part à l'action, les uns par leur silence même, comme les autres par leurs discours.

Quand Alphonse a écouté Henrique qui, malgré les obligations qu'il a à Dom Pedre, prend contre lui le parti de la justice & de la tranquilité de l'Etat, ce Monarque dont la vertu favorite est un respect inviolable pour les loix, & l'amour le plus attentif au bonheur de ses peuples, se sent piqué d'une émulation héroïque, si naturelle à la vûë d'un exemple qui est déja dans nôtre caractere; & il est comme déterminé par les raisons du genereux vieillard : mais, pourtant il regarde alors les deux autres Juges, en leur donnant tout le loisir de parler; & voyant qu'ils ne s'expliquent que par leurs larmes, ce qui est assez sensiblement condamner Dom Pedre, il s'écrie :

J'entens trop vos conseils : ce silence, ces pleurs

M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.

Après quoi, il attend encore qu'ils désavoüent, s'ils le veulent, le sens qu'il donne à leur tristesse, & ne prononce enfin qu'à l'extrémité :

Je condamne mon fils.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que ce silence & ces larmes sont un avis aussi pathétique que celui d'Henrique même ; & qu'on ne peut pas dire que ces deux Juges n'ont pas de part à un conseil dont leur trouble détermine l'événement. On ne connoît gueres le Théatre, si l'on ignore qu'en bien des occasions le silence y peut être une véritable action, & que l'ame en est quelquefois plus fortement remuée que par le discours. Ainsi cette conduite que la parodie fait regarder comme une négligence grossiere, est pourtant le fruit de plusieurs réflexions.

La premiere est que d'un côté l'importance du conseil demandant au moins quatre Juges ; & de l'autre n'y ayant pas assez d'Acteurs accoutumés à plaire dans le tragique, il auroit été dangereux de les faire parler tous quatre.

La seconde que trois avis de mort au-

roient été très-ennuyeux, & qu'il falloit trouver le moyen d'en exprimer deux d'une maniere nouvelle. Il y a, j'oſe le dire, quelque adreſſe à tirer ainſi avantage des obſtacles mêmes ; mais, le Critique eſt diſpenſé de tous ces égards. Dès qu'il fait rire il a raiſon, & je rirois le premier du trait de la parodie.

Mais, l'inconvénient le plus ſérieux de ces Ouvrages, c'eſt de tourner la vertu en paradoxe, & d'eſſayer ſouvent de la rendre ridicule. S'il y a dans une Tragedie quelques traits d'une vertu héroïque, & capables d'élever l'ame aux grands ſentimens, ce ſont ces traits mêmes que la parodie va employer en reproche de ſubtilité & de chimere.

Dans ma Piece, par exemple, Inés refuſe de fuïr avec Dom Pedre qui entre dans le Palais les armes à la main, & qui a laiſſé ſon pere aux priſes avec les révoltés. Le Critique taxera cette conduite d'imprudence & de ſentiment Romaneſque.

Qu'on examine cependant : on connoîtra par réflexion ce qu'on avoit déja ſenti au Théatre, qu'Inés accorde héroïquement dans cette occaſion ſon devoir & ſa prudence. Son devoir vouloit qu'elle empêchât Dom Pedre de conſommer ſon crime ; & ſa prudence ne vouloit pas

qu'elle l'expoſât à une mort certaine. Le parti vertueux qu'elle prend ſatisfait à tout. Elle preſſe Dom Pedre d'aller défendre ſon pere, & de déſavoüer ſon audace avec éclat, & au péril de ſa vie; mais pour cela même elle veille à ſes intérêts, puiſqu'elle lui ménage, à ce prix, le pardon aſſuré de ſon pere. Eh comment Alphonſe tendre, comme elle le connoît, pourroit-il punir ſon fils d'un crime ſi promptement & ſi généreuſement réparé? non ſeulement la fuite auroit été un parti lâche, il auroit encore été imprudent, puiſque Dom Pedre, malgré ſes précautions, pouvoit retomber dans les mains d'Alphonſe, convaincu de toute l'horreur du crime & digne de toute la ſévérité des loix. Ainſi, tandis que le Poëte tragique fait effort pour élever les ames par de grands exemples, au-deſſus des ſentimens vulgaires, le parodiſte s'étudie à les faire retomber dans leur puſillanimité naturelle.

Avourai-je ce que je crains encore de cette mode des parodies? c'eſt qu'il n'y en ait moins de Poëtes tragiques. Le même amour de la gloire qui les anime à travailler, peut les détourner d'un travail qui les expoſe à la riſée publique: car on auroit beau dire qu'on ne les attaque pas perſonnellement, un Auteur ne diſtingue

gueres ſon Ouvrage de lui-même ; & peut-être ſeroit-il moins ſenſible aux ridicules qui ne regarderoient que ſa perſonne, qu'à ceux qu'on jetteroit ſur ſes productions. N'eſt-ce pas aſſez d'avoir à craindre un mauvais ſuccès, malgré les peines qu'on ſe donne, ſans attendre encore, dans le cas de la plus grande réuſſite, des brocards de Théatre qui divertiront le public à nos dépens ? je me pique d'être un peu Stoïcien là-deſſus ; mais je ne condamnerois pas dans les autres plus de ſenſibilité que je n'en ai ; & je ne ſerois pas ſurpris que des eſprits un peu fiers négligeaſſent un talent dévoüé par la mode au premier plaiſant qui voudroit en rire. Que les parodiſtes ne s'allarment pas de mes réflexions ; le public n'entend pas aſſez bien ſes intérêts pour en profiter : en matiere de plaiſir il vit, pour ainſi dire, au jour le jour ; & il n'y connoît gueres l'œconomie,

Outre la parodie d'Inés, il y a eu un grand nombre de Critiques, quelques-unes même ingénieuſes ; car il faut rendre juſtice à tout le monde, mais qui n'ont pas empêché l'Ouvrage de faire le même effet qu'auparavant ; il s'eſt ſoûtenu dans les repriſes comme dans ſa nouveauté ; & l'on ſe doute bien que je n'ai pas négligé d'en conclure qu'il y avoit donc une véritable

ritable beauté. Un Auteur n'eſt-il pas bien excuſable de s'en flater après un ſuccès tel que celui d'Inés : peut-être, après celui du Cid, n'y en a-t'il point eu de ſi grand au Théatre. Je ſais bien que la perfection des Acteurs lui a donné tout l'éclat qu'elle pouvoit recevoir : mais, qu'on me pardonne de le dire, l'impreſſion a été la même dans toutes les Provinces ; & puiſque la diverſité des Acteurs, ou médiocres ou mauvais ne lui a point attiré de ſuccès differens, il faut bien qu'elle ait en elle-même quelques cauſes de plaiſir indépendantes d'une repréſentation parfaite.

J'admire les Critiques de perdre tant de raiſons à prouver qu'un Ouvrage qui plaît univerſellement, n'auroit pas dû plaire. Il me ſemble voir des Mécaniciens qui, à la vûë d'une machine qui exécuteroit actuellement ce qu'on en auroit promis, prétendroient démontrer qu'elle ne ſauroit aller : ils allégueroient la force des obſtacles qui s'y oppoſent, au lieu de pénétrer par quelle force & par quelle induſtrie l'inventeur de la machine les a ſurmontés. Quelle folie d'oppoſer les principes à l'expérience ! ſi les Critiques outrées des Ouvrages qui réuſſiſſent, ne paroiſſent pas auſſi ridicules, ce n'eſt pas leur faute.

Je crois au contraire qu'il ſeroit plus raiſonnable & plus utile de bien démêler pourquoi une Tragedie plaît, que de chercher ſubtilement les défauts qui devoient l'empêcher de plaire ; car plus même ces défauts ſeroient réels, plus il faudroit qu'il y eût eu d'ailleurs de grandes beautés pour les couvrir ; & ce ſont ces beautés qu'il importeroit de bien connoître. Peut-être ne ſont-elles dans l'Auteur que l'effet d'un heureux hazard : mais aprés l'expérience on devroit les fixer, pour ainſi dire, par le raiſonnement, & faire voir en quoi conſiſte leur force. Ce ſeroit autant de reſſorts de plaiſir dont on enrichiroit l'art, & qui dans la ſuite ſerviroient de principes à d'autres.

De l'amour conjugal.

Par exemple ; l'expérience d'Inés tient lieu de preuve, ce me ſemble, contre un préjugé fort établi dans le monde.

On croit communément que l'amour conjugal n'eſt pas propre au Théatre ; & on ſe fonde ſans doute ſur ce que la poſſeſſion refroidit les deſirs, & que les ſentimens du devoir ne ſauroient être auſſi vifs que ceux qui ſont irrités par la défenſe. Si l'on en concluoit ſeulement que l'amour conjugal, porté à un certain dégré, eſt fort rare dans le monde, il faudroit bien en demeurer d'accord : mais

de conclure qu'il n'y en a pas de tel, & qu'on ne sauroit intéresser, en le représentant, c'est-là tout à la fois la preuve d'un cœur corrompu & d'un esprit peu éclairé. Si l'expérience du Théatre a confirmé souvent ce préjugé, ce n'est pas à la nature, c'est aux Poëtes qu'il faut s'en prendre : ou ils n'ont pas mis des époux dans des situations assez fortes pour déployer assez de passion, ou ils n'ont pas mis dans leurs discours ces mêmes délicatesses, ni cette même chaleur qu'ils prodiguent dans les discours des amans : en un mot ils ont moins fait sentir la passion que le devoir ; & il est vrai que ce n'est pas assez. Ils pouvoient bien par-là attirer l'approbation, exciter l'admiration même, mais non pas cette pitié qui fait entrer, pour ainsi dire, toute l'ame du Spectateur dans l'intérêt du Personnage. Joignez l'excès de la passion aux regles étroites du devoir ; que deux personnes se soient par sentiment, l'une à l'autre, ce que la vertu exige qu'elles se soient ; que leurs discours, que leurs actions soient tout ensemble passionnées & raisonnables, vous allez toucher beaucoup plus que par des mouvemens déreglés ou moins autorisés. La raison en est évidente. Nous portons au Théatre une raison & un cœur. Il faut satisfaire l'un & l'autre. Si les Ac-

teurs agiſſent par vertu, voilà nôtre raiſon contente; s'ils agiſſent par paſſion, voilà nôtre ſenſibilité exercée : mais ſi la paſſion & la vertu ſont d'accord, voilà tous nos beſoins remplis; & nos émotions & nos larmes ſont d'autant plus douces, qu'elles nous donnent meilleure opinion de nous-mêmes.

J'alléguerai auſſi quelques expériences en faveur de ma penſée. Je connois deux Tragedies où l'amour conjugal répand la beauté la plus vive & la plus touchante; Manlius & Abſalon.

Dans la Tragedie de Manlius qui, pour le dire en paſſant, n'eut qu'un ſuccès médiocre, quoique de l'aveu de tous les connoiſſeurs, ce ſoit un Chef-d'œuvre qui ne le cede à aucun autre, ce qui mériteroit bien une digreſſion pour avertir les Auteurs de ne pas toûjours meſurer leur mérite à leur ſuccès; & de croire qu'il y a des beautés ſupérieures qui ne ſont pas d'un goût ſi général que de moindres qui, par cela même, ſont à la portée d'un plus grand nombre. Je ne m'interromps pas davantage; & je reprends ce que je voulois dire.

Dans la Tragedie de Manlius, l'amour de Valerie pour ſon époux peut pénétrer le cœur le moins ſenſible : la tendreſſe héroïque de ſes ſentimens, le reſpect tou-

chant qu'elle mêle à ſon amour, ſes ménagemens pour ſonder le cœur de ſon époux, pour y rappeler la vertu, & pour aſſurer ſon honneur & ſa vie, forment un caractere ſi paſſionné & ſi raiſonnable tout à la fois, que malgré la terreur dominante de la Piece, on ſent encore une eſpece de joïe, à la vûë d'une héroïne en qui la paſſion & le devoir ne ſont qu'une même chofe.

Dans Abſalon qui doit encore avoir place entre les meilleures Tragedies, Tharés a la même paſſion & le même héroïſme : elle eſt autant allarmée pour la vertu de ſon époux que pour ſa vie ; & pour l'empêcher de conſommer un crime, ſans le déceler, elle oſe ſe mettre en ôtage elle & ſa fille entre les mains de David, après lui avoir fait faire un ſerment ſolemnel que s'il ſe trouve un traître, fût-ce ſon propre fils, il ne fera grace ni à ſa femme ni à ſes enfans. Elle fait plus. Quand la Reine oſe l'accuſer d'avoir armé Abſalon contre ſon pere, elle ne lui répond qu'en remettant au Roi une lettre, par laquelle il apprend & ce qu'on trame contre lui, & ce qu'on tente pour la tirer elle-même de ſes mains : mais ſa magnanimité n'eſt ni féroce ni hautaine ; elle y mêle tant de tendreſſe, tant de raiſon & tant d'égards, qu'elle n'en devient que plus chere & plus

respectable pour son époux, au moment même qu'elle le fait trembler; & que le Spectateur sent à la fois le plaisir de la pitié & celui de l'admiration.

Il me semble que pour faire tout son effet, l'amour des époux doit être réciproque. Si l'un des deux n'étoit pas aimé autant qu'il aime, il en seroit en quelque sorte avili, & l'autre paroîtroit injuste. Il faut qu'ils soient tous deux dignes de ce qu'ils sont l'un pour l'autre; & le témoignage mutuel qu'ils se rendent, devient pour le Spectateur le gage assuré de ce qu'ils ont d'intéressant & d'estimable.

Voilà sans doute une des causes du succès de ma Tragedie. Inés & Dom Pedre sont unis par le devoir le plus inviolable & les sentimens les plus vifs. Tous deux par leur vertu sont dignes d'être aimés, autant qu'ils le sont, & le paroissent encore plus par la maniere dont ils pensent l'un de l'autre. Ils sont tous deux, dès le commencement, dans un péril extrême. Chacun n'est allarmé que du danger de l'autre, sans faire aucune attention à soi-même; & ils ne songent, jusqu'à la fin de la Piece, qu'à se sauver reciproquement aux dépens de leur vie. Pouvoient-ils avec tant de passion ne pas intéresser? mais comme le devoir autorise tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils sentent, la rai-

ſon approuve auſſi les larmes qu'ils ſont répandre ; & par-là, j'oſe le dire, les rend en quelque ſorte délicieuſes.

Ajoutez aux périls d'Inés & de Dom Pedre, l'intérêt de leurs enfans, ce gage commun de leur amour, plus encore leur préſence même qu'Inés employe ſi efficacement pour émouvoir Alphonſe. Comment réſiſter à des objets ſi tendres, & à qui la nature a donné des droits ſur tous les cœurs ! car il n'en eſt pas comme des autres paſſions qui ſe partagent, pour ainſi dire, entre les hommes. Celles-ci ſont générales. Si elles ne naiſſent pas avec nous, du moins l'éducation les y grave ſi profondément, que la moindre occaſion les réveille. L'inſenſibilité auroit à cet égard, quelque choſe de monſtrueux : or quand on émeut tout le monde à la fois, l'émotion de chacun croît encore, à la vûë de celle des autres ; & l'on reſſent bien plus vivement ce que l'on voit que tout le monde ſent avec nous.

De la Gradation de l'intérêt.

Une autre cauſe du plaiſir propre à la Tragedie, c'eſt que l'action ſoit portée dès le commencement à un haut point d'intérêt ; & que cet intérêt croiſſe ſans interruption juſqu'à la fin ; car ce ne ſeroit pas aſſez de la moitié du précepte. Les Poëtes ſont ſuffiſamment avertis que l'ac-

tion doit croître ; mais ils ne ſongent pas aſſez qu'elle doit émouvoir d'abord ; & que faute d'attendrir de bonne heure, ils courroient riſque de ne pas toucher même en finiſſant.

La pitié a ſes degrés, ſurtout au Théatre. D'attendriſſement en attendriſſement, vous la pouvez conduire juſqu'aux larmes : mais ſi vous tardez trop à exciter les premieres émotions, vous n'aurez peut-être pas le tems d'arriver aux grands effets. Il n'y a que trop de Tragedies où des Actes entiers ſe perdent en préparations. L'action s'échauſe vers le milieu ; & enfin la cataſtrophe, quoique touchante, manque ſon coup, ou ne porte que foiblement, parce que le cœur n'a pas reçû aſſez d'atteinte pour s'unir aux Perſonnages avec toute la ſenſibilité dont il eſt capable.

On me dira peut-être que ce que je demande eſt exceſſif ; & qu'il n'eſt preſque pas poſſible, ſi on commence par intéreſſer vivement, de ſuffire enſuite à l'accroiſſement néceſſaire. Je conviens de la difficulté ; & que même beaucoup d'actions ne comportent pas une gradation de ſi longue haleine : mais il faut convenir auſſi que, ſoit la faute des ſujets, ſoit de la part des Poëtes, faute d'invention ou d'effort, on ne fait ſouvent que des

demi-Tragedies : car je ne compte pour le plaiſir tragique que la terreur ou la pitié ; & tout Acte qui n'en excite pas, n'eſt qu'un allongement de l'action qui en doit produire.

Si j'avois un avis à donner, ce ſeroit qu'en dreſſant ſon plan, un Auteur s'aſſurât d'abord d'un premier Acte le plus pathétique qu'il ſe pourroit ; il s'impoſeroit par-là la néceſſité de plus grands efforts pour le ſoutenir ; & peut-être qu'avec quelque opiniatreté, il inventeroit dans ſon action des circonſtances qui encheriroient encore ſur ſon début : mais s'il croit avoir aſſez de l'action principale ; s'il y ſent aſſez de force pour aſſurer l'effet des derniers Actes, il ſe négligera ſur les moyens de les amener ; & il s'efforcera ſeulement de réparer un vuide d'intérêt par la pompe des Vers qui, ſi parfaits qu'ils puiſſent être, ne remplaceront jamais la paſſion.

Tel eſt l'art d'Andromaque. Dès le premier Acte, la Grece, par Oreſte, demande à Pirrhus le ſang d'Aſtianax ; & Andromaque eſt déja réduite au choix de laiſſer périr ſon fils, ou d'épouſer le fils du meurtrier de ſon époux. Les larmes coulent dès cette Scene ; & qu'on ne craigne pas d'en faire répandre trop tôt : c'eſt moins un obſtacle qu'une facilité à en ex-

citer de nouvelles. On n'a qu'à continuer de frapper le cœur par l'endroit qu'on a déja trouvé ſenſible, il va le devenir encore davantage. N'eſt-on pas d'autant plus aiſé à abatre, qu'on eſt déja ébranlé? Cette attention qu'il faut donner à la gradation d'intérêt dans les cinq Actes, il faut la porter enſuite à chaque Acte en particulier; le regarder preſque comme une Piece à part, & en arranger les Scenes de façon que l'important & le pathétique ſe fortifient toûjours. Autre choſe eſt un arrangement raiſonnable, & autre choſe un arrangement Théatral. Dans le premier il ſuffit que les choſes s'amenent naturellement, & que la vraiſemblance ne ſoit pas bleſſée: dans le ſecond il faut ménager aux choſes une ſuite qui favoriſe la paſſion; & compter pour rien que l'eſprit ſoit content, ſi le cœur n'a de quoi s'attacher toûjours davantage.

J'avoüe qu'il faudra ſouvent, pour parvenir à cette beauté, arranger un Acte de vingt manieres différentes, toutes bonnes ſi l'on veut du côté de la raiſon, mais peut-être toutes imparfaites par le défaut de l'ordre que demandercit le ſentiment. Ce n'eſt pas tout; chaque Scene veut encore la même perfection. Il faut la conſidérer au moment qu'on la travaille, comme un Ouvrage entier qui doit avoir ſon

commencement, ſes progrès & ſa fin, il faut qu'elle marche comme la Piece & qu'elle ait, pour ainſi dire, ſon expoſition, ſon nœud & ſon dénoûment. J'entens par ſon expoſition l'état où ſe trouvent les Perſonnages, & ſur lequel ils déliberent; j'entens par ſon nœud, les intérêts ou les ſentimens qu'un des Perſonnages oppoſe aux deſirs des autres; & enfin par ſon dénoûment, l'état de fortune ou de paſſion où la Scene doit les laiſſer. Après quoi l'Auteur ne doit plus perdre de tems en diſcours qui, tout beaux qu'ils ſeroient, auroient du moins la froideur de l'inutilité.

J'ai examiné Bajazet dans cet eſprit; & j'y ai trouvé dans les quatre premiers Actes des modeles parfaits de tout ce que je propoſe. L'intérêt croît ſenſiblement d'Acte en Acte. Chaque Acte en particulier devient toûjours plus vif, à meſure qu'il avance; & chaque Scene a encore la même gradation. Je n'en dirai pas autant du cinquiéme Acte; il me paroît le plus foible, parce qu'il n'eſt en partie qu'une répétition de ce qui le précede; & il me paroît en lui-même le moins heureuſement arrangé, parce que les dernieres Scenes ſont les moins néceſſaires & les plus lentes. On s'apperçoit moins de ces foibleſſes dans M. Racine, que dans

tout autre. Ses beautés croiſſent ; & ſes défauts diminuent par l'élégance ſinguliere de ſes diſcours. Corneille n'avoit pas encore ces ſcrupules : il s'eſt contenté ſouvent de l'arrangement raiſonnable ; & content des beautés ſublimes que lui fourniſſoit ſon génie, il n'a pas craint de les interrompre quelquefois par des langueurs.

De la diviſion de l'action.

Une des premieres regles que je me ſuis faites en travaillant, & qui m'a fait refuſer bien des deſſeins que je n'ai pû y aſſujetir, c'eſt de diviſer l'action principale en cinq parties bien diſtinctes, qui faſſent autant de tableaux differens qui ne ſe confondent pas les uns dans les autres, & qui mettent ainſi une eſpece d'unité dans chaque Acte. Cette méthode produit néceſſairement deux effets : elle facilite l'attention du Spectateur, parce que les choſes plus liées entr'elles, ſe lient auſſi plus aiſément dans ſon eſprit ; & elle augmente d'ailleurs ſon émotion, parce qu'il eſt frappé plus continument par le même endroit.

Voilà, ſi je ne me flate, un des mérites d'Inés ; la ſimplicité & la netteté de l'objet de chaque Acte.

Le premier n'eſt que la réſolution du mariage de Conſtance, qui met Inés &

Dom Pedre dans un péril éminent.

Le second n'est que l'opposition du Prince à ce mariage, & la découverte de son amour pour Inés, ce qui oblige le Roi de s'en assurer, en la remettant entre les mains de la Reine.

Le troisiéme est la révolte de Dom Pedre, ce qui le fait arrêter lui-même.

Le quatriéme est le conseil où Alphonse condamne son fils.

Le cinquiéme enfin la démarche d'Inés pour sauver son époux, heureuse en ce qu'elle obtient le pardon d'Alphonse, & malheureuse en ce que la Reine qui l'a prévû, s'en est déja vengée par le poison. Je ferai toûjours tenté de traiter un sujet, si je puis le diviser aussi heureusement; & & en faire en quelque sorte cinq actions qui n'en soient qu'une.

Des Confidens.

Je regarde encore comme une circonstance heureuse de l'arrangement de ma Piece, d'avoir pû m'y passer de Confidens. Tous les Personnages y sont essentiels; & par leurs démarches aussi-bien que par leurs intérêts, ils entrent tous intimement dans l'action.

Je crois, sans m'en prévaloir, que c'est une nouveauté au Théatre: car dans Athalie même, il y a une Scene de pure confidence, où Ismaël n'a d'autre part

que d'écouter le caractere, la conduite & les desseins de Mathan : mais je pense aussi qu'indépendamment de nouveauté, c'est un avantage désirable dans une Tragedie ; & que toutes choses égales, une action en est toûjours plus vive, quand on n'y employe que ceux qui la forment & qui y sont vraiment intéressés.

Les Confidens dans une Tragedie sont des Personnages surabondans, simples témoins des sentimens & des desseins des Acteurs principaux. Tout leur emploi est de s'effrayer ou de s'attendrir sur ce qu'on leur confie & sur ce qui arrive ; & à quelques discours près qu'ils sement dans la Piece, plûtôt pour laisser reprendre haleine aux Héros, que pour aucune autre utilité ; ils n'ont pas plus de part à l'action que les Spectateurs.

Il suit de là qu'un grand nombre de Confidens dans une Piece en suspend d'autant la marche & les progrès ; & qu'il y jette par-là beaucoup de langueur & d'ennui. Si, comme dans plusieurs Tragedies, il y a quatre Personnages agissans & autant de Confidens & de Confidentes, il y aura la moitié des Scenes en pure perte pour l'action qui n'y sera remplacée que par des plaintes plus élegiaques que dramatiques ; mais il ne faut rien confondre.

Il y a des Personnages qui sont, pour

ainſi dire, demi-Confidens & demi-Acteurs. Tel eſt Phœnix dans Andromaque : telle eſt Oenone dans Phœdre.

Phœnix, par l'autorité de Gouverneur, humilie Pirrhus même, en lui faiſant ſentir les illuſions de ſon amour ; & par le ton impoſant qu'il prend avec lui, il contribuë beaucoup à l'effet de la Scene entiere.

Oenone, par une tendreſſe aveugle de nourice, diſſuade Phœdre de ſe dérober au crime par la mort ; & quand le crime eſt fait, elle prend ſur elle d'en accuſer Hypolite, ce qui par l'importance de l'action, la fait devenir un Perſonnage du premier ordre.

Je ne parle que des purs confidens qui ſont toûjours des Perſonnages froids, quoi qu'en bien des occaſions il ſoit difficile au Poëte de s'en paſſer. Quand, par exemple, il faut inſtruire le Spectateur des divers mouvemens & des deſſeins d'un Perſonnage ; & que par la conſtitution de la Piece, ce Perſonnage ne peut ouvrir ſon cœur aux autres Acteurs principaux, le Confident alors remédie à l'inconvénient ; & il ſert de prétexte pour inſtruire le Spectateur de ce qu'il faut qu'il ſache. Mais n'y a-t'il pas moyen d'accorder tout, en conſtruiſant la Piece de maniere que ces Confidens agiſſent un peu,

& en leur ménageant quelque passion personnelle qui influë sur les partis que prennent les Acteurs dominans ?

Hors de là, les Scenes de confidence ne sont presque que des monologues déguisés ; mais qui ne méritent pas toûjours le reproche de lenteur, parce que le Poëte y peut déployer dans le Personnage des sentimens, ou vifs, ou délicats, aussi intéressans que le cours de l'action même. Il faut encore convenir que par les raisons que j'ai dites, elles sont quelquefois nécessaires ; & j'ajoûte toûjours préférables aux monologues qui sont absolument contre nature.

Des Monologues. Si quelque chose peut prouver que nous nous accoutumons à tout, & que tout jaloux que nous paroissons de l'imitation de la nature, le moindre plaisir nous fait passer là-dessus bien des irrégularités, c'est qu'on ne soit pas blessé des monologues dans les Tragedies, surtout quand ils sont un peu longs. Où trouveroit on dans la nature des hommes raisonnables qui pensassent ainsi tout haut ! qui prononçassent distinctement & avec ordre tout ce qui se passe dans leur cœur ! si quelqu'un étoit surpris à tenir tout seul des discours si passionnés & si continus, ne seroit-il pas légitimement suspect de

folie ? & cependant tous nos Héros de Théatre ſont atteints de cette eſpece d'égarement. Ils raiſonnent, ils racontent même, ils arrangent des projets, ſe forment des difficultés qu'ils levent dans le moment, balancent differens partis par des raiſons contraires, & ſe déterminent enfin au gré de leurs paſſions ou de leurs intérêts, tout cela comme s'ils ne pouvoient ſe ſentir & ſe conſeiller eux-mêmes, ſans articuler tout ce qu'ils penſent. Où prendre encore un coup les originaux de ſemblables diſcoureurs ?

On va me dire ſans doute qu'ils ſont ſuppoſés ne pas parler : mais il faudroit alors que par une ſuppoſition plus violente, nous nous imaginaſſions lire dans leur cœur, & ſuivre exactement leurs penſées. De quelque façon que nous l'entendions, voilà des idées bien bizares. N'en ſommes-nous pas réduits à avoüer que la force de l'habitude nous fait dévorer les abſurdités les plus étranges ?

Hazarderai-je là-deſſus une penſée qui ne me paroît pas ſans fondement ? ce qui fait qu'on n'eſt pas bleſſé d'un monologue au Théatre, c'eſt que quoique le Perſonnage qui parle ſoit ſuppoſé ſeul, il y a cependant une aſſemblée qui nous frappe. Nous voyons des auditeurs ; & dès-là, le parleur ne nous paroît pas ridi-

cule ; ce n'eſt pas à eux qu'il s'adreſſe ; mais c'eſt pour eux qu'il s'explique. Cette conſidération fait diſparoître l'autre ; & parce que nous ſommes bien-aiſes d'être inſtruits, nous en oublions que l'Acteur devroit ſe taire.

Aujourd'hui les monologues conſervent la même meſure de Vers que le reſte de la Tragedie ; & ce ſtile alors eſt ſuppoſé le langage commun : mais Corneille en a pris quelquefois occaſion de faire des Odes régulieres, comme dans Polieucte & dans le Cid, où le Perſonnage devient tout-à-coup un Poëte de profeſſion, non ſeulement par la contrainte particuliere qu'il s'impoſe, mais encore en s'abandonnant aux idées les plus poëtiques, & même en affectant des refrains de balade, où il falloit toûjours retomber ingénieuſement. Tout cela a eu ſes admirateurs. Bien des gens ſont encore charmés des ſtances de Polieucte : tant il eſt vrai que nous ne ſommes pas ſi délicats ſur les convenances, & que la coutume donne ſouvent autant de force aux fauſſes beautés, que la nature en peut donner aux véritables.

Qu'y a-t'il à conclure de tout ceci ? C'eſt que les Poëtes ne doivent ſe permettre de monologues que le moins qu'il eſt poſſible ; c'eſt, quand ils ne peuvent

s'en dispenser, d'y éviter au moins la longueur ; car ils pourroient quelquefois être si courts qu'ils ne blesseroient pas la nature. Il nous arrive dans la passion de laisser échaper quelques paroles que nous n'adressons qu'à nous-mêmes : c'est encore de n'y point admettre les raisonnemens, ni à plus forte raison les récits. Quelques mouvemens entrecoupés, quelques résolutions brusques en sont une matiere plus naturelle & plus raisonnable : bien entendu, malgré tout cela, que des beautés exquises de pensées & de sentimens prévaudroient pour l'effet à ces précautions ; & c'est ce que je sous-entens presque toûjours dans les regles que j'imagine pour la perfection de la Tragedie.

De la conduite d'une Tragedie.

Je passe à présent à une considération plus essentielle, & qui ne sauroit être trop présente aux Auteurs dramatiques. Elle regarde la conduite de tout l'Ouvrage, & le meilleur arrangement de la matiere qu'on s'est choisie.

Je ne m'arrête pas à des regles assez connuës. Les Auteurs savent bien, quoi qu'ils ne l'observent pas toûjours, qu'il faut distribuer l'action de maniere que les Scenes d'un Acte, liées les unes avec les autres, ne laissent point le Théatre vuide ; que chaque Personnage doit avoir sa rai-

ſon d'entrer, & ſa raiſon de ſortir; que les Actes, en finiſſant, doivent laiſſer le Spectateur dans l'attente de quelque événement; & qu'il faut marcher ainſi juſqu'au dénoûment complet, qui décide clairement de tous les Perſonnages; & qu'enfin la Piece doit finir, dès que la curioſité du Spectateur eſt ſatisfaite.

Mais, outre cet art trivial qui ne fait que marquer de diſtance en diſtance les chemins par où on doit paſſer, il y en a un autre plus délicat qui regle en quelque façon tous les pas qu'on doit faire, & qui n'abandonne rien aux caprices du génie même.

Il conſiſte à ranger tellement ce qu'on a à dire, que du commencement à la fin, les choſes ſe ſervent de préparation les unes aux autres; & que cependant elles ne paroiſſent jamais dites pour rien préparer. C'eſt une attention de tous les inſtans à mettre ſi bien toutes les circonſtances à leur place, qu'elles ſoient néceſſaires où on les met; & que d'ailleurs elles s'éclairciſſent & s'embeliſſent toutes réciproquement; à ajuſter tout pour les effets qu'on a en vûë, ſans laiſſer appercevoir de deſſein, de maniere enfin que le Spectateur voïe toûjours une action, & ne ſente jamais un Ouvrage: car dès que l'Auteur prend ſes avantages aux dépens

de la moindre vraiſemblance, il les peut perdre par cela même. L'illuſion ceſſe. On ne voit plus que le Poëte au lieu des Perſonnages ; & on lui tient d'autant moins de compte de ſes beautés, qu'il ne les amene qu'en ſortant du naturel & des convenances.

Donnons encore plus de jour à ma penſée. Le Poëte travaille dans un certain ordre ; & le Spectateur ſent dans un autre. Le Poëte ſe propoſe d'abord quelques beautés principales ſur leſquelles il fonde ſon ſuccès. C'eſt de là qu'il part ; & il imagine enſuite ce qui doit être dit ou fait pour parvenir à ſon but. Le Spectateur au contraire part de ce qu'il voit & de ce qu'il entend d'abord ; & il paſſe de là aux progrès & au dénoûment de l'action, comme à des ſuites naturelles du premier état où on lui a expoſé les choſes. Il faut donc que ce que le Poëte a inventé arbitrairement, pour amener ces beautés, devienne pour les Spectateurs les fondemens néceſſaires d'où elles naiſſent. En un mot, tout eſt art du côté de celui qui arrange une action Théatrale ; mais rien ne le doit paroître à celui qui la voit.

Par exemple, je me reproche d'avoir, contre ce principe, outré les diſcours d'Alphonſe dans la troiſiéme Scene de

ma Tragedie. Il déclare à la Reine qu'il va conclure dès le jour même le mariage de Dom Pedre & de Conſtance. La Reine lui avoüe qu'elle craint que ſon fils ne s'oppoſe à ce deſſein ; à quoi il répond qu'il ne le ſauroit croire ; mais qu'en cas de réſiſtance, il ſauroit bien ſe faire obéir. Il devoit s'en tenir là : la raiſon n'en demandoit pas davantage : mais il va plus loin. Il s'échauffe lui-même de commande ; & comme s'il ne doutoit plus de la rebellion de ſon fils, il peſe déja l'énormité du crime, proteſte que malgré l'amour qu'il a pour Dom Pedre, l'éclat de ſa gloire, ni les droits du ſang ne le ſauveroient pas de la ſévérité des loix ; il appuïe ſententieuſement ſur la fidélité qu'un Roi doit à ſa parole, juſqu'à dire qu'il n'y a pas à balancer entre les intérêts d'un fils & un devoir auſſi ſacré. Tout cet emportement paſſe de beaucoup ce que demandoient la ſituation & le caractere, & je ne m'en ſuis permis l'excès que pour faire ſentir de bonne-heure l'extrême péril de Dom Pedre ; & pour préparer de loin la ſévérité du jugement qu'Alphonſe doit prononcer contre lui : mais tout ce beſoin prétendu ne me juſtifieroit pas. C'eſt toûjours une faute dans la Scene dont il s'agit ; & d'autant plus grande, qu'elle n'étoit pas néceſſaire, puiſqu'Al-

J'ai retranché huit Vers de la Scene.

phonſe, en ne diſant que ce qu'il auroit dû dire, eût préparé ſuffiſamment le parti qu'il prend dans la ſuite. Il y a encore un autre endroit dans Inés, où je me range un peu du parti de mes Critiques.

Des deux Juges qui parlent dans le Conſeil d'Alphonſe, l'un eſt le rival de Dom Pedre, & l'autre lui a obligation de la vie. Le premier que la rivalité ſembleroit intéreſſer à la mort du Prince, prend ſa défenſe avec chaleur, & ne conçoit pas même qu'on puiſſe héſiter à lui faire grace. L'autre qui lui doit la vie, prend cependant contre lui les intérêts de la juſtice & de l'Etat; & il aime mieux s'expoſer aux reproches d'ingratitude, que de trahir la ſincérité qu'il doit à ſon Roi. La généroſité eſt grande de part & d'autre; & elle doit naturellement exciter l'admiration des Spectateurs. Auſſi l'excite-t'elle dans ceux que la ſingularité des circonſtances ne rappelle pas à l'Auteur, & qui s'abandonnent naïvement à l'impreſſion de la choſe même : mais ceux qui, commençant par appercevoir l'affectation du contraſte, ſentent que c'eſt moi qui m'arrange à plaiſir pour étaler tout cet héroïſme; ceux-là en ſont beaucoup moins touchés, peut s'en faut même qu'ils ne m'en faſſent un reproche; & je n'en ſuis pas ſurpris. Les beuautés de Théatre

perdent toûjours de leur effet, à meſure que l'art en eſt trop ſenſible.

Nos grands Maîtres ne laiſſent pas quelquefois dans le beſoin de bleſſer les convenances, pour placer le moins mal-à-propos qu'ils peuvent, des choſes qu'ils jugent néceſſaires pour en préparer d'autres. Je ne ſais ſi le lecteur ſera de mon avis ſur l'exemple que j'en vais citer.

Dans la Scene la plus importante d'Iphigenie, où Agamemnon impatient de ne pas voir arriver ſa fille à l'Autel où il l'attendoit, vient la chercher lui-même, & la trouve avec Clitemneſtre; la Princeſſe tâche d'attendrir ſon pere, en lui promettant cependant toute l'obéiſſance & tout le courage qu'il peut attendre d'elle. Agamemnon touché, mais ſans changer de deſſein, exhorte ſa fille à ſupporter généreuſement ſon malheur; & à faire rougir, par ſa fermeté, les Dieux qui la condamnent. C'eſt alors que Clitemneſtre ſe livre à toute ſa fureur. Reproches, tranſports, imprécations, déſeſpoir, tout eſt employé pour fléchir Agamemnon : mais elle interrompt tout ce pathétique par un récit dont Racine avoit beſoin pour la ſuite; mais que la ſituation ni la rage de Clitemneſtre ne comportoient pas : elle dit d'Heléne.

Avant

Avant qu'un nœud fatal l'unit à vôtre frere,
Theſée avoit oſé l'enlever à ſon pere ;
Vous ſavez ; & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un himen clandeſtin mit ce Prince en ſon lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeſſe
Que ſa mere a cachée au reſte de la Grece.

Cette narration prépare le dénoûment où Eriphile eſt reconnuë par Calchas pour l'Iphigenie que les Dieux demandent. Sans cette utilité, je ne crois pas qu'il fût tombé dans l'eſprit du Poëte de placer là tout ce détail : car outre qu'il eſt peu propre à rompre un deſſein auſſi arrêté que celui d'Agamemnon, il s'accorde ſi mal avec le tranſport de Clitemneſtre, que l'Actrice même qui la repréſente eſt obligée de changer de ton, ce qui met, contre toute ſorte de vraiſemblance, un intervale de ſens froid entre deux longs accès de déſeſpoir. Il ne ſeroit pas raiſonnable d'exiger que les diſciples fuſſent exemts de ces défauts que les grands maîtres n'ont pû éviter toujours ; & je ne les cite auſſi que pour en mieux établir nos droits à l'indulgence du public.

Du Dialogue.

Le Dialogue eſt proprement l'art de conduire l'action par les diſcours des Perſonnages, tellement que chacun d'eux diſe préciſément ce qu'il doit dire, où il le doit dire, & comme il le doit dire ; que celui

qui parle le premier dans une Scene, l'entame par les choſes que la paſſion & l'intérêt doivent offrir le plus naturellement à ſon eſprit; & que les autres Acteurs lui répondent ou l'interrompent à propos, ſelon leur convenance particuliere.

Ainſi le Dialogue ſera d'autant plus parfait, qu'en obſervant ſcrupuleuſement cet ordre naturel, on n'y dira rien que d'utile, & qui ne ſoit, pour ainſi dire, un pas vers le dénoûment. Le Perſonnage qui parle le premier dans une Scene, peut tomber dans pluſieurs défauts; ou en ne diſant pas d'abord ce qui doit l'occuper le plus, ou faute d'employer les tours que ſa paſſion demanderoit, ou même en s'étendant trop, & en ne s'arrêtant pas aux endroits, où il doit attendre & déſirer qu'on lui réponde.

Les autres peuvent auſſi bleſſer la nature de pluſieurs manieres.

Premierement, en ne répondant pas juſte, à moins qu'il n'y eût une raiſon priſe de la ſituation & du caractere, pour éluder le diſcours qu'on lui adreſſe, ce qui ſeroit alors une juſteſſe véritable, & même plus délicate que la juſteſſe priſe dans un ſens plus étroit.

Secondement, en ne répondant pas tout ce qu'ils devroient répondre.

Troiſiémement, en n'interrompant pas où ils devroient interrompre.

Quatriémement, en interrompant où ils ne devroient pas le faire.

Avec un peu d'attention on ne remarqueroit que trop de ces défauts dans les Tragedies. Les exemples que je vais alleguer ne ſont qu'un eſſai pour mieux faire entendre ma penſée. Dans la premiere Scene de Mithridate, Xipharés dit de ſon pere.

Ce Roi....
Meurt; & laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils Infortunés qui ne s'accordent pas.

Arbate répond.

Vous, Seigneur? quoi l'ardeur de regner en ſa place
Rend déja Xipharés ennemi de Pharnace!

Vous, Seigneur! ne ſe lie point directement au diſcours de Xipharés. Ce n'eſt là, ſi l'on veut, qu'un défaut de juſteſſe grammaticale; mais toûjours en eſt-ce un; & d'ailleurs il me ſemble qu'Arbate ne devroit pas faire tomber ſur Xipharés le reproche d'être déja ennemi de ſon frere, par l'impatience de regner à la place de Mithridate. Comme c'eſt le Prince vertueux, il eſt moins raiſonnable de le ſoupçonner que Pharnace.

Cette ſeconde remarque ne regarde pas tout-à-fait le dialogue; & je ne me la permets auſſi que par occaſion.

J'ai dit qu'un second défaut du dialogue est de ne pas répondre à un discours tout ce qu'on y doit répondre. Dans le troisiéme Acte d'Iphigenie, Clitemnestre est impatiente du mariage d'Achile avec sa fille; Agamemnon veut l'éloigner de l'Autel, & l'exhorte à n'y point paroître; elle lui représente que c'est à elle de présenter Iphigenie à son époux. Il prétend au contraire qu'il n'est pas de sa dignité de paroître au milieu de Soldats & de Matelots, & dans le tumulte d'un Camp qui ne respire que les combats; elle s'en tient à combattre ses raisons, & à le conjurer de ne la pas éloigner de l'Autel dans une occasion où elle est si intéressée. Le dialogue ne me paroît pas juste, en ce que Clitemnestre ne répond pas ce qu'elle doit répondre. Il n'est pas naturel qu'elle se contente de combattre de si mauvaises raisons, elle doit croire qu'Agamemnon extravague, ou soupçonner du mystere dans sa conduite, d'autant plus qu'elle a déja vû de la mésintelligence entre Achile & lui; elle ne dit pourtant ni l'un ni l'autre. Ainsi le dialogue n'est juste que superficiellement, & en ce qu'il roule sur la même matiere: mais il est faux au fonds & dans l'ordre des sentimens, parce que les discours d'un des Personnages ne font pas sur l'autre l'impression qu'ils y doivent faire. Le Spectateur se met à la place

de Clitemneſtre; il ſent qu'il n'auroit pas répondu comme elle; & dès-là, il accuſe l'auteur, ou de n'avoir pas connu la nature, ou de l'avoir éludée exprès, dans la vûë de ménager quelque beauté, qui peut bien faire excuſer une faute, mais qui n'empêche pas que ce n'en ſoit une.

Un troiſiéme défaut eſt de ne pas interrompre le Perſonnage ou la paſſion voudroit qu'on l'interrompît. Dans le troiſiéme Acte de Bajazet, Athalide croit, ſur le rapport d'Acomat, que Bajazet va épouſer Roxane, & qu'il a même été juſqu'à l'aſſurer de ſon amour. Elle lui dit, dès qu'il ſe préſente, qu'elle ne murmure pas de ſon bonheur; & qu'elle mourra contente, puiſqu'à ce prix elle lui aſſure & la vie & l'Empire; elle ajoûte enſuite.

Il eſt vrai; ſi le Ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux;
Vous n'en auriez pas moins épouſé ma rivale;
Vous pouviez l'aſſurer de la foi conjugale:
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'eſtimoit aſſez récompenſée;
Et j'aurois, en mourant, cette douce penſée
Que vous ayant moi-même impoſé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute vôtre tendreſſe,
Ce n'eſt pas un Amant en vous que je lui laiſſe.

Etoit-il naturel que Bajazet attendît si tard à répondre? & n'y avoit-il pas là de quoi interrompre Athalide plus d'une fois?

Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale!

Comment à ce premier reproche ne se hâte-t-il pas de la tirer d'erreur!

Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale.

Si la surprise l'avoit empêché de s'écrier au premier Vers; du moins à celui-ci qui apuye sur la même idée, devoit-il exprimer son étonnement.

Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.

Raison encore plus pressante de l'interrompre. Lui avoir donné des gages d'amour à Roxane! pouvoit-il soutenir un moment, non pas un simple soupçon, mais une pleine persuasion de son infidélité? & jamais impatience de se justifier eût-elle été mieux à sa place? Cependant Bajazet demeure sans réponse. Il laisse Athalide achever, pour ainsi dire, de se désespérer; & enfin ce n'est que quand elle n'a plus rien à dire qu'il se récrie.

Que parlez-vous, Madame, & d'Epoux, & d'Amant?

Cette patience que la nature désavoüe, est sans doute un grand défaut du dialo-

gue. Heureux encore ſi ceux qui ſe le permettent en dédommageoient par des beautés pareilles à celles de Racine : car il faut avoüer, par exemple ici, que les plaintes d'Athalide ſont d'une extrême délicateſſe ; & qu'on y auroit peut-être perdu, ſi Bajazet avoit interrompu à propos.

Ce défaut eſt encore plus ſenſible dans le cinquiéme Acte du Cid ; & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'au défaut de ne pas interrompre, quand la paſſion l'exige, ſe joigne encore dans la même Scene celui d'interrompre mal-à-propos.

Dom Sanche apporte ſon épée aux pieds de Chimene ; elle l'interrompt d'abord ; & ſuppoſant qu'il a tué Rodrigue, elle fait éclater contre lui ſa colere & ſa haine, & va même juſqu'aux plus vives imprécations. Dom Sanche ſouffre patiemment ſes injures & ſon déſeſpoir ; au lieu, comme l'a remarqué l'Académie, de lui apprendre en un mot qu'il étoit vaincu, il ſe contente d'entamer de tems en tems quelques diſcours que Chimene interrompt autant de fois, comme ſi elle craignoit d'être éclaircie. Cependant la confuſion de Dom Sanche & la grande opinion qu'elle a de Rodrigue, doivent lui laiſſer encore aſſez d'incertitude, pour ſouhaiter d'être mieux inſtruite : mais

Corneille a crû devoir prolonger l'erreur de Chimene, pour pouvoir prolonger auſſi ſa paſſion; & c'eſt en vûë de ce pathétique, qu'il a arrangé le ſilence & les diſcours de ſes Perſonnages. On étoit trop heureux alors d'avoir de grandes beautés à ce prix: elles avoient tout le charme de la nouveauté: mais depuis que Corneille lui-même les a multipliées en ſi grand nombre, on n'en eſt plus aſſez ſurpris, pour n'être pas bleſſé des défauts qui les amenent.

C'eſt encore, ce me ſemble, une maniere indirecte de manquer au dialogue, que de faire ſortir des Perſonnages qui devroient attendre qu'on leur répondit, ou de faire reſter ceux qui devroient répondre.

Dans le ſecond Acte d'Iphigenie, Achile laiſſe aller la Princeſſe, quand la paſſion exigeroit abſolument qu'il la ſuivît ou qu'il la retînt. Voici l'endroit:

ACHILE.

Vous en Aulide? vous? hé qu'y venez vous faire?
D'où vient qu'Agamemnon m'aſſuroit le contraire?

IPHIGENIE.

Seigneur, Raſſurez-vous. Vos vœux ſeront contens.
Iphigenie encor n'y ſera pas long-tems.

Conçoit-on que sur un pareil discours, Achile, qui vient exprès, pour épouser Iphigenie, la laisse aller, & qu'il s'amuse à interroger Eriphile, qui doit être la moins instruite ? On ne dira pas qu'Iphigenie lui échape, puisque rien ne l'empêche de la suivre, ou de l'arrêter ; & à moins que de tomber évanoüi, il ne peut jamais l'abandonner dans le trouble où elle le jette : mais l'intérêt de la Piece demandoit que l'éclaircissement se différât ; & les plus grands Poëtes sont quelquefois réduits à opter entre des fautes & des sacrifices qu'il leur en coûteroit, pour les éviter.

Une des plus grandes perfections du dialogue, c'est la vivacité ; & comme dans la Tragédie tout doit être action, la vivacité y est d'autant plus nécessaire. Excepté les délibérations & les conseils où les discours doivent être graves & continus, le reste demande de la chaleur & des interruptions fréquentes. Il n'est pas naturel qu'au milieu d'intérêts violents qui agitent tous les Personnages, ils se donnent le loisir, pour ainsi dire, de se haranguer réciproquement. Ce doit être entre eux un combat de sentimens qui se choquent, qui se repoussent, ou qui triomphent les uns des autres. Attendre que quelqu'un ait tout dit, pour lui ré-

pondre enſuite avec ordre, n'eſt pas le caractere de la paſſion ; & il faut l'imiter au Théatre, juſques dans ſa maniere de converſer. Corneille, à parler en général, ſuit en cela la nature de plus près que Racine. Ce dernier fait ſouvent dire de ſuite à un de ſes Perſonnages tout ce qu'il a à dire : on lui répond de même ; & une longue Scene ſe conſomme quelquefois en deux ou trois repliques. Il eſt vrai que chaque diſcours fait une magnifique ſuite de Vers qui s'embelliſſent encore par la continuité. L'ordre, le raiſonnement, l'élegance en eſt admirable. Ces beautés ſont tout leur effet dans la lecture où l'on ne voit pas les Acteurs ; & de-là vient qu'on lira toûjours Racine préférablement à tout autre : mais au Théatre, les Scenes en deviennent moins vives, & pour qui y fait attention, moins naturelles ; parce que les Acteurs étant préſens, on les y ſent ſouvent embaraſſés de leur ſilence.

Dans le quatriéme Acte d'Iphiginie, cette Princeſſe dit tout de ſuite à ſon pere ce qu'elle croit de plus propre à le fléchir. Agamemnon lui répond de même tout ce qui peut le juſtifier & la réſoudre à ſubir ſa deſtinée. Clitemneſtre, après avoir laiſſé finir Agamemnon, étale auſſi tout ſon déſeſpoir, ſans que perſonne l'interrom-

pe ; & ces trois discours consomment la Scene entiere. Toute vive qu'elle est par les sentimens, cette maniere reposée de les arranger, leur ôte beaucoup de leur chaleur ; & je ne doute pas qu'ils ne fissent beaucoup plus d'effet, si le Poëte les eût distribués dans un dialogue plus interrompu. Je ne puis trop le répéter, le Spectateur veut toûjours de l'action. Les Personnages n'agissent dans la plûpart des Scenes, que par leurs sentimens ; & leur rôle paroît fini ou suspendu, dès qu'il demeure trop long-tems, sans laisser voir ce qu'il pense. On est impatient des effets que les discours des Acteurs font les uns sur les autres. Ce sont, pour ainsi dire, les événemens d'une Scene presqu'aussi intéressans, que les révolutions les plus marquées de la Piece ; & le Poëte ne sauroit trop les multiplier.

Mais il n'est pas toûjours nécessaire qu'un Acteur prenne la parole pour avoir part au dialogue ; il y peut entrer par un geste, par un regard, par le seul air de son visage, pourvû que ses mouvemens soient apperçus par l'Acteur qui parle, & qu'ils lui deviennent une occasion de nouvelles pensées & de nouveaux sentimens. Alors la continuité du discours n'empêche pas qu'il n'y ait une sorte de dialogue, parce que l'action muette d'un

des Perſonnages a exprimé quelque choſe d'important, & qu'elle a produit ſon effet ſur celui qui parle : *Vous pleurez ! vous changez de viſage !*

Perfide, je le voi,
Tu compte les momens que tu perds avec moi.

Tout cela répond à des mouvemens apperçus, qui, quelquefois plus expreſſifs que la parole, font ſentir du moins le dialogue de la paſſion dans les endroits mêmes, où on n'entend qu'un Perſonnage.

Il ne me reſte qu'une réflexion à faire ſur cette matiere. Les Auteurs s'efforcent quelquefois d'embellir une Tragédie de maximes générales & raiſonnées avec étenduë : mais ce n'eſt là d'ordinaire qu'un ornement ambitieux, qui ne ſert qu'à rendre le dialogue moins naturel & moins vrai. Les Perſonnages tragiques ſont preſque toûjours agités de paſſions violentes : eh, comment s'étudieroient-ils alors à arranger des réflexions générales, au lieu de ſentir vivement ce qui les touche en particulier ? Ils ne nous paroîtroient plus que des raiſonneurs dont il faudroit juger le diſcernement, au lieu de Perſonnages qu'il faut admirer ou plaindre : ils ne doivent exprimer que des ſentimens ou des penſées perſonnelles que le Poëte doit laiſſer généraliſer aux Spectateurs.

Je connois peu l'amour : mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre.

Acomat ne dit là que ce qu'il penſe dans l'occaſion préſente ; & l'auditeur y découvre en même-tems le caractere général de l'amour.

Le defaut de Thomas Corneille eſt de tourner ainſi en maximes les ſentimens particuliers de ſes Acteurs, ou plûtôt c'étoit le défaut de ſon tems. Le grand Corneille lui en avoit donné l'exemple ; & il s'étoit permis quelquefois juſqu'à des comparaiſons.

CLEOPATRE DANS RODOGUNE.

Vains phantômes d'Etat, évanoüiſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même, il vous faut diſparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli, quand les flots ſont calmés.

Antiochus, dans la même Piece, en parlant de ſon frere qui croit ne plus s'intéreſſer à Rodogune.

La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit,
On le croit repouſſé, quand il s'approfondit ;
Et quoi qu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal, eſt d'autant plus malade.
Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons ;
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.

On regardoit alors ces ornemens comme des morceaux distingués, où brilloit plus qu'ailleurs le génie du Poëte, quoiqu'aux dépens du naturel & des convenances.

Ce n'est pourtant pas que les maximes générales soient absolument interdites à la Tragédie; mais toûjours doivent-elles être rapides, si ce n'est dans des occasions tranquilles, où les raisonnemens & les réflexions peuvent avoir lieu.

Des contradictions.

Les fautes dont on fait le plus de honte aux Auteurs, ce sont les contradictions. On prétend les convaincre par là de n'avoir pas embrassé tout leur Ouvrage; de n'avoir eu des idées nettes & bien arrêtées, ni de leur dessein, ni des caracteres qu'ils peignent; en un mot, d'être plus entraînés par l'imagination, que guidés par le jugement. On a tort cependant, quand ces fautes ne sont pas fréquentes, de les imputer avec mépris à défaut d'intelligence; & pourvû que les Auteurs en conviennent, dès qu'on les leur fait appercevoir, ils méritent bien qu'on ne les regarde que comme un effet d'inattention, toûjours pardonnable dans un Ouvrage de longue haleine: mais les Censeurs eux-mêmes sont sujets dans leurs reproches à une légereté plus imprudente encore; ils prennent souvent pour contradiction, ce qui ne l'est pas:

comme il s'en faut bien que l'Ouvrage leur soit aussi présent qu'à l'Auteur, ils n'en saisissent pas si surement les differens raports; & dans l'impatience de censurer, il leur suffit des premieres apparences. Ignorent-ils que s'il faut être si circonspect, pour ne pas faillir, il faut l'être encore davantage, pour ne pas reprendre mal à propos, puisque c'est faillir doublement que d'ajoûter l'injustice à l'erreur?

Les Critiques m'ont reproché une contradiction dans ma Tragedie.

Au premier Acte, Dom Pedre recommande à Inés de cacher avec soin l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre; & au second, il est le premier à dire:

Ne désavoüez point, Inés, que je vous aime.

La Critique a saisi avidement cette apparence de contradiction; & faute d'intelligence, ou de bonne foi, elle m'en fait le reproche le plus amer. Loin cependant que ce soit une contradiction, c'est peut-être en cet endroit que j'observe avec le plus d'exactitude, l'unité de sentiment & de caractere.

Pourquoi, au premier Acte, Dom Pedre recommande-t'il à Inés de ne rien laisser appercevoir de sa tendresse? c'est qu'il craint le péril qu'elle courroit, si on parvenoit à la connoître.

Pourquoi au second, prend-t'il un parti contraire? c'est cette même crainte, je ne dis pas qui le justifie, mais qui l'exige absolument. Inés est découverte ; & le seul appui qui lui reste, c'est de déclarer l'intérêt qu'il y prend.

S'il dissimuloit alors, on s'autoriseroit de sa fausse indifférence, pour perdre Inés sans obstacle ; au lieu qu'en avoüant son amour, il donne à son épouse un protecteur qu'on n'osera pousser à bout. Il faudra désormais, pour la perdre, se résoudre à toutes les extrémités où peut se porter un amant au désespoir. La Reine doit s'en effrayer pour elle-même ; & Alphonse doit s'en allarmer pour son fils. Le Prince sent rapidement toute l'étenduë du secours qu'il donne par-là à son amante ; & c'est précisément la mesure de sa crainte au premier acte, qui doit être celle de sa hardiesse au second, parce que c'est par la même tendresse qu'il tremble de l'exposer, & qu'ensuite il ose tout pour la défendre.

La Critique a encore attaqué mon dénoûment, comme une espece de contradiction. Le Censeur prétendoit que le caractere d'Alphonse s'y dément ; & que depuis qu'il a condamné son fils ; il n'est rien survenu qui doive engager à lui pardonner. Cette critique est encore une mépriſe grossiere.

Quand Alphonſe condamne ſon fils, il ne voit en lui qu'un rebelle qui refuſe obſtinément une Princeſſe, à laquelle il eſt engagé par les Traités ; & un fils dénaturé, qui, pour les intérêts d'une maîtreſſe, n'a pas craint de prendre les armes contre ſon pere. Les choſes ſont bien changées, quand il lui pardonne. Alphonſe a découvert que Dom Pedre ne s'eſt armé que pour une épouſe. Il a reconnu dans Inés la vertu la plus héroïque ; & il voit de plus, des enfans, ſes petits-fils, & les héritiers néceſſaires de l'Empire. Laiſſeroit-il alors périr le Prince, malgré tant de raiſons de l'abſoudre ? Le caractere d'Alphonſe eſt compoſé d'un amour ſévere pour la juſtice, & d'une extrême tendreſſe pour ſon fils.

La juſtice a dû l'emporter, quand ce fils étoit ſans excuſe : mais la tendreſſe au contraire, doit l'emporter à ſon tour, quand ce fils ne devient plus qu'un malheureux, que le devoir même a entraîné dans le crime. D'ailleurs la tranquillité de l'Etat ſur qui les enfans de Dom Pedre doivent régner, permet-elle à Alphonſe de flétrir la mémoire de leur pere, & de ſe rendre odieux lui-même à ſes ſucceſſeurs ?

Toutes ces raiſons doivent tellement frapper, à la vûe des enfans, que j'aurois crû faire injure à mes Spectateurs, ſi j'avois perdu du tems à les détailler.

Qu'on imagine un moment qu'Alphonſe demeure inflexible aux circonſtances qui le déſarment : il auroit excité l'indignation dans tous les eſprits ; au lieu que juſques-là, il s'en eſt attiré la pitié ; ce qui prouve que ce n'auroit plus été le même homme ; que ſoutenir le caractere, au gré du Critique, auroit été réellement le démentir, & mettre une aveugle fureur à la place d'un zèle raiſonnable de la juſtice.

Ne pourroit-on pas ranger encore, dans le genre des contradictions, certaines circonſtances d'une Piece, en conſéquence deſquelles l'action devroit prendre un autre cours que celui qu'on lui donne ; & en effet ces circonſtances contrediſent le deſſein principal, puiſqu'il ne peut ſubſiſter avec elles ; & ſi cette oppoſition étoit toûjours préſente au Spectateur, au lieu qu'elle lui échappe d'ordinaire, il en perdroit néceſſairement le plaiſir de l'illuſion ; & il ne ſe prêteroit plus à des choſes, qui ne pouvant être vraies à la fois, ne feroient ni les unes ni les autres, l'impreſſion de la vérité.

Au cinquiéme Acte de Phœdre, Hyppolite exilé par ſon pere, veut engager Aricie à fuir avec lui ; & ſur ce que ſa vertu s'en allarme, il lui dit :

Fuyez vos ennemis ; & ſuivez un époux.

Il la conjure de venir recevoir ſa foi

dans un Temple voiſin de Treſennes, & qui lui doit être un garant aſſuré de la ſincérité de ſon cœur.

Aux portes de Treſenne, & parmi ces tombeaux
Des Princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un Temple ſacré, formidable aux parjures;
C'eſt-là que les mortels n'oſent jurer en vain;
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Si ce qu'Hyppolite dit de ce Temple eſt véritable, ſi jamais un mortel n'y a juré impunément, ſi le menſonge y reçoit un châtiment ſoudain, comment Hyppolite ne dit-il pas à ſon pere, prévenu contre lui, qu'il reſte encore un moyen infaillible d'éclaircir la vérité. Venez dans ce Temple, devoit-il dire à Theſée; venez m'entendre ſur ces Autels redoutables, déſavoüer avec ſerment le crime dont on m'accuſe. Un inſtant va décider de mon innocence ou de ma perfidie; & ma mort va vous venger d'un traître, ou les Dieux vont vont vous rendre un fils digne de vous.

Theſée lui-même, à qui ce Temple n'étoit pas inconnu, puiſque c'étoit le tombeau de ſes Ayeux, ne devoit-il pas s'aviſer de cet expédient pour décider entre ſa femme & ſon fils? Racine n'a pas

ſenti la contradiction ; il n'a imaginé ; ſans doute, qu'après coup, le privilége du Temple comme un ornement de la Piece, & pour le beſoin préſent d'Hyppolite ; & il n'a pas apperçu les conſéquences qu'on en pouvoit tirer contre Hyppolite & contre Theſée même. Cette réflexion a échappé à la plûpart des Spectateurs ; & je ne la dois moi-même qu'à M. le Marquis de Lacé, qui n'eſt pas un Spectateur ordinaire : mais pourquoi, me dira-t'on, ſi peu de gens y ont-ils penſé ? C'eſt que l'action eſt paſſée, quand Hyppolite parle du privilége du Temple ; & l'on ne ſonge pas alors à revenir ſur ſes pas ; au lieu que ſi cette circonſtance eût précédé l'action, Racine auroit ſenti lui-même l'obſtacle qu'elle y mettoit ; & en la retranchant, ne nous auroit pas laiſſé de reflexion à faire.

C'eſt un grand art aux Auteurs de lever eux-mêmes les difficultés, à meſure qu'elles peuvent naître ; & de ne pas remettre à une Préface, qui ne remédie à rien, des juſtifications qui peuvent entrer avantageuſement dans le cours de la Piece. Aux endroits où l'on ſent que le Spectateur pourra être bleſſé des ſentimens ou de la conduite d'un Perſonnage, il faut que ce Perſonnage ſe faſſe à lui-même l'objection qui ſe préſente, & qu'il y ré-

ponde, ne fût ce qu'en s'étonnant le premier de ce qu'il fait & de ce qu'il penſe. Il n'en faut pas ſouvent davantage pour anéantir les objections. Le Spectateur s'applaudit alors de ne s'être pas fait une vaine difficulté, puiſque le Poëte y fait attention lui-même; & dès-là il eſt diſpoſé à ſe payer aiſément des moindres correctifs.

Dans Athalie, cette Reine rapportant la cauſe de ſon trouble, dit:

Un ſonge! me devrois-je inquieter d'un ſonge!
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge?

Un ſonge donne d'abord l'idée d'un eſprit foible; & s'il n'y avoit point de correctif, ce ſeroit une tache dans le caractere d'Athalie: mais cette réflexion, *me devrois-je inquiéter d'un ſonge!* releve auſſi-tôt le caractere. L'étonnement de la Reine ſur ſa foibleſſe, prouve aſſez que ce n'eſt pas une foibleſſe habituelle, & qu'il faut que le ſonge ait été bien frappant pour ébranler un cœur ſi ferme.

Dans la Tragédie de Mithridate, ce Roi veut s'éclaircir des ſentimens de Monime & de Xipharès; & il ſe propoſe de ſurprendre le ſecret de la Princeſſe par une feinte indigne d'un Héros. Le premier mouvement du Spectateur eſt d'accuſer Mithridate de baſſeſſe, & de con-

damner le Poëte qui l'avilit : mais dès que Mithridate s'eſt fait le reproche à lui-même, & qu'il s'eſt répondu :

S'il n'eſt digne de moi, le piege eſt digne d'eux ;

le Spectateur eſt ſatisfait ; & il ſemble qu'en avoüant ſon tort, le Héros ait repris toute ſa dignité.

Dans Polieucte, Felix avoue, ſur le péril de ſon Gendre, des ſentimens de la derniere baſſeſſe : mais comme il a déclaré lui-même en s'en étonnant, qu'il avoit des ſentimens bas & qui le faiſoient rougir, cet aveu lui rend une ſorte de nobleſſe ; & l'on ne voit plus que le caractere général de l'ambition, au lieu de l'indignité perſonnelle de Felix. Ainſi ſur l'exemple de ces grands Maîtres, craignant que dans ma Tragédie on ne reprochât à Alphonſe une dureté exceſſive, quand il condamne ſon fils, je lui fais dire auſſi-tôt après :

Severe Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un arrêt que mon cœur déſavoüe ;
Eh bien que l'Univers avec horreur te loüe,
Monarque infortuné !

D'un côté, les exemples que je cite, prouvent que la ſévérité d'Alphonſe eſt dans la nature ; de l'autre il ſe fait plain-

dre, en ſe condamnant lui-même ; & ce qui ſans cela eût pû ne paroître que l'effet d'une humeur farouche, devient un effort de vertu, d'autant plus grand, que le Héros en frémit & ſe le reproche lui-même.

Il me reſte une réflexion à faire ſur le ſoin que doit avoir un Auteur de ne rien mêler dans le caractere d'un Perſonage qui puiſſe repouſſer ou affoiblir l'intérêt qu'il a deſſein d'y faire prendre. Cette faute n'eſt pas ſans exemple ; & l'on y tombe de trois manieres.

Premierement : en rapelant des actions paſſées qui flétriſſent le Perſonage.

Secondement : en lui faiſant faire ou penſer dans le cours même de la Piece, quelque choſe qui l'avilit.

Troiſiémement : en faiſant prévoir qu'il doit démentir dans la ſuite ce qu'il a actuellement d'eſtimable.

La Tragédie de Vinceſlas me fournit un exemple du premier défaut.

Ladiſlas, qui eſt le Héros de la Piece, eſt deshonoré dès la premiere Scene, puiſque ſon pere, lui faiſant honte de ſa conduite paſſée, ne craint pas de lui dire qu'elle l'a rendu ſi odieux & ſi mépriſable aux Citoïens, qu'on va le ſoupçonner de tous les aſſaſſinats qui ſe commettent. Comment eſpérer après cela, que Ladiſlas puiſſe être un Perſonnage bien inté-

reſſant ? & s'il l'eſt, combien le ſeroit-il davantage, ſi on n'avoit pas commencé par l'avilir.

Dans Cinna, la peinture qu'on fait au premier Acte de la cruauté & des proſcriptions d'Auguſte, permet-elle de s'allarmer beaucoup de ſon péril, & prépare-t'elle bien à l'admiration de ſes vertus ? Mais Cinna lui-même eſt un exemple du ſecond défaut, puiſque dans le cours de la piece, il ſe rend coupable de la plus noire perfidie. Auguſte déférant aux conſeils de Maxime, alloit abandonner l'Empire, ſi le perfide Cinna ne ſe jettoit à ſes genoux, & ſi, ſous l'apparence de l'amitié la plus vive, il ne le conjuroit de le garder, pour pouvoir être en état de le poignarder le lendemain. Une pareille trahiſon fait frémir le Spectateur ; & il y a loin de là, à pouvoir reprendre quelque intérêt au Perſonnage.

Dans la mort de Pompée, Acoré dit d'un ton à n'en pas laiſſer douter le Spectateur, qu'il a reconnu dans Ceſar toute la joie que lui donnoit la mort de ſon rival ; & que les regrets & la colere qu'il en a témoignés, n'étoient que des voiles, pour couvrir ſes vrais ſentimens. Corneille, de peur de manquer la nature, n'a pas pouſſé aſſez loin la vertu ; & pour mieux montrer l homme, il a retranché du

Héros,

Héros, & par conſéquent de l'admiration qu'il devoit inſpirer pour Ceſar.

Dans les Horaces, Horace tue ſa ſœur au quatriéme Acte, ce qui fait une nouvelle action, où il ne s'agit plus que de juger un coupable ; & la Piece n'eſt pas ſi vicieuſe par la duplicité d'action, que par cette idée d'un Héros qui ſe termine en parricide.

Je trouve dans Athalie un exemple du troiſieme défaut. Joas eſt le Perſonnage ſur qui roule tout l'intérêt. Sa reconnoiſſance, ſa docilité pour le Grand-prêtre, ſon amour, ſon zèle pour la Religion, vertus qui deviennent encore plus touchantes par ſon enfance ; tout attire à lui la pitié du Spectateur. On nous prédit cependant au quatriéme Acte, que cet or pur doit ſe changer en un plomb vil. Ce ne ſeroit encore rien ; la rapidité & l'obſcurité de la prophétie en ſauvent l'application : mais au cinquiéme Acte, Athalie, dans les imprécations que lui ſuggere ſa vengeance, prédit avec quelque détail tous les crimes de ce Roi ſacrilége ; & comme on ſait en effet qu'il devint tel qu'Athalie le ſouhaite, on ne voit plus qu'un ſcélérat dans l'enfant qu'on avoit plaint. A quoi tient-il alors qu'on n'ait regret à ſes larmes ?

Je ſais qu'il y a beaucoup d'art à en i-

chir ainſi une Piece de tous les événemens qui regardent les principaux perſonnages, ſoit en rappellant le paſſé, ſoit en préſageant l'avenir : mais c'eſt encore un plus grand art de n'en choiſir que ce qui peut contribuer au but qu'on ſe propoſe. Par exemple, autant que la prédiction d'Athalie me paroît déplacée & contraire au deſſein de la Piece, autant dans Britannicus la prédiction d'Agrippine ſur Neron me paroît-elle adroite & néceſſaire. Le crime de Neron n'eſt point puni ; mais ce qu'Agrippine lui préſage, lui tient lieu de châtiment ; & cet avenir affreux qui attend le coupable, conſole le Spectateur de ſon impunité préſente.

J'ai été tenté de finir ma Tragédie par une fureur de Dom Pedre, qui fit preſſentir ce qu'il devoit devenir dans la ſuite. Il mérita le ſurnom de Cruel ; & la perte d'Inés lui avoit rendu tous les hommes odieux : mais j'aurois laiſſé par-là une impreſſion déſagréable, & j'aurois changé mal-à-propos en terreur la pitié, qui eſt un ſentiment beaucoup plus doux. J'ai fait cette réflexion, non pas pour avertir que je n'ai pas fait une faute ; mais pour avoüer que j'ai penſé la faire, & que je n'en ai été garanti que par un peu d'attention aux effets du Théatre.

Fin du troiſiéme Diſcours.

INÉS DE CASTRO:

TRAGEDIE.

PRE'FACE
DES PREMIERES ÉDITIONS.

L'Honneur singulier qu'on a fait à ma Tragédie, de l'écrire dans les représentations, m'a fait craindre des éditions précipitées qui m'auroient chargé devant le Public de bien des fautes, que l'infidélité des Copistes auroit ajoutées aux miennes. Un mot pour un autre jette souvent de l'obscurité ou de la bassesse sur toute une phrase; l'accident peut même aller jusqu'au contre-sens; & ces mépriſes multipliées auroient répandu un air de négligence & de faute, jusques sur les endroits les plus heureux. J'ai voulu prévenir ce malheur, plus considérable qu'on ne pense aux yeux d'un Auteur; car il faut l'avoüer, notre délicatesse poëtique regarde presque une édition fautive de nos Vers, comme un libelle diffamatoire.

Voilà donc ma Tragédie telle que je l'ai faite; & j'ajoûte, telle que je suis capable de la faire. Mon respect pour le Public ne m'a pas permis de rien négliger de ce que j'ai crû le plus propre à l'attacher & à lui plaire. Je serois bien tenté de faire valoir ici les

moyens que j'ai pris pour y réüſſir : mais je remets la petite vanité qui m'empreſſe à une autre fois. J'expoſerai dans un diſcours à part mes ſentimens particuliers ſur la Tragédie, que je ne donnerai à mon ordinaire que comme des conjectures : mais je ne puis m'empêcher d'avancer déja en général qu'il faut un peu de courage aux Auteurs dans quelque genre qu'ils travaillent. Point de nouveauté ſans hardieſſe. Où en ſeroit l'art ſi l'on s'en étoit toûjours tenu à cette imitation timide qui n'oſe rien tenter ſans exemple. On ne nous auroit pas laiſſé à nous-mêmes de quoi imiter.

Les Enfans que j'ai hazardés ſur la Scene, & les circonſtances où je les fais paroître, ont paru une nouveauté ſur notre Théatre. Quelques Spectateurs ont douté d'abord s'ils devoient rire ou s'attendrir : mais le doute n'a pas duré ; & la nature a bien-tôt repris ſes droits ſur tous les cœurs. On a pleuré enfin ; & s'il m'eſt permis de ne rien perdre de ce qui me fait honneur, quelques-uns ne m'ont critiqué qu'en pleurant.

Si je rentre dans la cariere, j'avertis le Public, que j'aurai encore le courage de m'expoſer à ſes premieres répugnances toutes les fois que j'eſpererai lui procurer de nouveaux plaiſirs ; & j'invite mes Confreres les Dramatiques à être encore plus hardis que moi, & toujours à proportion de leur habileté.

Si je n'ai rien changé à ma Piece, ce n'eſt pas que des gens d'eſprit ne m'ayent fait

quelques objections qui m'ont même ébranlé; mais, je les prie de m'en croire, d'autres gens d'esprit ont applaudi particulierement aux endroits attaqués, & par des raisons qui me gagnoient aussi : docilité pour docilité, on ne s'étonnera pas que j'aie déféré aux Approbateurs.

Il a paru une Critique imprimée, à laquelle je me dispense de répondre; je persiste dans la résolution d'en user toûjours de même avec des Censeurs passionnés & de mauvaise foi; quand il y auroit même de l'esprit dans leur Ouvrage, je crois devoir ce dédain aux mauvais procedés; & en effet pour ramener les hommes à l'amour de la raison & de la vertu, il faudroit mépriser jusqu'aux talens qui osent en violer les regles.

On m'a fait le même honneur que Scarron a fait à Virgile; on m'a travesti. J'ai ri moi-même de la mascarade qui m'a paru réjoüissante; je me garde bien de trouver à redire que les traits de critique n'en soient pas solides; il suffisoit pour la nature de l'Ouvrage qu'ils fussent plaisans, ou boufons même, pour dire encore moins; au lieu qu'un Critique sérieux est obligé d'avoir raison.

J'ai laissé dans la Piece un vers de Corneille, que la force de mon Sujet m'avoit fait faire aussi; & quand on m'a fait appercevoir qu'il étoit du Cid, je n'ai pas crû me devoir donner la peine de l'affoiblir pour le déguiser.

ACTEURS.

ALPHONSE, Roi de Portugal, surnommé le Juſticier.
LA REINE.
CONSTANCE, fille de la Reine, promiſe à Dom Pedre.
DOM PEDRE, Fils d'Alphonſe.
INE'S, Fille d'honneur de la Reine, mariée ſécretement à Dom Pedre.
DOM RODRIGUE, Prince du Sang de Portugal.
DOM HENRIQUE, Grand de Portugal.
DEUX GRANDS de Portugal.
L'AMBASSADEUR du Roi de Caſtille.
SUITE de l'Ambaſſadeur.
DOM FERNAND, Domeſtique de Dom Pedre.
LA GOUVERNANTE.
DEUX ENFANS.
Pluſieurs COURTISANS.

La Scene eſt à Liſbonne, dans le Palais d'Alphonſe.

INÉS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, & *plusieurs* COURTISANS.

ALPHONSE.

MON Fils ne me suit point ! Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits.
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire;
Votre valeur Henrique, eut part à sa victoire.
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand voici l'Ambassadeur.

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, & *plusieurs* COURTISANS, L'AMBASSADEUR *de Castille*, & SA SUITE.

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, est chere à la Castille,
Seigneur; & Ferdinand par ses Ambassadeurs
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire suprême,
Qui dans un successeur vous reproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands Rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux!
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-tems par leur postérité.
Dom Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence;
Cent fois, brisant leurs Forts, perçant leurs Bataillons,
De ce sang téméraire innonder vos Sillons:
Vous traciez la carriere où son courage vole;
Et vos nombreux exploits ont été son école.
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains,
Il frappe; & de nouveau tombent les Africains:
Il moissonne en courant ces troupes fugitives,

Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives,
Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
La victoire est commune entre des Alliés ;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos Fetes.

ALPHONSE.

Votre Roi m'est uni du plus tendre lien :
Sa mere, de son trône a passé sur le mien ;
Et le même traité qui me donna sa mere,
Veut encor qu'en mon fils l'himen lui donne un frere.
Cet himen que hâtoient mes vœux les plus constans,
Par l'horreur des combats, retardé trop longtems,
Rassemblant aujourd'hui l'allegresse & la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux que Ferdinand applaudisse au vainqueur,
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur !
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez ; de mes desseins instruisez la Castille.
Faites sçavoir au Roi cet himen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.

SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

OUi, Madame, Constance avec vous amenée,
Va voir par cet himen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux :
Mais je ne pus alors lui refuser la grace

Que de l'amour d'un Pere implora ſon audace :
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir ſa foi,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle & de moi.
Moi-même armant ſon bras, j'animai ſon courage.
La fortune eſt ſouvent compagne de ſon âge ;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, graces au Ciel, paſſé mon eſperance ;
Des Africains domptés implorant ma clémence,
La moitié ſuit ſon char, & gémit dans nos fers ;
Le reſte tremble encor au fond de ſes déſerts.
Quels honneurs redoublés ont ſignalé ma joie !
Et, tandis que pour lui mon tranſport ſe déploye,
Mes ſujets enchantés, enchériſſant ſur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur Roi.
Madame, il eſt enfin digne que la Princeſſe
Lui donne avec ſa main l'eſtime & la tendreſſe.
Ce nœud va rendre heureux au gré de mes ſouhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon Fils & mes Sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de réſiſtance,
Seigneur, de votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un ſoupçon inquiet ;
Et je crains dans ſon cœur quelque obſtacle ſecret,
Auprès de la Princeſſe il eſt preſque farouche :
Jamais un mot d'amour n'eſt ſorti de ſa bouche ;
Et, de tout autre ſoin à ſes yeux agité,
Il ſemble n'avoir pas apperçu ſa beauté.
S'il réſiſtoit, Seigneur.....

ALPHONSE.

C'eſt prendre trop d'ombrage.
Excuſez la fierté de ce jeune courage.
C'eſt un héros naiſſant de ſa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bien-tôt, n'en doutez pas, une juſte tendreſſe

De ce ſuperbe cœur diſſipera l'yvreſſe.
D'un heureux himenée il ſentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ſes mépris.
Eh! qui n'eût pas penſé qu'aujourd'hui ſa préſence
Dût des Ambaſſadeurs honorer l'audience!
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeller
Des traités que ſon cœur refuſe de ſceller.
S'il réſiſtoit, Seigneur....

ALPHONSE.

S'il réſiſtoit, Madame!
De quelle incertitude allarmez-vous mon ame?
Mon fils me réſiſter! juſte Ciel! j'en frémis;
Mais bien-tôt le rebelle effaceroit le fils:
S'il pouſſoit juſques-là l'orgueïl de ſa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'eſt couvert de gloire,
Je lui ferois ſentir que les plus grands exploits,
Que le ſang ne l'a point affranchi de mes Loix;
Que, lorſqu'à mes côtés mon Peuple le contemple,
C'eſt un premier Sujet qui doit donner l'exemple;
Et qu'un Sujet ſur qui ſe tournent tous les yeux,
S'il n'eſt le plus ſoûmis, eſt le plus odieux.
Mais, Madame, écartons de funeſtes images.
D'un coupable refus rejettez ces préſages.
Je vais à la Princeſſe annoncer mon deſſein;
Et j'en avertirai mon Fils, en Souverain.

SCENE IV.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

TAndis qu'à mon époux j'adreſſe ici mes plaintes
Inés, vous entendez ſes deſſeins & mes craintes;
Et ſi vous le vouliez, vous pouriez m'informer
Du miſtere fatal dont je dois m'allarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence.
Je ne jouïrois pas ſans vous de ſa préſence.
S'il honore ma Cour, ſes yeux toûjours diſtraits,
Paroiſſent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inés.
De grace éclairciſſez de trop juſtes allarmes.
Ma Fille à ſes yeux ſeuls n'a-t-elle point de charmes?
A ce cœur prévenu, quel funeſte bandeau
Cache ce que le Ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais auſſi digne de plaire
A mieux juſtifié tout l'orgueil d'une mere!
Les cœurs à ſon aſpect partagent mes tranſports;
La nature a pour elle épuiſé ſes tréſors;
De cent dons précieux l'aſſemblage celeſte,
De ſes propres attraits l'oubli le plus modeſte;
La vertu la plus pure empreinte ſur ſon front,
Me devroient-ils encor laiſſer craindre un affront!

INE'S.

Madame, croyez-vous le Prince ſi ſauvage
Qu'il puiſſe à la beauté refuſer ſon hommage?
Juſques dans ſes ſecrets je ne pénetre pas;
Mais avec moi ſouvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnoiſſant l'empire,
Ce que vous en penſez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh ! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous ?
Craignez en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois : ce n'eſt point la Princeſſe qu'il aime,
Il vous parle de vous.

INE'S.

Ciel de moi !

LA REINE.

De vous-même.
Je vous crois ſon Amante ; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper.
Car je veux bien ici vous découvrir mon ame ;
Celle qui de Dom Pedre entretiendroit la flâme,
Qui, me perçant le ſein des plus ſenſibles coups,
A ma fille oſeroit diſputer ſon époux,
Victime dévoüée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le tranſport d'une mere.
Ma fille eſt tout pour moi, plaiſir, honneur, repos ;
Je ne connois qu'en elle & les biens & les maux ;
Il n'eſt, pour la venger, nul frein qui me retienne ;
Son affront eſt le mien ; ſa rivale eſt la mienne ;
Et ſa conſtance même à porter ſon malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc : ſçachez ce que le Prince penſe.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance :
Je brûle de ſçavoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime ; ou je m'en prens à vous.

SCENE V.

INE'S

O Ciel, qu'ai-je entendu ! quelle affreuſe tempête,
Si j'en croïs ſes tranſports, va fondre ſur ma tête !
Heureuſe dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encor à trembler que pour moi !

SCENE VI.

INE'S, DOM PEDRE, DOM FERNAND.

INE'S.

AH ! cher Prince, apprenez tout ce que je redoute ;
Mais faites obſerver qu'aucun ne nous écoute.

DOM PEDRE.

Veillez-y, Dom Fernand : Madame, quels malheurs
M'annonce ce viſage inondé de vos pleurs ?
Parlez : ne tenez plus mon ame ſuſpenduë.

INE'S.

Cher Prince, c'en eſt fait ; votre épouſe eſt perduë.

DOM PEDRE.

Vous perduë ! & pourquoi ces mortelles terreurs !

INE'S.

Voilà ces tems cruels, ces momens pleins d'horreurs ?

Qu'en vous donnant ma main, prévoyoit ma tendreſſe.
Le Roi vient d'arréter l'himen de la Princeſſe :
Il va vous demander pour elle cette foi,
Qui n'eſt plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur la Reine me ſoupçonne.
Si vous voyiez la rage où ſon cœur s'abandonne.
Et tout l'emportement de ce couroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux....
Eh ! juſqu'où n'ira point cette fureur jalouſe,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouſe ;
Et qu'elle perde enfin l'eſpoir de m'en punir,
Que par la ſeule mort qui peut nous déſunir !

DOM PEDRE.

Calmez-vous, cher Inés ; votre frayeur m'offenſe ;
Eh ! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le ſoin de vos jours eſt commis à ma foi ?

INE'S

Ah ! Prince, penſez-vous que je craigne pour moi ?
Jugez mieux des terreurs dont je me ſens ſaiſie :
Je crains cet intéret dont vous touche ma vie.
Je ſçai ce que ma mort vous coûteroit de pleurs ;
Et ne crains mes dangers, que comme vos malheurs.
Vous le ſçavez : l'eſpoir d'être un jour couronnée,
Ne m'a point fait chercher votre auguſte himenée ;
Et quand j'ai violé la loi de cet état,
Qui traite un tel himen de rebelle attentat :
Vous ſçavez que pour vous, me chargeant de ce crime,
De vos ſeuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos tranſports, & le fer à la main,
Je vous ai vû tout prêt à vous percer le ſein ;

Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse ;
Accuser, en mourant, ma timide tendresse :
C'est à ce seul péril que mon cœur a cedé.
Il falloit vous sauver ; & j'ai tout hazardé.
Je ne m'en repens pas. Le Ciel que j'en atteste
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaut, je chérirois l'honneur
D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

DOM PEDRE.

Ne doutez point, Inés, qu'une si belle flâme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fites tout pour moi ; je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos allarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes !
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la Reine écouter ma colere ;
Et même le respect que je dois à mon pere,
Si je tremblois pour vous....

INE'S.

Ah ! cher Prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour, rappellez-vous sans cesse
La grace que de vous exigea ma tendresse.
Le jour heureux qu'Inés vous reçut pour époux,
Vous la vites, Seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble & de m'être fidelle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle ;
Et dans quelque péril que me jettât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un Roi.

DOM PEDRE.

Je ne vous promis rien ; & je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore
Si je crains pour vos jours, je vais tout hazarder
Et vous m'etes d'un prix à qui tout doit ceder.
Mais, s'il le faut, fuyez : que le plus sûr azile

Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquile.
Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
De notre saint himen les gages précieux.
Aux ordres que j'attens je sçai que ma réponse
Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse.
Les Africains défaits, il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
Je ne sçaurois souscrire à l'himen de l'Infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté:
Il voudra sans égard m'immoler au traité;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La Reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose....
J'en frissonne d'horreur, chere Inés; maisle Roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi,
Et moi désespéré... Fuyez, fuyez, Madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon ame.
Fuyez.....

INE'S.

Non. En fuyant, Prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher, je le décellerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
Dissipons les soupçons de notre intelligence;
Ne nous revoyons plus; & contraignant nos feux,
Réservons ces transports pour des jours plus heureux.

DOM PEDRE.

J'y consens, chere Inés. Alphonse va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INE'S.

Que me promettre, hélas, de ma foible raison;
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom!

DOM PEDRE.

Adieu ; repoſez-vous ſur la foi qui m'engage ;
Dans cet embraſſement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INE'S.

J'ai peine à ſortir de ce lieu ;
Nous nous diſons peut-être un éternel adieu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE.

QUoi ! me flatai-je en vain, Seigneur, que ma priere
Touche un Roi que je dois regarder comme un Pere ?
Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils ſolliciter la foi ?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre himenée,
Lui-même impatient vint hâter la journée :
Qu'il en preſſât les nœuds : & que cet heureux jour
Fût marqué par ſa foi moins que par ſon amour,
A le précipiter qui peut donc vous contraindre ?
D'un injuſte délai m'entendez-vous me plaindre ?
Je ſçai par quels ſermens ces nœuds ſont arrêtés :
Mais le tems n'en eſt pas preſcrit par les traités ;
Et mon frere chargea votre ſeule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre Fils & Conſtance.

ALPHONSE.

Je ne ſuis pas ſurpris, Madame, en ce moment ;
De vous voir témoigner ſi peu d'empreſſement.
Cette noble fierté ſied mieux que le murmure ;

Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure ;
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre.
Le dessein en est pris ; & je lui vais apprendre....

CONSTANCE.

Ah ! de grace, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts, daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere,
Vous m'avez toûjours vûë attentive à vous plaire ;
Si toute ma tendresse & mes respects profonds ;
Et de Fille & de Pere ont devancé les noms ;
Daignez attendre encor....

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sçais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'Infant est-il pour vous un objet odieux ?
Et ce Prince à tel point a t'il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre ?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre ?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon Fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris,

CONSTANCE.

Un objet de mépris ! hélas, s'il pouvoit l'être !
Si moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son himen à mes vœux n'offroit pas un Héros,
J'attendrois sa réponse avec plus de repos.
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même
Je ne la crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret :
Quel autre confident plus tendre & plus discret
Pourroit jamais choisir une si belle flâme ?

'aſpect de votre Fils troubla d'abord mon ame.
)es mouvemens ſoudains inconnus à mon cœur,
)u devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
t vous jugez combien dans mon ame charmée
'eſt accru cet amour avec ſa renommée.
)uand on vous racontoit ſur l'Africain jaloux
'ant d'exploits étonnans, s'il n'étoit né de vous,
ar quels vœux près de lui j'appellois la victoire!
ar combien de ſoupirs célébrois-je ſa gloire!
nfin je l'ai revû triomphant; & mon cœur
'eſt lié pour jamais au char de ce vainqueur.
ependant, malheureuſe, autant il m'intéreſſe,
utant je me ſens loin d'obtenir ſa tendreſſe:
)bjet infortuné de ſes triſtes tiédeurs,
e dévore en ſecret mes ſoupirs & mes pleurs:
lais il me reſte au moins une foible eſpérance
'e trouver quelque terme à ſon indifférence:
'out renfermé qu'il eſt, l'excès de mon amour
le promet le bonheur de l'attendrir un jour.
ttendez-le, Seigneur, ce jour, où plus heureuſe,
e fléchirai pour moi ſon ame généreuſe;
t ne m'expoſez pas à l'horreur de ſoufrir
a honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

la Fille, car l'aveu que vous daignez me faire
ient d'émouvoir pour vous des entrailles de Pere.
es noms intéreſſans flattent déja mon cœur;
t je me hâte ici d'en goûter la douceur.
e vous allarmez point d'un malheur impoſſible.
on fils à tant d'attraits ne peut être inſenſible;
t, quoique vous penſiez, vous verrez dès ce jour
t ſon obéiſſance, & même ſon amour.
e vais....

UN GARDE.

Le Prince vient, Seigneur;

CONSTANCE.

Je me retire
Mais, si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire....

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi;
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE

ALPHONSE.

LEs Peuples ont assez célébré vos conquêtes;
Prince; il est tems enfin que de plus douces Fêtes
Signalent cet himen entre deux Rois juré,
Digne prix des exploits qui l'ont trop différé:
Cet himen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas;
Que l'Univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toûjours que sur cette alliance,
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience;
Que, loin de me presser de couronner vos feux
Il vous faille avertir, ordonner d'etre heureux.

DOM PEDRE.

J'espérois plus, Seigneur, de l'amitié d'un Pere
N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire?
J'ai cru sur cet himen que mon Roi voudroit bien
Entendre mon silence, & ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien! à ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colere;
Et si je m'en croyois.... mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.

Ne croyez pas qu'ici je vous faſſe une offenſe
De dérober votre ame au pouvoir de Conſtance,
D'oppoſer à ſes yeux la farouche fierté
D'un cœur inacceſſible aux traits de la beauté :
Mais vous figurez-vous que ces grands himenées
Qui des Enfans des Rois reglent les deſtinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevés, veüillent l'aveu des cœurs?
Non, Prince, loin du tróne un penſer ſi biſarre ;
C'eſt par d'autres reſſorts que le Ciel les prépare.
Nous ſommes affranchis de la commune loi ;
L'intérêt des Etats donne ſeul notre foi.
Laiſſons à nos Sujets cet égard populaire,
De n'approuver d'himen que celui qui ſçait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs & des eſprits :
Mais ce bonheur pour nous n'eſt pas d'aſſez haut prix ;
Il nous eſt glorieux qu'un himen politique
Aſſure à nos dépens la fortune publique.

DOM PEDRE.

C'eſt pouſſer un peu loin ces maximes d'Etat ;
Et je ne croirai point commettre un attentat,
De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
La nature a ſes droits plus ſaints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels diſpoſe de ſa foi :
Ce droit n'eſt-il éteint que pour le Fils d'un Roi ;
Et l'honneur d'être né ſi près du rang ſuprême,
Me doit-il en eſclave arracher à moi-même ?
Déja de mes diſcours frémit votre couroux :
Mais regardez, Seigneur, un Fils à vos genoux :
Prêtez à mes raiſons une oreille de Pere.
Lorſque de Ferdinand vous obtintes la mere,
Sans daigner conſulter ni mes yeux ni mon cœur
Votre foi m'engagea, me promit à ſa ſœur.
Je ſçai que les vertus, les traits de la Princeſſe
Ne vous ont pas laiſſé douter de ma tendreſſe :
Vous ne pouviez prévoir cet obſtacle ſecret

Que le fonds de mon cœur vous oppose à regret;
Et cependant il faut que je vous le révele;
Je sens trop que le Ciel ne m'a point fait pour elle;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers; si depuis mon enfance
Vous pouvez vous loüer de mon obéissance;
Si par quelques vertus & par d'heureux exploits,
Je me suis montré Fils du plus grand de nos Rois,
Laissez aux droits du sang ceder la politique.
Epargnez-moi de grace un ordre tyrannique.
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime; & déja d'un discours qui m'offense,
Vous auriez éprouvé la severe vengeance,
Si malgré mon courroux, ce cœur trop paternel
N'hésitoit à trouver en vous un criminel:
Mais ne vous flatez point de cet espoir frivole,
Que mon amour pour vous balance ma parole.
Ecouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand par ses Ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des Rois la majesté sacrée,
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels:
Si leur trône n'est pur autant que les autels;
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même!
Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez vous que bien-tôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidelle?
Que des fleuves de sang....

DOM PEDRE.

Ah! Seigneur, est-ce à vous

A craindre d'allumer un si foible couroux ?
Bravez des ennemis que vous pouvez abatre.
Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combatre ?
La victoire a toûjours couronné vos combats ;
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes ?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes ;
Soumettez la Castille ; & que tous vos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux, si je pouvois dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon Pere.

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi ;
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'Empire !
Un jeune audacieux dont le cœur ne respire
Que les sanglans combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses Sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effrené l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le Ciel fit les Rois ?
N'auroit-il donc rangé les Peuples sous nos loix
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie,
Osât impunément se joüer de leur vie ?
Ah ! jugez mieux du trône ; & connoissez, mon Fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos Sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maitres que leurs Peres ;
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux.
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage :
Et quand dans ses excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs assassins.

Songez-y : quand ma mort tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur Souveraine,
Rappellez ces devoirs & les accompliſſez,
Aujourd'hui mon Sujet, Dom Pedre obéiſſez ;
Et ſans plus me laſſer de votre réſiſtance,
Dégagez ma parole, en épouſant Conſtance.
En un mot je le veux.

DOM PEDRE.

Seigneur, ce que je ſuis,
Ne me permet auſſi qu'un mot, je ne le puis.

SCENE III.

ALPHONSE, DOM PEDRE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

Madame, qui l'eût crû ! je rougis de le dire,
Le rebelle réſiſte à ce que je deſire ;
Et, malgré mes bontés, vient de me laiſſer voir
Cet inflexible orgueil que je n'oſois prévoir.
Par l'affront ſolemnel qu'il fait à la Caſtille,
Il me couvre de honte, & vous & votre Fille ;
Et je ne comprens pas par quel enchantement
J'en puis ſuſpendre encor le juſte châtiment.
N'eſt-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardiſſe ?
Si de ſa réſiſtance il a quelque complice....

LA REINE.

Sa complice, Seigneur ; vous la voyez.

ALPHONSE.

Inés !

INE'S.

Moi !

LA REINE.

Le Prince séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma Fille à cet indigne amour.
J'en ai prévû l'obstacle ; & depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat toûjours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs ;
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois ; tous deux ils se sont vûs,
Ils se sont en secret longtems entretenus ;
Et tous deux confirmant mes premieres allarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras...

INE'S *au Roy.*

C'est en vain qu'on m'accuse ; & vous ne croirez pas....

DOM PEDRE.

Ne désavouez point, Inés, que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même :
Mais, laissez sur moi seul tomber votre courroux.
Inés n'est point coupable ; & jamais....

ALPHONSE.

Taisez-vous.

A la Reine.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, & je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

DOM PEDRE.

O Ciel ! en quelles mains l'allez-vous hazarder !
Vous exposez ses jours....

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat ; je mets encor un terme à ma vengeance ;
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus ;

Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

DOM PEDRE.

Ah! pour Inés tant de rigueur m'accable.
Je sors....

à part.

Mais je crains bien de revenir coupable.

SCENE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

C'En est donc fait; l'ingrat se soustrait à ma loi.
Que vais-je devenir! serai-je Pere ou Roi!
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre!
Ciel! daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.

SCENE V.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

VOus ne voyez ici que cœurs désespérés;
Mais je vous tiens captive, & vous m'en répondrez.
Quand le Roi laisseroit désarmer sa colere,
Vous ne fléchirez point une jalouse mere;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vû rougir ma Fille impunément.

Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le Prince cruel qui nous ose outrager
Pourroit... vous pâlissez à ce nouveau danger.
Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCENE VI.

LA REINE, INE'S, CONSTANCE.

LA REINE.

AH ma Fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer?
Madame, tout ici conspire à m'allarmer.
J'ai vû sortir le Prince enflâmé de colere;
Et la même fureur éclate au front du Pere.
De quels malheurs....

LA REINE.

Le Prince ose vous refuser.
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser.
Gardes, conduisez-la. Ma Fille est outragée:
Mais, dussai-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins.
Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

OUi, qu'elle vienne. Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conſeils violens que le couroux lui donne,
Il faut de la prudence empruntant le ſecours,
D'un trouble encor naiſſant interrompre le cours.
Voyons Inés ; ſuivons ce que le Ciel m'inſpire ;
Dans le fond de ſon cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attens, qu'on la faſſe venir ;
Je vais voir ſi je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh ! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle ?
L'amour ſeul qu'elle inſpire eſt un crime pour elle :
Mais elle ne s'eſt pas bornée à le ſouffrir ;
Soigneuſe de l'accroitre, ardente à le nourrir,
Et plus ſuperbe encor par l'himen qu'elle arrête,
Elle s'eſt tout permis pour garder ſa conquête.
Un des ſiens me le vient d'avoüer à regret :
Tous les jours auprès d'elle introduit en ſecret,
Le Prince ne ſuivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ſes entretiens goûter l'appas perfide.
Sans doute à la révolte elle oſe l'enhardir.

La laiſſerez-vous donc encor s'en applaudir ;
Au lieu d'intimider aux dépens de ſa vie
Celles que ſéduiroit ſon audace impunie ?
De la ſévérité ſi vous craignez l'excès,
De la douceur auſſi quel ſeroit le ſuccès ?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiere Sujete,
Des Enfans de ſes Rois médite la défaite ;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains deſirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaiſirs,
Elle uſurpe ſur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ſes Souverains ſe choiſiſſe une Eſclave ?
Délivrez vos Enfans de ce funeſte écueil ;
De ces fieres beautés épouvantez l'orgueil ;
Et qu'Inés condamnée apprenne à ces rebelles
A reſpecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir ; & mon premier tranſport
Avec vos ſentimens n'étoit que trop d'accord :
Mais je ne ſuis pas Roi pour ceder ſans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance.
Il eſt d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'inſtant me trouver.

SCENE II.

ALPHONSE.

O Ciel, tu vois l'horreur du ſort qui me menace !
Je crains toûjours qu'un Fils, conſommant ſon audace,
Ne me réduiſe enfin à la néceſſité
De punir malgré moi ſa coupable fierté.
N'oppoſe point en moi le Monarque & le Pere ;

Chaſſe loin de mon Fils ce tranſport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ſes vœux ;
Fais qu'à ſes feux éteins ſuccedent d'autres feux ;
Qu'il perde ſon amour, en perdant l'eſperance.
Protege, juſte Ciel, daigne aider ma prudence.

SCENE III.

ALPHONSE, INE'S.

ALPHONSE.

VEnez, venez, Inés. Peut-être attendez vous
Un rigoureux Arrêt dicté par le couroux.
Vous jettez la diſcorde au ſein de ma Famille ;
Contre le Portugal vous armez la Caſtille ;
Et vos yeux, ſeul obſtacle à ce que j'ai promis,
M'allarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
Que d'un Fils indiſcret vous approuviez la flâme ;
Ni qu'en entretenant ſes tranſports furieux,
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux ;
Je ne punirai point des malheurs que peut-etre,
Malgré votre vertu vos charmes ont fait naître :
Quoiqu'il en ſoit enfin, je veux bien l'ignorer.
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INE'S.

Je l'ai bien crû, Seigneur, d'un Monarque équitable,
Qu'il ne ſe plairoit pas à me croire coupable ;
Que lui même plaignant l'état où je me vois,
Ne m'accableroit point....

ALPHONSE.

Inés, écoutez moi.
De vos nobles Ayeux je garde la mémoire :
Du Sceptre que je porte ils ont accru la gloire ;

Votre ſang illuſtré par cent fameux exploits,
Ne le cede en ces lieux qu'à celui de vos Rois.
Sur tout à votre Ayeul, guide de mon enfance,
Je ſçai ce que mon cœur doit de reconnoiſſance.
C'eſt ce ſage Héros qui m'apprit à regner;
Et par lui la vertu prit ſoin de m'enſeigner
Comme on doit ſoutenir le poids d'une couronne,
Pour mériter les noms que l'Univers me donne.
D'un ſervice ſi grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'etre ingrat.
Recevez donc le prix de ce peu de ſageſſe
Que dès mes jeunes ans je dus à ſa vieilleſſe;
Et vous-meme jugez par d'illuſtres effets
Si je ſçais au ſervice égaler les bienfaits.
Rodrigue eſt de mon ſang : il vous aime, Madame :
Il m'a ſouvent preſſé de couronner ſa flâme.
Je vous donne à ce Prince; & par un ſi beau don
Alphonſe ne craint point d'avilir ſa maiſon.
Mes Peuples par le rang où ce choix vous appelle
Connoîtront de quel prix m'eſt un ami fidelle.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les Rois eſt preſque leur égal.

INE'S.

Des ſervices des miens vantez moins l'importance,
L'honneur de vous les rendre en fut la récompenſe :
S'ils ont verſé leur ſang, il étoit votre bien;
Ils ont fait leur devoir; vous ne leur devez rien.
Mais ſi trop généreux, votre bonté ſuprême
Vouloit en moi, Seigneur, payer leur devoir meme,
Je vous demanderois pour unique faveur
De me laiſſer toûjours maitreſſe de mon cœur.
Rodrigue par ſes feux ne ſert qu'à me confondre;
Je ne ſens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.

Eh! que me ſerviroient les honneurs éclatans
D'un himen que jamais l'amour....

ALPHONSE.

Je vous entens,
Superbe, ce diſcours confirme mes allarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi! c'eſt donc pour mon Fils que vous vous réſervez?
Et c'eſt contre ſon Roi, vous, qui le ſoulevez?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort deſirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je géne de vos feux l'ambitieuſe ardeur.
Mon Fils doit avec vous partager ſa grandeur;
Et le rebelle en proye à l'amour qui l'entraine,
Ne brûle d'être Roi que pour vous faire Reine.
Que ſçai-je même encor ſi plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-etre l'oubliant,
Votre amour n'auroit point reglé ſa deſtinée,
Et bravé les dangers d'un ſecret himenée!

INE'S.

O Ciel! que penſez-vous?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'oſiez;
Si d'un nœud criminel je vous ſçavois liés,
Téméraire, tremblez; n'eſperez point de grace;
L'opprobre & le ſupplice expieroient votre audace.
C'eſt votre même Ayeul dont je vante la foi,
Qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi;
Et juſques ſur ſon ſang, s'il ſe trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il ſembloit qu'il prévit l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le ſignaler ſur vous.
Inés, ſi vous oſiez juſtifier ſes craintes,
C'eſt lui que j'en atteſte, inſenſible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je ſuivrois ſes conſeils.

SCENE IV.

LA REINE, ALPHONSE, INE'S.

LA REINE.

AH! Seigneur, prévenez la derniere disgrace;
Le coupable Dom Pedre est déja dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un Peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'éleve une clameur rebelle;
Chaque moment grossit la troupe criminelle;
Tous jurent de le suivre; & leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de Souverain que lui.
De ce Palais sans doute ils vont forcer la Garde.

ALPHONSE.

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hazarde!
Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir!
C'en est fait. Allons donc me perdre ou le punir;
A la Reine.
Vous, retenez Inés.

SCENE V.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

VOilà donc votre ouvrage; Perfide!

INE'S.

Epargnez-vous la menace & l'outrage,

Madame, puis-je craindre un impuiſſant courroux,
Quand je ſuis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonſe ſeul le ſort vous inquiete.
Si Dom Pedre périt, vous etes ſatisfaite.
L'un & l'autre péril accable mes eſprits;
Et je crains pour Alphonſe autant que pour ſon Fils.
Quelque ſuccès qu'il ait; qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puiſqu'il eſt criminel, il faut que je le pleure;
Et c'eſt la même peine à ce cœur abbatu
D'avoir à regretter ſa vie, ou ſa vertu.

LA REINE.

Oſez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle; quand c'eſt vous qui le forcez au crime;
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que du moins par l'eſpoir vous avez enhardi?
Mais que fais-je! Pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce ſoit ou non l'ouvrage de vos ſoins,
On vous aime, il ſuffit; je ne vous haïs pas moins.
De Dom Pedre & de vous mes malheurs ſont le crime,
Puiſſiez-vous l'un & l'autre en être la victime.
Quel bruit entens-je, ô Ciel! c'eſt l'Infant que je voi:
O déſeſpoir! ſçachons ce que devient le Roi.

SCENE VI.

DOM PEDRE, INE'S.

DOM PEDRE *l'Epée à la main.*

ENfin à la fureur d'une fiere ennemie
Je puis, ma chere Inés, dérober votre vie;
Venez....

INE'S.

Qu'avez-vous fait, Prince! & faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir!
Quoi! Dom Pedre, l'objet d'une flâme si belle,
N'est plus qu'un Fils ingrat & qu'un Sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
Mais qu'apperçois-je! ó Ciel! quel sang teint cette épée!
J'en frémis; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée!

DOM PEDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du Palais dès que j'ai vû mon Pere
A nos premiers efforts opposer sa colere,
J'ai fui de sa présence, & quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;
Et sur quelques Soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INE'S.

Non, ne l'esperez pas.
Prince; je crains le crime & non point le trépas.

Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.
Allez à votre Pere, & courez le défendre.
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux;
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable;
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

DOM PEDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sureté.
Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace;
Et je reviens alors lui demander ma grace.
J'écoute jusques-là l'inflexible couroux;
Et ne puis rien sur moi, tant que je crains pour vous.

INE'S.

Ah! par tout ce qu'Inés eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage
Je demeure en ces lieux, & j'y suis votre ôtage.

DOM PEDRE.

Quoi! barbare, osez-vous refuser mon secours?

SCENE VII.

CONSTANCE, DOM PEDRE, INE'S,

CONSTANCE.

AH! Dom Pedre fuyez ; il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonſe ; & ſa ſeule préſence
A des ſéditieux déſarmé l'inſolence.
Ils n'ont pû ſoûtenir ſur ſon front irrité
La fureur confonduë avec la majeſté.
Tout eſt paiſible. Il vient ; & ſa colere aigrie
S'il vous voit....

DOM PEDRE.

Eſt-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuſe Princeſſe ? & par quelle bonté
Prendre un ſoin que Dom Pedre a ſi peu mérité ?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure ;
Je vois trop vos dangers pour ſentir mon injure.
Ne perdez point de tems ; hâtez-vous & fuyez :
Je vous pardonne tout, pourvû que vous viviez.
Ne vous expoſez point à la rigueur fatale....
Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale.
O Ciel ! le Roi paroît.

SCENE VIII.

ALPHONSE, CONSTANCE, DOM PEDRE, INE'S, LA REINE.

ALPHONSE *sans voir Dom Pedre.*

OUi, trop coupable Fils,
De ta rebellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te sauver.... mais je vois le perfide.
Eh bien! ton bras est-il tout prêt au parricide?
Traître, rends ton épée, ou m'en perce le sein.
Choisi.

DOM PEDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible;
Je ne connois que trop votre cœur inflexible;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir & mes jours.
Disposez-en, Seigneur: mais que votre vengeance
Sçache au moins discerner le crime & l'innocence.
C'est pour sauver Inés que je m'étois armé;
J'en ai crû sans égard mon amour allarmé;
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pû la fléchir; & bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoissez du moins ce courage héroïque.
Délivrez-la, * Seigneur, d'une main tyrannique
Qui pourroit....

* *Montrant la Reine.*

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins.
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Trains pour elle & pour toi....

DOM PEDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon supplice.
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire, il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée;
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée;
Le peuple malgré vous peut briser ma prison.
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison;
Sur des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
Je irois venger Inés, n'ayant pû la défendre;
Dans mes transports cruels renverser tout l'Etat;
Unir sur mille cœurs cet énorme attentat;
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours & ceux de la Princesse.

ALPHONSE.

Gardes, délivrez-moi de cet emportement;
Et qu'il soit arrêté dans son appartement.
Fils ingrat & rebelle, où réduis-tu ton Pere?
Faudra-t'il immoler une tête si chere!

A la Reine.

Rentrez avec Inés.

A Constance.

Ne suivez point mes pas.
Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE *à un Garde.*

QU'on m'amene mon Fils. Que mon ame
est émûë !
Quel ſera le ſuccès d'une ſi triſte vûë !
Si toujours inflexible il brave encor mes loix,
Je vais donc voir mon Fils pour la derniere fois.
N'ai-je par tant de vœux obtenu ſa naiſſance,
N'ai-je avec tant de ſoins élevé ſon enfance,
Et formé ſur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vû ſi-tôt égaler les Héros,
Que pour avoir à perdre une tête plus chere !
N'étoit-il donc, ô Ciel, qu'un don de ta colere
Seul, tu me conſolois, mon Fils ; & ſans chagrin,
Je ſentois de mes jours le rapide déclin :
Dans un digne héritier je me voyois renaître :
Je croyois à mon Peuple élever un bon Maître ;
Et de ton regne heureux, préſageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire & leur bonheur,
Que devient déſormais cette douce eſpérance !
Tu n'eſt plus que l'objet d'une juſte vengeance.
Ton Pere & tes Sujets vont te perdre à la fois :
Ta mort eſt aujourd'hui le bien que je leur dois
Ta mort ! Et cet Arrêt ſortiroit de ma bouche !
La nature frémit d'un devoir ſi farouche.
Je dois te condamner : mais mon cœur combat

teſſent l'horreur du crime, en ſuivant la vertu.
e ne ſçais quelle voix crie au fonds de mon ame,
'e juſtifie encor par l'excès de ta flâme ;
le dit, pour excuſer tes attentats cruels,
Que les plus furieux ſont les moins criminels.
'ai du moins reconnu que malgré ton yvreſſe,
'u n'as point pour ton pere étouffé ta tendreſſe :
'ai vû qu'au déſeſpoir de me déſobéir,
'u mourois de douleur, ſans pouvoir me haïr.
lais de quoi m'entretiens-je ? & que prétens-je faire ?
u mépris de mon rang ne veux je être que Pere?
h! ce nom doit ceder au ſacré nom des Rois.
uittons le diadême, ou vengeons-en les droits.
n pleurant le coupable, ordonnons le ſupplice !
ffrayons mes Sujets de toute ma juſtice ;
t que nul ne s'expoſe à ſa ſévérité,
n voyant que mon Fils n'en eſt pas excepté.

SCENE II.

LPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

E Conſeil eſt mandé, Prince ; je vais l'entendre.
ous jugez de l'Arrêt que vous devez attendre,
t quand par vos fureurs vous m'avez offenſé,
eſt vous-même, mon Fils, qui l'avez prononcé.
ous pouvez cependant mériter votre grace.
obéiſſance encor peut réparer l'audace.
out irrité qu'il eſt, ce cœur parle pour vous ;
je ſens que l'amour y ſuſpend le courroux ;
chevez de le vaincre. Un repentir ſincere

Peut me rendre mon Fils, & va vous rendre u
Pere.
C'eſt moi qui vous ꝫ prie; & dans mon tendr
effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous qu
pour moi.
J'oublierai tout enfin: dégagez ma promeſſe.
Il faut aujourd'hui même épouſer la Princeſſe;
Et ſi vous refuſez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur; mais vous etes perdu.

DOM PEDRE.

Connoiſſez vôtre Fils, Seigneur: malgré ſon cri
me,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime
Les plus affreux périls ne ſçauroient m'ébranle
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faiſoient trem
bler.
Je ne crains point la mort; & ce que n'a pû fair
L'amour & le reſpect que je porte à mon Pere,
Les ſupplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes ſentimens; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh! pourquoi conſerver, en méritant ma haine
Ce reſte de reſpect qui ne ſert qu'à ma peine!
Laiſſe-moi plûtôt voir un Fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
Raffermi ma juſtice encore trop timide;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laiſſe-moi te punir au moins ſans déſeſpoir.

DOM PEDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE

Je t'offre encor la vie.

DOM PEDRE.

Que faut-il?

ALPHONSE.

Obéïr.

DOM PEDRE.

Elle m'eſt donc ravie;

e ne puis à ce prix jouir de vos bontés.
ALPHONSE *aux Gardes.*
aites entrer les Grands ; & vous, Prince, sortez.

SCENE III.

LPHONSE, RODRIGUE, HENRIQUE, & *les autres* GRANDS *du Conseil.*

ALPHONSE.

QUe chacun prenne place. * Hélas ! à mes allarmes
e vois que tous les yeux donnent déja des larmes.
'un trouble égal au mien vous paroissez saisis :
ous semblez tous avoir à condamner un Fils.
riomphons vous & moi d'une vaine tristesse.
ue la seule Justice ici soit la maîtresse.
eux que le Ciel choisit pour le Conseil des Rois,
'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
ous sçavez que l'Infant par un refus rebelle,
es Traités les plus saints rompt la foi solemnelle,
u'a la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
forcé ce Palais les armes à la main ;
ue content d'éviter l'horreur du Parricide,
me laissoit en proye à ce Peuple perfide
ui promettoit ma tête & mon trône à l'Ingrat,
je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
ous avez à venger la Grandeur souveraine ;
ous avez vû le crime ; ordonnez-en la peine.
ous, Rodrigue, parlez.

* *Après qu'on s'est placé.*

RODRIGUE.

Le devrois-je, Seigneur ?
Je vous ai pour Inés fait connoitre mon cœur.
Peut-être sans l'amour dont elle est prévenuë,
De vous-meme aujourd'hui je l'aurois obtenuë ;
L'Infant seul, de ma flâme est l'obstacle fatal ;
Et vous me commandez de juger mon rival !
Consultez seulement votre propre clémence.
Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir ?
Pardonnez mes transports ; mais c'est mettre en
balance
La grandeur de l'Empire avec sa décadence :
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si vôtre grand nom doit s'accroitre ou tomber
Eh ! quel autre après vous en soûtiendroit la
gloire ?
Qui sous nos Etendarts fixeroit la victoire ?
Vous ne l'avez point vû : mais vos regards sur-
pris
Auroient à tous ses coups reconnu votre Fils ;
Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits, trouvé de quoi l'ab-
soudre.
Il ose, dites-vous, violer les Traités ;
Mais les Traités des Rois sont-ils des cruautés ?
Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
Immoler sans pitié votre propre famille ?
N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empresse-
mens
Avec assez d'éclat dégagé vos sermens ?
Croyez que Ferdinand rougiroit si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet par tout des sceptres & des cœurs.
Il force le Palais : je conviens de son crime :
Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône ; il respecte vos jours

Au seul danger d'Inés il donne son secours.
Amant désespéré plutôt que Fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle!
Daignez lui rendre Inés; vous retrouvez un Fils,
Touché de vos bontés, & d'autant plus soumis.
Je dirai plus encor : s'il le faut, qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse;
Mais, dussai-je en mourir, sauvez votre soutien;
Sa vie est tout, Seigneur, & la mienne n'est rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime,
Même, en vous abusant, est bien digne d'estime.
Votre cœur à sa gloire immole son repos;
Et vous prononcez moins en Juge qu'en Héros.
Mais écoutons Henrique.

HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
Oui, Seigneur; & vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre Dom Pedre & moi partageroient leurs pleurs.
Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie;
Sur le fer Africain elle m'étoit ravie,
Ce généreux Prince, ardent à mon secours,
Du coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
Mon libérateur, Ciel, pourrois-je survivre!
Plus qu'à son Pere même il m'est cher aujourd'hui;
Il tient de vous la vie, & je la tiens de lui.
Je sçais pourtant, Seigneur, que la reconnoissance
Au devoir d'un Sujet jamais ne nous dispense.
Le sacré Tribunal ne m'offre que mon Roi:
Je ne vois ici que ce que je vous doi.

C'eſt ma ſincérité. Vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'etre ingrat, je ne ſerai point traître.
Dom Pedre par ſon crime a mérité la mort;
Et les Loix, malgré vous, décident de ſon ſort.
La Majeſté ſupreme une fois mépriſée,
Sans le ſang criminel ne peut etre appaiſée:
Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, & ne ſont point à vous.
Quoique d'un tel Arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les Rois du monde.
Je n'oſe dire plus....

ALPHONSE.

Acheve.

HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguiſe rien; Tu le dois.

HENRIQUE.

J'obéis.
S'il faut qu'en ſa faveur la pitié vous fléchiſſe,
Vous ne regnerez plus qu'au gré de ſon caprice.
Le peuple qui croira qu'il s'eſt fait redouter,
Sur ſes moindres chagrins pret à ſe révolter,
Et mépriſant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'Etat aux diſcordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ſes projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les Sujets.
Ma parole tremblante à chaque inſtant s'arrête.
Il a ſauvé mes jours, & je proſcris ſa tête!
Mais je dois à mon Roi de ſinceres avis.
Ma mort acquitera ce que je dois au Fils.

ALPHONSE.

De la foi d'un Sujet, ô prodige héroïque!
Alphonſe en ce moment pourra-t'il moins qu'Henrique!

Je vois ce qu'il t'en coûte ; & tu m'apprens trop bien,
Qu'où la Justice parle, on doit n'écouter rien.
Oui, oüi, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon cœur sur la nature même.

Aux autres Conseillers.

Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon Fils ; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers Sujets, que je le sacrifie ;
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étois que pere, il seroit pardonné.
Consolez-vous. Songez que ma prompte vengeance
Délivre vos Enfans d'une injuste puissance ;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi ;
Et qu'un Sujet rebelle est tyran, s'il est Roi.
L'Arrêt en est porté. Que chacun se retire ;
Et vous, de son destin, Mandoce, allez l'instruire.

SCENE IV.

ALPHONSE.

MAis quel sera le mien ! malheureux, qu'ai-je fait !
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait !
Ai-la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connuë avant moi la fermeté Romaine !
Vere Manlius, inflexible Brutus,
Ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un Arrêt que mon cœur désavouë.
Eh bien ! que l'Univers avec horreur te louë,

Monarque infortuné ! mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCENE V.

ALPHONSE, CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

SEigneur, le croirons-nous ce jugement barbare ?
Tout le Conseil en pleurs d'avec vous se separe.
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu.
Vous avez condamné votre Fils !

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avoüer ? Ciel ! & puis-je l'entendre !

LA REINE.

Quel supplice cruel pour un Pere si tendre !
Et faut-il que l'Infant par sa témérité
Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité
De....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire
Madame ? quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon Fils n'a plus d
Mere,
Je vais le pleurer seul.

SCENE VI.

CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

AH! si je vous suis chere,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace;
Allez; parlez; pressez; vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès;

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

SCENE VII.

CONSTANCE.

GArde, cherchez Inés; qu'un moment on l'ameine.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.

Le Garde sort

Il le faut; pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours,
Heureu e qu'il vécût, fust-ce pour elle-même;
I n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCENE VIII.

CONSTANCE, INE'S.

CONSTANCE.

DOm Pedre eſt condamné, Madame.

INE'S.

O déſeſpoir!

CONSTANCE.

Vous ſçavez mon amour; & vous avez pû voir
Que malgré ſes refus, malgré ma jalouſie,
Je ne connois encor d'autre bien que ſa vie.
La Reine va tâcher de fléchir un Epoux;
Moi-même je ne puis qu'embraſſer ſes genoux:
Mais quel foible ſecours contre un Roi ſi ſévere!
Si pour le mieux ſervir, votre amour vous éclaire,
Vous ſçavez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voye il faut s'en aſſurer l'appui;
Je ſuis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez ſi vous n'étiez captive;
Vos conſeils ſont des loix que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INE'S.

Dans un trouble ſi grand j'ai peine à vous répondre.
Mes frayeurs, vos bontés, tout ſert à me confondre.
Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vû l'éclat;
Je ne ſuis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale

Le Prince nous eſt cher, ſongeons à le ſauver,
Et ſans autre intérêt que de le conſerver.

INE'S.

Ce diſcours généreux raffermit ma conſtance.
Il me reſte, Madame, encor une eſpérance.
Vous ſeule auprès du Roi, m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes deſſeins préparer le ſuccès.
La Reine arrêteroit ce que j'oſe entreprendre.
Parlez vous-même au Roi; qu'il conſente à m'entendre.
J'eſpere, en le voyant, déſarmer ſon courroux.
Je ſauverai le Prince; & peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle
De penſer que ce mot pût redoubler mon zéle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le ſauver eſt tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au Roi faire parler mes larmes;
Puiſſe aujourd'hui le Ciel vous prêter d'autres armes!
Qu'il redonne le Prince à nos vœux empreſſés;
Il n'importe pour qui; qu'il vive; c'eſt aſſez.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

QU'avez vous obtenu, vous êtes outragée,
Ma Fille; & vous semblez craindre d'être vengée!
Quels sont donc vos desseins & pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encor Inés?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mandier par vos pleurs une injure nouvelle;
Vous exposer à voir deux Amans odieux
De vos maux & des miens triompher à nos yeux?

CONSTANCE.

Ah! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits,
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçû votre Fille,
Ses Peuples béniſſoient les dons de la Castille;
Leurs cris rempliſſoient l'air des plus tendres souhaits;
Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juste Ciel! quelle paix sanguinaire

Je leur apportois donc la celeſte colere !
Je venois diviſer les cœurs les plus unis,
Et par la main du Pere aſſaſſiner le Fils !
Quoi ! leurs pleurs déſormais accuſeroient Conſtance
De la mort d'un Héros, leur unique eſpérance !
Hélas ! ce ſeul penſer redouble mes terreurs.
Puiſſe l'heureuſe Inés prévenir ces horreurs.
Je n'oſe me flater du ſuccès qu'elle eſpere ;
Mais, Madame, à ce prix qu'elle me ſeroit chere !

LA REINE.

Et moi dans les chagrins que tous deux m'ont donnez,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop-tôt expirer mes victimes ;
Vous avoir mépriſée, eſt le plus grand des crimes.
Et comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain,
Qui vous fait le joüet d'un farouche dédain ?
Dom Pedre a pû lui ſeul vous faire cet outrage ;
C'eſt un monſtre odieux trop digne de ma rage.
Je ſens pour vous l'affront que vous ne ſentez pas ;
Et je voudrois payer ſa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

ous vou lez donc le mien ?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore ?

CONSTANCE.

Oüi : tout ingrat qu'il eſt, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les tranſports d'une aveugle fureur ;
Ce ſont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en eſt plus coupable. O Fille infortunée !
A quels affreux deſtins etes-vous condamnée !
Je ne ſçai ce qu'Inés peut attendre du Roi ;
Mais enfin ſon eſpoir m'a donné trop d'effroi,

S'il faut qu'à ſes diſcours Alphonſe s'attendriſſe,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le ſupplice,
Croyez que du ſuccès qu'Inés oſe tenter,
Son orgueil n'auroit pas long-tems à ſe flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laiſſe vos vertus & ſe charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi, ſauvez ces malheureux.

LA REINE.

C'eſt par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigriſſe mes allarmes!

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE.

ALPHONSE.

PRinceſſe, je n'ai pû réſiſter à vos larmes.
Je vais entendre Inés; on la conduit ici:
Mais elle eſpere en vain.... Laiſſez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez, en l'écoutant, qu'elle eſt la plus coupable.

CONSTANCE.

Seigneur, jettez ſur elle un regard favorable,

SCENE III.

ALPHONSE, INE'S, UN GARDE.

INE'S.

C'Eſt, je n'en doute point, pour la derniere fois
Que j'adreſſe à mon Prince une timide voix.
Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce Garde
Que je viens d'informer d'un ſoin qui me regarde,
Aille dès ce moment....

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

Au Garde.

Faites ce qu'elle veut.

INE'S *au Garde.*

Revenez ſans tarder.

SCENE IV.

ALPHONSE, INE'S.

INE'S.

VOus l'avez condamné, Seigneur, malgré vous-même,
Ce Fils que vous aimez, ce Héros qui vous aime;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui,
Marque aſſez la pitié qui vous parle pour lui:
Vous ne l'écoutez point. L'inflexible Juſtice
De tous vos ſentimens obtient le ſacrifice.
Vous voulez, aux dépens des deſtins les plus chers,
D'une vertu ſi ferme étonner l'Univers.

Soyez juſte : des Rois c'eſt le devoir ſuprême :
Mais ce crime apparent n'eſt pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle eſt digne du trépas.
A ces titres, Seigneur, votre Fils ne l'eſt pas.
Si, malgré les traités, il refuſe Conſtance,
Ce n'eſt point un effet de déſobéiſſance.
En forçant ce Palais, les armes à la main,
Il n'a point attenté contre ſon Souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver ſon innocence;
Mais il croit me devoir ce généreux ſilence;
Et, pour lui dédaignant un facile ſecours,
Il aime mieux mourir que d'expoſer mes jours.
C'eſt à moi d'éclairer la juſtice d'Alphonſe.
Que ſur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes qu'aujourd'hui pourſuit votre courroux,
Le devoir les a faits; le Prince eſt mon Epoux.

ALPHONSE.

Mon Fils eſt votre Epoux! Ciel, que viens-je d'entendre!
Et ſur quelle eſpérance oſez-vous me l'apprendre?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Penſez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur?

INE'S.

Ah! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grace.
D'un plus heureux ſuccès j'ai flaté mon audace;
Et je ne prétens rien, en vous éclairciſſant,
Que livrer la coupable, & ſauver l'innocent.
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable;
J'ai mérité la mort : mais, Seigneur, cette loi
N'engageoit point le Prince, & ne lioit que moi.
Je ne m'excuſe point par l'amour le plus tendre,
Par le péril preſſant dont il falloit défendre
Un Fils que vos yeux même ont vû prêt à périr;
Que le don de ma foi pouvoit ſeul ſecourir.

A mes propres regards j'en ſuis moins criminelle ;
Mais aux vôtres, Seigneur, je ſuis une rebelle
Sur qui ne peut trop tôt tomber votre courroux,
Trop flatée à ce prix de ſauver mon Epoux.
En me donnant à lui, j'ai conſervé ſa vie ;
Pour le ſauver encor, Inés ſe ſacrifie :
Je me livre, ſans crainte, aux plus ſeveres loix ;
Heureuſe d'avoir pû vous le ſauver deux fois !

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me ſurprendre,
Même de vos vertus je ſçaurai me défendre.
Rebelle, votre crime eſt tout ce que je vois ;
Et je ſatisferai mes ſermens & les loix.

SCENE V.

ALPHONSE, INE'S, *& ſes deux* ENFANS *amenez par une Gouvernante.*

INE'S.

EH bien, Seigneur, ſuivez vos barbares maximes ;
On vous amene encor de nouvelles victimes.
Immolez ſans remords, & pour nous punir mieux,
Ces gages d'un himen ſi coupable à vos yeux.
Ils ignorent le ſang dont le Ciel les fit naître :
Par l'Arrêt de leur mort faites-les reconnoître :
Conſommez votre Ouvrage ; & que les memes coups
Rejoignent les Enfans, & la Femme & l'Epoux.

ALPHONSE.

Que vois-je ! & quels diſcours ! que d'horreurs j'enviſage !

INE'S.

Seigneur, du déſeſpoir pardonnez le langage.

Tous deux à votre trône ont des droits solemnels.
Embrassez, mes Enfans, ces genoux Paternels.
D'un œil compatissant, regardez l'un & l'autre;
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
La grace d'un Héros, leur Pere & votre Fils.
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, Seigneur, pour expier mon crime.
Epuisez sur moi seule un sévere courroux;
Mais cachez quelque tems mon sort à mon époux;
Il mourroit de douleur, & je me flate encore,
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE *au Garde.*

Allez chercher mon Fils. Qu'il sache qu'aujourd'hui
Son Pere lui fait grace, & qu'Inés est à lui.

INE'S.

Juste Ciel! quel bonheur succede à ma misere!
Mon Juge en un instant est devenu mon Pere!
Qui l'eût jamais pensé, qu'à vos genoux, Seigneur,
Je mourrois de ma joie, & non de ma douleur!

ALPHONSE.

Ma Fille, levez-vous. Ces Enfans que j'embrasse
Me font déja goûter les fruits de votre grace:
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les sermens, plus puissans que les loix.
Jouissez désormais de toute ma tendresse.
Aimez toûjours ce Fils que mon amour vous laisse.

INE'S

Quel trouble! que deviens-je! & qu'est-ce que je sens?
Des plus vives douleurs quels accès menaçans!
Mon Sang s'est tout à coup enflammé dans mes veines.

Éloignez mes Enfans ; ils irritent mes peines.
Je succombe. J'ai peine à retenir mes cris.
Hélas ! Seigneur, voilà ce qu'a craint votre Fils.

ALPHONSE.

Ah ! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux, où fuirai-je ! & de tant d'attentats...

SCENE VI.

ALPHONSE, INE'S, DOM PEDRE,

DOM PEDRE *sans voir Inés.*

SEigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi....

DOM PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploye
Et ma reconnoissance & l'excès de ma joye.
Vous me rendez Inés !

ALPHONSE.

Prince trop malheureux !
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux.
Tu la vois expirante.

DOM PEDRE *tombant entre les bras de Dom Fernand.*

Ah ! tout mon Sang se glace.

INE'S *à Dom Pedre*

J'éprouve en même-tems mon supplice & ma grace ;
Cher Prince, je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort,
Je me vois votre Epouse avec l'aveu d'un Pere ;
Et que ma mort lui coûte une douleur sincere.

DOM PEDRE.

Votre mort ! que deviens-je ! à ces triſtes accens !
Quel affreux déſeſpoir a ranimé mes ſens !
Inés, ma chere Inés, pour jamais m'eſt ravie !
Ce fer * m'eſt donc rendu pour m'arracher la vie.

ALPHONSE.

A ! mon Fils, arrêtez.

DOM PEDRE.

Pourquoi me ſecourir ?
Soyez encor mon Pere, en me laiſſant mourir.

Se jettant aux pieds d'Inés.

Que j'expire à vos pieds ; & qu'unis l'un à l'autre ;
Mon ame ſe confonde encor avec la vôtre.

INE'S.

Non, cher Prince, vivez. Plus fort que vos malheurs,
D'un Pere qui vous plaint ſoulagez les douleurs.
Souffrez encor, ſouffrez qu'une Epouſe expirante
Vous demande le prix des vertus de l'Infante.
Par ſes ſoins généreux ſongez que vous vivez.
Puiſſe-t'elle jouir des jours qu'elle a ſauvez !
Plus heureuſe que moi.... conſolez votre Pere !
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere.
Aimez nos chers Enfans ; qu'ils ſoient dignes.... je meurs.
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment ſurvivre à nos malheurs ?

* *Il veut ſe frapper.*

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

QUATRIEME DISCOURS

A l'occaſion de la Tragedie D'OEDIPE.

J'Expoſerai ici ſimplement quelques réflexions ſur le ſujet d'Oedipe qui ont enfanté, pour ainſi dire, cette nouvelle Tragedie.

Je voulois d'abord qu'Oedipe fût coupable; & le ſujet, tel que Sophocle nous l'a laiſſé, m'a toûjours paru vicieux par cette fatalité tiranique qui entraine un homme dans des malheurs qu'il ne s'eſt point attirez par ſa faute. Une pareille idée ne pourroit que jetter les hommes dans le déſeſpoir; & loin qu'il fût raiſonnable de leur inſinuer cette erreur, il auroit fallu leur cacher à jamais une ſi triſte vérité, ſi nous étions aſſez malheureux, pour que c'en fût une.

Il étoit donc neceſſaire, pour inſtruire qu'Oedipe tombât dans quelque faute mais comme il falloit, pour plaire, qu'i fût intereſſant, il falloit auſſi que ſa faute quoique conſiderable, fût cependant compatible avec de grandes vertus. Cette réflexion m'a déterminé à ne lui donne d'autre crime qu'un excès d'ambition, déreglement que le préjugé accorde ſi bien avec l'idée de grand homme, qu'il va même quelquefois juſqu'à le confondre avec l'héroiſme.

Ces premieres vûës m'ont amené d'autres circonſtances. Au lieu de ſupoſer, comme Sophocle, qu'Oedipe ait été élevé, au milieu d'une Cour, comme l'héritier de la Courone, ce qui ne donne pas lieu à l'ambition qui ſeroit déja ſatisfaite; j'ai fait élever Oedipe dans l'état de berger, afin que ſon ambition en fût à la fois plus héroïque & moins pardonnable; & je lui fais défendre par un Oracle exprès de ſortir de ſon païs, s'il ne veut renoncer à la tranquilité & à l'innocence. Il mépriſe aſſez les dangers; & il préſume aſſez de ſa vertu, pour ſuivre ſon deſſein, au mépris de l'Oracle; & par cette demarche, le voilà, ce me ſemble, auſſi coupable, & auſſi intéreſſant que je voulois.

Mais ce n'étoit point encore aſſez. Que

m'eût servi de justifier les Dieux à l'égard d'Oedipe, si Jocaste qui essuïe les mêmes adversitez, les eût condamnez par son innocence? J'aurois contredit, par un des Personages, la vérité que j'aurois établie par l'autre.

Il falloit donc que Jocaste commît aussi quelque faute qui ne fût pas odieuse, & qui la laissât digne de la pitié des Spectateurs. J'ai choisi, pour elle, un excès d'amour qui lui fait oublier les avis des Dieux, foiblesse qui n'exclud pas de grandes vertus, & avec laquelle une femme peut s'attirer d'ailleurs le respect & l'admiration.

Il me semble que cet arrangement corrige la dureté du sujet; & qu'il éloigne l'impression désespérante que laisseroit l'idée d'une Divinité qui se plairoit à accabler de malheurs, & de l'horreur même du crime, les ames les plus innocentes.

Eh quelle étoit l'idée des anciens d'imaginer dans les actions humaines des crimes indépendans de la volonté! Oedipe, aux yeux de la raison, n'étoit pas coupable de la mort de son pere, puisqu'il l'avoit tué sans le connoître, dans une legitime défense: il n'étoit pas coupable d'inceste, puisqu'il n'avoit pas cru épouser sa mere: ainsi, après l'éclaircissement

il n'avoit qu'à pleurer l'un & se separer de l'autre, mais sans remords, & sans désespoir, puisqu'il n'avoit rien à se reprocher. L'idée de crime involontaire est une pure contradiction, puisque l'idée de crime renferme une intention ; & que l'idée d'involontaire l'exclud absolument. On peut dire que par-là, le sujet d'Oedipe est tout ensemble, & affreux, & frivole.

Pour moi, quoique j'aie songé d'un côté à rendre Oedipe un des plus vertueux hommes du monde ; à le faire bon Roi, bon mari, bon pere, bon fils même ; & d'autant meilleur qu'il l'est par l'impression du devoir, & non par celle de l'instinct, puisque celui qu'il croit son pere, ne l'est pas ; j'ai eu attention de l'autre, à lui donner un premier crime qui le rend coupable de ceux auxquels il a l'audace de s'exposer, de sorte qu'il est assez criminel, pour mériter d'être puni, & trop peu, pour ne pas mériter qu'on le plaigne.

En second lieu, j'ai voulu conserver, en traitant ce sujet, l'unité d'intérêt qu'il me paroit que les plus grands Poëtes n'y ont pas assez ménagée, non sans doute faute de génie, mais pour n'avoir pas tourné leur attention, & leur effort de ce côté-là. Le genie va toûjours loin du côté qu'il se tourne ; l'important est que la réflexion lui ouvre la véritable carriere,

Comme l'unité d'intérêt dans Oedipe, consiſte dans le dévelopement des circonſtances qui ſervent à l'éclairciſſement de ſon ſort; & que ce dévelopement ne ſuffiroit pas par lui-même, à remplir cinq Actes, on y a ajoûté des épiſodes de politique ou d'amour qui ſuſpendent d'autant l'impreſſion principale, & qui donnent, pour ainſi dire, deux Pieces en une: mais ces épiſodes, ſur tout un épiſode d'amour, n'a l'air ſi forcé dans le ſujet d'Oedipe, on y ſent tellement le contre-tems de cette paſſion avec l'horreur qui doit ſaiſir continüement les Perſonnages, qu'il eſt étonnant que les Auteurs ſe ſoient permis un ſi malheureux contraſte.

Dans l'effort que je faiſois, pour remédier à ce défaut, les deux fils d'Oedipe ſe ſont préſentés à mon imagination. J'ai crû qu'Eteocle & Polinice étoient les ſeuls Perſonnages qu'on pût lier intimément à l'intérêt d'Oedipe; & qu'en faiſant rouler quelque tems le péril ſur les enfans, je ne ferois qu'étendre le malheur du pere, & le rendre encore plus accablant. C'eſt de cette attention que m'eſt venuë l'idée de faire demander par les Dieux un des fils de Jocaſte, pour expier l'impunité du meurtre de Laïus. Comme Oedipe ignore que Jocaſte ait eu quelqu'autre enfant qu'Eteocle & Polinice, il ne ſauroit dou-

ter que l'ordre ne les regarde ; & le voilà déchiré par l'affreuſe neceſſité de laiſſer périr ſon peuple, ou de ſacrifier ſes fils. Il me ſemble que l'unité d'intérêt eſt non ſeulement ſoutenuë, mais qu'elle eſt encore fortifiée par le péril de ces Princes qui, entrant naturellement dans le développement du ſort d'Oedipe, devient une grande partie de la punition dont les Dieux l'accablent.

En me donnant cette nouvelle matiere, je me ſuis procuré l'avantage de pouvoir entrer d'abord dans le fort de l'action, ſans crainte de l'épuiſer trop tôt ; & je n'interromps point la paſſion propre de mon ſujet, je veux dire la terreur, par des paſſions moins vives & déplacées, qu'on ne s'eſt pardonnées ſans doute, que par la neceſſité de ſatisfaire à l'étenduë reglée d'une Tragedie.

J'étois encore frapé d'un défaut conſiderable dans l'action d'Oedipe, telle que les Poëtes l'ont arrangée ; c'eſt que les Perſonnages, au moment qu'on les introduit ſur la Scene, ignorent les choſes dont ils devroient être inſtruits dès long-tems, ou qu'ils n'ont pas pris les meſures, qu'exigoient les événemens qu'ils racontent. Il eſt vrai que les Auteurs, pour raſſembler les éclairciſſemens, & les démarches dans le cours de l'action préſente, avoient beſoin

oin de l'ignorance & de l'imprudence
es Perſonnages : mais une action qui ne
arche qu'à ce prix, & où l'on ſent toû-
urs que le Poëte a pris ſes avantages,
ux dépens de la vraiſemblance, perd in-
niment de ſa force : l'illuſion n'a plus
e lieu ; & l'on eſt trop averti de ne rien
oire d'un fait qui ne ſubſiſte qu'à la fa-
eur de ſuppoſitions preſque impoſſibles.

Pour rétablir les Perſonnages dans une
nduite raiſonnable, il falloit diſpoſer
s faits de l'avant-Scene de maniere qu'-
ne duſſent ſe développer que dans le
urs de l'action ; & que Jocaſte & Oe-
pe n'euſſent pas dû plutôt s'en faire con-
lence, ou qu'ils euſſent pû les ignorer
x-mêmes.

J'ai tâché d'arranger mes circonſtances
ns cette vûë ; & j'ai crû ſurtout qu'à
gard de la mort de Laïus, Jocaſte &
ut le peuple devoient avoir été telle-
nt trompés, qu'ils n'euſſent point eu de
ſures à prendre, pour venger ſa mort.

De là m'eſt venu l'expedient du men-
nge d'Iphicrate. Il abandonne ſon maî-
dans le péril ; il revient ſans bleſſure
noncer ſa mort ; & le lâche eſt réduit,
ur ne ſe pas perdre d'honneur, à fein-
que ſon maître a peri dans une forêt
s les efforts d'un Lion monſtrueux : ſa
uleur & les vêtemens enſanglantés qu'-
apporte à Jocaſte donnent du poids à

ſon menſonge. Il n'y avoit dans ce ca
aucune recherche à faire ; & Oedipe lui-
même que Jocaſte en avoit inſtruit, n'a
voit rien à tenter, pour venger ſon pré-
deceſſeur.

Je penſe que dans cette diſpoſition o
ne peut plus reprocher aux Perſonnages
ni d'avoir rien ignoré de ce qu'ils de-
voient ſavoir, ni d'avoir rien ômis d
ce qu'ils devoient faire ; & je rétabli
ainſi l'action dans toute ſa force, en lu
rendant toute ſa vraiſemblance.

Toutes ces idées que je ne dois qu'
mon attention, pour remédier aux dé
fauts qui m'avoient frapé, m'ont donné
en quelque façon, un nouveau ſujet ; & j
n'ai pû réſiſter à la tentation de le traiter

J'ai crû qu'avec un fonds raiſonnable
il me faudroit moins de genie, pour l
ſoutenir, qu'il n'en a fallu aux autres
pour couvrir, par la beauté des détails
un fonds vicieux par lui même : car je ré
velerai ici ingénûment un d s meilleur
ſecrets de l'art ; c'eſt de ſe défier aſſez d
ſon eſprit, pour ne pas s'embarquer le
gerement, pour ne pas compter de vair
cre le vice du fonds par l abondance & l
richeſſe des ornemens ; & de ſe croire toû
jours aſſez foible, pour avoir beſoin d'u
ne matiere heureuſe & bien diſpoſée, c
pable encore de plaire pas elle-même
quan

quand on ne la rempliroit que mediocrement.

De grands esprits n'y regardent pas quelquefois de si près. Fiers de leurs ressources, ils dédaignent les précautions ; mais je leur conseillerois encore de se servir de mon secret. Le génie est toûjours mieux emploié à embellir, qu'à réparer.

Je me garderai bien de faire valoir ici en détail tous les soins que j'ai donnés à la continuité & à l'accroissement de l'action ; j'aime mieux me faire justice sur un endroit où je n'ai pû me contenter moi-même.

La premiere Scene du troisiéme Acte, où Polemon, le prétendu pere d'Oedipe, est arrêté par les Princes, m'a paru languissante au Théatre, & plus même que je ne l'avois prévû : car il est bon de le dire en passant ; il y a cette difference entre la lecture & la représentation d'une Piéce, que les beautés & les défauts des discours se sentent mieux dans la lecture, au lieu que la représentation découvre plus surement la force ou la foiblesse de l'action. Quelquefois un homme d'un bon sens ordinaire sent tout-à-coup au Théatre ce qui est échapé dans le Cabinet à la réflexion des connoisseurs.

En cherchant la raison de la langueur de la Scene, j'ai été surpris de l'aperce-

voir dans les précautions mêmes que j'avois prises pour la prévenir.

Polemon devoit d'abord donner sur son état des éclaircissemens qui servoient de préparation à de nouveaux événemens. Il n'auroit pû faire ce détail, en parlant à la Reine, trop impatiente du secret qui la regarde, pour s'occuper des affaires particulieres d'un berger.

J'ai donc choisi, pour témoins de ce détail, Eteocle & Polinice; & je m'imaginois par-là donner plus de dignité à la Scene: mais c'est cette dignité même qui en fait le vice. Qu'on me permette là-dessus une réflexion dont je me souviendrois, si je travaillois encore.

Quand on a à dire des choses qui ne doivent produire ni accroissement ni changement de passion dans les Personnages, il vaut mieux qu'elles ne soient dites qu'à de simples Confidens, parce qu'alors le Spectateur ne s'attend qu'à être instruit lui-même; & non pas à voir actuellement l'effet de ce qu'on lui aprend: mais au contraire si vous introduisez des Personnages importans, le Spectateur se promet qu'il en va naître de nouvelles passions & de nouveaux desseins; & la Scene lui paroît vuide, si les Acteurs se retirent au même état qu'ils sont entrés.

C'est cette attente trompée qui cause la langueur de la Scene. On demeure d'au-

tant plus froid qu'on s'eſt promis en vain plus d'émotion. J'avoüe volontiers ma mépriſe ; & je compte pour quelque dédommagement d'en avoir découvert l raiſon.

J'ai encore à prévenir le reproche d'orgueïl que ſemble mériter l'audace de traiter un ſujet après le grand Corneille. Je ne déſavoüe pas que l'entrepriſe n'ait l'air de préſomption : mais il faut avoüer auſſi que ce peut n'en être que l'air ; & j'oſe aſſurer que de ma part, cela ne va pas plus loin.

L'opinion établie de la ſuperiorité de Corneille ſur tous les Auteurs Dramatiques, n'eſt pas le fruit de chacune de ſes Piéces en particulier ; c'eſt le tribut légitime du mérite ſurprenant répandu dans tous ſes Ouvrages ; & c'eſt au génie conſideré en ſon entier, & non pas ſéparément, à aucune de ſes productions, qu'eſt dû le prix de la Poëſie Dramatique.

Quand on penſe de combien Corneille s'eſt élevé au-deſſus de ſes prédeceſſeurs, quelle nouvelle richeſſe l'art a acquiſe entre ſes mains, quelle eſt ſa fecondité pour les deſſeins & pour les caracteres, quelle eſt la force de raiſon, l'abondance & le choix des ſentimens, le ſublime de l'expreſſion qu'il étale en tant d'endroits, il

y auroit de l'extravagance à préſumer de l'égaler ; on ne pardonneroit pas même à un génie ſupérieur au ſien, s'il en naiſſoit, de ſentir trop tôt ſon avantage ; il devroit attendre modeſtement qu'à force de preuves, le Public en convînt, & douter encore après cela de ſon ſuccès.

Voilà préciſément comme je penſe de Corneille. Je me fais honneur d'avoüer toute mon inſuffiſance auprès d'un génie ſi rare ; & ſi l'on m'en croit, on ſera bien loin d'imaginer que j'aye voulu lutter à cet égard contre un ſi grand Maître : mais il n'en eſt pas de même de ſes Piéces en particulier. Peut-être n'y en a-t-il point d'abſolument parfaite ; & voici, ce me ſemble, deux raiſons qui doivent y avoir laiſſé des défauts, même conſiderables.

La premiere : c'eſt que quand un Ecrivain trouve un art preſque encore dans le cahos, comme Corneille y a trouvé parmi nous la Tragedie, il n'en peut perfectionner que ſucceſſivement les différentes parties. Tantôt il ſonge à étendre l'art d'un côté, tantôt à l'enrichir d'un autre ; quelquefois il a en vuë les paſſions, d'autres fois les caracteres, quelquefois la juſteſſe & la regularité de l'intrigue ; il lutte à tout moment contre le torrent du mauvais goût ; il travaille peu à peu à purger le ſtile de ſes baſſeſſes, de ſes enflures, de ce faux éclat qui ne naît que du jeu des pa-

roles ; & à la place de ces agrémens de mode, il lui donne insensiblement une beauté de tous les pays & de tous les siécles. Plus il est parti de loin, plus le chemin qu'il a fait lui persuade aisément qu'il a atteint au terme. Il s'arrête, si ce n'est de lassitude, du moins par la satisfaction de ses progrès, qui, comparés à l'état où il a pris les choses, lui doivent paroître la perfection même.

La seconde raison vient du grand nombre des Ouvrages. Un génie qui enfante tant de différens desseins, est entraîné par sa propre abondance ; il ne sauroit faire une attention scrupuleuse à tous les détails ; il lui suffit de mettre chaque tableau en état de produire un grand effet ; & pour augmenter cet effet de quelques degrés, il ne veut pas perdre un tems mieux employé à de nouveaux Ouvrages qui, dans leur totalité, sont d'un plus grand prix que ne le seroient quelques beautés de plus dans un seul.

On voit à present qu'un Auteur raisonnable peut bien, sans s'enorgueillir, traîter un sujet après Corneille. Sur quoi apuyeroit-il sa présomption ? d'un côté il tire de lui-même les principes & les exemples qui doivent le guider ; & c'est par son propre secours qu'il pourroit réüssir à le vaincre dans un sujet particulier.

De l'autre, moins dominé par une imagination feconde, il peut mettre au peu qu'il entreprend, un ſoin laborieux que Corneille a dû dédaigner, pour pouvoir multiplier ſes travaux, content que l'art ſe trouvât tout entier, quoiqu'épars, dans ſes differentes productions: éloge qui n'eſt peut-être dû qu'à lui ſeul.

J'avoüe cependant qu'en concourant ainſi avec les grands Maîtres, un Auteur peut ſe flater ſecretement de devenir leur digne rival; c'eſt un étourdiſſement que je lui pardonnerois dans le cours du travail; cette émulation l'échauffe, & peut même étendre ſon génie: mais après l'ouvrage fait, il n'a qu'à ſe ſervir de mes réflexions, pour ſe guerir d'une vanité qui ne lui eſt plus utile, & pour ſe remettre humblement à ſa place.

Comme avec l'Oedipe en Vers, j'expoſe encore au public la même Tragedie que j'avois faite en Proſe, avant que de la verſifier; on me permettra de dire ici les raiſons pourquoi je ne l'ai pas hazardée au Théatre de la premiere façon; & d'expoſer en même-tems le ſentiment où je ſuis qu'il ſeroit raiſonnable de faire des Tragedies en Proſe.

Deux raiſons m'ont empêché d'en riſquer la repréſentation.

La premiere: l'habitude des auditeurs qui n'entendent des Tragedies qu'en Vers.

La ſeconde : l'habitude des Acteurs mêmes qui n'en repreſentent pas d'autres.

On s'eſt imaginé, car de quoi la force de l'habitude ne fait-elle pas des principes, que la pompe, la meſure des Vers & l'éclat de la rime étoient eſſentiels à la dignité de la Tragedie ; que les grands intérêts & les grandes paſſions perdroient ſans ce ſoutien, une grande partie de leur importance, comme ſi l'admiration, la terreur & le pathétique ne pouvoient être l'effet du langage ordinaire.

Je n'ai oſé heurter un préjugé ſi établi ; d'un côté, c'eſt prudence ; j'ai pris le plus ſûr, pour réuſſir ; mais de l'autre, c'eſt lâcheté ; mon exemple, pour peu qu'il eût été heureux, en eût encouragé de plus habiles. On ne tentera gueres de nouveautés utiles, s'il ne ſe trouve pas des Auteurs aſſez généreux, pour riſquer de déplaire au public, en eſſayant de l'enrichir.

L'habitude des Acteurs eût encore augmenté le danger ; ils ſeroient preſque décontenancés dans le tragique, s'ils n'y parloient pas en Vers. Leur voix, leur maintien, leur geſte, tout s'y eſt meſuré. Ce prétendu langage des Dieux qu'on eſt accoutumé de reſpecter, leur éleve l'imagination ; & réduits au langage ordinaire, ils ne ſe paroîtroient plus à eux-mêmes ſi importans, illuſion qui leur eſt né-

ceſſaire, pour en impoſer mieux aux autres.

D'ailleurs la meſure & les phraſes, ordinairement plus coupées dans les Vers, aident beaucoup leur intelligence; ils en diſcernent plus aiſément le ſens; ils en prennent mieux les tons, & ils les ſoutiennent davantage; au lieu qu'il leur faudroit plus de fineſſe que n'en ont quelques-uns, pour ſaiſir dans les phraſes étenduës de la Proſe les inflexions délicates que demanderoient les raiſonnemens & les paſſions.

Cependant, ſi contre ces préjugés & ces obſtacles que fait naître l'habitude des uns & des autres, on pouvoit établir l'uſage des Tragedies en Proſe, j'oſe croire qu'on y trouveroit de vrais avantages.

Premierement: l'avantage de la vraiſemblance qui eſt abſolument violée par la verſification: car pourquoi, en faiſant agir des hommes, ne les pas faire parler comme des hommes? n'eſt-il pas, j'oſe le dire, contre nature, qu'un Héros, qu'une Princeſſe aſſerviſſent tous leurs diſcours à un certain nombre de ſillabes; qu'ils y ménagent ſcrupuleuſement des repos reglés; & qu'ils affectent, juſques dans le détail de leurs intérêts, ou dans leurs paſſions les plus impetueuſes, le retour exact des mêmes ſons qui ne peut être que le fruit d'une recherche auſſi puerile que pénible? Que cette maſcarade du diſcours

eſt étrange ! Et n'eſt-ce pas le triomphe de l'habitude que le plaiſir qu'on eſt parvenu à s'en faire.

Par le langage ordinaire, les Perſonnages & les ſentimens n'en paroîtroient-ils pas plus réels ; & par cela même, l'action n'en deviendroit-elle pas plus vraye? autrefois tous les Ouvrages de Théatre étoient faits en Vers. La Comedie, malgré ſa familiarité eſſentielle, ſubiſſoit là-deſſus le même joug que la Tragedie. Dans la ſuite on s'eſt licentié ſouvent à écrire la Comedie en Proſe ; & ſelon la portée des Auteurs, elle en a acquis ſouvent plus de vivacité & de juſteſſe.

On dira peut-être qu'il y a plus loin du ſtile majeſtueux de la Tragedie à la Proſe, qu'il n'y avoit du ſtile aiſé de la Comedie: mais on ſe tromperoit, & les proportions ſont les mêmes. Il eſt vrai que les Perſonnages Tragiques doivent, par la convenance de leur état, parler avec plus de nobleſſe & d'élegance que les Comiques ; mais ils n'en doivent pas parler moins naturellement ; & leur dignité ne les rend pas Poëtes. Auſſi un Auteur judicieux ne ſe permet pas les audaces épiques, en faiſant parler ſes Acteurs. Rompez la meſure des Vers de Racine ; faites diſparoître ſes rimes ; vous ne retrouverez plus dans les diſcours qu'une élegance naturelle & pro-

portionnée aux rangs, aux intérêts, aux passions. Vous n'y perdrez en un mot que cet agencement étudié qui vous distrait de l'Acteur, pour admirer le Poëte, & qui ne paroîtroit qu'un abus de la parole à tout homme de bon sens qui n'auroit jamais entendu de Vers.

Il est encore évident qu'avec la liberté de choisir & d'arranger les paroles, on en auroit plus de facilité à perfectionner les choses. Jamais on ne seroit forcé d'adopter un mot impropre avec connoissance de cause par l'impossibilité d'ajuster à son gré le mot necessaire. On pourroit toûjours donner à un raisonnement sa gradation & sa force, au lieu que le caprice des rimes contraint souvent d'y mêler quelques foiblesses, ou quelque inutilité. Jamais, pour conserver un trait excellent, on ne seroit réduit à s'en permettre un médiocre. L'ordre, la précision, les convenances ne seroient plus à la merci de regles tyranniques que ne maîtrisent pas toûjours les plus grands génies; & enfin les Auteurs n'auroient plus à se passer, ni les lecteurs à pardonner de véritables fautes, sous le nom adouci de licences.

D'ailleurs, & voici peut-être l'avantage le plus considerable, la correction seroit infiniment aisée. L'Ecrivain le plus sur est sujet à de grandes mépriſes dans la chaleur de la composition; & quand il

vient à s'éclairer par ſes propres réflexions, ou par la critique des autres, ce qu'il voudroit ôter eſt tellement uni à ce qu'il y a de plus heureux, qu'il renonce bientôt à des changemens impoſſibles: il aura plûtôt fait de mettre à juſtifier ſa faute, l'eſprit qu'il devroit employer à la corriger. En Proſe il n'eût fallu que rayer un mot, & en ſubſtituer un autre: mais en Vers la ſubſtitution de ce mot va goûter un tour heureux, un Vers ſublime, & peut-être, de proche en proche, une longue ſuite de diſcours.

M. Deſpreaux m'a dit lui-même qu'il avoit été vingt ans à corriger une fauſſe rime. Je rabats ce qu'il faut de l'hyperbole; mais il en reſte toûjours aſſez pour être frapé du ridicule des hommes, d'avoir inventé un art exprès, pour ſe mettre ſouvent hors d'état d'exprimer exactement ce qu'ils voudroient dire; ou ce qui eſt encore pis, pour avoir à ſacrifier ce qui ſeroit dit le plus heureuſement, à des conditions que la raiſon n'a point preſcrites. Au reſte celui qui feroit une Tragedie en Proſe auroit à ſe garder d'un piege. Il pourroit abuſer de la facilité du ſtile, en ſe contentant trop tôt de ſes premieres idées, & en ne faiſant pas aſſez d'effort pour chercher le mieux, dès qu'il ſe ſeroit offert du raiſonnable. Je lui recommande-

rois donc de mettre au choix des choſes le tems & le ſoin qu'exigeroit la verſification. Ce ſera toûjours un aſſez grand encouragement pour lui que la ſureté de trouver dans ſa langue de quoi exprimer heureuſement ce qu'il imaginera de ſublime & de pathétique.

Voici enfin un dernier fruit de l'uſage que je voudrois établir ; c'eſt de multiplier le nombre des Auteurs Dramatiques, en les diſpenſant d'un talent que bien des gens d'eſprit n'ont pas. N'y a-t'il pas des écrivains qui ont aſſez d'invention pour imaginer de grands deſſeins, aſſez de génie pour les bien arranger, aſſez de raiſon & d'eſprit pour les bien exécuter, mais qui ne ſe ſont jamais exercés à la verſification, ou qui par bon ſens s'en ſont rebutés de bonne heure par la perte de tems qu'elle coûte ? Quel dommage que tout ce mérite ſoit perdu pour le Théatre !

Si M. de Fenelon ne s'étoit mis audeſſus du préjugé qui veut que les Poëmes ſoient en Vers, nous n'aurions pas le Télemaque, ſi brillant cependant des beautés mêmes qu'on appelle poëtiques, qu'on ne s'aviſe pas d'y ſouhaiter la parure des Vers. Penſons de même de la Tragedie ; & peut-être aurons-nous bien-tôt des Ouvrages d'une auſſi grande perfection dans leur genre.

COMPARAISON

DE LA PREMIERE SCENE

DE MITHRIDATE

AVEC LA MÊME SCENE

RE'DUITE EN PROSE,

D'où naiſſent quelques Réflexions ſur les Vers.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARE'S, ARBATE.

XIPHARE'S.

OUI nous faisoit, Arbate, un récit fidelle. Rome triomphe en effet; & Mithridate est mort. Les Romains ont attaqué mon pere vers l'Euphrate; & ils ont trompé dans la nuit sa prudence ordinaire. Tout son Camp dispersé, & fuyant après une longue bataille, l'a laissé dans la foule des morts; & j'ai sçû qu'entre les mains de Pompée, un soldat a remis son épée avec son diadéme. Ainsi ce Roi qui durant quarante ans a lassé lui seul tout ce que Rome eut de Chefs considérables; & qui, balançant la fortune dans l'Orient, vangeoit la querelle commune de tous les Rois, meurt; & laisse après lui, pour venger sa mort, deux fils malheureux qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Eh quoi l'ardeur de regner en la place de votre pere vous rend déja ennemi de Pharnace!

XIPHARE'S.

Non; Arbate, je ne prétens point acheter à ce prix les débris d'un malheureux Empire; je sçais respecter en lui l'avantage des ans; & satisfait des Etats marqués pour mon partage, je verrai tomber sans regret entre ses mains, tout ce que l'amitié de Rome lui promet.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARE'S, ARBATE.

XIPHARE'S.

ON nous faiſoit, Arbate, un fidelle rapport.
Rome en effet triomphe; & Mithridate eſt mort.
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon pere,
Et trompé dans la nuit ſa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout ſon Camp diſperſé,
Dans la foule des morts, en fuyant l'a laiſſé;
Et j'ai ſçû qu'un ſoldat dans les mains de Pompée
Avec ſon diadême a remis ſon épée.
Ainſi ce Roi qui ſeul a durant quarante ans,
Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans;
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt; & laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! quoi l'ardeur de regner en ſa place
Rend déja Xipharés ennemi de Pharnace!

XIPHARE'S.

Non; je ne prétens point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux Empire acheter les débris.
Je ſais en lui des ans reſpecter l'avantage;
Et content des Etats marqués pour mon partage,
Je verai, ſans regret, tomber entre ſes mains,
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains! le fils de Mithridate!
Seigneur, eſt-il bien vrai, ...

ARBATE.

L'amitié de Rome ! un fils de Mithridate ! eſt-il vrai, Seigneur...

XIPHARE'S.

N'en doute point. Pharnace depuis long-tems tout Romain dans le cœur, attend tout maintenant des Romains ; & moi, plus fidelle que jamais à mon pere, je conſerve une immortelle haine pour Rome. Cependant ma haine & ſes prétentions ſont le moindre ſujet de nôtre diſcorde.

ARBATE.

Quel autre intérêt vous anime donc contre lui ?

XIPHARE'S.

Je vais t'étonner. Monime, cette belle Monime qui attira tous les vœux du Roi notre pere & dont, après lui, Pharnace ſe déclare amoureux.

ARBATE.

Eh bien, Seigneur !

XIPHARE'S.

Je l'aime, Arbate ; & je ne veux plus m'en taire, puiſqu'enfin je n'ai plus que mon frere pour rival. Sans doute tu ne t'attendois pas à ce diſcours ; mais ce n'eſt point un ſecret de peu de tems. Cet amour s'eſt long-tems augmenté dans le ſilence. Que n'en puis-je marquer toute la violence à tes yeux ! te peindre mes premiers ſoupirs & mes premiers ennuis ! mais dans le funeſte état où nous ſommes, ce n'eſt gueres le tems de m'occuper à rappeler le cours d'une Hiſtoire amoureuſe. Qu'il te ſuffiſe pour me juſtifier que je vis, que j'aimai le premier la Reine ; que mon pere ignoroit encore juſqu'au nom de Monime, lorſque je conçus pour elle un légitime amour. Il la vit ; mais au lieu de préſenter à ſes beautés un amour & des vœux dignes d'elle, il crut que, ſans aſpirer à plus de gloire, Monime lui céderoit

XIPHARE'S

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-tems tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome & du vainqueur;
Et moi, plus que jamais, à mon pere fidelle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle:
Cependant, & ma haine, & ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Eh quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARE'S.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime
Qui du Roi notre pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux....

ARBATE.

Eh bien, Seigneur!

XIPHARE'S.

Je l'aime; & ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frere.
Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours,
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est long-tems accrû dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence!
Et mes premiers soupirs, & mes premiers ennuis!
Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est gueres le tems d'occuper ma mémoire
A rapeller le cours d'une amoureuse Histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis; que j'aimai la Reine le premier,
Que mon pere ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit: mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un himen & des vœux dignes d'être écoutés;
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,

une victoire indigne. Tu sçais par combien d'efforts il tenta sa vertu ; & que, lassé de l'avoir combatuë en vain, absent, mais toûjours plein de son amour, il lui fit porter son diadéme par tes mains. Juge de mes douleurs, Arbate, quand j'appris par des bruits trop certains l'amour & les desseins du Roi ; quand je sçus que la Reine réservée à son lit, avoit pris le chemin de Nymphée avec toi. Hélas ! ce fut encore dans ce tems fatal que ma mere ouvrit les yeux aux offres des Romains. Peut-être, pour venger sa foi trompée par cet himen, ou peut-être, afin de ménager pour moi la faveur de Pompée, elle trahit Mithridate & livra aux Romains la Place & les Trésors qui lui étoient confiés Que devins-je, en apprenant ce crime ! je ne regardai plus alors mon rival dans mon pere, j'oubliai que son amour traversoit le mien ; & je n'eus plus devant les yeux que mon pere offensé J'attaquai les Romains. Ma mere éperduë me vit en reprenant cette place qu'elle leur avoit livrée, me dévouer contre eux aux dangers les plus mortels, & chercher à la désavouer en mourant. Depuis ce tems l'Euxin fut libre ; & il l'est encore ; & des rives du Bosphore aux rives du Pont tout reconnut Mithridate ; & ses Vaisseaux n'eurent plus que les vents & les eaux pour ennemis. Je voulois faire plus ; & pour le secourir, je prétendois moi-même m'avancer vers l'Euphrate. Je fus frappé soudain du bruit de sa mort. Au milieu de mes pleurs, je te l'avoüe, Monime que mon pere avoit laissée en tes mains, revint à ma pensée avec tous ses charmes ; que dis-je ! je tremblai en ce moment pour ses jours, je redoutai les cruelles amours du Roi. Tu sçais toi-même combien de fois ses transports jaloux ont assuré la mort

Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu ſçais par quels efforts il tenta ſa vertu ;
Et que laſſé d'avoir vainement combattu,
Abſent, mais toûjours plein de ſon amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter ſon diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncerent du Roi l'amour & les deſſeins ;
Quand je ſçus qu'à ſon lit Monime réſervée,
Avoit pris avec toi le chemin de Nymphée.
Hélas ! ce fut encor dans ce tems odieux
Qu'aux offres des Romains ma mere ouvrit les yeux.
Ou pour venger ſa foi par cet himen trompée,
Ou, ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon pere ; & rendit aux Romains
La place & les tréſors confiés en ſes mains.
Que devin-je, au récit du crime de ma mere !
Je ne regardai plus mon rival dans mon pere ;
J'oubliai mon amour par le ſien traverſé ;
Je n'eus devant mes yeux que mon pere offenſé.
J'attaquai les Romains ; & ma mere éperduë
Me vit, en reprenant cette place renduë,
A mille coups mortels contr'eux me dévoüer ;
Et chercher, en mourant, à la déſavouer.
L'Euxin depuis ce tems fut libre, & l'eſt encore ;
Et des rives de Pont aux rives du Boſphorre,
Tout reconnut mon pere ; & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.
Je voulois faire plus : je prétendois, Arbate,
Moi-même, à ſon ſecours, m'avancer vers l'Euphrate ;
Je fus ſoudain frappé du bruit de ſon trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le céle pas,
Monime qu'en tes mains mon pere avoit laiſſée,
Avec tous ſes attraits revint à ma penſée

de ſes maîtreſſes. Je volai auſſi-tôt vers Nymphée ; & mes triſtes regards rencontrerent Pharnace aux pieds de ſes murs ; j'en conçus un funeſte préſage. Tu nous reçus tous deux ; & tu ſçais le reſte. Pharnace toûjours violent dans ſes deſſeins, ne diſſimula point ſon amour préſomptueux : il conta à la Reine la diſgrace de mon pere, lui avoua ſon amour, & s'offrit à la place de Mithridate. Il le veut exécuter, comme il le dit ; mais je prétens éclater à mon tour. Oui, Arbate, autant que mon amour a reſpecté le pouvoir d'un pere à qui je fus dévoué dès l'enfance, autant aujourd'hui ce même amour ſe révolte & brave l'autorité de ce nouveau rival. Ou Monime elle-même conrraire à mon amour, condamnera l'aveu que j'ai réſolu de lui faire ; ou quelque malheur qu'il en puiſſe arriver, ce n'eſt que par mon trépas qu'on peut l'obtenir. Voilà, cher Arbate, tous les ſecrets dont je voulois t'inſtruire ; choiſi quel parti tu dois prendre ; vois lequel des deux mérire le mieux que tu te déclares pour lui, l'eſclave de Rome ou le fils de ton Roi. Fier de l'appui de Rome, peut-être que Pharnace croit commander dans Nymphée, & me parler en maître ; mais ma puiſſance ici ne reconnoît point la ſienne. Le Pont eſt ſon partage, Colchos eſt le mien ; & l'on ſçait que la Colchide & ſes Princes ont toûjours compté ce Boſphore au rang de leurs Etats.

ARBATE.

Commandez, Seigneur. Si j'ai quelque puiſſance, mon choix eſt fait ; je ferai mon devoir. Avec le même zéle & la même audace que je ſervois votre pere & que je gardois Nymphée contre votre frere & contre vous-même, après la mort du Roi, je vais vous ſervir contre tous. Et ne

Que dis-je ! en ce malheur, je tremblai pour ſes jours ;
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu ſçais combien de fois ſes jalouſes tendreſſes
Ont pris ſoin d'aſſurer la mort de ſes maîtreſſes ;
Je volai vers Nymphée ; & mes triſtes regards
Rencontrerent Pharnace aux pieds de ſes remparts ;
J'en conçus, je l'avoüe, un préſage funeſte.
Tu nous reçûs tous deux ; & tu ſçais tout le reſte.
Pharnace, en ſes deſſeins toûjours impétueux,
Ne diſſimula point ſes vœux préſomptueux.
De mon pere à la Reine il compta la diſgrace,
L'aſſura de ſa mort, & s'offrit en ſa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter :
Mais enfin à mon tour je prétens éclater.
Autant que mon amour reſpecta la puiſſance
D'un pere à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour maintenant révolté
De ſon nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime à ma flâme, elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétens lui faire ;
Ou bien quelques malheurs qu'il en puiſſe avenir,
Ce n'eſt que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les ſecrets que je voulois t'apprendre.
C'eſt à toi de choiſir quel parti tu veux prendre,
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'eſclave des Romains ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, & me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le ſien.
Le Pont eſt ſon partage ; & Colchos eſt le mien ;
Et l'on ſçait que toûjour la Colchide & ſes Princes
Ont compté ce Boſphore au rang de leurs Provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,

ſçais-je pas que ſans vous mon trépas aſſuré alloit ſuivre l'entrée de Pharnace en ces lieux ? ſçais-je pas que mon ſang répandu par ſes mains eût ſouillé ces murs que j'avois défendus contre lui ? Aſſurez-vous, Seigneur, du cœur & du choix de la Reine. Du reſte, ou je n'ai plus ici qu'une ombre vaine de crédit, ou Pharnace laiſſant le Boſphore entre vos mains ira joüir ailleurs des bontés de Rome.

XIPHARE'S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur ! mais on vient : cours cher Arbate. C'eſt Monime elle-même.

Que le Lecteur à préſent ſe rende témoignage à lui-même de l'effet que produit en lui cette Scene, telle qu'il vient de la lire, en comparaiſon de la Scene en Vers ; & je lui demande ſi toutes les Tragedies de Racine, miſes en Proſe avec la même exactitude à conſerver ſes penſées, ſes tours & ſes expreſſions, en ne leur retranchant préciſement que l'agrément de la rime & de la meſure, ſi, dis-je, ces Tragedies feroient la même impreſſion de beauté, & produiroient le même dégré d'eſtime pour l'Auteur.

Quelques-uns me répondront peut-être qu'ils ne rabattroient rien, ni de l'idée de l'Ouvrage, ni de leur eſtime pour l'Ecrivain.

Je n'ai rien à dire à ceux là ; je n'ai qu'à les féliciter de la force & de la droi-

Mon choix eſt déja fait ; je ferai mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je ſervois le pere, & gardois cette place,
Et contre votre frere, & même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous ſers contre tous.
Sans vous ne ſçais-je pas que ma mort aſſurée
De Pharnace en ces lieux alloit ſuivre l'entrée ?
Sçais-je pas que mon ſang par ſes mains répandu,
Eût ſouillé ce rempart contre lui défendu ?
Aſſurez-vous du cœur & du choix de la Reine.
Du reſte, ou mon credit n'eſt plus qu'une ombre vaine,
Du Pharnace, laiſſant le Boſphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARE'S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extréme ?
Mais on vient. Cours, ami. C'eſt Monime elle-même.

ure de leur jugement qui les rend incapables de ſéduction.

Mais je m'adreſſe au plus grand nombre ans comparaiſon ; à ceux qui ſentiroient n déchet conſidérable dans ces Tragelies, pour qui, par le ſeul changement de tile, elles deviendroient un Ouvrage ordinaire, & qui n'auroient plus de l'Auteur l'idée de grand génie que le mérite e la verſification leur a laiſſée. Je leur is donc ce que je me ſuis dit à moi-même, n me ſurprenant dans une pareille mériſe, que nous n'eſtimons pas aſſez ce ui eſt réellement eſtimable ; & que nous ſtimons exceſſivement ce qui ne l'eſt gueres, pour ne pas dire ce qui ne l'eſt point u tout.

Qu'eſt-ce qui conſtituë la ſolide bonté d'un Ouvrage, ſi ce n'eſt la juſteſſe des penſées ; liées entr'elles par le meilleur arrangement, la convenance des tours qui expriment des ſentimens proportionnés à la nature des choſes dont on parle, & le choix des expreſſions les plus propres à faire paſſer exactement dans l'eſprit des autres les idées qu'on veut leur donner. Voilà la raiſon ; voilà l'éloquence ; voilà la connoiſſance parfaite, & le ſeul uſage légitime d'une langue.

Après toutes ces conditions, que reſteroit-il à eſtimer dans un Ouvrage du côté de l'intelligence ? c'eſt pourtant de ces beautés que les Tragedies de Racine ne perdroient rien, ſi on les réduiſoit en Proſe, comme je l'ai eſſayé ſur une Scene. Pourquoi donc nous paroîtroient-elles moins belles ? Pourquoi les eſtimerions-nous moins ? c'eſt ſans doute que nous ne ſentons pas aſſez leur vrai mérite ; & que nous apprétions trop le mérite acceſſoire de la verſification.

Mais qu'eſt-ce que ce prétendu mérite que nous mettons à ſi haut prix ? le vain mérite de la difficulté. Extravagance de la part de ceux qui impoſent ce joug, & de la part de ceux qui le reçoivent, travail également frivole & pénible.

Imaginons un moment qu'un homme ait

aît fait une Tragedie, parfaite à tous égards, mais en Proſe. Quelqu'un lui vient dire : Voilà, Monſieur, un Ouvrage aſſez raiſonnable, votre action eſt bien choiſie & bien conduite : tous vos ſentimens élevent l'eſprit ou touchent le cœur : vos Perſonnages ſe diſent préciſément ce qu'ils doivent ſe dire, & avec toute la dignité qui leur convient : mais tout cela n'eſt encore que peu de choſe ; & votre Ouvrage n'eſt qu'ébauché. Voulez-vous lui donner une beauté immortelle & vraiment ſublime ? réduiſez toutes vos penſées ſous une meſure uniforme. Renfermez tous les membres de vos phraſes en douze ſillabes, en leur ménageant encore un repos au milieu des douze. Sur tout quand vous aurez terminé une de ces meſures par un mot d'une certaine définance, terminez auſſi la ſuivante, par une définance pareille. Si vous rempliſſez ces conditions, d'aſſez bon génie que vous paroiſſez déja par votre Ouvrage, vous allez devenir un grand homme : mais ne changez rien à vos tours ni à vos expreſſions, puiſqu'elles ſont bonnes ; n'y ajoutez, n'en diminuez rien, puiſqu'elles ſont préciſes. C'eſt à vous de trouver le moyen de ranger tout ce que vous avez dit ſous les nouvelles loix que je vous impoſe.

Conçoit-on rien de ſi ridicule qu'une

pareille propoſition ? mais que va devenir l'homme à qui on l'a faite, s'il veut bien s'y ſoumettre ? il n'a plus rien à penſer. Tout l'eſprit qui doit être dans ſon Ouvrage eſt déja trouvé. Il ne lui reſte plus à exercer qu'un travail mécanique & mépriſable : il va tourner ſes mots de toutes les façons, pour y découvrir quelques rimes, ou pour les faire plier ſous la meſure preſcrite. Dans l'impoſſibilité de trouver ſon compte, il ſera contraint de changer ſes tours & ſes expreſſions, quelquefois heureuſement, le plus ſouvent avec perte ; & enfin il va mettre pluſieurs années à vaincre des obſtacles, qui ſurmontés n'ajoûteront à ſon Ouvrage qu'un agrément de convention & contre nature, tandis que les vrayes beautés lui auront à peine couté quelques mois. Eſt-ce donc là l'exercice de la raiſon ? & un pareil rêveur n'eſt-il pas plus digne de pitié que de louange ? voilà pourtant, je n'exagere point, ce que les hommes demandent des Poëtes ; & voilà ce que nous faiſons entant que verſificateurs ; & ce qu'il y a de bien honteux ; c'eſt que l'eſtime la plus brillante ſoit attachée à ce mérite ; & que toutes choſes d'ailleurs égales, la ſeule verſification mette tant de diſtance entre les Auteurs.

Encore, ſi on ne ſe mettoit à verſifier

que bien assuré de ce qu'on veut dire, pour ne s'en laisser écarter par la contrainte que le moins qu'il seroit possible, ce ne seroit qu'un mauvais usage du tems: mais il y a pis. Les Poëtes pensent d'ordinaire en Vers; & c'est alors que la raison a beaucoup à souffrir.

Je demande pardon à mes confreres, si j'expose ici la maniere humiliante dont nous travaillons la plûpart. Nous pensons vaguement à la matiere que nous voulons traiter; nous y tendons notre esprit pour appeller les idées. S'il s'offre quelque chose de raisonnable, nous tâchons de découvrir aux environs de notre pensée quelques rimes, qui nous fassent entrevoir un sens aisé à lier avec ce que nous avons déja dans l'esprit. S'il ne s'en présente que d'éloignées, nous les rejettons bien vîte, en désesperant de les assujettir à nos vuës. S'il s'en présente une plus heureuse, elle devient une espece de bout-rimé qu'il faut remplir. Nous marchons ainsi de tatonnement en tatonnement, pour trouver notre compte; & l'on peut dire que le hazard des rimes détermine une grande partie du sens que nous employons. De là ces ongles rongés, ce front sourcilleux, ces gestes irréguliers qui sont comme le véhicule des idées, & qu'on appelle si mal à propos enthousiaf-

me : car quel mot convient moins à des rêveurs qui penſent, pour ainſi dire, à vuide, & qui, tout furieux qu'ils paroiſſent, ſont bien moins échaufés de l'abondance & de la force des penſées, qu'impatiens de n'en point avoir, ou de n'en avoir que de déraiſonnables ?

En quoi conſiſte alors la différence du bon & du mauvais Poëte ? tous deux ſont ſujets au hazard ; mais le mauvais en eſt l'eſclave : il adopte trop vîte ce qui ſe préſente, ſoit faute de goût, ſoit ſeulement par laſſitude ; au lieu que le bon s'en rend l'arbitre : il rejette conſtamment ce qui n'eſt ni ſenſé, ni à propos : il attend patiemment les momens heureux ; & quoi qu'il ne ſoit pas le maître de dire ce qu'il voudra, il l'eſt du moins de n'adopter que ce qui ſera bon à dire. Ainſi dans la ſuite des bonnes choſes qu'il reçoit, la juſteſſe de ſon choix ne laiſſe pas ſentir au lecteur combien le hazard des rimes & la contrainte de la meſure ont eu de part à l'Ouvrage.

M. Deſpreaux faiſoit gloire d'avoir appris à M. Racine à ne faire au plus que vingt Vers dans un jour : mais, quand vingt Vers ont coûté cinq ou ſix heures, combien doit-il y avoir eu de momens ſtériles ? par combien d'états défectueux les Vers ont-ils dû paſſer, avant de par-

venir à l'état qui contente l'Auteur? que de fois a-t-il été honteux de ce qui s'offroit, & encore plus d'avoir adopté quelque tems du mépriſable. M. Deſpreaux avoit dit :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

C'étoit-là ſans doute tout ſon ſecret; & il paroît que M. Racine l'avoit bien appris.

Je remarque à préſent une autre mépriſe qui naît de la verſification : c'eſt que la plûpart des lecteurs ſentent dans les Tragedies de Racine une Poëſie qu'ils n'y retrouveroient plus, ſi on les réduiſoit en Proſe; & cependant, en ſuppoſant toûjours qu'on n'y fît d'autre changement que de rompre les meſures, & de faire diſparoître les rimes, elles n'y perdroient que la verſification, & non pas la Poëſie qui y pourroit être. J'entens par Poëſie, les expreſſions audacieuſes, les figures hyperboliques, tout ce langage reculé de l'uſage ordinaire, & particulier aux Ecrivains qui font profeſſion d'idées rares & de peintures énergiques.

Si l'on cherche cette ſorte de Poëſie dans Racine, on y en trouvera infiniment moins qu'on ne penſe; & ſon grand mérite eſt qu'en effet il n'y en ait gueres. Il a fait parler des Perſonnages occupés de

divers intérêts, & agités de passions violentes. Il a dû suivre la nature, & ne leur prêter que des discours convenables à leur dignité & à leur situation; beaucoup de noblesse & d'élégance, puisque l'état des Acteurs tragiques le demande; mais nul effort, nulle recherche d'ornemens ambitieux. Autrement ce ne seroit plus Pirrhus, Andromaque, ou tel autre qui parleroient, ce seroit Racine. Par exemple:

Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.

On ne reconnoît pas à ce discours, la nourrice de Phœdre, mais l'Auteur qui se met à sa place; & si dans une Piece tous les Personnages se tenoient de pareils discours, ce ne seroit plus une action naturelle & sérieuse, mais un pur jeu d'esprit, & un assaut de figures entre des Poëtes.

Je le répete encore: le grand mérite de Racine c'est de ne s'être permis que très rarement ce faste poëtique: car au lieu que, comme l'a dit Horace, l'éloge du Poëte épique est que, si l'on rompt la mesure de ses Vers, on retrouve toûjours les membres épars d'un Poëte, l'éloge de l'Auteur Dramatique, c'est qu'en rompant

de même les mesures, le Poëte disparoisse, & ne laisse voir que le Personnage.

On voit même par-là, que le simple Orateur est bien plus autorisé aux expressions audacieuses que l'Auteur Dramatique; car comme l'Orateur parle en son nom, & qu'on le sçait préparé, on ne lui reproche point le soin & la recherche, quoiqu'on les sente, pourvû qu'il n'en dise que de plus grandes choses. Il peut s'élever aux idées les plus hautes; s'échauffer à son gré sur les objets dont il parle; peindre tout avec force, & même avec quelque excès, pour étonner ou flater l'imagination. On s'est promis tout cela de son art; & il n'est comptable à l'auditeur que de beautés réelles & solides, quelqu'étudiées qu'elles paroissent : mais l'Auteur Dramatique révêt des Personnages étrangers. Il doit être fidele aux caracteres & aux passions qu'il représente; & sur-tout imiter de près le discours naturel de gens importans qui, sans préparation, se parlent selon leurs intérêts, & selon leur passion présente. Aussi je ne craindrai point de dire que dans le sens dont il s'agit, il y a, sans comparaison, beaucoup plus de Poësie dans M. Fléchier, que dans M. Racine : mais cette différence fait la gloire des deux, puisque l'un, dans ses Panégyriques, faisant une profession

ouverte d'éloquence, en a dû déployer toutes les richeſſes; au lieu que l'autre, faiſant parler des Perſonnages, a dû s'en tenir à l'élegance qui leur convient.

Peut-être après tout ce que je viens de dire, s'éleve-t'il quelque ſoupçon que je cherche à rabatre de la réputation de Racine. Je n'y vais répondre qu'en expoſant bien ſincérement l'idée que j'ai conçûë d'un génie ſi rare, & qui fait tant d'honneur à notre ſiecle : mais il faut remarquer auparavant que quelque gloire qui ſoit dûë à Racine, il ne peut jamais que marcher après Corneille. C'eſt à ce reſtaurateur de la Tragedie parmi nous, pourquoi ne pas dire l'inventeur, puiſqu'il en a créé un nouveau genre; c'eſt à lui que nous devons ceux qui l'imitent, ceux qui l'égalent, ceux mêmes qui le ſurpaſſeroient.

J'ai peine à croire que Racine, venant le premier eût été Corneille; mais je ſuis ſûr que ſans Corneille, il n'eût pas été Racine.

Il me paroît qu'il a uni à toutes les reſſources du talent, une grande ſureté de jugement & de raiſon; qu'il a joint à une imagination féconde & délicate, une connoiſſance parfaite de la langue, & une adreſſe merveilleuſe à la manier. La preuve de ſon jugement, & de la flexibilité de ſon génie, ce ſont ces progrès rapides qui

le firent parvenir dès le troisiéme effort, au point de perfection dont il n'est pas sorti depuis. De la Thébaïde à Alexandre, c'est un saut étonnant pour l'exactitude & la noblesse de la versification ; d'Alexandre à Andromaque, c'en est un aussi considérable pour l'action & le sentiment ; & de là jusqu'à Athalie, c'est toûjours un Poëte admirable, qui par l'assemblage de toutes sortes de beautés, désespere plus qu'il n'anime ceux qui travaillent après lui.

L'essence du Poëte est l'invention ; & à regarder la Poësie dans ce sens, jusqu'où Racine l'a-t'il portée ? que d'actions, que de sentimens, que de Personnages créez ? car le germe historique d'où les Poëtes font éclore les Héros de Théatre, n'empêche pas que ce ne soit une espece de création ; & si Racine a formé la plûpart des siens, un peu trop sur le modele de nos mœurs, ce n'est pas qu'il n'eût pû les varier avec un plus grand contraste : mais il a senti qu'il étoit bon de les raproher de nous, pour nous intéresser plus fûrement.

Corneille a usé de toute son abondance, aux risques de n'être pas toûjours heureux. Racine n'a restraint la sienne que pour s'assurer mieux du succès, preuve nouvelle de jugement, de sçavoir regler son génie sur la fin qu'on se propose. Il a écrit en

Vers ; & il n'y avoit pas à déliberer, puiſque l'uſage étoit établi, & que le Spectateur exige le plaiſir de la verſification, qui, du moins, par la force de l'habitude, a acquis ſur nous tous les droits d'un plaiſir naturel : mais ce n'eſt pas pour s'être impoſé ce travail qu'il eſt digne de louange ; c'eſt en ſe l'impoſant, d'avoir ſi bien évité tous les inconvéniens de la contrainte, qu'il ſemble, preſque toûjours, n'avoir dû dire que ce qu'il a dit, & comme il l'a dit. Quand il raiſonne, ce n'eſt pas comme dans bien d'autres, un amas de penſées détachées qui, toutes enſemble, ſont bien les matériaux d'un raiſonnement, mais qui n'en ont pas l'ordre naturel, tel que le produiſent des idées bien conçûës & bien embraſſées. Tout eſt fondu enſemble ; tout eſt à ſa place ; & l'extrême juſteſſe du Poëte ne laiſſe pas ſeulement appercevoir qu'il ait eu des difficultés à vaincre.

S'il exprime des ſentimens, il ne ſe laiſſe pas emporter à la fougue d'une paſſion générale, ce qui ne demande qu'une ſenſibilité groſſiere & de peu de reſſource ; il les meſure exactement aux caracteres, à la ſituation, aux convenances préſentes ; & c'eſt ce qui demande un jugement exquis au milieu de la paſſion même. Non pas que la paſſion raiſonne diſtinctement

dans ceux qui l'éprouvent : mais dans celui qui l'imite, il faut beaucoup de réflexion & de connoiſſance du cœur humain, pour diſcerner ces ménagemens & ces adreſſes qu'elle employe, ſans y penſer pour ſes intérêts ; car ſans effort, & par pur inſtinct, rien n'eſt quelquefois plus ingénieux que la paſſion ; & perſonne ne l'a mieux connuë que Racine.

Son goût excellent paroît encore dans la maniere de tourner ſes penſées. Il ne les aiguiſe point en traits ; c'eſt une raiſon, une élegance continuë qui ne ſe prépare point de chutes brillantes, & pour ainſi dire, de ces éclairs d'eſprit, où le bon ſens même prend l'air de pointes ; car pour les pointes réelles, ce ne ſeroit pas un éloge de ſe les être interdites ; & Corneille, après avoir lutté quelque tems contre ces puerilités, avoit déja mis le ſublime à leur place.

A l'égard du langage, on peut dire que par une intelligence ſinguliere de la valeur des termes, Racine s'en eſt fait un qui n'appartenoit qu'à lui. Il eſt tellement éloigné du langage commun, qu'il n'en paroît pourtant pas moins naturel ; il y a mis de la dignité, ſans aller juſqu'au Poëtique, je veux dire l'excès des figures. Combien d'alliances de mots inuſitées juſqu'à lui, dont on n'a preſque pas apperçû

l'audace ? Ce qu'il inventoit, sembloit plutôt manquer à la langue, que la violer. Ce n'est pas qu'il ne pût s'élever à toute l'énergie du Poëte épique ; il l'a bien fait voir dans quelques récits, où peut-être a-t-il affecté de se donner ce mérite aux dépens de la vraisemblance ; mais on ne doit lui en tenir que plus de compte, de s'être retenu dans tout le reste, par égard pour la raison. En un mot, jamais Poëte n'a été si maître de son art & de son génie ; & entre esprits égaux d'ailleurs, cette force est au-dessus de l'art & du génie même.

Sur cette justice que je rends de si grand cœur à Racine, qu'on ne m'accuse pas de me contredire, quand je remarque ailleurs quelques défauts de ses Pieces. Il échape toûjours quelque chose à la foiblesse humaine : de plus, ces défauts amenent souvent de grandes beautés : l'Auteur le plus sensé se les permet à ce prix ; & ils sont presque toûjours couverts par l'adresse des tours & l'élegance du langage.

SUITE
DES RÉFLEXIONS
SUR
LA TRAGÉDIE,
OÙ L'ON RÉPOND
A M. DE VOLTAIRE.

A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

JE ſuis ravi, Monſieur, de vous voir ſi allarmé de ce que j'ai pû dire contre les Vers. Je ſonge d'abord à ce que nous promet cette chaleur à les défendre. Vous nous donnerez ſans doute encore beaucoup d'Ouvrages dans ce genre ; & j'oſe le dire, j'y gagnerai moi-même autant que perſonne : car quoique je n'eſtime pas la verſification plus qu'elle ne vaut, quand j'y réflechis ; je l'aime, dès que je lis de beaux Vers, autant que ſi la raiſon ne m'avoit pas éclairé ſur ſon vrai mérite. Votre délicateſſe ſur cette matiere vous a fait illuſion. Vous avez crû la Poëſie enveloppée dans les reproches que je fais aux Vers. On eſt ſoupçonneux à l'égard de ce qu'on aime. Votre titre déclare que vous combattez mes ſentimens ſur la Poëſie ; mais prenez-y garde, je n'ai pas dit un mot contre elle : j'ai fait ſeulement quelques réflexions ſur les Vers. Ce ſont deux choſes bien

distinguées, quoiqu'elles soient assez souvent unies : j'ai vû même bien des gens s'étonner que je perdisse du tems à en prouver la distinction, parce qu'ils ne comprenoient pas que personne pût la nier : mais vous voyez bien que je n'avois pas tant de tort, puisque vous-même, tout versé que vous êtes dans la matiere, vous paroissez les confondre l'une avec l'autre. Ne craignez rien, Monsieur; quand on interdiroit les Vers aux Génies poëtiques, ils trouveroient bien encore l'occasion & les moyens d'être Poëtes en Prose.

Venons à la maniere dont vous combattez mes sentimens. Votre précipitation à me répondre, & votre facilité à dire avec grace ce qui se présente à votre esprit, ont fait que vous ne vous êtes pas mis en peine de m'entendre, & que vous avez crû pouvoir vous passer d'exactitude. Il en arrive que vous réfutez tout ce que je n'ai pas dit, & que vous ne répondez presque pas un mot à ce que j'ai dit; mépriſe qui vous divertiroit vous-même, si vous la pouviez voir d'un œil indifférent. Suivons l'ordre de votre Préface; & s'il est vrai, comme je n'en doute point, que vous ne cherchiez que la vérité, tâchons de la découvrir ensemble.

Après avoir parlé de votre Oedipe du ton du monde le plus modeste, en y re-

connoissant des défauts, & sans en relever les beautés, vous ajoûtez que vous êtes bien loin de faire une Poëtique à l'occasion de votre Tragédie, & de là, ce qui n'est plus si modeste, vous parlez avec dedain de ces raisonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, & inutiles au progrès de l'art. Il semble, & j'aime à croire que c'est contre votre intention, que vous vouliez jetter sur mon Ouvrage ce double reproche de répétition & d'inutilité.

Pour la répétition, je crois n'en être pas coupable. J'ai tâché de dire des choses neuves, non pas absolument ignorées; mais peu traitées, & confuses du moins dans la plûpart des esprits. C'est une nouveauté assez grande que de démêler des principes dont bien des gens se sont douté quelquefois, mais qu'ils n'ont fait qu'entrevoir; & ce ne seroient plus des vérités, si le fond en étoit absolument étranger à de bons esprits.

A l'égard de l'inutilité : j'ai dit moi-même que mes réflexions, en les supposant judicieuses, ne seroient que d'un foible secours à ceux qui voudroient se donner au Théatre ; & je les renvoïe à une école plus sûre, au Théatre même, pour y étudier ce qui plaît & ce qui doit plaire. Mais vous, Monsieur, au lieu de ren-

dre juſtice à ma franchiſe, vous abuſez de ma penſée ; & elle devient fauſſe entre vos mains.

Les réflexions ſur les arts, & ſur tout, des arts auſſi compliqués & auſſi étendus que celui de la Tragédie, ne ſont pas d'auſſi peu d'uſage que vous le penſez ; & les vrais principes n'en ſont pas ſi ſimples que vous le dites. Les Pradons & les Boïers les ont connus, dites-vous, auſſi-bien que les Racines & les Corneilles : Oüi, Monſieur, les Pradons & les Boïers ont connu les grandes regles, les unités, la liaiſon des ſcenes, l'expoſition, le nœud, le dénoüement, & juſqu'à un certain point, la néceſſité de ſoutenir les caracteres, & d'imiter les paſſions : mais ils n'ont pas connu dans tout cela le meilleur choix ; en un mot, les ſources immédiates du plaiſir. Ce qu'ils obſervoient ne le produiſoit pas néceſſairement. Les réflexions importantes ſont celles dont l'exécution entraîneroit par elle-même l'émotion & l'intérêt ; & ce ſont celles-là qui abregeroient ſouvent bien du chemin à des génies qui s'égareroient long-tems, s'ils ne les faiſoient, ou ſi on ne les leur faiſoit faire.

Corneille lui-même, ce Reſtaurateur du Théatre, n'a-t'il pas long-tems chancelé ſur les principes ? Et depuis qu'il eût pris ſon eſſor dans le Cid, n'apprit-il rien

de la Critique de l'Academie? Cinna & Polieucte ne prouvent-ils pas bien l'utilité des réflexions? Racine n'apprit-il rien depuis Alexandre juſqu'à Andromaque. Il apperçut ſans doute, ou quelqu'un lui fit appercevoir, que dans Alexandre ſes perſonnages étoient trop raiſonneurs; & que la beauté des Vers ſans la vivacité des paſſions n'intéreſſe que foiblement le Spectateur. Il prit une nouvelle route dans Andromaque: il mit ſes Acteurs dans des ſituations plus vives; & par la chaleur des paſſions il atteignit le vrai but de la Tragédie, il arracha des larmes. Quand un Auteur de quelque reſſource a fait une piece malheureuſe au Théatre, il étudie les raiſons de ſa chute; & il reconnoît, malgré qu'il en ait, qu'il avoit ignoré quelque choſe: car s'il avoit vû qu'il devoit déplaire, il n'auroit ſûrement pas hazardé un Ouvrage qu'il ne donne que pour ſa gloire. Le fruit qu'il tire de ſon examen ſert bien-tôt à le relever de ſa chute; & ſi ce qu'il s'eſt dit à lui-même étoit écrit, ne pourroit-il pas être pour ſes Confreres de la même utilité qu'il l'eſt pour lui-même?

Pauline & Severe, dites-vous, ſont les véritables maîtres du Théatre. Ce diſcours eſt d'un homme ſenſible & qui eſt frapé vivement des beautés: mais, ſouffrez que je le diſe, on eſt la dupe de ſon

plaisir, quand on en conclud qu'on est suffisamment instruit. On est échauffé, il est vrai ; on désire de produire de pareilles beautés, & quand on a vos talens, Monsieur, on s'en sent capable. Il reste pourtant à étudier l'art de les amener, ce qui suppose bien des réflexions que l'excès même de la sensibilité empêche souvent de faire : il faut du sens froid pour refléchir. Ne seroit on pas bien obligé à celui qui nous applaniroit les voyes, & qui mettroit, pour ainsi dire, nos talens à leur aise, en leur donnant leurs sûretés. Enfin, Monsieur, quand les réflexions seroient inutiles aux Poëtes, ce que vous sentez bien qui n'est pas, le seroient-elles aux Spectateurs ? Sont-ils indignes de notre attention ? Leur est-il indifférent de connoître un art dont ils s'amusent ? & de savoir justifier leur degoût, ou leur plaisir ? Chacun est jaloux de sa raison, Monsieur : on aime à la perfectionner ; & telle est la dignité de l homme, on n'acquiert point de lumieres sans plaisir, quand même on y perdroit des illusions agréables.

Je ne cherche donc, Monsieur, en vous répondant, qu'à m'éclairer moi-même, ou à vous donner lieu de m'éclairer. Heureux les combats où le vaincu, s'il est raisonnable, remporte le même avantage que le vainqueur, je veux dire la vérité !

Ce que le vainqueur a de plus n'eſt ſouvent qu'un ſot orgüeil qui, loin d'ajoûter à ſon gain, en rabat beaucoup.

Vous dites que je prétens abolir les anciennes regles des unités ; & vous voulez les défendre. Je vous prie d'obſerver d'abord que, ſi je les attaque, c'eſt du moins ſans intérêt, ce qui fait un préjugé favorable pour mon ſentiment. Quand on établit des principes pour juſtifier ſa conduite, ils ſont ſuſpects, puiſqu'on en a beſoin : mais quand on en établit contre ſa conduite même, il y a lieu de croire qu'on ne conſulte que la raiſon. Je n'ai fait que quatre Tragédies ; & j'oſe me vanter, puiſqu'il le faut, d'y avoir été du moins auſſi fidéle aux unités que nos plus grands maîtres. On ne ſauroit me reprocher de m'être affranchi d'aucune des contraintes établies. Ce n'eſt donc pas pour moi que je prétens élargir la carriere, c'eſt pour nos ſucceſſeurs, c'eſt pour vous-même, Monſieur, ſi vous en avez le courage, quand les beautés ſupérieures à ces regles arbitraires demanderont que vous les violiez. Je veux, dites-vous, proſcrire ces unités ; car qui en attaque une les attaque toutes. Voilà deux mépriſes tout à la fois : l'une de m'imputer ce que je n'ai pas dit ; & l'autre, de faire vous-même une propoſition fauſſe.

Pour ce qui me regarde, j'ai trouvé l'unité d'action, fondamentale; & les deux autres, utiles; j'en ai même dit les raisons; & je n'en ai condamné que la superstition, qui coûte quelquefois ce qui vaudroit mieux que ces regles.

Pour ce qui vous regarde, réflechissez-y un moment; & vous préviendrez sans doute mes raisons. Ces trois unités que vous croyez si étroitement unies, sont au contraire très indépendantes l'une de l'autre. Il y a unité de tems & de lieu dans les Horaces; & cependant il y a deux actions. Il y a unité d'action dans la Judith de Boïer, car les noms ne font rien ici à notre affaire; & cependant il y a deux lieux, Bethulie & le Camp d'Holoferne; & ne croyez pas récuser l'exemple, en disant que la piece est mauvaise d'ailleurs. Quelqu'autre défaut qu'elle puisse avoir, elle n'en prouvera pas moins que l'unité d'action n'est pas détruite par la multiplicité des lieux.

Je ne vous cite pas la Toison d'or de Corneille; vous me diriez peut-être que c'est une piece en machines. La réponse ne seroit pas valable, puisque la différence des lieux n'y est pas l'effet de la machine, mais souvent dans la dispute on n'a pas la force de céder à la raison, dès qu'on peut saisir un prétexte pour s'y dérober.

Je vous dirai plus, Monſieur; l'Unité d'intérêt eſt encore indépendante des trois autres unités, puiſque dans le Cid il n'y a unité ni de tems, ni de lieu, ni d'action, & que cependant l'unité d'intérêt y ſubſiſte toûjours. puiſqu'il n'y tombe jamais que ſur Rodrigue & ſur Chimene, ce qui prouve très bien en paſſant que l'unité d'intérêt eſt très diſtinguée de l'unité d'action.

Comment avez-vous pu penſer un moment que l'unité d'action entrainât celle de lieu? Conſultez la Nature & le Théatre même : tout vous contredit également. Dans la nature, il n'eſt jamais arrivé qu'une action a ſi étenduë que celle de nos Tragédies, ſe ſoit paſſée dans le même lieu. Il eût fallu trop de hazards ſinguliers qui ne ſe trouvent jamais enſemble. Il n'appartient qu'à l'art de raſſembler toutes les circonſtances néceſſaires à ſon deſſein par un grand nombre de ſuppoſitions qu'il lui plaît d'appeller vraiſemblables, ne pouvant les appeller vrayes. Au Théatre même, l'action la plus une, a pluſieurs parties qui ſe paſſent dans des lieux différens : il eſt vrai qu'on en raſſemble les récits dans le même lieu : mais ces récits ne ſont pas l'action ; & n'eſt-il pas vrai qu'elle conſiſte beaucoup plus dans ce qu'on fait que dans ce qu'on raconte?

Prouvons tout de suite & par la même raison, que l'unité de tems n'emporte pas celle de lieu : car puisque dans nos Tragédies les différentes parties de l'action se passent dans différens lieux, sans violer l'unité de tems; ne pourroit-on pas me les faire voir où elles se passent sans la violer davantage? Quand on me vient dire que Pirrhus est allé au Temple avec Andromaque, & qu'on me raconte ce qui s'y est passé, me faudroit-il plus de tems pour voir l'action, que pour en entendre le récit? Non sans doute : mais on s'est imposé la loi de ne point changer de Scene; & l'on me dérobe par-là de grands spectacles qui feroient sans doute tout une autre impression que le récit le plus élégant.

Vous appuyez votre sentiment d'une comparaison bien riante, mais qui n'en est pas plus solide. C'est le propre du riant & des graces de dérober aisément la fausseté. Quand l'imagination est contente, on ne s'avise gueres d'interroger sa raison. Vous dites qu'on seroit choqué de voir deux événemens dans un tableau. Oüi sans doute : car un tableau ne doit représenter qu'un instant; & deux événemens, deux lieux sont évidemment contradictoires à ce dessein. Il n'en est pas de même d'une Tragédie : elle représente

ne

ne action ſucceſſive & qui en renferme pluſieurs autres. Il y auroit vingt tableaux à faire des différens momens & des différentes ſituations d'une Tragédie : donc il ne s'enſuit pas que la multiplicité d'événemens & de lieux qui choqueroit dans un tableau, choquât de même dans une Tragédie ; & vous voyez bien qu'on ne auroit être trop en garde contre le ſéluiſant des comparaiſons.

Il eſt à propos à préſent que je parle n peu plus au long de l'unité d'intérêt. C'eſt une eſpece de nouveauté dans mon Ouvrage, & l'endroit qui y mérite le lus d'éclairciſſement : puiſque vous vous êtes mépris, beaucoup d'autres ne ſauoient manquer de s'y méprendre. J'ai iſtingué l'unité d'intérêt de celle d'aon. Vous croyez que c'eſt la même hoſe ; mais je me flatte que vous en ſez bientôt déſabuſé ; & je ne veux que Oedipe de Corneille & le votre pour la euve complete de mon ſentiment.

Quelle eſt l'action de l'Oedipe de Corille ? C'eſt la recherche du Meurtrier Laïus. L'impunité du crime a irrité s Dieux contre Thebes ; & c'eſt la puion du Meurtrier qui doit déſarmer ur vengeance : c'eſt donc la recherche, découverte & le châtiment du coupa-

ble qui forment évidemment l'action de la Tragédie. L'action eſt une. Vous allez voir cependant que dans le cours de cette action unique il y a deux intérêts qui ſe ſuccedent. Le premier tombe ſur Théſée accuſé de la mort de Laïus. C'eſt lui que je vois d'abord en péril ; & quand il en ſort, le danger retombe ſur Oedipe ; & Théſée n'eſt plus dans le reſte de la Tragédie qu'un perſonnage inſipide. L'action eſt la même dans votre Oedipe. C'eſt la découverte du Meurtrier de Laïus : mais comme ſi vous aviez voulu imiter Corneille dans la duplicité d'intérêt, vous le faites tomber d'abord ſur Philoctete qui m'occupe long-tems lui ſeul ; & quand ſon péril eſt paſſé, vous le faites partir de Thebes avec beaucoup de raiſon, ce me ſemble ; car la piece eſt finie pour lui : elle commence alors pour Oedipe ; & de là juſqu'au dénouëment, c'eſt à lui ſeul que je m'intéreſſe. Je vous avoüe que cela me paroît ſans replique. Je ne comprens pas ce que ce peut être qu'unité d'intérêt & unité d'action, ſi les idées que je viens d'en donner ne ſont pas les vrayes ; & n'allez pas dire que ce ne ſoit là qu'une queſtion de mots ; c'eſt à la lettre une queſtion d'idées. Autrement ce ſeroit jetter le langage dans une étrange confuſion

& dès qu'il y a des idées diſtinctes & conſtantes attachées aux termes, diſputer des termes, c'eſt diſputer des idées mêmes. J'ai profité de la faute de Corneille & de la vôtre. L'action eſt la même dans ma Tragédie : mais l'intérêt y eſt un, puiſque le péril des enfans d'Oedipe n'eſt pas diſtingué du ſien. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on eſt éclairé par la mépriſe des plus habiles.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, Monſieur, doit vous mettre au fait de ce qui m'a fait ſoupçonner que Coriolan, tel que je l'arrange & affranchi des unités, pourroit plaire à un peuple ſenſé, mais moins ami des regles. Vous vous recriez d'abord qu'un peuple ſenſé ne ſauroit ne pas être ami des regles. Oüi, Monſieur, les regles vouloient dire la raiſon : mais comme elles ne ſignifient là que des inſtitutions arbitraires, on peut fort bien avoir le ſens commun, ſans les exiger. Ma penſée ne va donc en cet endroit qu'à trouver que l'unité ſeule d'un grand intérêt pourroit plaire par elle même, au lieu que les trois unités, ſechement obſervées, pourroient encore glacer les ſpectateurs. Voilà tout ce que j'ai prétendu inſinuer ; & non pas, comme vous voulez le faire croire, qu'on pût s'accom-

moder parmi nous d'un arrangement si téméraire. Je sais trop combien nous tenons à nos habitudes, & que qui entreprendroit de nous en faire changer, n'auroit pas moins besoin d'adresse que de courage. Prenez-y garde. Ce n'est qu'en me supposant des desseins secrets, que vous vous faites des occasions de Critique ; & si vous m'aviez voulu faire la justice de ne donner les choses que pour ce que je les donne, & dans la précision que la vérité me prescrit, peut-être n'auriez-vous pas entrepris de me combattre.

Permettez-moi, Monsieur, puisque j'y suis, d'ajouter ici sur l'unité d'intérêt quelques idées qui me paroissent utiles : elles serviront de supplément à ce que j'en ai déja dit dans mon Ouvrage.

Ce n'est point assez que l'intérêt soit un, il faut qu'il soit grand, continu, & qu'il croisse jusqu'à la fin. Il faut qu'il soit grand, parceque ce ne peut être qu'à proportion de son importance qu'il émeut : l'on s'en détacheroit bien-tôt s'il étoit médiocre. L'intérêt, par exemple, est trop petit dans Bérenice. Titus l'épousera-t'il ? Ne l'épousera-t'il pas ? L'événement est des plus familiers ; & c'est sur ce défaut que rouloit la plaisanterie de ce tems-là.

Marion pleure, Marion crie ;
Marion veut qu'on la marie.

Il faut que l'intérêt soit continu, parce qu'autrement le Spectateur languiroit dans les intervalles, & qu'il ne reprendroit que foiblement une émotion interrompuë. Il faut qu'il croisse jusqu'à la fin, parce que le cœur ne sauroit demeurer long-tems dans le même état ; & qu'il se refroidit s'il ne s'échauffe.

Voici donc, à mon sens, ce qui peut contribuer le plus à la continuité d'intérêt : c'est la présence fréquente des personnages pour qui le Spectateur a pris parti. On est bien plus touché quand on les voit que quand on parle d'eux, par la raison que les malheurs des absens ne font qu'une impression bien languissante, en comparaison de celle qu'on éprouveroit à les voir souffrir. Ainsi les Scenes qui se passent entre les persécuteurs nous causent un sentiment d'indignation qui par lui-même est désagréable, au lieu que la vûe de ceux qu'on opprime nous cause celui de la pitié qui est le vrai plaisir du Théatre.

De là naît une observation. Si l'intérêt ne tombe que sur un personnage, il est difficile qu'il soit continu dans le sens

où je prens ici ce terme : car ce perſonnage ne peut pas occuper toûjours le Théatre ; & il y aura néceſſairement bien des Scenes foibles, en comparaiſon de celles où il paroîtra. Dans l'Ariane de Thomas Corneille, on ne s'intéreſſe qu'à cette Princeſſe. Tous les autres perſonnages ſont rebutans ou froids ; & la piece n'eſt belle & touchante que parce qu'on y voit preſque toûjours cette Amante malheureuſe nous expoſer elle-même ſes ſentimens, tantôt ſa confiance, tantôt ſes allarmes, & enfin ſon déſeſpoir. Ainſi le plus sûr eſt de faire tomber l'intérêt ſur deux perſonnes qui craignent réciproquement l'une pour l'autre, parce qu'alors je puis preſque toûjours préſenter aux Spectateurs l'une des deux ; & qu'ainſi la pitié, loin de ſouffrir le moindre affoibliſſement, va croître à meſure que le danger deviendra plus preſſant. Comme vous n'attaquez, Monſieur, dans mes Réflexions ſur la Tragédie que ce que j'ai dit des unités, j'ai crû devoir m'étendre un peu ſur cette matiere ; & tacher d'obtenir votre approbation pour tout l'Ouvrage, en juſtifiant ce qui vous en avoit paru défectueux.

Mais vous me faites un nouveau reproche ; & c'eſt ici que votre feu redou-

ble ; je dirois preſque votre colere, tant vous paroiſſez ſcandaliſé de mon audace : mais la paſſion vous a un peu déguiſé les choſes. Vous dites que je veux proſcrire la Poëſie du Théatre, & que je veux donner des Tragédies en Proſe : Eſt-ce donc proſcrire la Poëſie du Théatre, de n'en admettre que ce que Racine s'en eſt permis, & d'en retrancher ſeulement les expreſſions épiques qui feroient dégénerer les perſonnages en Poëtes de profeſſion ? Eſt-ce vouloir donner des Tragédies en Proſe que de conjecturer ſeulement qu'elles pourroient plaire, & de n'en oſer donner une toute faite ? Je ne demande qu'une ſimple tolérance pour ceux qui avec de grands talens pour la Tragédie, n'auroient pas celui de la verſification. Je ne veux rien ôter au public ; je voudrois au contraire eſſayer de l'enrichir. Ne croyez pas, par exemple, que je vous permiſſe la Tragédie en Proſe, ſi j'en étois le maître : nous y perdrions ſûrement un plaiſir ; mais j'oſe croire que, malgré ce plaiſir de moins, quelques Génies heureux pourroient nous toucher en Proſe ; & que la plus grande vérité de l'imitation jointe à toute l'élégance que le genre comporte, nous conſoleroit de l'abſence des Vers. Qui prendra ma pen-

ſée dans toute ſa modération trouvera peut-être que vous en manquez dans vos reproches. Enfin, Monſieur, qu'arriveroit il de l'épreuve que je déſirerois? Les Tragédies en Proſe plairoient ou ne plairoient pas. Si elles ne plaiſoient pas, quoiqu'aux vers près, elles raſſemblaſſent à un haut degré toutes les beautés du genre, qu'aurions-nous perdu? Nous n'en ſaurions que mieux à quoi nous en tenir; & les Vers demeureroient tranquilles dans leur poſſeſſion. Si elles plaiſoient au contraire; n'aurions-nous pas multiplié nos plaiſirs? Car je ſuis ſûr que vous n'appréhendez pas que la Proſe fît tomber les Vers: vous comptez trop ſur le pouvoir de la meſure & de la rime pour craindre qu'elles puſſent avoir du deſſous. Franchement je ne le crains pas non plus, quoique le cas ne me paroiſſe pas abſolument impoſſible. Trouvez bon, Monſieur; que je vous conte un petit fait qui me tiendra lieu de raiſonnement.

Je ne ſais quel Voyageur nous parle d'une Nation qui faiſoit de la Muſique un de ſes plus grands plaiſirs. Les Vers y étoient nés du chant, comme par tout ailleurs. On meſura des paroles aux airs; & l'on ne faiſoit point de Vers qui ne ſe

chantaſſent. Depuis on inventa des Spectacles où l'on repréſentoit les actions & les avantures des Héros; en un mot, on fit des Tragédies, mais on n'en fit qu'en Muſique; & le peuple, charmé du double plaiſir que produiſoit l'alliance de l'harmonie & de l'imitation des actions humaines, conclut ſans héſiter ſur la foi de ſon plaiſir, que c'étoit-là la forme eſſentielle de la Tragédie. Cependant un Novateur s'aviſa de penſer autrement : il s'imagina que des Tragédies en Vers, ſimplement recitées, pourroient plaire; & il oſa avancer en public cet étrange paradoxe. Une grande partie de la Nation ſe ſouleva contre lui : on l'accuſa de méconnoître les véritables idées des choſes. Quoi donc, lui diſoit-on de toutes parts, comptez-vous pour rien le charme de l'harmonie ſi puiſſant ſur les hommes? Ne ſentez-vous pas combien les diverſes inflexions de la Muſique relevent les choſes indifférentes, & ce qu'elles ajoutent de force aux ſentimens & à la paſſion? Voudriez-vous réduire nos Tragédies à la nudité des Vers? Le Novateur convenoit modeſtement qu'il y auroit de la perte du côté de l'oreille; mais peut-être, repréſentoit-il, y regagneroit-on du côté de l'imitation; & puiſque les hommes ne

parlent point en Musique, les actions & les sentimens n'en paroîtroient que plus vrais par les seules inflexions du langage ordinaire. Non, lui répondit-on, cela même y devroit nuire: les Héros des Tragédies nous ressembleroient trop. La majesté & le pathétique qui résultent des sons mariés aux paroles, dégénéreroient en une familiarité insipide dans le simple récit. Nous croirions voir des Héros de nos jours; & autant de rabattu sur l'admiration. On lui permit cependant, dans l'espérance de s'en mocquer, d'éprouver son nouveau système. Il fit une Tragédie; & comme elle étoit touchante, elle fit, malgré le préjugé, une partie de son impression naturelle. On fut touché; on pleura; bien des gens ne laissèrent pas de la condamner tout en pleurant. D'autres moins difficiles sçurent gré de leurs larmes à l'Auteur, & se contentèrent de dire que, malgré la supériorité du Spectacle ordinaire, on pourroit encore se divertir à celui-ci. On fit bien-tôt d'autres Tragédies dans ce genre. Peu à peu la nouvelle habitude balança l'ancienne; & ce nouvel usage, traité d'abord de chimérique, se vit dans la suite plus de partisans que le premier. Le Novateur, enhardi par son succès, ne s'en tint pas là. Il osa faire de

nouvelles réflexions. Vous n'avez pas encore aſſez fait, dit-il au peuple. Pourquoi des Vers dans vos Tragédies? Pourquoi ce reſte de Muſique dans la repréſentation des choſes ordinaires? Puiſque vous faites agir des hommes, faites les parler comme des hommes. Vous vous êtes rapprochés de la nature; encore un pas, & vous l'atteindrez. Faites parler vos Acteurs en Proſe; & vous aurez une imitation parfaite, & dans ſa plus grande naïveté. On eut d'abord quelque peine à s'y habituer: mais enfin on ſentit la force & le charme de la vérité; & ces peuples s'étonnent aujourd'hui que leurs ancêtres ne compriſſent pas qu'on pût s'accommoder d'une imitation ſi vraye.

Il ne reſte plus, Monſieur, que ce que j'ai pû dire contre les Vers; & d'abord vous vous étonnez comme d'un prodige qu'un homme qui en a tant fait cherche lui-même à les dégrader. Sur cela je vous avoüerai que ſi je n'avois remarqué en effet que les vrais inconvéniens de la verſification, je m'applaudirois d'être là-deſſus plus raiſonnable que ceux qui ne les ſentent pas. Je ſais qu'un peu d'yvreſſe ſur l'Art où l'on s'exerce, a ſouvent ſon avantage: il redouble nôtre courage & nos forces pour en ſurmonter les difficul-

tés ; & l'on n'y feroit pas des progrès ſi grands & ſi rapides, ſi on le croyoit moins digne de l'eſtime des hommes. Ainſi, Monſieur, cachez-vous long-tems les défauts des Vers : j'aime à vous voir encore dans l'yvreſſe : le génie n'en prendra qu'un plus grand eſſor : mais enfin cela ne preſcrit pas contre la raiſon : elle a droit de revenir ſur tout ; & c'eſt toûjours une diſpoſition d'eſprit bien eſtimable que d'être prêt à s'y rendre contre ſes propres intérêts. Un Sculpteur peut croire ſon Art au-deſſus de la Peinture : cette préférence qu'il lui donne, l'anime à s'y diſtinguer : mais l'accuſeroit-on de mauvais ſens, s'il reconnoiſſoit que la Peinture a l'avantage d'une imitation plus parfaite ? Je dirai plus : il faut ſe défier, ſi j'oſe parler ainſi, de cet orgüeil de profeſſion : il peut nous jetter dans le mépris de bien des choſes qui valent ſouvent mieux que celles que nous faiſons ; & c'eſt ce qui arrive dans le Bourgeois Gentilhomme au Maître à danſer & au Maître de Muſique. Tout ne va mal dans le monde ſelon eux, que parce qu'on n'y fait pas aſſez la Muſique & la Danſe. Enfin, Monſieur, quoique j'aime les Vers autant que perſonne, je ſuis pourtant bien-aiſe de les connoître pour ce qu'ils ſont. Il faut conſerver un

peu de diſcernement juſques dans la paſſion. Le Miſantrope, tout amoureux qu'il eſt de Celimene, eſt pourtant frappé de tous ſes défauts, tandis que les Marquis ne s'en doutent pas.

Il s'en faut bien que je ſois là-deſſus auſſi témeraire qu'on le penſe. Je vous prie d'abord de remarquer que je n'ai parlé que de la verſification Françoiſe. Il ne m'appartient pas d'apprecier les agrémens ni les difficultés des autres : or en convenant que le goût des Vers eſt naturel à tous les peuples ; ce que je crois vrai, puiſque les Vers ſont nés du chant & que l'on a chanté par tout ; il faut convenir auſſi que les différens peuples ne ſe ſont pas rencontrés dans les regles qu'ils s'y ſont preſcrites ; quelques-uns même ſe ſont paſſé des Vers, & n'ont fait conſiſter la Poëſie que dans la magnificence & l'audace des figures. Selon le témoignage de M. Arnaud * telle eſt la Poëſie des Hébreux que nous reconnoiſſons pour la plus ſublime de toutes. Voici ſes paroles. » Ce n'étoit peut-être que dans le » langage extrêmement figuré que con» ſiſtoit la Poëſie hébraïque, n'y ayant » guéres d'apparence qu'elle conſiſtât en

* Réponſe à la Préface de Monſieur Dubois ſur l'Eloquence de la Chaire.

» un certain nombre de pieds & de syllabes, les unes breves, les autres longues, comme la Poësie Grecque & Latine «.

Monsieur Arnaud est bien éloigné de soupçonner la moindre rime. Quoiqu'il en soit, les peuples se sont imposé différentes mesures. Quelques-uns ont employé la rime ; d'autres ne l'ont pas imaginée, ou l'ont dédaignée. Le caprice y a eu bonne part ; & l'habitude a fait le reste : ce qui prouve qu'aucune de ces institutions ne produit par elle-même un plaisir nécessaire & commun à tous les hommes : or quelques Nations doivent avoir été moins heureuses les unes que les autres dans le choix de leurs Vers. Eh pourquoi ne pourroit-ce pas être les François qui s'y seroient le plus trompés ? Voici ce que M. l'Archevêque de Cambrai qui n'est pas le seul de son avis a dit de nôtre versification. Je cite son témoignage, parce qu'il doit être d'un grand poids. Il étoit grand Poëte lui-même dans le plus beau sens de ce terme : Il étoit infiniment sensible à l'harmonie des Vers Grecs & Latins qu'il citoit fréquemment d'abondance de goût : il avoit une connoissance délicate de nôtre langue ; & d'ailleurs il avoit lû & relû nos

grands Versificateurs, les Corneilles, les Despreaux & les Racines : En un mot, il n'avoit aucun des défauts qui pourroient faire recuser un témoin sur le dégoût des Vers. Lisez pourtant ce qu'il a dit des nôtres.

» Les Vers de nos Odes où les rimes » sont entrelacées, ont une varieté, une » grace & une harmonie que nos Vers » héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci » fatiguent l'oreille par leur uniformité. » Le Latin a une infinité d'inversions & » de cadences. Au contraire le François » n'admet aucune inversion de phrase ; il » procede toûjours méthodiquement par » un Nominatif, par un Verbe & par son » régime. La rime gêne plus qu'elle n'or- » ne les Vers ; elle les charge d'épithetes ; » elle rend souvent la diction forcée, & » pleine d'une vaine parure ; en allongeant » les discours, elle les affoiblit ; souvent » on a recours à un Vers inutile, pour en » amener un bon. Il faut avoüer que la » sévérité de nos regles a rendu nôtre » Versification presque impossible. Les » grands Vers sont presque toûjours, ou » languissans, ou raboteux «.

Je ne suis pas à beaucoup près si difficile que M. de Cambrai ; & il s'en faut bien que les beaux Vers me paroissent

auſſi rares qu'à lui. Ce que je ſais cependant, c'eſt que la rime & la meſure entraînent bien des impropriétés de termes, & de mauvais arrangemens d'idées. Qui examineroit rigoureuſement nos plus grands Poëtes, les convaincroit à chaque page de n'être exacts ni pour la langue ni pour le ſens. Que l'on y trouveroit de choſes auſſi mal arrangées que ces quatre Vers de Monſieur Deſpreaux !

Quoi ! dira-t'on d'abord, un Ver, une Fourmi ;
Un Inſecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un Taureau qui rumine, une Chevre qui broute
Ont l'eſprit mieux tourné que n'a l'homme? Oüi ſans doute.

En laiſſant à part la petite faute de langue dont on ne peut ſe prendre qu'à la meſure, *ont l'eſprit mieux tourné que n'a l'homme*, quoique la regle demandât que ne l'a l'homme ; la force naturelle de la queſtion conſiſte à paſſer du moins abſurde au plus abſurde. Il falloit dire. Quoi ! dira-t'on, un Taureau qui rumine, une Chevre qui broute, une fourmi, un Ver, un Inſecte rampant qui ne vit qu'à demi : mais la rime, *Oüi ſans doute*, a tout dérangé ; & elle a détruit la gradation eſſentielle de l'objection. Combien dans nos plus grands Poëtes trouveroit-

on de choſes auſſi-mal en ordre? Or il y a bien des gens pour qui les Vers ſont trop chers à ce prix. Qu'on les plaigne tant qu'on voudra de n'être pas aſſez ſenſibles à l'harmonie pour pardonner ces petits défauts; ils plaignent les autres à leur tour d'être aſſez peu ſenſibles à la perfection du ſens pour s'en paſſer à ſi bon marché. Ces pitiés reciproques ne concluent rien. C'eſt à la raiſon à décider. Pour vous, Monſieur, vous vantez le charme de la verſification en général: mais vous ne touchez à rien de ce que j'ai dit; & vous pourriez avoir raiſon dans tout ce que vous alléguez, ſans en avoir moins de tort avec moi.

J'ai traité la matiere dans trois morceaux ſéparés, & dans des vûës toutes différentes. Pour ne rien confondre, vous aviez à combattre dans chaque morceau ce que j'y établis: mais il vous a paru plus commode de vous jetter dans le vague, & de laiſſer ſoupçonner ſeulement que vous me répondiez, en vous gardant bien de le faire.

Dans le premier morceau je veux faire voir les illuſions qui naiſſent des Vers, ce qui, bien loin d'en nier le plaiſir, l'établit formellement: car pourquoi des choſes conſervées en leur entier, & juſques dans leurs tours & dans leurs expreſſions,

deviendroient-elles en Proſe ſi foibles & ſi languiſſantes, en comparaiſon de ce qu'elles nous paroiſſent en Vers ? ſi ce n'étoit du plaiſir que nous font les Vers par eux-mêmes. Au lieu de prendre ma penſée, je prétens, à ce que vous dites, qu'une Scene de Tragédie, réduite en Proſe, ne perd rien de ſa force & de ſa grace ; pour cela j'y réduits une Scene de Mithridate ; & perſonne, ajoutez-vous, ne la peut lire. Y avez-vous bien ſongé, Monſieur ? Quoi ! nos plus grands Poëtes dépoüillés de la rime & de la meſure, & réduits exactement à leurs penſées, ne pourroient plus ſe lire ! Qui les a jamais dégradés à ce point ? & qui leur fait cet outrage ? Vous, Monſieur, qui voulez les défendre.

Que perſonne ne puiſſe lire la Scene en queſtion, le ſentiment eſt bien exagéré : mais n'importe : Plus il l'eſt, plus vous prouvez pour moi, contre votre intention : car ne s'enſuit-il pas de là que nous eſtimons beaucoup moins le ſens que la verſification ? Et c'eſt poſitivement ce que je veux dire : or par une ſaillie de Philoſophe qu'il faut, s'il vous plaît, me paſſer, je fais quelque honte à des hommes raiſonnables, d'eſtimer plus un bruit meſuré, que des idées qui les éclairent ;

ou des ſentimens qui les touchent ; & je dis que le ſoin de meſurer ce bruit qu'on appelle ſi mal-à-propos enthouſiaſme, n'eſt en ſoi qu'un travail auſſi pénible que frivole. Je n'en veux d'autre témoin que vous, Monſieur. Combien de fois dans vos ſéchereſſes & dans l'impuiſſance d'exprimer vos penſées, avez-vous traité de folie la rime & la meſure qui vous arrêtoient? Combien de fois avez-vous éprouvé comme Deſpreaux que la rime quinteuſe diſoit noir, quand vous vouliez dire blanc ? Prenez-y garde en paſſant, la Proſe dit blanc dès qu'elle le veut ; & voilà ſon avantage. Deſpreaux a maudit élégamment l'inſenſé qui inventa la rime & la meſure, & qui s'aviſa d'y enchaîner la raiſon. Tout ſon enthouſiaſme dans cette Satyre ſe réduiſoit à rêver longtems ſans ſuccès ; à effacer des pages entieres, à n'écrire quatre mots que pour en effacer trois ; en un mot, à ne pouvoir ſe contenter & à s'en plaindre. Vous me direz qu'il a ſurmonté la difficulté. Il eſt vrai, Monſieur, mais pour des penſées ſi communes, qu'à peine les auroit-il jugées dignes d'être dites, ſi elles lui avoient moins coûté. Ce Suiſſe ſi Philoſophe, qui a écrit ſur les François & les Anglois, a remarqué ce vuide & ce frivole dans

plusieurs Ouvrages de notre grand Versificateur qui, à son avis, n'a pensé que bien superficiellement : mais, il faut l'avoüer, c'est par cela même qu'avec une grande élégance de détail, il en est plus agréable au grand nombre.

J'ose vous le demander à vous-même : d'où viennent les corrections multipliées que vous faites tous les jours à vos Poëmes ? si ce n'est, comme je l'ai dit, que pour un homme difficile les Vers ne sont jamais achevés.

J'ai remarqué une seconde illusion : c'est qu'on s'imagine souvent sentir dans les Vers de la Poësie qui n'y est pas ; & la Scene de Mithridate, réduite en Prose, prouve parfaitement ma pensée, puisqu'on est surpris de n'y pas trouver une expression qui ne convienne au stile libre. Cette illusion est d'autant plus dangereuse, que les Auteurs tragiques, s'imaginant qu'il faut toûjours de la Poësie dans les Vers, s'abandonnent mal-à-propos à l'excès des figures, & qu'ils sont enflés & recherchés où ils ne devroient être que d'une simplicité élégante. On fait vanité de porter l'Epique dans la Tragédie : en croyant la parer, on la déguise. Les personnages paroissent souvent composer de beaux Vers ; plutôt qu'exposer des sentimens. Au lieu

de ne se permettre que des discours naturels, on les surcharge d'expressions poëtiques qui ne sont pas du caractere de la passion, & dont le Misantrope diroit bien.

Affectation pure ;
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'en conviens pourtant : n'a pas ces défauts qui veut. Je sais estimer le degré d'imagination qui en est la source : mais je sais aussi qu'il faut maîtriser cette imagination dominante, & l'assujettir toûjours à la raison & aux convenances. Des beautés déplacées deviennent de véritables fautes. Voilà tout ce que j'établis dans ce premier morceau ; & vous le laissez dans son entier, puisque vous n'en avez rien combattu.

Le second est une Ode, où, sans versification, j'essaye poëtiquement tous les genres. J'y reconnois les vrais avantages des Vers, l'admiration qui naît de la difficulté surmontée, le plaisir de l'oreille par les nombres quoiqu'arbitraires, les efforts que la contrainte même des Vers fait faire à l'esprit, & qui quelquefois lui font trouver mieux qu'il ne cherchoit, l'empire que l'habitude leur a donné sur nous, & les secours qu'ils prêtent à la mémoire ; & je concluds seulement, malgré tous ces

avantages, qu'il reste à la Prose celui d'être plus maîtresse du discours. Vous n'aviez, pour me combattre, à m'objecter que deux choses, ou l'oubli de quelque avantage des Vers, ou la fausseté de celui que j'attribuë à la Prose. Vous n'avez fait ni l'un ni l'autre ; & la raison ne vous l'a pas permis. En effet depuis le petit soulevement que j'ai causé au Parnasse, je n'entens contre moi que mes propres raisons ; & le plaisant est qu'on pense m'ouvrir les yeux, & qu'en me répétant, on veüille m'apprendre à moi-même ce que j'ai dit. Ainsi ce second morceau demeure encore sans réponse.

Le troisiéme est ma Réponse à M. de la Faye. Je répons précisément à chacune de ses raisons. Il falloit, pour me combattre, me prouver l'insuffisance de quelqu'une de mes réponses ; & c'est encore ce que vous n'avez pas fait. Monsieur de la Faye, pour la préférence de la versification, ne m'allegue que des raisons très-foibles, parce qu'il n'y en a pas d'autres ; & il avoit le droit de s'en contenter, puisqu'il me parle en Vers où le spécieux suffit de reste : mais c'est en usurper le privilege que de n'en avoir pas dit de meilleures en Prose.

Que combattez-vous donc, Monsieur ?

Vous me direz ſans doute que c'eſt le réſultat de tout ce que j'ai avancé : mais vous allez voir que vous n'y touchez pas plus qu'au détail. Voici ce que j'ai réſumé moi-même.

Il y a bien des gens qui aiment les Vers, malgré tous leurs inconvéniens ; & malgré toutes mes réflexions, je ſuis moi-même de ce nombre. Ayons donc des Vers, puiſqu'il nous en faut ; encourageons les Verſificateurs ; attachons même la gloire à la peine qu'ils ſe donnent, puiſqu'autrement perſonne ne la prendroit : mais comme il y a auſſi des gens raiſonnables à qui la contrainte & la monotonie des Vers déplaiſent ; & qu'il y a d'ailleurs des Ecrivains qui, n'étant pas Verſificateurs, ont pourtant de quoi réüſſir en Proſe dans tous les genres, comme M. de Fenelon l'a fait dans le Poëme épique, laiſſons la liberté des ſtiles, afin de contenter tous les goûts.

Loin de détruire ce réſultat, vous le confirmez vous-même, ſans le vouloir. Il y a une infinité de gens de bon ſens, dites-vous, qui n'aiment point la Poëſie, faute de la connoître. Eh bien, Monſieur, ces gens de bon ſens ſont-ils indignes de toutes les imitations que les Verſificateurs s'arrogent à eux ſeuls ? Et puiſqu'il y a

des Ecrivains qui, aux Vers près, peuvent leur en procurer le plaisir, ne voilà-t'il pas des Auteurs & des Lecteurs faits les uns pour les autres? Pourquoi leur interdire l'usage de leurs talens & de leur goût? De bonne foi cela seroit-il raisonnable? Que combattez-vous donc encore une fois? Une idée qui n'est pas la mienne; & c'est la mépriſe qui regne dans toute vôtre Préface. Vous croyez que je veux anéantir les unités, que je veux bannir la Poësie du Théatre; & enfin que je veux proscrire les Vers. Je n'ai rien dit de tout cela; & ce n'est pourtant que cela que vous combattez.

Vous pourriez m'interroger à votre tour & me demander d'où vient que vos soupçons sont précisément l'idée que bien des gens ont retenuë de mes réflexions sur les Vers? Je vous répondrai naïvement, Monsieur: En voici, ce me semble, la raison. C'est que d'un côté accusant les Vers de nous séduire souvent sur le fond des choses, remarquant de l'autre beaucoup d'inconvéniens qu'entraînent la rime & la mesure, jettant quelquefois du ridicule sur l'enthousiasme prétendu des Versificateurs, les chargeant encore un peu de la puérilité & du badinage des bouts-rimés qui ne se sentent que trop

trop dans les meilleurs Ouvrages ; & enfin détruiſant la vaine préférence qu'ils ſe donnent ſur les autres Ecrivains, j'ai donné lieu de ſoupçonner que je mépriſois aſſez les Vers, pour en condamner tout-à-fait l'uſage : mais non, Monſieur, je le répete, ce n'eſt point là ma conſéquence ; & vous auriez dû le voir : car un Critique n'en eſt pas quitte pour ſoupçonner ; il y doit regarder de plus près.

Puiſque les Vers nous plaiſent, malgré ce qu'il en coûte ſouvent à la juſteſſe & aux convenances, je n'ai garde de les proſcrire ; & ſans examiner davantage d'où peut naître le plaiſir qu'ils nous font, ſi c'eſt de l'admiration de la difficulté ſurmontée, ou du pouvoir de l'habitude, preſqu'auſſi puiſſante ſur les hommes que la nature, ou même d'une meſure ſymétrique qui, comme je l'ai dit, ſatisfait en nous un goût naturel, pourvû qu'elle ne dégénére pas en une uniformité continuë, & contraire à un autre goût auſſi naturel qui eſt celui de la variété ; ſans, dis-je, entrer dans ces diſcuſſions, déſormais inutiles & ennuyeuſes, il me ſuffit que les Vers plaiſent pour ne pas ſouhaiter qu'on s'en prive. Je vous invite moi même à nous en donner le plus qu'il ſera poſſible. Vous avez de quoi en éviter les

inconvéniens mieux que beaucoup d'autres ; & j'oſe vous l'aſſurer, ſur la foi de mon goût pour les Vers & de mon eſtime pour vous, je ſerai toûjours un de vos plus ſenſibles & de vos plus zélés Approbateurs.

ŒDIPE,

TRAGEDIE.

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE

DU MAINE.

MADAME,

Le ſuffrage de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *me flate trop pour ne pas ſaiſir l'occaſion de m'en faire honneur, en mettant cette Tragedie*

ſous vos auſpices. Vous lui avez applaudi à la lecture ; & dès ce moment, MADAME, *je joüis de l'approbation publique que me garentiſſoit la Vôtre. Pour faire de ma Tragedie une apologie triomphante, je n'aurois qu'à répéter les raiſons dont vous vouliez bien appuyer votre ſuffrage : mais qui peut dire les choſes comme vous les dites ; & comment en conſerver tout le prix ! Je ne parle pas ſeulement de ces graces qui vous ſont propres, & qui ſuffiroient ſeules à la perſuaſion, je parle encore de ce raiſonnement ſolide, dont la force, la juſteſſe, & la préciſion ont un charme ſupérieur aux graces mêmes. Oüi*, MADAME, *je l'ai penſé toutes les fois que j'ai eû l'honneur de vous entendre, l'eſprit & le génie ſçavent faire de la langue commune une langue particuliere ; & Vous prêtez tous les jours à la nôtre des beautés auſſi naturelles qu'imprévûes, & qui ſemblent devoir s'offrir d'elles-mêmes, quoiqu'il ſoit ſi rare de les rencon-*

trer. Qu'il m'eſt glorieux, MADAME *d'avoir pû contenter un goût auſſi éclairé! mais ce qui m'en flate le plus; c'eſt l'occaſion de Vous offrir avec quelque confiance l'hommage le plus ſincere, & de vous aſſurer du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble; & très-obéïſſant ſerviteur,
HOUDART DE LA MOTTE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.
JOCASTE.
ÉTÉOCLE.
POLINICE.
DYMAS.
PHŒDIME.
POLÉMON.
GARDES.

La Scene eſt dans le Palais des Rois de Thébes.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, DYMAS.

DYMAS.

QUELS ordres ! non Seigneur ; ce seroit vous trahir.
Non ; l'horreur que je sens me défend d'obéir.

ŒDIPE.

Rassure-toi, Dymas. Touché de tes allarmes ;
Ton Roi, je l'avoûrai, te sçait gré de tes larmes.
Mais quelque trouble ici qui puisse t'émouvoir
Peut-il un seul instant balancer ton devoir?
Va ; ne perds point de tems : averti le Grand Prêtre
De l'effort que le Ciel exige de ton Maître :

Qu'il prépare les vœux & l'Autel & l'encens ;
Et qu'au Temple appellez, les Thébains gémissans
Viennent me voir calmer la céleste vengeance ;
Et des jours de leur Roi payer leur délivrance.

DYMAS.

Ah ! ne m'accablez pas de cet ordre absolu,
Seigneur, ce dévoûment est-il donc résolu ?
Quel Dieu vous a parlé ? Par quelle loi suprême,
Êtes-vous donc forcé....

OEDIPE.

C'est Apollon lui-même ;
Je l'ai vû cette nuit de ses fléches armé,
Le front terrible, & l'œil de courroux enflammé,
Trois fois dans mes esprits répandre l'épouvante.
Je suis encor frappé de sa voix menaçante.
Ce n'étoit point un songe. A l'éclat qui m'a lui,
De mes yeux étonnés, le sommeil avoit fui.
Je tombois à ses pieds. Mes soupirs & mes larmes,
Pour mon peuple imploroient la fin de nos allarmes.
Trois fois il m'a redit, en dédaignant mes pleurs,
Que Thébe demeuroit en proye à ses fureurs,
Si, pour la dérober à ce fléau funeste,
Mon sang ne désarmoit la colere céleste.
Je ne balance point. Dissipe ton effroi.
Va, J'obéis aux Dieux, obéis à ton Roi.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS, PHOEDIME.

JOCASTE.

OU courez-vous, Seigneur? Parlez; & que je ſçache
Quel important deſſein de ces lieux vous arrache.

DYMAS.

Le Roi veut aujourd'hui mourir pour les Thébains,
Madame; & ſon ſalut n'eſt plus qu'entre vos mains.
Prêt à donner aux Rois un ſi tragique exemple,
C'eſt pour tout préparer, qu'il m'envoyoit au Temple.

OEDIPE.

C'eſt trop me réſiſter. Obéis-moi, Dymas.

DYMAS.

Quoi qu'il pût m'en coûter, je n'obéirois pas;
Madame, ſi mon cœur, pour calmer ſes allarmes,
Ne s'aſſuroit encor du pouvoir de vos larmes.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

OEdipe veut mourir ! L'ai-je bien entendu !
Déja la voix me manque ; & mon cœur éperdu....

OEDIPE.

J'attens de votre amour un autre témoignage,
Jocaſte. Il faut ici reſpecter mon courage.
Songez que ce deſſein, puiſque je m'y réſous,
Eſt digne d'un grand Roi, digne de votre époux ;
Et que le nœud ſacré qui nous joint l'un à l'autre,
Du devoir d'un époux fait aujourd'hui le votre.

JOCASTE.

Oedipe veut mourir ! Et quand j'en veux douter,
Votre bouche cruelle oſe me l'atteſter.
Que vous ai-je donc fait pour m'arracher la vie ?

OEDIPE.

Par un ordre divin la mienne m'eſt ravie.
Les Dieux m'ont cette nuit prononcé leurs décrets.
J'obéis. Vous pleurez ! mais pourquoi ces regrets ?
Songez depuis quel tems mon ame eſt accablée
Sous le fléau mortel dont Thébe eſt déſolée ;
Que mon Peuple périt ; qu'ardent à ſon ſecours,
Dans les plus triſtes ſoins je conſume mes jours ;
En vain je les conſole ; en vain je les raſſure ;
On méconnoit par tout l'amour & la nature.
Plus de liens ſacrés & plus de cœurs unis.
Le Frere fuit le Frere ; & le Pere, le Fils.

Les femmes, au mépris des nœuds qui les attachent,
Des bras de leurs Epoux avec horreur s'arrachent.
L'effroi d'un prompt trépas & d'un affreux tourment
Eteint dans tous les cœurs tout autre sentiment.
Il faut pour mes Sujets, dans ce désordre extrême,
Que de tous les devoirs je me charge moi-même,
Sans pouvoir leur donner dans ce commun effroi,
D'autre soulagement que les pleurs de leur Roi.
Voilà de quelle horreur mon trépas me délivre.
Je sauve mes Sujets, quand je cesse de vivre.
Ne voyez point ma mort; n'en voyez que l'honneur.
Et je m'applaudirois même de mon bonheur,
Si d'un si beau trépas la fortune jalouse
Ne laissoit dans les pleurs mes Fils & mon Epouse.

JOCASTE.

D'horreur & de surprise accablée à la fois,
Je cherchois vainement l'usage de ma voix:
L'excès du désespoir doit enfin me le rendre.
Croyez-vous donc, malgré ce que je viens d'entendre,
Pouvoir, sans mon aveu, disposer de vos jours?
Songez-vous quel serment m'en engage le cours?
Et que du saint hymen l'autorité suprême
Me donne autant de droit sur vos jours, qu'à vous-même?
Que sert de m'annoncer l'ordre incertain des Dieux?
Ah! que ces Dieux cruels paroissent à mes yeux!
Que, la foudre à la main, condamnant l'un & l'autre,
Ils viennent demander & ma vie & la votre!
Alors, oui, prête alors à me sacrifier,
J'obéis & mon sang coulera le premier.

Mais vous ne m'alleguez peut-être qu'un vain
songe,
Funeste fruit des maux où le Destin nous plonge.
De l'erreur de vos sens vous faisant un devoir,
Vous ne comptez pour rien Jocaste au désespoir;
Jocaste, cette Epouse autrefois si chérie,
Qui vous donna sa main & son Trône & sa vie;
Qui, s'il faut l'avouër, pour se donner à vous,
Brava, sans balancer, le céleste courroux
Dont je devois subir les fureurs vengeresses,
Si jamais de l'amour j'écoutois les foiblesses.
D'un crime fait pour vous, qu'il falloit prévenir;
C'est vous-même, vous seul qui voulez me punir.

OEDIPE.

De grace épargnez-moi de si rudes atteintes.
N'abusez point ici de pouvoir de vos plaintes.
Votre amour est en droit d'exiger tout. Eh bien;
C'est par ce même amour qui couronna le mien,
Par vos sermens, toujours présens à ma mémoire,
Qu'un époux vous invite à respecter sa gloire:
En apprenant mon sort, voyez ce que je dois.
Le Ciel ne m'a point fait naître du sang des Rois;
Je vous l'ai déja dit. Mais il faut plus vous dire.
Mon obscure naissance étoit du m'interdire
L'espoir ambitieux d'égaler les Héros.
Cependant, dès l'enfance indigné du repos,
Je ne sçais quel instinct, je ne sçais quelle audace,
Au mépris des périls, m'appelloit sur leur trace.
Ce superbe défi fut lui seul écouté.
Et des champs paternels fuyant l'oisiveté,
Résolu seulement de n'avoir ce patrie
Que les lieux où la gloire illustreroit ma vie;
Aux Autels d'Apollon j'offris mes premiers
vœux.
Quelle fut sa réponse! où cours-tu, malheureux,

Dit-il ? De quels honneurs conçois-tu l'espérance ?
Tu quittes pour jamais la paix & l'innocence.
Retourne : ou tu vas voir, si tu ne m'en crois pas,
Les malheurs & le crime attachés à tes pas.
Pour mon ambition ce fut un vain obstacle.
Tout mon cœur révolté démentit cet Oracle.
Je sentis du plaisir à braver le malheur ;
Et le crime parut impossible à mon cœur.
Je pris le nom d'Oedipe ; & de dangers avide,
Je cherchai les Brigands oubliés par Alcide ;
Et lorsque mon courage après quelques essais
Put se promettre à Thèbe un plus noble succès ;
Quand j'appris que le Sphinx pouvoit combler ma gloire,
Et que le Trône étoit le prix de la victoire,
Mon espoir me servit de guide : & sur sa foi
Je partis, je volai, je me crûs déja Roi,
Je vainquis. J'osai plus ; je vous aimai, Madame.
Du don de votre main vous payâtes ma flâme ;
Et sans un don si cher, j'en atteste les Dieux,
Ce Trône tant cherché n'étoit rien à mes yeux.
De ces jours fortunés envisagez la suite.
Oedipe a sauvé Thèbe, & les Dieux l'ont proscrite.
Je vois, malgré mes soins, mon Peuple m'échaper.
D'un invisible foudre ils se sentent fraper ;
Et parmi ces horreurs dont l'aspect me déchire,
Je meurs autant de fois qu'un des Thébains expire.
Du côté des malheurs mon destin est rempli.
L'Oracle d'Apollon n'est que trop accompli.
Ce n'est plus qu'en mourant que je puis mettre obstacle
Au reste menaçant de ce fatal Oracle.
Plaignez-vous une mort honorable à jamais,

Où la vertu tiendra la place des forfaits!
Soutenez donc, Madame, un malheur néceſſaire.
C'en eſt fait. Je mourrai. Rien ne peut m'en diſtraire.
Déja par mon trépas j'aurois fléchi le ſort;
Mais, aux yeux des Thébains, je veux que cet effort
Soit de mes ſentimens l'éclatant témoignage;
Qu'il ſoit de mes Enfans l'exemple & l'héritage;
Et qu'avant de regner, ils apprennent de moi
Que mourir pour ſon Peuple eſt la gloire d'un Roi.

JOCASTE.

Phœdime, allez; qu'ici les deux Princes ſe rendent:
Les adieux de leur Pere & les miens les attendent.

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE.

JOCASTE.

TRop inflexible Epoux, je ne vous ſurvis pas:
Vous avez prononcé l'Arrêt de mon trépas.

OEDIPE.

Non, vous ne mourrez point. Domptez cette foibleſſe.
Vous vous devez encor aux Fils que je vous laiſſe.
A gouverner mon Peuple, inſtruiſez-les tous deux:
Quand je l'aurai ſauvé, qu'ils le rendent heureux:
Que vos ſages conſeils, qu'une tendre prudence
Faſſe en ces cœurs aigris naître l'intelligence;

La haine trop long-tems a flétri leurs vertus ;
Qu'ils soient amis du moins, quand je ne serai plus :
Leur courage promet des Héros à la Terre :
Mais si vous n'étouffez cette fatale guerre
Que le courroux du Ciel semble allumer entr'eux,
Ne vous en promettez que des crimes fameux.
Vivez pour ces Enfans qu'un Pere vous confie :
Je leur donne ma mort ; donnez-leur votre vie:
Vivez pour ce dépôt commis à votre foi ;
Rendez-le digne enfin & de vous & de moi.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, ETE'OCLE, POLINICE.

JOCASTE.

VEnez, & partagez les douleurs d'une Mere ;
Le Roi veut s'immoler ; vous n'avez plus de Pere :
Suivez ses pas ; il va vous conduire aux Autels.
Allez vous-même offrir son sang aux Immortels.
Apprenez aujourd'hui d'un exemple si rare,
Qu'un Souverain n'est plus qu'un cruel, qu'un barbare,
Qui sçait de la nature anéantir les loix ;
Et qu'Epouse & qu'Enfans sur lui n'ont plus de droits.

ETE'OCLE.

Est-il possible ? ô Ciel !

POLINICE.

Que venons-nous d'entendre !

OEDIPE.

N'augmentez point mes maux ; mon cœur n'eſt que trop tendre.
Vous m'aimez ; mais il faut me chérir en Héros ;
Déſirer mes vrais biens, & craindre mes vrais maux.
Les Dieux pour mes Sujets veulent que je périſſe.
Si j'oſois différer ce juſte ſacrifice,
Ce ſeroit déſormais de mes cruelles mains
Que partiroient les coups qui frappent les Thébains.
Seul je leur tiendrois lieu des noires Furiénides ;
Et mes moindres délais ſeroient des parricides.
Vous-même, humiliez de mon indigne effroi,
Vous rougiriez, mes Fils, d'être ſortis de moi.

ETEOCLE.

Non, non, quelques raiſons que vous puiſſiez nous dire,
N'eſperez pas, Seigneur, de nous y voir ſouſcrire.

OEDIPE.

N'eſperez pas non plus ébranler mon deſſein.
Mais vos pleurs, mes Enfans, ne coulent point en vain.
De l'amour paternel, j'ai toutes les foibleſſes ;
Venez, & recevez mes dernieres tendreſſes.

ETEOCLE.

Au comble des douleurs, nous abandonnez-vous ?

POLINICE.

Nous verrez-vous, ſans fruit, embraſſer vos genoux ?

JOCASTE.

Cruel, vous ſoûtenez un ſpectacle ſi tendre ?

OEDIPE.

A peine ma vertu ſuffit à m'en défendre.
Levez-vous, mes Enfans. De la faveur des Dieux
Vous m'êtes, l'un & l'autre, un gage précieux ;

Mais cette averſion dont ils vous font la proye,
De leur propre bienfait, empoiſonne la joye.

ETE'OCLE.

Ah! du moins, dans l'amour que vous doivent vos Fils,
Mon Pere, vous voyez des Freres bien unis.
Vivez, pour triompher d'un coupable caprice,
Dont nous-mêmes, Seigneur, nous ſentons l'injuſtice.
Vivez, pour nous le voir ſacrifier toûjours
A l'intérêt ſacré du bonheur de vos jours.

POLINICE.

Pour lier à jamais le Frere avec le Frere,
Rendez-nous notre Roi; rendez-nous notre Pere.
Quel autre frein, hélas! pourroit nous retenir?
Et, ſi nous vous perdons, qu'allons-nous devenir?

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE, ETE'OCLE, POLINICE, DYMAS.

OEDIPE.

Tout eſt-il prêt, Dymas? Eſt-il tems de me rendre....

DYMAS.

Je frémis des malheurs que je viens vous apprendre.
Mais, Seigneur, que vos Fils s'éloignent de ces lieux:
Je ne puis dévoiler ces malheurs à leurs yeux.

OEDIPE.

Laiſſez-nous, mes Enfans.

SCENE VII.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS.

OEDIPE *à Dymas.*

Toi, parle sans contrainte;

JOCASTE.

Dans l'état où je suis, d'où vient encor ma crainte?

DYMAS.

J'ai trouvé le Pontife offrant au Ciel les vœux
De vieillards désolés & d'Enfans malheureux;
Il a sçu par ma voix vos volontés dernieres.
Bien-tôt interrompant les augustes prieres,
Du Dieu qu'il imploroit le Prêtre a paru plein:
Son visage alteré marque un transport soudain;
Sur son front effrayé ses cheveux se hérissent;
De menaçans éclairs ses regards se rempliſſent;
Par tout, autour de lui, sa divine fureur
Répand dans les esprits une sainte terreur.
Tout tremble; tout s'émeut à son aspect farouche:
Et cet Oracle enfin est sorti de sa bouche.
» Peuple, vos tourmens vont finir.
» D'une coupable main Laïus fut la victime;
» Et le Ciel, indigné du crime,
» S'arme aujourd'hui pour le punir.
» Il attendoit qu'à sa justice
» Thébe immolât le meurtrier;
» Et lassé de l'attente, il veut, pour l'expier,
» Qu'un Fils de Jocaste périsse.

JOCASTE.

Dieux! un Fils de Jocaste!

O Ciel ! un de mes Fils !
De quels frémiſſemens tous mes ſens ſont ſaiſis ! !
C'eſt donc ainſi, grands Dieux, qu'il falloit vous
entendre ?
C'eſt ainſi qu'aux Autels mon ſang doit ſe répan-
dre ?
O fatales clartés ! O jour rempli d'horreur !
Que ne me laiſſiez-vous joüir de mon erreur ?
Loin de plaindre ma mort, je vous en rendois
grace.
Tout eſt changé. Mon ſang dans mes veines ſe
glace.
Je ne me connois plus. Que devenir ? Rentrons ;
Et voyons, s'il ſe peut, ce que nous réſoudrons.

Fin du premier Acte

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

AU milieu des horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Phœdime, conçois-tu que je ſouffre la vie?
Comment, ſans expirer, ſoûtenir tant de coups?
Le glaive ſuſpendu menaçoit mon Epoux;
Mais à peine ce glaive abandonne ſa tete,
Sur celle de mes Fils je le vois qui s'arrête.
De toutes les douleurs tour-à-tour je gémis.
Je frémiſſois Epouſe; & Mere; je frémis.
C'eſt le prix d'un forfait que le Ciel nous revele.
Laïus reçut la mort d'une main criminelle:
Et contre Thébe entiere Apollon irrité,
De la mort de Laïus venge l'impunité.
A ces obſcurités que pourrois-je comprendre?
Tu ſçais de ce malheur ce que l'on vint m'apprendre:
Tu ſçais que nul mortel n'eut de part à ſa mort;
Et mes larmes n'ont pû la reprocher qu'au ſort.

PHOEDIME.

Contre tant de malheurs armez votre courage;
Madame; & ne ſongez qu'à conjurer l'orage.

JOCASTE.

Je fais ce que je puis. Déja mon premier ſoin

De la mort de Laïus fait chercher le témoin.
On va de son desert m'amener Iphicrate.
S'il nous cachoit un crime, il faudra qu'il éclate :
Et si le criminel respiroit en ces lieux,
Son supplice, peut-être, appaiseroit les Dieux.
Du Palais cependant la Garde est avertie ;
Aux Princes on en doit défendre la sortie :
Ils ignorent l'Oracle ; & j'ai recommandé
Que ce secret fatal devant eux fût gardé.
Mais quel sera le fruit de ma vaine prudence ?
Si le coupable encor se cache à ma vengeance,
Les Thébains par leurs cris, du moins par leur douleur,
Vont demander ce sang qui doit sauver le leur.
Crois-tu que des Autels bravant le privilége,
Oedipe leur oppose un refus sacrilege ?
Non, il obéira : moi-même, j'en frémis,
Il me faudra souscrire à la mort de mes Fils.

PHOEDIME.

Eh ! pourquoi prévenir ce barbare spectacle ?
Esperez mieux, Madame ; & songez qu'un Oracle,
Toûjours aux yeux mortels d'un nuage couvert,
N'a jamais eu le sens qu'il a d'abord offert ;
Que les Dieux quelquefois, sous l'aspect des menaces,
Aux humains effrayés ont annoncé leurs graces ;
Et qu'enfin, quelque loi qu'ils paroissent dicter,
C'est l'événement seul qui peut l'interpreter.

JOCASTE.

Phœdime, en quelle erreur ton amitié t'engage ?
De quoi me flattes-tu ? l'Oracle est sans nuage.
D'un des Fils de Jocaste, ils demandent le sang.
Est-ce un crime, grands Dieux, de sortir de mon flanc ?
La mort est-elle duë à qui me doit la vie ?
Au premier de mes Fils vos rigueurs l'ont ravie :
A peine il se formoit dans ce sein malheureux,
Vous l'avez menacé du sort le plus affreux.

Il m'eſt toûjours préſent cet Arrêt ſanguinaire.
» Le Fils que tu vas mettre au jour,
» Entrera dans ton lit, meurtrier de ſon Pere:
» Si tu veux l'éviter, garde-toi de l'amour.
Il mourut, condamné des Dieux & de ſa Mere,
Victime de ma crainte & de votre colere.
Ce parricide Arrêt par toi s'exécuta:
Et tu ſçais ſeule auſſi tout ce qu'il m'en coûta.
Ordonnerai-je encor les memes funérailles?
Faudra-t'il de nouveau m'arracher les entrailles?
Ciel! de tous mes enfans le ſang doit-il couler?
Et ne les mets-je au jour que pour les immoler?

SCENE II.

JOCASTE, POLINICE, PHOEDIME.

POLINICE.

A qui m'adreſſerai-je? Ah! de grace, ma Mere,
De vos ordres daignez m'éclaircir le myſtere.
Pourquoi nous retient-on captifs en ce Palais?
Pourquoi de nos ſecours prive-t'on vos ſujets?
En vain je le demande à ce qui m'environne:
Chacun, en me fuyant, ſe confond & s'étonne.
Je parois exciter de nouvelles douleurs;
Et mes empreſſemens n'obtiennent que des pleurs.
Eſt-ce donc qu'aujourd'hui le Roi ſe ſacrifie?
Madame, a-t'on perdu tout eſpoir de ſa vie?

JOCASTE.

Non, Polinice, non. Le ſort vient de changer.
Les jours de mon Epoux ne ſont plus en danger.

POLINICE.

POLINICE.

Ses jours ſont aſſurés ! s'il faut que je le croye,
Laiſſez donc dans vos yeux éclater quelque joye.
Si l'on ne tremble plus pour ſes jours précieux,
De quels gémiſſemens retentiſſent ces lieux !

JOCASTE.

Le Roi ne mourra point. Croyez-en votre Mere.

POLINICE.

Hélas ! en m'aſſurant du ſalut de mon Pere,
Ces regards douloureux me ſont de ſûrs témoins
Que, malgré ce bonheur, vous n'en ſouffrez pas moins.

SCENE III.

JOCASTE, ETE'OCLE, POLINICE, PHOEDIME.

ETE'OCLE.

ENnfin je ſçais mon ſort ; & je viens de ſurprendre
Ce ſecret tant caché qu'on craignoit de m'apprendre.

JOCASTE.

Quoi, mon Fils ?

ETE'OCLE.

Le Pontife, en entrant chez le Roi,
Par tout à ſon aſpect a redoublé l'effroi.
J'ai couru. J'ai voulu le ſuivre chez mon Pere :
L'accès m'en eſt fermé par ſon ordre ſévere,
Quand un des miens s'approche. Où voulez-vous entrer ?
A vos Juges, dit-il, courez-vous vous livrer ?
Fuyez, fuyez plûtôt la mort preſque certaine.
Les Dieux veulent le ſang d'un des Fils de la Reine.

Vous m'avez soupçonné d'une lâche terreur,
Madame : mais, du moins réparez-en l'erreur.
Ne fermez plus le Temple au zele qui m'anime.
Les Thébains n'ont que trop attendu leur Victime.

JOCASTE.

Que deviens-je !

POLINICE.

Calmez ce zele injurieux,
Qui vous fait pour vous seul prendre le choix des Dieux.
Votre orgüeil jusques-là méconnoit-il un Frere?
Ne puis je prendre ici la place de mon Pere ?
Sortis du meme sang, quoi donc, me croyez-vous
Indigne d'appaiser le céleste courroux ?

ETEOCLE.

Je ne m'emporte pas jusqu'à cette injustice.
Mais, sans vouloir juger du cœur de Polinice,
Et, sans qu'ici la haine aigrisse nos débats,
Songez, puisque les Dieux ne vous désignent pas,
Songez que c'est moi seul que leur choix intéresse,
Et qu'une gloire unique est dûë au droit d'ainesse.

POLINICE.

Quelle ainesse, Etéocle ? En est-il entre nous ?
Le jour ne m'a-t'il pas aussi-tôt luy qu'à vous ?
Et d'un rapide instant la vaine différence,
Fonde-t'elle entre nous la moindre préference ?

JOCASTE.

Quoi, barbares, la haine anime ce transport ?
Soyez Freres du moins, en disputant la mort.

POLINICE.

Loin de vous disputer les droits du Diadême,
Je vous fais mon aîné pour le pouvoir supreme.
En victime aux Autels je ne veux que m'offrir.
Regnez, regnez, mon Frere, & laissez moi mourir.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, E'TE'OCLE, POLINICE, PHOEDIME.

JOCASTE.

Goûtez, Seigneur, goûtez les fruits de votre exemple.
Vos Fils, dignes de vous, brûlent d'aller au Temple.
L'un & l'autre, égalant le Héros dont il sort,
Brave mon déſeſpoir & diſpute la mort.

E'TE'OCLE.

Oüi, mon Pere, à nos Dieux Etéocle rend grace
De pouvoir, en mourant, prendre ici votre place.
Aux Thébains déſolés votre héroïque amour
N'eut, en vous immolant, conſervé que le jour;
Mais, pour ces malheureux ma mort plus ſalutaire,
Leur conſerve à la fois & la vie & leur Pere.
En finiſſant leurs maux, vous leur ôtez leur Roi;
Ils vont tout regagner, ſans perdre rien en moi.

POLINICE.

Vous ne permettrez pas, Seigneur, que ſon courage
Ne me laiſſe à vos yeux que l'opprobre en partage.
De Polinice en pleurs vous comblerez les vœux.
Si vous me refuſez, vous nous perdez tous deux.

OEDIPE.

O courage! ô vertu, qu'en frémiſſant j'admire!
Je l'avois bien prévû : cependant j'en ſoûpire.
Princes, il n'eſt pas tems d'ecouter ce tranſport.

C'eſt à votre Roi ſeul de regler votre ſort.
Je ſçaurai, s'il le faut, cruel & magnanime,
Marquer le ſacrifice & nommer la victime.
Mais le nouveau deſſein que j'oſe concevoir,
De vous ſauver tous deux me laiſſe encor l'eſpoir.

Oüi; déja j'entrevois que les Dieux ſe fléchiſchiſſent.

ETEOCLE.

Vous balancez, Seigeur; & vos Sujets périſſent!

OEDIPE.

Le Prêtre en ce moment m'a lui-même annoncé
L'Oracle qu'à l'Autel ſa bouche a prononcé.
J'ignorois juſqu'ici ce meurtre déteſtable.
Laïus perdit le jour par une main coupable:
Et les fléaux du Ciel ſur Thébe deſcendus,
Vengent l'impunité de la mort de Laïus.
Il faut qu'en Souverain je cherche, & je puniſſe
Le perfide échapé trop long-tems au ſupplice.
A ce juſte délai le Pontife ſouſcrit.
J'eſpere vous ſauver, ſi l'aſſaſſin périt.
Allez. Laiſſez moi ſeul entretenir la Reine.
C'eſt d'elle que j'attens ce qu'il faut que j'apprenne.
Allez. Priez les Dieux de devenir plus doux;
Et qu'un Pere n'ait point à choiſir entre vous.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

MAdame, pardonnez à mes premieres plaintes.
J'oſe vous reprocher & nos maux, & nos craintes.
Un ſi triſte langage eſt bien nouveau pour moi.
Mais vous m'avez trompé ſur le deſtin du Roi;
Vous m'avez de ſa mort déguiſé l'avanture.

JOCASTE

Seigneur, de ce reproche épargnez-moi l'injure.
Je vous ai raconté tout ce qu'on m'en apprit.
C'eſt par le hazard ſeul que mon Epoux perit.
Et Thébe à qui ſa mort a cauſé tant d'allarmes,
N'a pû, non plus que moi, lui donner que ſes larmes.

OEDIPE.

Le Ciel parle pourtant du coupable échapé:
Et ſans doute avec vous le Peuple fut trompé.
Qui donc de cette mort apporta la nouvelle?

JOCASTE.

Du malheureux Laïus un ſerviteur fidelle,
Iphicrate, qui ſeul témoin de ſon trépas,
M'en a fait le rapport que vous n'ignorez pas.

OEDIPE.

Oüi, vous m'avez inſtruit de ce qu'il vous fit croire.
Ce récit eſt encor préſent à ma mémoire.
Laïus ſuivoit d'un Bois le ſentier ténébreux,
Quand d'un antre prochain ſort un Lion affreux,
Monſtrueux ennemi dont l'indomptabe rage,
Des deux qui précedoient fit un cruel carnage.

Laïus malgré les ans, volant à leur secours,
Par la même fureur vit terminer ses jours.
Voilà depuis long-tems ce que Thébe publie.

JOCASTE.

Iphicrate au péril déroba seul sa vie.
Il vint me rapporter, pour témoins assurés,
Les vêtemens du Roi sanglans & déchirés,
Me demandant pardon d'oser encor paroître,
Accablé du malheur de survivre à son Maître.

OEDIPE,

Que devint Iphicrate ?

JOCASTE.

Il quitta ce séjour.
Ne pouvant plus souffrir l'aspect de cette Cour
Qui d'un Maître si cher à son obéissance,
Sembloit à tout moment lui reprocher l'absence.
Il ne me demanda pour grace qu'un exil.
Oublié des mortels, il alloit, disoit-il,
Pleurer le sort du Roi qu'il n'avoit pû défendre,
Et nourrir sa douleur d'un souvenir si tendre.

OEDIPE.

Respire-t'il encor ?

JOCASTE.

Oui, Seigneur.

OEDIPE.

En quels lieux ?

JOCASTE.

Seigneur, je ne perds point des instans précieux.
Vous brûlez de le voir ; & mon impatience
A déja de vos soins prévenu la prudence.
Il va bien-tôt paroître.

OEDIPE.

Il va nous éclairer.
Un rayon d'espérance en mon cœur vient d'entrer.
Nous allons, grace aux Dieux, découvrir le coupable.

JOCASTE.

Que ce pressentiment puisse être véritable !

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS.

JOCASTE.

Iphicrate vient-il ? qui te fait soupirer ?

DYMAS.

Iphicrate n'est plus.

OEDIPE.

Ciel !

DYMAS.

Il vient d'expirer.
Un vieillard que les ans laissent marcher à peine,
Me suit, chargé par lui d'un secret pour la Reine.
Il ne tardera pas.

OEDIPE.

Il faut donc l'écouter,
Madame. Mais de quoi puis-je encor me flater ?
Que vais-je devenir ? O Ciel ! Si ta justice
S'obstine à demander qu'un de mes Fils périsse,
Prens ta victime ; frappe, & viens la consumer :
Mais ne m'impose pas l'horreur de la nommer.
Je souscris à tes Loix, souveraine colere ;
Mais pour Ministre au moins ne choisis pas un Pere.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ETE'OCLE, POLINICE.

ETE'OCLE.

IL ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience !
Puisse le Ciel fléchi, nous..... Mais quelqu'un s'avance.

SCENE II.

ETE'OCLE, POLINICE, POLE'MON, GARDES.

ETE'OCLE.

VOus êtes ce vieillard qu'a devancé Dymas ?

POLE'MON.

Oüi ; la lenteur de l'âge a retardé mes pas.

ETE'OCLE *aux Gardes.*

Avertissez la Reine : elle va vous entendre.
Mais de cet entretien que devons-nous attendre ?
Thébe va-t'elle voir relever son destin ?
Venez-vous de Laïus nous nommer l'assassin ?

POLE'MON.

J'attens ici la Reine : & pour tout autre qu'elle,
Iphicrate m'impose un silence fidelle.

E'TE'OCLE.

C'est trop de défiance, en parlant à ses Fils.

POLE'MON.

Vous, ses Fils ! vous, Seigneurs ! mes sens sont interdits.
Ah ! de grace excusez la rustique ignorance
Qui de mes Souverains me cachoit la présence.
Mépriſable habitant d'un champêtre sejour,
C'est la premiere fois que je vois une Cour.

POLINICE.

Eh, comment un Sujet peut-il nous méconnoître ?

POLE'MON.

J'habite vos Etats ; ils ne m'ont point vû naître :
J'y fus par mes malheurs dès long-tems amené.
Iphicrate, attendri pour un infortuné,
Daigna, dans son desert m'accordant un azile ;
M'y soulager des maux d'une course inutile.

E'TE'OCLE.

Puissiez-vous aujourd'hui faire tarir nos pleurs !
Nous sçaurions mieux que lui réparer vos malheurs,
Ce Palais désormais seroit votre Patrie.

POLE'MON.

Non, rien ne me rendra la douceur de ma vie.

POLINICE.

Quels sont donc vos regrets ?

POLE'MON.

La fortune & les Dieux
Avoient mis dans mes bras un enfant précieux.
De l'amour paternel, toute la violence
M'intéressa pour lui dès sa plus tendre enfance.
Je fus bien-tôt surpris de ses nobles desirs.
Le seul nom des Héros lui coûtoit des soupirs.
Du vil soin des troupeaux dédaignant la bassesse ;
Pour une vie illustre il soupiroit sans ceſſe.

Mais que dis-je, Seigneurs ? Où vais-je m'engager ?
Que vous importe, hélas, la douleur d'un Berger !

POLINICE.

Nous plaignons vos malheurs ; & la rigueur des nôtres
Ne nous apprend que trop à plaindre ceux des autres.
Nous espérons pourtant que le destin plus doux
Ne vous a point en vain amené parmi nous,
Et qu'il ne vous a fait quitter votre Patrie. . . .

POLE'MON.

Hélas ! qu'avec plaisir je quitterois la vie,
Si le Ciel m'accordoit de sauver vos Etats,
De retrouver ce Fils, & mourir dans ses bras !

POLINICE.

Que les Dieux soient touchés du désir qui vous presse !

POLE'MON.

La gloire l'enleva trop-tôt à ma tendresse ;
Et le cruel, hélas ! plaignit même à mes yeux
Le douloureux plaisir de ses derniers adieux !
De quels coups je sentis mon ame pénétrée !
Je l'ai cherché depuis de contrée en contrée :
Je le reconnoissois au bruit de ses combats :
Mais j'ai toujours perdu la trace de ses pas.
Enfin, sans aucun fruit de ma persévérance,
De le revoir jamais perdant toute espérance,
Je vins chez Iphicrate ; & le Ciel le toucha :
Ma profonde tristesse à mon sort l'attacha.
Les cœurs infortunés cherchent ceux qui soupirent ;
Et nos communs chagrins à jamais nous unirent.

E'TE'OCLE.

Dans votre sein sans doute il versoit ses secrets ?
Eh bien, si j'ai paru sensible à vos regrets,
Daignez m'en accorder quelque reconnoissance.
Cessez de m'opposer une injuste silence.

Sur la mort de Laïus que vous a-t'il appris ?
Parlez. Souvenez-vous de qui nous sommes Fils.

POLEMON.

Je ne dois m'expliquer, Seigneur, qu'à votre Mere.

ETE'OCLE.

Par de nouveaux refus voulez-vous me déplaire ?

SCENE III.

JOCASTE, ETE'OCLE, POLINICE, POLE'MON.

JOCASTE.

Est-ce-là ce Vieillard ?

POLINICE.

Oüi, Madame.

JOCASTE *aux Princes.*

Sortez;

SCENE IV.

JOCASTE, POLE'MON.

JOCASTE.

Ciel, laisse à tes rigueurs succeder tes bontés !
à Polémon.
Parlez ; nous sommes seuls : & je brûle d'entendre
Les importans secrets que vous venez m'apprendre.

POLE'MON.

Iphicrate, Madame, eſt mort entre mes bras,
Frappé de ce fleau tombé ſur vos Etats.
Dès qu'il en reſſentit les brûlantes atteintes,
Son eſprit fut troublé de remords & de craintes.
Ses yeux épouvantés ſe forgeant mille horreurs,
Nous-mêmes nous faiſoient trembler de ſes terreurs.
Aux Juges des Enfers tantôt demandant grace,
Tantôt voulant fléchir Laïus qui le menace;
Il croit voir quelquefois un effroyable amas
De ſpectres menaçans, armés pour ſon trépas.
C'eſt ainſi que ſon ame étoit encor émuë,
Lorſque de votre part Dymas s'offre à ſa vûë.
A peine eſt-il inſtruit de l'Oracle rendu,
Son déſordre à l'inſtant a paru ſuſpendu.
Un long torrent de pleurs inonde ſon viſage;
De ſa triſte raiſon il retrouve l'uſage.
Près de ſon lit alors il me fait appeler.
Un moment ſans témoin demande à me parler.
Ce fleau, me dit-il, dont Thebe eſt la victime,
Je n'en puis plus douter, eſt le fruit de mon crime.
A la Reine, aux Thébains indignement déçûs
Mon menſonge a caché le deſtin de Laïus.
J'ai dit qu'un monſtre affreux, malgré tout ſon courage,
L'avoit fait à mes yeux expirer ſous ſa rage:
Mais, ami, ce malheur n'eſt qu'un fait inventé,
Dont je voulus alors couvrir ma lâcheté.

JOCASTE.

Achevez; car ſans doute il vous a fait entendre
L'événement fatal qu'il craignit de m'apprendre?

POLE'MON.

Du malheureux Laïus connoi donc le deſtin,
Pourſuit-il. Un jeune homme, en cet étroit chemin
Qui ſépare les champs de Thébe & de Corinthe,
D'un invincible bras lui fit ſentir l'atteinte;

Et Laïus & les siens, tout en fut terrassé.

JOCASTE.

Juste Ciel!

POLE'MON.

De terreur Iphicrate glacé,
Ne songeant qu'à chercher son salut dans la fuite,
Vit de loin succomber & Laïus & sa suite.
Il ne put se résoudre à l'opprobre éternel
D'annoncer sans blessure un malheur si cruel;
Et la honte lui fit cacher sous une fable,
De sa lâche terreur, le crime impardonnable.

JOCASTE.

N'a-t'il rien dit de plus sur cet événement?

POLE'MON.

Non. Je n'apporte point d'autre éclaircissement.
D'un indice si foible Iphicrate lui-même
Sentoit, en expirant, une douleur extrême.
Va, m'a-t'il dit, je meurs, & l'ai bien mérité:
Mais à la Reine au moins je dois la vérité.
Qu'elle apprenne de toi ce que je puis lui dire.
J'espere cependant, & le Ciel me l'inspire,
Que, tout leger qu'il est, cet indice confus
Va l'aider à venger le meurtre de Laïus.
Pour lui faire oublier mon parjure artifice,
Di-lui bien quels remords ont été mon supplice.
Il expire à ces mots.

JOCASTE.

C'est assez. Laissez-moi.
Gardez bien ces secrets commis à votre foi.
Demeurez chez Dymas.

SCENE V.

JOCASTE, *seule.*

QUe faut-il que j'espere !
Où nous conduiras-tu trop obscure lumiere !

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

MAdame, ce vieillard enfin vous a parlé.
Quel est donc le secret qu'il vous a revelé ?

JOCASTE.

Il venoit seulement démentir la nouvelle,
Que m'osa rapporter une bouche infidelle.
L'Oracle nous déclare un malheur trop certain;
Laius reçut la mort d'une coupable main.

OEDIPE.

Avez-vous de ce meurtre appris les circonstances ?

JOCASTE.

Ah ! Seigneur, tout confond nos vaines espérances.
Le Ciel montre le meurtre, & cache l'assassin;
On ne m'en a donné qu'un indice trop vain.

OEDIPE.

Parlez ; un foible jour peut nous servir de guide.

JOCASTE.

Jugez donc si ce trait nomme le parricide.

Mon Epoux, abbatu par un jeune guerrier,
Périt avec sa suite en un étroit sentier;
Et la Terre, Seigneur, qui de son sang fut teinte,
Partage les Etats de Thébe & de Corinthe.

OEDIPE *à part.*

Entre Thébe & Corinthe! un seul guerrier! Grands Dieux!
Quels funestes rapports viennent luire à mes yeux!
A ces premiers soupçons que devient mon courage!
Malheureux! oserai-je en sçavoir davantage!

JOCASTE.

Vous m'effrayez. Quel trouble a saisi vos esprits?
Oedipe, qu'ai-je dit dont vos maux soient aigris?
Pourquoi me dérober ces soupirs & ces plaintes?
Ah! de grace, Seigneur, n'augmentez pas mes craintes.

OEDIPE.

Je n'ai point oublié ce que je sçûs de vous.
Un an avoit suivi la mort de votre Epoux,
Quand, payant à la fois ma flâme & mon courage,
Du Tróne des Thébains vous fites mon partage.

JOCASTE.

Oüi, Seigneur, c'est le tems où je perdis Laïus.

OEDIPE.

O terribles soupçons, à chaque instant accrus!
Tout ce que je demande & tout ce que je pense,
De mon trouble secret aigrit la violence.

JOCASTE.

Que me cachez-vous donc? ne pourrai-je, Seigneur,
Sçavoir ce qui se passe au fonds de votre cœur?

OEDIPE.

Eh bien, Madame, eh bien, soyez donc éclaircie
D'un triste événement, qui menaça ma vie.

Je tremble du rapport & des tems & des lieux;
Je ne lirai que trop mon deſtin dans vos yeux.
J'entrois dans ce chemin par qui ſont ſéparées,
Des champs Corinthiens nos fatales contrées.
Au devant de mes pas deux hommes s'arrêtant,
M'attaquerent d'abord d'un dédain inſultant:
Inſolens, ils vouloient que, tournant en arriere,
Au char qui les ſuivoit j'ouvriſſe la carriere.
C'eſt peu que le mépris éclatât ſur leur front,
Un coup audacieux mit le comble à l'affront.
Furieux dans l'inſtant, & brûlant de vengeance;
Je voulus dans leur ſang effacer cette offence.
Un des deux prend la fuite; & l'autre à mon courroux,
Oppoſe un ennemi plus digne de mes coups.
Déja ſon ſang qui coule, affoiblit ſon courage;
Quand le Maître du char, malgré le poids de l'âge,
Se précipite à terre, & ſon guide avec lui.
Tous deux, au malheureux, ils prêtent leur appui.
Mais quoi! De ce Vieillard l'image vous accable?
Vous frémiſſez, Madame? Ah! ſerois-je coupable?

JOCASTE.

Achevez, achevez, Seigneur, de m'éclairer.
Dans ces doutes cruels, je ne puis reſpirer.

OEDIPE.

Ce nouvel ennemi me devint reſpectable.
La majeſté brilloit ſur ſon front vénérable.
A ſon bras généreux content de réſiſter,
Ma main paroit ſes coups, & n'oſoit en porter.
D'un mouvement ſecret mon ame pénétrée,
Rendoit, à ma fureur, ſa perſonne ſacrée.
Malgré cette pitié, le deſtin inhumain,
Au fer qui le fuyoit, vint expoſer ſon ſein.
Avec ſes défenſeurs, il tomba ma victime.
Mon cœur alors ſembla me reprocher un crime;

Mais loin que ce Héros m'imputât son malheur,
Lui-même, en expirant, applaudit ma valeur,
Priant même les Dieux d'en soutenir la gloire,
Et de ne me punir jamais de ma victoire.
Je vois qu'à chaque instant s'irritent vos douleurs.
Vos yeux sont inondez d'un déluge de pleurs.
Resteroit-il encor quelque doute en votre ame?
Peindrai-je ce Héros, dont j'ai tranché la trame?
Sa taille étoit superbe, & ses regards perçans:
Sur son dos descendoient ses cheveux blanchissans:
Les rides qu'à son front imprimoit la vieillesse,
N'en avoient point banni l'adeur de la jeunesse.
Une robe de poupre....

JOCASTE.

Ah! ne m'accablez plus.
Je ne connois que trop le malheureux Laïus.

OEDIPE.

Je l'ai donc dévoilé ce terrible mystere!
La haine de Jocaste est déja mon salaire.
Que deviens-je à vos yeux! & quel objet pour vous
Qu'un Epoux tout soüillé du sang de votre Epoux!
Vous ne me voyez plus que comme un parricide,
Comme un monstre cruel, sacrilege, perfide....

JOCASTE.

Seigneur, ces noms affreux ne sont dûs qu'aux forfaits.
Respectez vos vertus: respectez mes regrets.
Tout accablé qu'il est du malheur qui l'opprime,
Mon cœur sçait en gémir, sans vous en faire un crime.
Je vois toüjours en vous ce Héros adoré,
A qui seul pour jamais tout ce cœur fut livré.
Je n'impute qu'au sort mes mortelles allarmes;

Et je vous dois toûjours mon amour & mes larmes.

OEDIPE.

Et moi, quand votre cœur craint de me condamner,
Le mien déſeſperé ne peut ſe pardonner.
Je ſçais qu'en ce combat je ne fus point coupable ;
Mais je ſuis de vos maux la ſource déplorable :
Et malgré ma raiſon, mon trouble plus puiſſant
Me défend en ſecret de me croire innocent.
J'entens déja Laïus : & je crois voir ſon ombre
Sortir, pour ſe venger, de la demeure ſombre,
Me venir demander un ſang que je lui doi,
Et retracter les vœux qu'il avoit faits pour moi.

JOCASTE.

Vous le deshonorez par ce triſte préſage.
Non, non, calmez, Oedipe, un trouble qui m'outrage.
Le ſort impitoyable a ſeul conduit vos coups ;
J'en accuſe les Dieux ; & j'en pleure avec vous.

OEDIPE.

Mais, Madame, malgré ce pardon magnanime,
Le Ciel toûjours armé demande ſa victime.
Voilà ce criminel, ce cœur qu'il faut frapper,
Et que Thébe a laiſſé trop long-tems échaper.

JOCASTE.

Seigneur, s'il faut des Dieux appaiſer la colere,
Attendons, en tremblant, que leur voix nous éclaire.
D'un des Fils de Jocaſte ils veulent le trépas.
Peut-être votre mort ne les ſauveroit pas.
Allons encor au Temple implorer leur clémence :
Nous les déſarmerons ; j'en crois votre innocence :
Mais ſi rien ne fléchit leur barbare courroux,
Je ne m'y ſoumettrai qu'en mourant avec vous.

OEDIPE.

Jocaſte, épargnez-moi cette horrible menace.
Mais, j'y conſens, aux Dieux venez demander grace,
Tandis qu'impatient de ſauver mes Etats,
Je vais les conjurer d'accepter mon trépas.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

CENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

LA colere du Ciel ne s'eſt point ralentie :
Sur nous encor ſa main demeure appeſantie :
Le Pontife avec nous l'a ſans fruit imploré,
Lui-même, en frémiſſant, il nous a déclaré
Qu'en vain je conſervois la plus foible eſpérance
Que le Ciel déſarmé retractât ſa vengeance ;
Que bien-tôt ce vieillard, arrivé dans ces lieux,
Alloit être pour nous l'interprete des Dieux :
Et ce jour, a-t'il dit, vainqueur de tout obſtacle,
N'accomplira que trop l'irrévocable Oracle.

PHOEDIME.

Hélas ! quelle réponſe ! en quel état cruel....

JOCASTE.

Phœdime, c'en eſt fait. J'attens le coup mortel.
Sur quelque infortuné qu'ici la foudre tombe,
Je le ſçais, il faudra que Jocaſte y ſuccombe.
Mais, je te l'avoûrai, dans cette extrémité,
Je ſens, du déſeſpoir, naître ma fermeté.
Un rayon d'eſperance entretenoit mon trouble.
Oui, puiſqu'à chaque inſtant vôtre fureur redouble,
Grands Dieux ! au coup fatal je ſçai me préſenter,

Et le braver du moins, s'il ne peut s'éviter.
Te dirai-je encor plus? j'y suis presque insensible,
Quand j'ose rappeller le souvenir terrible
De ces destins jadis évités par mes soins.
Auprès de ces horreurs, mes maux me pésent moins.
Mon Fils n'est point entré dans le lit de sa Mere:
Mon Fils ne sera point l'assassin de son Pere.
Je vous ai démentis, grands Dieux! & vos rigueurs
N'ont plus, pour s'en venger, que de moindres horreurs.
Ah! que je m'applaudis, ma fidelle Phœdime,
De t'avoir confié le sort de la victime!
Peut-être que toute autre eût trompé mes desseins.
Le salut de ta Reine étoit sûr dans tes mains.
C'est par toi que des ours ce Fils devint la proïe;
Ce Fils encor pleuré, quand sa mort fait ma joïe.
Toi-même, en l'exposant, tu le vis expirer.
C'est ainsi que mon cœur cherche à se rassurer,
Réduite à rappeller à quel malheur j'échape,
Pour tomber sans regret sous le coup qui me frappe.

PHOEDIME.

Que devez-vous, hélas, à ma fidélité!
Quand par d'autres frayeurs votre esprit agité....

JOCASTE.

Eh! pourquoi, malheureuse, ai-je eu moins de courage,
Pour me sauver du piége, où mon amour m'engage!
Cet Oracle à mon Fils m'a fait ravir le jour.
Pourquoi l'ai-je moins crû contre un faral amour!
Pourquoi ce jeune Oedipe, annoncé par la gloire,
Remportant à mes yeux cette illustre victoire,

Si long-tems échapée à tant d'autres Héros !
Par son amour encor troubla-t'il mon repos !
Voilà de nos malheurs la source déplorable.
Ici tout est puni. Je suis seule coupable.
Peuples, Epoux, Enfans, j'ai tout mis en danger.
Sans mon amour, les Dieux n'auroient rien à venger.
Foiblesse pardonnable autant qu'involontaire !
En me la reprochant, je sens qu'elle m'est chere.
Et malgré tous mes maux, Phœdime, ce soupir
Echape à mon amour, plus qu'à mon repentir.

PHOEDIME.

Faites-vous quelque effort, le Roi paroît, Madame :
Cachez-lui, s'il se peut, le trouble de votre ame.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME.

OEDIPE.

ON me l'amene ici ; je vais l'interroger :
Vous l'avez déja vû ce fatal étranger.
Comment la vérité vous est-elle échapée ?
Me trompiez-vous, Jocaste ? ou vous a-t'il trompée ?

JOCASTE.

Je vous ai tout appris ; & de cet entretien,
Je ne sçaurois prévoir, & n'ose esperer rien.

OEDIPE.

O foiblesse des Rois ! près du pouvoir suprême,
Combien s'anéantit l'orgueil du Diadême !
De ses decrets profonds joüets infortunés,
De supplice en supplice, en esclaves traînés,

Nous voilà devenus, triſtes Rois que nous ſommes,
Des objets de pitié pour les derniers des hommes!
Raffermiſſons pourtant notre cœur abbatu.
Ces Dieux ne peuvent rien du moins ſur la vertu.
Qu'importe qu'à leur gré nous ſoyons miſérables,
S'il ne dépend pas d'eux de nous rendre coupables.

JOCASTE.

Vous voyez l'étranger.

OEDIPE.

O terrible moment!

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, POLE'MON.

POLE'MON.

FAites grace, Seigneur, à mon ſaiſiſſement,
Devant ce Trône auguſte étonné de paroître,
J'ai peine à ſoutenir l'approche de mon maître.
De crainte & de reſpect je me ſens accabler.

OEDIPE.

Venez, raſſurez-vous. C'eſt à nous de trembler.
Si le Prêtre des Dieux n'a voulu nous ſéduire,
Vous ſeul, de leurs decrets vous pouvez nous inſtruire.

POLE'MON.

Cet étrange diſcours s'adreſſe-t'il à moi?
Vous augmentez, Seigneur, mon trouble & mon effroi.

OEDIPE.

Qu'entens-je? quelle voix! que mon ame eſt émue!

Et quels traits ce vieillard offre-t'il à ma vuë!
A la Reine tantôt qu'avez-vous revelé?
Votre récit sincere a t'il tout dévoilé?

POLE'MON.

Oüi, Seigneur; elle a sçu de ma bouche fidelle;
Ce qu'un ami mourant m'a déposé pour elle.

OEDIPE.

Chaque mot me pénétre; & tous mes sens troublez....
Je ne me trompe point, c'est lui-méme. Parlez;
Où viviez-vous jadis? quelle est votre Patrie?

POLE'MON.

Le destin m'a fait naître & vivre en Thessalie.

OEDIPE.

Et quel est votre état?

POLE'MON.

Pasteur.

OEDIPE.

Et votre nom?
Dites, ne craignez rien; votre nom?

POLE'MON.

Polémon.

OEDIPE.

Ah! mon Pere, c'est vous! ô Ciel, je te rens grace:
Mes maux sont suspendus, puisque je vous embrasse.
Qu'il m'est doux ce bonheur que je n'esperois plus.
Mes soins pour vous chercher ont été superflus.
Vous aviez dès long-tems quitté la Thessalie.
Vous vivez; je n'ai plus de regret à la vie.

POLE'MON.

Eh quoi? ce seroit vous, qu'après tant de regrets....
Oüi; je n'en doute plus; je rappelle vos traits.
Vous êtes cet enfant, l'objet de ma tristesse,
Elevé dans mon sein avec tant de tendresse.
Eh! d'où pouvoit jamais me naître cet espoir,

Que

Que sur le Trône un jour je dusse vous revoir ?

JOCASTE

De ces événemens que faut-il que je pense !

OEDIPE.

Oui, Madame, voilà l'auteur de ma naissance.
Faites trêve, un moment, à vos tristes soupirs :
Interrompez vos pleurs : partagez mes plaisirs.
Que l'Epouse d'Oedipe, à ses jours s'intéresse :
Daignez ne pas rougir enfin de sa bassesse.

JOCASTE.

Moi, Seigneur, en rougir ? l'avez-vous pû penser ?
Mon Epoux à ce point ose-t'il m'offenser ?
Qui, moi, je rougirois, Seigneur, de votre Pere,
Lorsque votre vertu me transporte & m'éclaire,
Lorsque vous me rendez par de si nobles traits
Mon Epoux plus auguste, & plus grand que jamais ?

OEDIPE.

Fortune, qu'à ton gré ta fureur se déploye !
Accablé sous tes coups, je goûte encor la joïe.

POLE'MON.

D'un trouble trop pressant, je me sens agiter.
La vérité, Seigneur, doit enfin éclater.
Je ne puis soutenir le poids de tant de gloire.

OEDIPE.

De ces nouveaux discours, ô Ciel, que dois-je croire !
Mon Pere, oubliez-vous que je suis votre Fils ?

POLE'MON.

Seigneur, ces noms si doux ne me sont plus permis.
C'est des Rois ou des Dieux que le Ciel vous fit naître.
Je me croirois, Seigneur, un sacrilége, un traître,
Si, plus long-tems rebelle à mes secrets remords,
J'osois de votre erreur adopter les transports.

OEDIPE.

Quoi! ce n'eſt point de vous que je tiens la naiſſance?
De mon deſtin du moins vous avez connoiſſance?

POLE'MON.

Vous êtes un Enfant aux ours abandonné,
Et dès vôtre naiſſance à la mort condamné.
En dérobant vos jours à cet Arret ſévére,
Je me trouvai pour vous des entrailles de Pere.
Et je ſentis depuis, de momens en momens,
Par mes propres ſecours, croître mes ſentimens.
On vous a cru mon Fils; & je l'ai laiſſé croire:
Je pouvois bien alors m'en permettre la gloire:
J'élevois votre enfance; & je croyois du moins,
Ce prix, tout grand qu'il eſt, bien acquis à mes ſoins.
Mais dans le rang auguſte où je vous vois paroître,
Vous n'etes plus mon Fils; vous n'êtes que mon Maitre.
En eſclave ſoumis, traitez-moi déſormais.
Ce ſeroit à mes yeux le plus noir des forfaits,
De vous laiſſer penſer qu'une ame ſi divine,
Du ſang le plus abject tirât ſon origine.
Vos grands deſtins, un jour, vous ſeront revelez;
Vous êtes né des Dieux à qui vous reſſemblez.

OEDIPE.

Vertueux Polémon, vous n'êtes point mon Pere?
J'admire avec douleur un aveu ſi ſincere.
N'importe. Trop de ſoins, avec vous, m'ont lié.
Je perds le nom de Fils; j'en garde l'amitié.

JOCASTE.

Quels penſers effrayants viennent ſaiſir mon ame!
Un Enfant expoſé.... ſe pourroit-il....

OEDIPE:

Madame,
Je vois ſur votre front de nouvelles terreurs;
Et vos yeux égarez ſe rempliſſent de pleurs.

JOCASTE.

Je ne veux point, Seigneur, diſſimuler mon trouble :
Plus j'y veux réſiſter, plus je ſens qu'il redouble
Laiſſez nous, un moment. Dans l'état où je ſuis,
Polémon peut lui ſeul ſoulager mes ennuis.
Souffrez....

OEDIPE

Quoi ! devant moi ne peut-il vous inſtruire....

JOCASTE.

Non, Seigneur ; reſpectez ce que le Ciel m'inſpire :
Jocaſte a ſes raiſons pour vous le demander :
Si vous plaignez mes maux, daignez me l'accorder.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, POLÉMON, DYMAS.

DYMAS.

AH ! Seigneur, de ces lieux, on aſſiege l'entrée.
Au dernier déſeſpoir, Thébe entiere eſt livrée.
Un Peuple de Mourans, autour de ce Palais,
De vôtre obéïſſance accuſe les délais.
Ils redemandent tous à vos ſoins tutelaires,
Les Peres, leurs Enfans ; & les Enfans, leurs Peres.
Les yeux ſur ce Palais, & les bras vers les Cieux,
Ils reclament les noms & d'Oedipe & des Dieux.
Révolte étrange, hélas ! qui n'a, pour toutes armes,
Que des cris languiſſans, des ſoupirs & des larmes

OEDIPE.

Que ces gémiſſemens coûtent à mon amour!
Je cours les aſſurer qu'avant la fin du jour,
Ils connoîtront qu'Oedipe eſt encor leur Pere.

à Jocaſte.

Et vous, de nos deſtins pénétrez le myſtere.
Ecoutez Polémon. A tout ce que je vois,
J'eſpere que le Ciel va parler par ſa voix

SCENE V.

JOCASTE, PHOEDIME, POLÉMON.

JOCASTE.

J'Exige, Polemon, que, ſur ce qui me touche,
L'exacte vérité ſorte de votre bouche.
Après le noble aveu qui vous eſt échapé,
L'eſpoir que j'en conçois, ne ſera point trompé.
D'Oedipe abandonné, vous ſçavez l'avanture;
Et des ours, dites-vous, il étoit la pâture,
Si vous n'aviez fléchi ſes deſtins ennemis.
En quels lieux cet enfant vous fut-il donc remis?

POLE'MON.

Aux pieds du Cythéron, contre toute eſpérance,
D'une cruelle mort je ſauvai ſon enfance.

JOCASTE.

Aux pieds du Cythéron! juſte Ciel! en quel tems?

POLE'MON.

De ſept luſtres, depuis j'ai vû croître mes ans.

JOCASTE.

Qu'entens-je? à chaque mot, quelle horreur me pénétre!
Et fût-ce le hazard qui vint vous le remettre?

Etoit-il exposé, lorsque votre pitié....

POLE'MON.

Non; c'est une autre main qui me l'a confié.

JOCASTE.

Grands Dieux! puis-je suffire à l'effroi qui m'agite!
Tracez-moi de ce fait une fidelle suite.

POLE'MON.

Chaque parole, hélas, vous arrache des pleurs!
Je n'ose plus parler.

JOCASTE.

Achevez, ou je meurs.

POLE'MON.

Je revenois de Delphe où par l'ordre d'un Maître,
J'avois sur son destin consulté le Grand-Prêtre.
Triste, je repassois par le Mont Cythéron.
L'aurore à peine encor éclairoit l'horizon,
Une femme paroit (jugez de mes allarmes)
Exposant un Enfant tout baigné de ses larmes.
Ce barbare dessein épouventa mon cœur;
Et cette femme même en frémissoit d'horreur.
Je cours lui demander grace pour la victime.
Long-tems elle s'obstine à consommer son crime:
Mais quand elle eut appris que loin de ces Etats,
Aux champs Tessaliens j'allois porter mes pas,
Elle permit enfin, sensible à ma priere,
Qu'à cet Enfant mon soin conservât la lumiere.
J'ai tenu lieu depuis à cet infortuné
De ses parens cruels qui l'ont abandonné.

JOCASTE.

Je ne me connois plus; & tout mon sang se glace.
Faut-il m'assurer mieux du coup qui me menace!
Osons tout éclaircir. Vous, Phœdime, approchez.

à Polémon.

Que sur elle vos yeux demeurent attachez.

Voyez, examinez les traits de cette femme.
En avez-vous reçû cet Enfant?

POLE'MON.

Oüi, Madame.
Il faut vous l'avoüer, je reconnois ſes traits.

JOCASTE.

Vous la reconnoiſſez! ô comble des forfaits!
à Phædime.
Perfide, en quel abime as-tu jetté ta Reine!

PHOEDIME.

Oüi, de tous vos malheurs je dois porter la peine:
Mais j'oſe encor, Madame, embraſſer vos genoux.
Songez, en m'accablant de tout votre courroux,
Que d'un crime odieux je ne fus point capable,
Que la ſeule pitié m'a pu rendre coupable.
Je penſois qu'aux malheurs par le Ciel annoncez,
La diſtance des lieux vous déroboit aſſez.

JOCASTE.

Eh! pourquoi de ſa mort m'apporter la nouvelle?

PHOEDIME.

Il falloit vous ſauver une crainte éternelle.

JOCASTE.

Eh bien, de ta pitié, goûte l'affreux ſuccès!
à Polémon.
Vous, allez; de mes maux diſſimulez l'excès.
Vous ſeul, de ce ſecret vous avez connoiſſance;
Qu'il ſoit anéanti dans un profond ſilence.

SCENE VI.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

TOi, fatale furie, ôte-toi de mes yeux.
Epargne-moi l'horreur d'un aſpect odieux.
Laiſſe-moi ſans témoin ſubir la violence
Des maux que tu m'as faits, & qu'aigrit ta préſence.

PHOEDIME.

Je ne vous quitte point. Ordonnez de mon ſort,
Je ne demande plus de grace que la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

O Ciel! en quel état, vous trouvai-je, Madame?
Quel trouble Polémon a-t'il mis dans votre ame?
Vous l'entretenez seule; & trompant mon espoir,
Dans votre appartement vous rentrez, sans me voir.
Lorsque je vous y cherche avec impatience,
Soudain avec horreur vous fuyez ma présence.
Votre bouche est muette; & plein d'un sombre effroi,
Vos regards égarez n'osent tomber sur moi.

JOCASTE.

Ah! Seigneur, laissez-moi me livrer à mon trouble.
Je le nirois en vain, votre aspect le redouble.
Jugez, par cet aveu, du désordre où je suis.

OEDIPE.

Qu'entens-je? ma présence irrite vos ennuis?
Quoi, je serois l'horreur de vos yeux? moi, Madame?
Oedipe? cet Epoux, l'objet de tant de flâme?

JOCASTE.

Oedipe ! mon Epoux ! vous me faites frémir.
Quoi donc en liberté ne pourrai-je gémir ?
Si pour les malheureux quelque pitié vous reste,
Laissez-moi respirer.

OEDIPE.

O changement funeste !
Le voilà donc, hélas, ce malheur que j'ai craint !
Votre amour pour Oedipe à jamais est éteint.

JOCASTE.

O trop fatal amour !

OEDIPE.

Votre ame, à ma présence,
De la mort de Laïus respire la vengeance.
Que vous a-t'on pû dire ? expliquez-vous enfin.
Pourquoi me traitez-vous comme un lâche assassin ?

JOCASTE.

Un lâche assassin ! non, vous n'êtes point coupable ;
Mais Jocaste, Seigneur, n'est pas moins misérable.

OEDIPE.

Si je suis innocent, pourquoi donc, à ce point,
Votre haine pour moi....

JOCASTE.

Non, je ne vous hais point,

OEDIPE.

Croirai-je....

JOCASTE.

Non, mon cœur ne vous hait point, vous dis-je.
Vous ne m'êtes, hélas, que trop cher !

OEDIPE.

O prodige !
Qui peut rien concevoir à cet égarement ?
Ce que vous prononcez, tout en vous le dément.
Il semble, à cette voix, à ce maintien farouche,
Que la haine & l'horreur sortent de votre bouche.

Rappellez vos esprits. Songez à m'écouter.
Oedipe est devant vous.

JOCASTE.

Laissez-moi l'éviter.

OEDIPE.

Non, non, n'esperez pas que je vous abandonne :
Votre trouble, le mien autrement en ordonne.
Vous avez des secrets que vous m'osez cacher ;
Mais je suis résolu de vous les arracher.
C'est tenir trop long-tems mon ame suspenduë.
Parlez ; ou dans l'instant je meurs à votre vuë.

JOCASTE.

Laissez-moi m'épargner de trop sensibles coups.
Et croyez-moi, Seigneur, c'est par amour pour vous,
(Dieux, pardonnez ce mot, du moins, à la nature)
C'est par amour pour vous, que je vous en conjure.

OEDIPE.

Inutiles efforts ! je ne me rends à rien.
Ouvrez-moi votre cœur, pour soulager le mien.
C'est trop, c'est trop garder un barbare silence.

JOCASTE.

Vous sçavez de mon cœur l'inflexible constance.
Oedipe, c'en est fait, si de votre amitié,
Je n'obtiens cet égard que me doit la pitié.
Fidele à ce secret que ma douleur vous cache,
Je mourrai mille fois plutôt qu'on me l'arrache :
Mais si vous accordez cette grace à mes pleurs,
J'en atteste les Dieux, du parjure vengeurs,
La triste vérité remplira votre attente.

OEDIPE.

Eh bien, je l'attens donc.

SCENE II.

OEDIPE.

PRomeſſe menaçante !
De tout ce que j'entends, de tout ce que je voi,
Je ne recueille ici que l'horreur & l'effroi.
Thébains, vous périſſez ; & de votre ruine
J'ignore ſi je ſuis la fatale origine :
Mais dans quelques terreurs que vous ſoyez plongez,
Par les miennes du moins vous êtes bien vengez.
Hélas ! que n'ai-je pû vous immoler ma vie !
D'un immortel honneur, ma mort ſeroit ſuivie.
A de plus grands efforts, connoiſſez mon amour.
Je fais bien plus pour vous, en ſupportant le jour.
Je reſpire ; & j'attens ce que le Ciel demande,
Tout prêt, ſi ſa rigueur en exige l'offrande,
De vous livrer mes Fils, d'en ordonner la mort,
Et d'expirer moi-même, après ce triſte effort.

SCENE III.

OEDIPE, ÉTÉOCLE.

ETE'OCLE.

OU ſera notre azile ? où fuirai-je ? Ah mon Pere !

OEDIPE.

Ciel ! de quel coup nouveau me frappe ta colere !

ETE'OCLE.

Jocaſte nous repouſſe en mortels ennemis.
Nous n'avons plus de Mere : elle n'a plus de Fils.
Comme elle, pénétrés de ſes vives allarmes,
Nous tombions à ſes pieds, tout baignés de nos larmes.
Par nos embraſſemens ſa douleur s'aigriſſoit.
Nous ſentions qu'en nos bras tout ſon corps frémiſſoit.
Elle nous a prié par le doux nom de Mere,
Il ſemble qu'à regret ſa bouche le profere,
De la laiſſer au moins reſpirer un moment.
Nous avons reſpecté ce dur commandement.
Mais, des bras de ſes Fils à peine délivrée,
Elle arme avec fureur ſa main déſeſpérée,
Et nous a menacé, le poignard à la main,
Si nous ne la laiſſions, de s'en percer le ſein.
Phœdime eſt auprès d'elle ; & dans un trouble extrême,
Semble à ce déſeſpoir applaudir elle-même.
Nous ne lui pouvions plus donner d'autres ſecours ;
Et nous ſommes ſortis, pour conſerver ſes jours.

OEDIPE.

Allons ; c'eſt trop ſouffrir qu'en proye à ſa furie...

SCENE IV.

OEDIPE, ÉTÉOCLE, POLINICE.

POLINICE.

IL n'eſt plus tems, Seigneur, & Jocaſte eſt ſans vie.

OEDIPE.

Jocaſte ne vit plus !

POLINICE.

Par ſon ordre écarté,
A ſa porte, Seigneur, je m'étois arrêté.
Je n'ai plus entendu de ſoupirs ni de plaintes :
Mais ce ſilence même a redoublé mes craintes,
Quand Phœdime ſoudain jette un cri douloureux.
Ce cri m'a fait rentrer. Ciel ! quel ſpectacle affreux !
La Reine défaillante & dans ſon ſang noyée.
Sur moi jettant à peine une vuë effrayée,
Tenez, ma-t'elle dit, en ce dernier inſtant,
Allez porter au Roi le ſecret qu'il attend.
Cet écrit tout ſanglant dégage ma promeſſe :
J'emporte chez les morts l'horreur que je lui laiſſe.

OEDIPE.

Il lit.

Sçachez ce qu'un Oracle autrefois me prédit.
J'eus un Fils de Laïus à qui le ſort contraire
Réſervoit le malheur d'aſſaſſiner ſon Pere,
Et l'horreur d'entrer dans mon lit.
En l'expoſant dès ſa naiſſance,
Je crus prévenir ces horreurs.
Phœdime à Polémon a remis ſon enfance ;
Ce Fils vit encor ; & je meurs.

Il reſpire ! & tu meurs ! ô Reine malheureuſe !
Ces mots m'ont pénétré d'une lumiere affreuſe.
Voilà donc les horreurs où j'étois entraîné !
Je ſuis, oüi, je le ſuis, ce Fils abandonné.
Je ſuis Fils de Jocaſte ; & je connois mon crime.
Grands Dieux, ne tonnez plus ; prenez votre victime.

Il ſe frappe.

ETE'OCLE.

O comble des malheurs !

POLINICE.

O déſeſpoir cruel !

OEDIPE.

Princes, le Ciel eſt juſte, & j'étois criminel.
Puiſque j'ai pû des Dieux mépriſer les menaces,
J'en dois ſubir la peine; & je leur en rends graces.

ETE'OCLE.

O Ciel!

OEDIPE.

De mon exemple effrayez à jamais;
Puiſſiez-vous éviter le moindre des forfaits,
Trop inſtruits que le Ciel en meſure la peine
Aux malheurs qu'à ſa ſuite un premier crime entraine.

SCENE VI.

OEDIPE, ÉTÉOCLE, POLINICE, DYMAS.

DYMAS.

DE nos malheurs enfin le cours eſt achevé,
Seigneur; Thébe reſpire, & le Peuple eſt ſauvé;
Portant dans tous les cœurs la joïe & l'aſſurance,
Le Prêtre d'Apollon garantit ſa clémence.
Déja de toutes parts.... Mais que vois-je?

OEDIPE.

Pourſui.

DYMAS.

Ah, Seigneur, à quel prix vivons-nous aujourd'hui!
Que ſert que de nos jours la trame ſe renoüe!

OEDIPE.

Heureux fruit de ma mort ! juſtes Dieux, je vous
louë ;
Mon ſang vous a fléchi ; Thébe ne ſouffre
plus ;
Vous payez à la fois mon crime & mes vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.